

REVUE

DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA

REVUE

DES DEUX MONDES.

TOME XII.

DÉCEMBRE 1836.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836.

M. CAZOTTE[1].

Le troisième jour, cet homme cria : « malheur à Jérusalem ! malheur à moi ! » Et une pierre, lancée par les balistes des assiégeans, le tua sur les murailles.

Prophétie de CAZOTTE.

AVERTISSEMENT.

Il n'est pas du tout question ici de la fameuse prophétie de Cazotte, rapportée quelque temps après le 9 thermidor par Laharpe converti. C'est une chose faite et à peu près jugée, que je ne pourrais ni recommencer sans manquer aux convenances de la modestie, ni étendre en développemens sans manquer à celles du goût. Je pense, comme tout le monde, que cette scène est en grande partie d'invention, et je suis persuadé que Laharpe lui-même n'a jamais conçu l'espérance de lui donner

(1) Ce fragment est tiré d'un roman que j'avais entrepris d'écrire dans le goût de Cazotte, et que M. Renduel, à qui je l'avais promis, avait promis au public. Des travaux très obscurs, mais bien mieux appropriés à mon âge et à mes études, m'ont forcé à l'abandonner. Il n'en paraîtra jamais autre chose.
(*Note de l'auteur.*)

l'autorité d'un fait véritable. Il y serait cependant parvenu assez facilement, s'il n'avait exagéré, au-delà de toute vraisemblance la puissance de prévision du vieillard inspiré, en caractérisant les événemens prédits par des circonstances trop positives, que les vagues intuitions de la *seconde vue* ne saisisent point, si elles saisissent quelque chose. Laharpe, homme d'esprit et de talent, était tout-à-fait nul sous le rapport de l'imagination, et il n'est pas étonnant qu'il ait maladroitement usé d'un instrument qui n'était point à son usage. On va loin quand on ne sait où l'on va, et qui ne voit le but le passe. Pour faire illusion aux autres, il faut être capable de se faire illusion à soi-même, et c'est un privilége qui n'est donné qu'au fanatisme et au génie, aux fous et aux poètes.

Avec l'art que cette combinaison exigeait, il n'y avait rien de plus aisé, je le répète, que de faire accepter à la génération qui avait vu Cazotte, de merveilleuses prédictions de Cazotte, car ce digne homme était presque toujours sur le trépied, et la plupart des chose qu'il annonçait se réalisaient dans leur temps de la manière la plus naturelle. Il n'y a aucun effort à faire pour comprendre ce résultat, tout extraordinaire qu'il paraisse au premier abord. La faculté de prévoir l'avenir, dans un certain ordre d'événemens, est fort indépendante, en effet, de révélations, de visions et de magie. Elle appartient à quiconque est doué d'une profonde sensibilité, d'un jugement droit, et d'une longue aptitude à l'observation. La raison de ce phénomène saute aux yeux. C'est que l'avenir est un passé qui recommence. Tout le monde sait prédire le jour et le printemps, parce que tout le monde a vu succéder le printemps à l'hiver et le jour à la nuit. Il en est de même de tous les conséquens qui ont des antécédens semblables. L'histoire future n'est pas moins lucide aux yeux du philosophe, à quelques dates et à quelques noms près, que les histoires anciennes les plus avérées. Nostradamus qui n'avait, le pauvre homme, qu'une science d'almanach fort confuse, a quelquefois rencontré juste. Avec la science des affaires et la connaissance des hommes, il se serait rarement trompé. C'est, comme on sait, ce qui ne manquait point à Cazotte, et il n'était pas difficile de prévoir, de son temps, qu'une révolution de la nature de la nôtre passerait par tous les périodes qui sont propres aux révolutions. Les révolutions n'avortent point;

elles ne meurent que de vieillesse. Il n'y a personne au monde qui n'ait eu occasion de l'apprendre de l'expérience ou de l'histoire, à l'exception des gens qui commencent les révolutions, et qui s'efforcent follement, après, de les contenir dans de certaines bornes. Quelle pitié!

La particularité, beaucoup plus extraordinaire, qui fait le fonds de ce petit roman, n'est pas, comme on pourrait le croire, un simple jeu de l'imagination. Je me souviens très distinctement d'avoir entendu raconter le fait principal par Cazotte, quand j'étais à cet âge de l'enfance qui est déjà celui des vives perceptions et des imperturbables souvenirs, et je pense même que c'est la partie de ce récit où il est question de l'étrange longévité de Marion Delorme, désignée dans le *Fragment* sous le nom de Mme Lebrun, qui donna lieu à M. Delaborde, fort intimement lié avec Cazotte, d'écrire la singulière *lettre de Marion Delorme au rédacteur du Journal de Paris,* qu'on lit à la suite de son *Recuil de pièces intéressantes sur le procès de Chalais,* Londres, 1781, in-12; lettre curieuse et piquante qui fit grande sensation alors, quoique son tour frivole et badin fût des plus mal appropriés à une question de biographie si importante, mais c'était le caractère convenu des productions du temps. L'air de scepticisme et d'ironie que l'auteur lui avait donné, n'empêcha pas les savans de profession de s'en occuper avec intérêt, et mon ami M. Beuchot n'a pas dédaigné de tenir compte de cette singulière hypothèse dans la *Biographie universelle*, en sauvant à demi l'aventureuse témérité de l'anecdote, sous quelques réticences qui prouvent qu'il n'était pas entièrement convaincu. J'ai poussé mes recherches plus loin et avec plus de confiance, parce que je m'appuyais sur la tradition orale d'un témoin très digne de foi, et je crois sincèrement ce que j'en dis, ce qui est de toute rareté dans les histoires fantastiques, et ce qui n'est pas commun dans les autres. L'identité d'Anne-Oudetto Crappin, veuve Lebrun, et de Marion Delorme, s'est évidemment manifestée pour moi au premier coup d'œil que j'ai jeté sur l'acte de mariage de sa mère, qui s'appelait Marie Delorme, ainsi qu'on peut le vérifier dans un pays où les noms de Delorme et de Grappin étaient encore communs il y a vingt ans. Quant au village natal de Marion, mon bon frère d'études et de cœur, M. Weiss, qui a cousu un petit nombre de notes à

cette page biographique, n'aurait pas été embarrassé de le reconnaître, si le docte bibliothécaire de Besançon avait eu, comme moi, sous la main, l'extrait mortuaire de la veuve Lebrun, où il aurait lu *Baverans* au lieu de *Balheram*. Je n'ai pas besoin de dire que la légère méprise de l'auteur de la Lettre s'explique fort bien par l'orthographe surannée du teneur de registres qui exprimait le *v* consonne par un *u* voyelle, suivant une vieille habitude que les grammairiens ont depuis long-temps réformée dans la typographie, mais qui, presque jusqu'à nos jours, s'est abusivement perpétuée dans l'écriture. Quant à l'*s* finale qui suit une *n*, on sait qu'elle se confond aisément en lettres cursives, sous la plume la plus correcte, av c la troisième branche d'une *m*. Il suffira, pour me comprendre, de se représenter ce mot dans le griffonnage rapide et lâché d'un scribe dé sacristie.

Après cette ennuyeuse excursion sur le terrain de la diplomatique (j'en demande bien pardon à messieurs de l'École des chartes), je retourne à mes fantaisies que la plupart des lecteurs m'auraient sans doute dispensé assez volontiers d'éclaircir et de justifier par la vérification ponctuelle d'un extrait mortuaire. — Qu'importe, me diront-ils, que votre histoire repose sur un fait véritable ou faux, si elle est propre à intéresser ou à plaire? — C'est une affaire de goût. Je suis moins insouciant ou plus délicat sur le choix des plaisirs de mon imagination, et j'avoue que je n'y trouve jamais plus de saveur que lorsqu'un peu de vérité les assaisonne. L'attrait d'une anecdote si piquante et si peu connue est même, avec le besoin de redemander à ma vieille mémoire une impression puérile, pour ne pas dire ridicule, mais tendre et véhémente de mes premières années, sur laquelle je m'expliquerai tout-à-l'heure, la raison la plus forte qui m'ait déterminé à écrire le dernier de mes romans. Ceci n'est pas autre chose. Plus heureux que La Fontaine, je peux me promettre au moins que ce travail est la dernière peine que l'amour me causera.

Ce serait peut-être ici l'occasion de consacrer au vénérable Cazotte une notice plus dévéloppée que celle de M. Bergasse, et qui viendrait d'autant mieux à ma matière dans la circonstance présente, qu'on m'a quelquefois obligeamment reproché de circonscrire mes petites compositions dans des bornes trop étroi-

tes ; mais que pourrais-je apprendre de nouveau sur Cazotte à une génération qui l'a suivi de si près ? quel lecteur ne s'est pas amusé de ses suaves et riantes histoires ! quelle ame sensible ne s'est pas émue à l'idée de ses nobles infortunes ? Il faudrait d'ailleurs recourir pour leur emprunter des faits déjà vulgaires, à des ouvrages qui sont dans les mains de tout le monde ; et j'aime mieux habiller mes livres un peu à l'étroit que de les étoffer aux depens des autres. Et puis cette belle histoire nuirait certainement à celle que j'écris : on ne me pardonnerait pas (et on ferait justice) de n'avoir trouvé dans une vie si pure et si glorieuse que le sujet d'une espèce de conte de fées.

Je m'en tiendrai sur ce chapitre à consigner dans ma préface, une notion qui m'arrive aujourd'hui, et que les biographes ont mal à propos négligée. Le souvenir de l'héroïque Élisabeth Cazotte est inséparablement lié à celui de son père ; mais on ne sait pas assez généralement que cet illustre vieillard a un fils vivant et digne de lui, que la restauration a oublié de convoquer aux honneurs de la pairie. Un des petits-fils de Jacques Cazotte, dont l'École polytechnique a gardé un éclatant souvenir, est mort il y a quelques années dans la force et la beauté de son âge, au moment d'épouser une jeune personne qu'il aimait, car le ciel n'épuise pas ses épreuves sur une seule tête dans les familles qu'il a choisies pour lui. Un autre a survécu. Si un gouvernement, plus libéral que les prétendus gouvernemens représentatifs qui ont déjà surgi du chaos de nos révolutions, s'avise un jour de transporter sur des noms immortels envers lesquels la postérité a contracté une dette imprescriptible, le moindre des honneurs politiques dont l'intrigue et l'argent seuls sont maintenant en possession, je me féliciterai de lui avoir rappelé que celui de Cazotte a un héritier.

I.

RÉCIT DE L'AUTEUR.

N'entendez-vous pas, mes amis, une voix qui s'élève et retentit dans la postérité de la semaine prochaine, une voix qui crie : « Délivrez-nous du fantastique, Seigneur, car le fantas-

tique est ennuyeux. » Quant à moi, je le trouve depuis longtemps aussi insipide que ces vérités triviales, qui ne valent plus la peine d'être répétées; et j'ai fait tant de chemin, avec vos romanciers à la mode, sur le dos des serpens ailés, des endriagues et des griffons, que je n'aurais nulle pudeur de m'en délasser un moment sur le roussin de Sancho, si quelque heureuse fortune me le faisait rencontrer à souhait. Ce serait un mauvais moyen d'être le bien-venu chez vous, aujourd'hui qu'un conteur n'est pas volontiers admis à vos veillées, s'il ne descend par la cheminée ou n'arrive par la fenêtre; et comme votre goût capricieux, mobile, quelquefois hétéroclite, n'en est pas moins l'arbitre suprême de quiconque est réduit à écrire par sa mauvaise étoile et par la vôtre, il faut bien que je me décide à enfourcher encore une fois, bon gré mal gré, un des monstres de votre hippodrome. Cependant, comme mon instinct me ramène, en dépit de mon métier, au naturel et au vrai, je n'ose pas vous promettre de perdre tout-à-fait de vue les limites de cette terre promise où il me tarde d'être rappelé. Je serais même fort embarrassé de dire positivement si le récit que j'ai à vous faire tient plus du mensonge qui vous amuse que de la réalité qui me charme. C'est ce que vous apprendrez en m'écoutant jusqu'à la fin, si vous avez la complaisance de m'écouter jusqu'à la fin, et puis après, nous irons dormir chacun de notre côté, si déjà vous ne dormez pas. M'y voilà donc.

Il est bon d'abord de vous remettre en mémoire qu'en 1792, je roulais gaiement, comme dit Montaigne, les beaux jours de ma dixième année. Je passais alors pour un petit garçon assez exemplaire et assez studieux, mais dont les progrès ne répondaient qu'imparfaitement aux avantages d'une organisation dont on aurait pu tirer un meilleur parti. C'est que j'avais une aptitude extrême à m'approprier des sentimens, et une incapacité bien prononcée pour m'approprier des idées. Je prenais en délices toutes les merveilleuses rêveries dont on berce l'imagination des enfans, en antipathie toutes les études positives dont on nourrit la première éducation des hommes; et, comme je n'ai pas changé depuis, je suis devenu, en vieillissant, une espèce d'homme, sans cesser pour cela d'être une espèce d'enfant.

Dans les scènes multipliées qui se sont succédées devant moi,

je n'ai jamais saisi qu'un certain côté idéal des choses, cette superficie plus ou moins colorée, qui n'est, à vrai dire, que le vêtement des faits, et que la raison compte souvent pour rien quand il s'agit de les apprécier. Pendant que mes contemporains amassaient laborieusement des matériaux solides pour construire l'histoire, je bâtissais, moi, des châteaux de cartes, et je me faisais des contes que je communiquais volontiers aux autres, parce qu'après le plaisir d'entendre des contes, il n'y a point de plaisir plus doux que celui de raconter. Si je me formais de temps en temps une opinion un peu plus arrêtée sur les événemens ou sur les personnes, elle tenait toujours, en quelque chose, de cette vie fantastique que je m'étais composée, et qui nétait elle-même qu'un conte un peu long, tantôt maussade, tantôt riant, toujours singulier et bizarre. Comme j'en savais d'avance le dénouement, je m'ébattais de gaieté de cœur aux épisodes de la route, me raccrochant, de ça, de là, aux moindres caprices, aux plus vaines fantaisies, et assortissant, tant bien que mal, tous les personnages, tous les tableaux qui se présentaient à ma vue, au cadre de ma lanterne magiques. Cependant cette disposition d'esprit n'avait pas tellement isolé ma jeune imagination du monde vrai, que je n'y vécusse encore par quelques vives sympathies; mais on conçoit facilement que ces prédilections d'instinct devaient se rattacher, avec une complaisance toute particulière, aux objets familiers de mes goûts et de mes lectures. Ainsi, rien de ce qui entre dans la conbinaison monotone des événemens de notre vie ordinaire n'avait le privilége de m'intéreser. Je ne croyais pas qu'un homme eût essentiellement vécu, quand il n'avait cherché ou subi dans une longue carrière d'autres vicissitudes de fortunes que celles qu'amènent pour tous les chances peu variées de notre destination commune. Il fallait, pour me remuer puissamment, des gloires hasardeuses et aventurières; et plus leur point de départ était inconnu, et plus l'ascendant qu'elles avaient acquis sur le monde était téméraire et inonipé, plus elles m'entraînaient irrésistiblement dans leur parti. Je ne connaissais des passions que leurs mouvemens et leurs résultats, mais c'était dans ce jeu véhément des sentimens exaltés que je faisais consister toutes les réalités d'une existence digne d'envie.

La vue des femmes ne me faisait encore éprouver qu'une émo-

tion extrêmement vague, qui n'était pas sans quelque douceur ; mais si un événement romanesque relevait le fond vulgaire de leur histoire ; si leur nom se trouvait mêlé à des aventures touchantes ou à de grandes catastrophes ; si le hasard avait imprimé à leur vie le sceau d'une fatalité tragique, cette émotion indécise passait jusqu'à la frénésie. Pardonnez-moi ces longs préliminaires. Ils ne sont pas inutiles à l'intelligence du reste de mon récit ; et il ne fallait rien moins pour vous faire comprendre comment il était advenu qu'à l'âge de dix ans mon ame fût préocupée d'un sentiment plus exclusif, plus passionné, plus fanatique que l'amour, et qu'il y eût alors une femme, disons mieux, un simulacre, un fantôme, un rêve, qui était, à lui seul, le charme de mes promenades solitaires, l'illusion de mon sommeil, la pâture éternelle de mes regrets inutiles et de mes extravagantes espérances. Cette dame unique de mes pensées (j'ose à peine aujourd'hui même achever une confidence qui m'échappe tout entière pour la première fois), c'était MARION DELORME.

A l'époque dont je vous parle, mes parens s'avisèrent subitement de m'amener à Paris pour y recevoir le seul complément possible d'une éducation si heureusement commencée. Ce changement de situation me déplaisait beaucoup sous un point de vue, parce qu'il me menaçait d'un système d'études plus suivi, et surtout d'une surveillance plus exigeante que celle à laquelle j'étais accoutumé ; mais, d'un autre côté, il me rapprochait des lieux qu'avait habités MARION DELORME, et la Place-Royale me dédommageait en perspective de toutes les rigueurs du collége. C'est dans cette disposition que je descendis en famille au vieil hôtel garni que tenait alors notre compatriote, M. Dauty, dans la rue de la Verrerie, à l'angle de la rue Barre-du-Bec, au dessus de ce rez-de-chaussée où vous voyez maintenant un café d'assez belle apparence, et qui était alors occupé par un orfèvre, nommé M. Brisbart. Je n'oserais assurer toutefois que ce fût la même maison, car la rue Barre-du-Bec me paraît fort élargie.

Indépendamment du motif principal de ce voyage, mon père se promettait à Paris le plaisir de revoir quelques amis plus ou moins célèbres alors, et qui le sont devenus davantage. Delille de Salles, dont le roman métaphysique, intitulé *Philosophie*

de la Nature, conservait encore quelque vogue, avait été son confrère dans l'ordre de l'Oratoire. Legouvé se souvenait d'avoir reçu de lui les premiers élémens de la rhétorique et les premiers principes de la versification. Des relations formées dans le monde, et entretenues par un goût commun pour la littérature, le tenaient depuis longues années en correspondance avec Collin d'Harleville et Marsollier des Vivetières, qui fut depuis la féconde providence de l'Opéra-Comique. Une affection beaucoup plus étroite l'unissait à l'honnête Jacques Cazotte, son aîné de vingt ans, dont il avait fait la connaissance à Lyon, chez un jeune officier, nommé Saint-Martin, thaumaturge passionné d'une philosophie toute nouvelle, qui se recommandait peu par l'enchaînement des idées et par la clarté des formules, mais qui avait au moins sur la triste philosophie du dernier siècle, l'avantage de parler à l'imagination et à l'ame. Mon père, qui était né avec un certain penchant pour le merveilleux, n'avait cependant pas conservé une longue fidélité aux théories des martinistes. Il s'était arrêté depuis nombre d'années à des systèmes moins séduisans, mais beaucoup plus positifs, sans cesser d'aimer Cazotte et ses rêveries, sur lesquelles il ne le contrariait jamais. Le bon Cazotte, qui regardait cette tolérance quelque peu ricaneuse comme une adhésion formelle, se félicitait tous les jours de plus en plus de la résipiscence de son adepte égaré, et ses visites se multipliaient en raison de l'opinion qu'il se formait de ses progrès, car jamais homme ne fut animé d'une plus rare ferveur de prosélytisme. Son arrivée était toujours accueillie avec la plus vive satisfaction par notre société ordinaire, qui se composait, avec les personnes que j'ai déjà nommées, de quelques femmes aimables et spirituelles de la connaissance de ma mère, ou que le hasard avait réunies dans notre hôtel; mais il n'y avait certainement pas un seul habitué de nos veillées à qui elle fût plus agréable qu'à moi. C'est qu'à une extrême bienveillance, qui se peignait dans sa belle et heureuse physionomie; à une douceur tendre, que ses yeux bleus, encore fort animés, exprimaient de la manière la plus séduisante; à l'ascendant naturel que lui donnait son âge avancé, M. Cazotte joignait le précieux talent de raconter mieux qu'homme du monde des histoires tout à la fois étranges et naïves, qui tenaient de la réalité la plus commune par l'exac-

titude des circonstances, et de la féerie par le merveilleux. Il avait reçu de la nature un don particulier pour voir les choses sous leur aspect fantastique, et on sait déjà si j'étais organisé de manière à jouir avec délices de ce genre d'illusion. Aussi, quand un pas grave se faisait entendre, à intervalles égaux, sur les dalles du petit vestibule qui nous servait d'antichambre; quand la porte s'ouvrait avec une lenteur methodique, et laissait percer la lumière d'un fallot porté par un vieux domestique moins ingambe que le maître, et que M. Cazotte apppelait gaiement son page; quand M. Cazotte paraissait lui-même avec son chapeau triangulaire, sa longue redingote de camelot vert bordée d'un petit galon, ses souliers à bouts carrés fermés très avant sur le pied par une forte agrafe d'argent, et sa haute canne à pomme d'or, je ne manquais jamais de courir à lui avec les témoignages d'une folle joie, qui était encore augmentée par ses caresses.

Le jour dont j'ai à vous entretenir, M. Cazotte arriva plus tard que d'ordinaire, au moment où la conversation commençait à s'engager sur une question sérieuse. Delille de Salles s'occupait alors d'une grande histoire du genre humain qui fait peut-être partie de l'immense collection de ses ouvrages presque oubliés, et il en développait le système avec cette abondance pompeuse et cette profusion d'images et d'allusions qui caractérisent sa manière. Quand il eut à peu près fini : « en vérité, dit mon père, quoique je t'aie reproché souvent de mettre de la poésie partout, je dois convenir que je ne te verrais pas sans plaisir tenter de renouveler les formes du style historique. Il me semble que l'on s'est presque toujours mépris sur la manière de présenter les faits passés et de leur rendre la vie et l'intérêt du moment où ils se sont accomplis. Je ne parle pas du vieux Plutarque et de notre Philippe de Commines, qui ne nous paraît guère moins vieux que Plutarque. Ces gens-là savent s'emparer d'une action, la mettre en scène, et m'appeler du rang des spctateurs au milieu des personnages pour me faire assister de plus près encore à leurs débats, pour me faire participer plus intimement aux passions qui les remuent. C'est de l'histoire vivante. Dans tout ce qu'on appelle historiens, surtout en France, je ne vois presque d'ailleurs que de froids compilateurs, de froids documens, des greffiers, des feudistes, des ga-

zetiers d'une part, et de l'autre que des rhéteurs ampoulés, des déclamateurs gonflés de paroles et de vent, qui paraphrasent le procès-verbal des premiers en *pathos* oratoire. A cinquante-quatre ans, j'ai vu de l'histoire, et si les événemens continuent comme aujourd'hui, je pourrai me flatter avant peu d'en avoir vu plus qu'il ne s'en fait ordinairement dans trois ou quatre siècles. Cette histoire à laquelle j'étais présent, on l'a déjà écrite en partie, et je suis tout surpris, quand j'essaie de la lire, de la trouver si inspide, si commune, si dénuée d'ame et de mouvement, à côté de mes sensations. J'oserais bien affirmer, pour tout ce qui concerne l'époque que notre mémoire peut embrasser, qu'on apprendrait cent fois plus dans la conversation d'un vieillard de bonne foi, pourvu qu'il fût doué d'un peu de sensibilité et de quelque jugement, que dans toutes les rapsodies de nos historiographes. C'est moi qui ai donné à M. de Voltaire l'anecdote du chevalier d'Assas, tué à Clostercamp, dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760. Je la tenais d'un nommé Charpin, mon perruquier, qui avait servi dans le régiment d'Auvergne, et qui la racontait bien mieux que M. de Voltaire lui-même. »

Delille de Salles ne répondit point. Le nom du perruquier Charpin avait mal sonné à son oreille, et il hocha la tête, comme pour témoigner que cette autorité figurerait mal dans une période à quatre membres terminée par un spondée majestueux.

« Je suis de ton avis, dit M. Cazotte qui n'avait pas encore parlé, mais à cela près que ta circonspection ordinaire s'est effrayée d'une proposition vraie au moment où elle a pu te présenter l'apparence d'un paradoxe, et que tu as mal à propos restreint à l'histoire contemporaine ce qu'il fallait dire hardiment de toutes les histoires, depuis le commencement du monde jusqu'à nous. L'homme a toujours été le même, ou il ne s'en faut guère, et en faisant sagement la part de quelques modifications de temps et de lieu, il n'est pas plus difficile de représenter, sous un point de vue animé et dramatique, la bataille de Cannes et celle de Pharsale, que cette escarmouche de Clostercamp où ton perruqnier figura si heureusement pour la mémoire de son capitaine. Moïse que tu n'a pas cité parmi les historiens empreints d'un mérite extraordinaire de vérité locale,

parce que son nom est de mauvais goût aujourd'hui dans une discussion philosophique, devait cet avantage incontestable à la tradition orale des patriarches, et votre ami Pascal, l'aigle de l'Oratoire comme de Port-Royal, en a très bien fait la remarque. Je pose en fait que le vieillard dont tu parlais tout-à-l'heure, et que tu as supposé pourvu d'une bonne judiciaire et d'une certaine chaleur d'ame, s'il a vécu dans sa jeunesse avec des vieillards favorisés des mêmes qualités, possède en propre plus de notions singulières et vraies qu'on n'en trouverait dans la plupart des livres, et il ne faudrait pas plus de dix intermédiaires pareils pour remonter aux premiers jours positifs de notre monarchie, en admettant seulement le bénéfice d'une longévité peu commune, mais dont tous les siècles offrent des exemples. Il me prend envie de vous fournir tout de suite une preuve de ce que j'avance, mais il faut pour cela que je sache d'abord à quel jour nous sommes du mois de mai.

— Cela n'est pas difficile, répondit mon père en tirant sa montre à quantièmes. C'est aujourd'hui le quatorze.

— Le quatorze, dit M. Cazotte ! Il y a maintenant cent quatre-vingt-deux ans, ni plus ni moins, que le bon roi Henri IV était deposé, quelques heures après sa mort, sur ce petit escalier du Louvre que je te faisais voir l'autre jour. Que diriez-vous si je vous racontais, avec autant de netteté que le peut faire un témoin oculaire, des particularités de l'assassinat d'Henri IV qui n'ont jamais été écrites, et sur lesquelles il m'est impossible d'élever le moindre doute ? »

A ces mots, notre petit cercle se rétrécit encore autour de M. Cazotte, et nous attendîmes son récit dans un profond silence.

« Il est vrai, reprit-il, que ces particularités ne sont qu'un épisode inconnu d'une anecdote encore moins connue ; mais je n'ai pas oublié, continua-t-il en souriant, que je vous dois pour cette semaine une histoire que Charles m'a gagnée de plus franc jeu qu'à l'ordinaire, et je suis à un âge où l'on peut craindre de mourir insolvable. Je vous la dirai donc; si votre temps n'est pas autrement employé, et je tâcherai de la rendre courte. »

La proposition de M. Cazotte fut accueillie, comme on peut le penser, avec un vif empressement. Legouvé mit surtout

dans ses instances plus d'expansion qu'on ne lui en connaissait alors, et que n'en promettait cette raideur un peu janséniste qu'il tenait de Dieu ou de son père.

—Des particularités inconnues de la mort d'Henri IV ! s'écria-t-il. J'aurai grand plaisir à les apprendre, car ce sujet m'intéresse et j'ai toujours pensé à en faire une tragédie.

—Une tragédie? répliqua M. Cazotte. On ne rêve donc plus les amours d'Astrée sur les rives du Lignon! Hélas! c'est le train du monde qui vieillit ! après les romans de l'innocence, les tragédies de l'histoire ! Parlons donc de tragédies, continua-t-il en serrant la main de Legouvé. Tu en verras bien d'autres ! »

Et il commença :

II.

RÉCIT DE M. CAZOTTE.

J'étais parvenu à l'âge de vingt ans sans sortir de Dijon où je suis né. En 1740, ma famille m'envoya à Paris où elle comptait pour moi sur la protection de quelques grands seigneurs de notre duché de Bourgogne qui étaient venus se *déprovincialiser* en cour. J'en fus accueilli avec cette politesse élégante que les bonnes gens prennent pour de l'obligeance et de l'affection, et puis on me laissa là. Il fallut renoncer à quelques prétentions qui n'avaient jamais eu beaucoup d'empire sur mon esprit, et je m'y résolus sans efforts, parce que le monde que j'avais à peine entrevu commençait à me lasser.

Quoique jeune et passablement dissipé dans l'occasion, j'aimais au fond la solitude, le recueillement, les méditations vagues et rêveuses, et tout cela est incompatible avec le mouvement des affaires et des plaisirs où je m'étais jeté d'abord. Je résolus de m'isoler tout-à-fait et de presque tous, même par les formes les plus communes de la vie extérieure. Me voilà donc en habit long soigneusement boutonné jusqu'au menton, en chapeau rond et plat aux larges ailes rabattues, en guêtres de cuir écru fermées à longues lanières par des boucles d'acier. Si vous joignez à cela des cheveux sans poudre, coupés d'assez près sur le front, et tombant de quelques pouces sur mon collet et mes

épaules, vous vous formerez une idée fort exacte de Jacques Cazotte ou d'un étudiant hibernois.

Je n'avais contracté aucune relation intime dans la haute société. Ce n'est pas là qu'on va chercher des amis. Les gens de de cet étage ont trop à faire pour prendre le temps d'aimer. Les personnes mêmes qui m'avaient vu le plus souvent, ne m'auraient d'ailleurs pas reconnu, et je m'en félicitais, car je ne souhaitais nullement de les revoir. J'étais heureux, et je savais que j'étais heureux ! Avantage inappréciable et rare sans lequel tout bonheur n'est qu'une chimère.

Je me complaisais alors si délicieusement dans la douce liberté que je m'étais faite, je mettais si bien à profit les heures de la journée, qu'elles me paraissaient toujours trop courtes, et que je me serais plaint au sommeil de venir me troubler dans la jouissance de mes illusions, si les songes qu'il m'apportait ne me les avaient souvent rendues. Je craignais de voir les hommes aux dépens ds la volupté inexprimable que j'éprouvais à goûter ma pensée, et les ombrages n'étaient jamais assez épais à mon gré, les retraites plus profondes n'étaient jamais assez obscures pour me soustraire à leur rencontre, pour me cacher dans les palais de mon Ginnistan, bien loin, bien loin de leur passage, avec mes sylphes et mes fées. C'est que la moindre distraction dissipait mes enchantemens, comme le chant d'un oiseau trop matinal disperse, au lever du soleil, les esprits gracieux qui se jouent sur l'oreiller ; comme l'atome égaré dans l'air où il nage imperceptible, brise et dissout, en la touchant, une bulle de savon plus limpide que le diamant et plus radieuse que l'arc-en-ciel. C'est que la création m'appartenait, une autre création vraiment que celle que vous connaissez, bien plus variée en productions, et bien plus riche en merveilles. J'ai entendu en ma vie une multitude de contes saisissans et de touchantes aventures, mais jamais rien d'aussi pénétrant, d'aussi vivant, d'aussi intime que les contes que je me faisais à plaisir, et dont j'étais toujours, comme de raison, le principal personnage. Au moment où vous m'auriez cru fatigué de traîner le poids d'une oisiveté monotone, j'usais mon imagination et mon cœur à subir des passions sans objet, à surmonter des obstacles sans réalité, à lutter contre des périls qui ne me menaçaient point ; j'animais tout, je peuplais tout, je faisais tout

de rien. Il n'y a point d'état qui rapproche autant notre essence de celle de la divinité.

Cela dura quelques mois, mais j'étais trop avide d'émotions nouvelles, trop altéré de sympathies et d'affections, pour me suffire plus long-temps à moi-même. Ce triste genre de sagesse ne m'a jamais tenté. Je voulais seulement emprisonner mon expansion inconsidérée dans une petite sphère, me rattacher quelque part des doux liens de la vie intérieure et de l'amitié domestique ; posséder, savourer mes jours sans les prodiguer ; sans les repandre au hasard comme on le fait à Paris. Je m'avisai heureusement tout à coup que mon père m'avait donné une lettre pour un certain M. Labrousse, dont l'honnête et paisible ménage pouvait passer pour un phénomène, puisqu'il méritait d'être cité, même en province. M. Labrousse était un ancien droguiste en gros qui avait fait une fortune très considérable dans le négoce des marchandises de l'Inde. Satisfait de son sort, il s'était retiré du commerce, quoique assez vert encore, et il habitait comme principal locataire, le premier étage de cette grande et superbe maison dont la façade sépare la rue du Figuier de la rue des Nonandières. Je me présentai chez lui, non sans un peu de honte, car il y avait un siècle que j'étais arrivé ; mais j'avais pris le parti de l'avouer avec candeur et de dévorer de justes reproches avec résignation. On me reçut comme si j'étais débarqué de la veille, et l'accueil qu'on me fit m'inspira des regrets que je peignis sans doute avec l'éloquence de la franchise et du sentiment ; je n'avais pas été là deux minutes sans les éprouver.

M. Labrousse était un bon homme d'une extrême simplicité ; il n'y avait rien dans son air, ni dans ses manières, qui indiquât cette délicatesse de tact, cette finesse de combinaisons, cette prudence observatrice et méticuleuse, qui devaient caractériser, selon moi, un marchand consommé devenu riche, et j'en conclus sur-le-champ que la probité peut mener à la fortune comme autre chose, quand elle se trouve jointe par hasard à un excellent jugement. Je n'ai jamais connu d'homme qui en eût davantage et qui l'exerçât sur moins d'objets. Quand une question échappait par la tangente au cercle de ses idées habituelles et nécessaires, il n'était pas de ces esprits imperturbables qui vous la saisissent aux crins comme un cheval rétif, et ne

l'abandonnent plus qu'ils ne l'aient soumise et morigénée. Vous ne l'auriez pas, pour toutes choses au monde, déterminé à la suivre; il y restait soudain aussi étranger que si la conversation s'était continuée en chinois; mais si vous rentriez, par condescendance ou par cas fortuit, dans un sujet dont sa position et ses affaires lui eussent rendu l'étude utile ou agréable, vous étiez sûr d'obtenir de lui les solutions les plus lumineuses et quelquefois les plus subtiles, sur toutes les difficultés qu'il pouvait présenter. Il ne laissait rien à désirer alors en instruction solide, en sages inductions, en précision et en bon sèns. Le sophiste le plus intrépide, le disputeur le plus hargneux, n'aurait pas trouvé une objection contre ses jugemens.

Je ne vous ferai pas grace d'un portrait. C'est ma manière de procéder, et je suis trop vieux pour en prendre une autre. Mme Labrousse était une grosse femme, ronde au physique et au moral, dont l'immutable sérénité faisait plaisir à voir; on sentait, en la regardant, qu'elle avait été heureuse toute sa vie, et on le comprenait à merveille; sa physionomie n'annonçait pas précisément de la gaieté, elle annonçait du contentement, cette gaieté sérieuse de l'ame qui est infiniment plus rare, et qui prouve quelque chose de plus qu'une bonne situation de fortune et une bonne disposition d'esprit, c'est-à-dire, une bonne organisation, une bonne santé, et surtout une bonne conscienee.

Ces excellentes gens, dont vous me pardonnerez de vous parler trop au long, quoi qu'ils n'aient rien à faire à mon histoire, mais parce que j'aime beaucoup à me les rappeler, avaient trois filles aimables, de cette amabilité toute simple et toute facile, qui ne doit presque rien au monde et à l'éducation, et qui prend sa source dans un naturel essentiellement bienveillant. L'aînée, qui avait une trentaine d'années, s'appelait Mme Lambert. Elle était veuve, et cet état sévère réflétait sur son caractère je ne sais quoi de grave et de posé qui convenait d'ailleurs à sa position dans la famille, où elle exerçait une pleine autorité par la concession de ses parens. C'était exactement la maîtresse de la maison, car M. et Mme Labrousse n'y figuraient en réalité que comme deux vieux enfans, insoucians par confiance et par goût, et qui achevaient de vivre, entourés des soins et des caresses des trois autres.

La troisième des filles se nommait Claire, elle touchait à sa dix-septième année ; mais le tour ordinaire de ses idées et de son entretien ne lui en aurait pas fait donner plus de douze. Sa beauté, qui était fort remarquable, résultait surtout de cette fraîcheur pure et veloutée, qui est à la physionomie ce que leur poudre fleurie est aux fruits, ce que l'innocence est à l'ame; et son esprit, qui paraissait assez vif, devait son plus grand charme à une naïveté étourdie qui révélait à tout moment la charmante ignorance et la curiosité d'instinct d'un enfant; sa pureté était si parfaite, que la conversation la plus commune sur les choses les plus vulgaires de la vie était pleine, pour elle, d'objets d'étonnement. Elle avait l'âge de la pudeur; elle n'en avait pas encore la révélation savante, si précoce chez les femmes. La sienne était un organe involontaire, irréfléchi, comme celui de la sensitive, qui se replie timidement sur elle-même au moindre contact, et qui n'a cependant aucune raison pour craindre d'être blessée.

Je ne vous ai rien dit de la seconde des demoiselles Labrousse, qui avait trois ans de plus que celle-ci, et pourtant le ciel m'est à témoin que je ne l'oubliais pas. Angélique, c'est son nom, ne ressemblait, par ses traits, à personne de la famille; elle ne ressemblait à aucune autre femme, et les femmes qui lui ont ressemblé sont fort rares sur la terre. Elle avait d'ailleurs toute la bonté de ses parens, non plus sincère et plus affectueuse, mais plus expressive et plus ardente. Son esprit se distinguait par une finesse exquise de perceptions, son cœur par une tendresse inépuisable de sentimens. Elle parlait fort peu, mais son regard plus animé, plus éloquent que la parole, sympathisait comme un langage particulier de l'ame avec toutes les idées touchantes ou élevées. Cette communication de la pensée, qui résulte d'une émotion muette mais puissante, et qui se manifeste par je ne sais quelle effusion mystérieuse, c'était son langage. On la voyait se répandre si naturellement autour d'elle, qu'il aurait fallu être indigne de l'entendre pour oser l'interroger. Les imaginations religieuses et recueillies dans leur foi conversent ainsi avec les intelligences supérieures, et c'est ainsi qu'elles comprennent ces voix sublimes qui vibrent inutilement pour les organes grossiers du vulgaire. Les anciens, qui attachaient une divinité familière à chaque foyer, l'auraient

reconnue dans Angélique ; et vous ne me supposez pas assez maladroit dans la composition d'un conte pour imaginer que ce nom me soit venu à l'occasion d'un conte. C'est que ce n'est pas un conte que je vous fais ; c'est qu'Angélique rappelait véritablement l'ange envoyé du ciel pour veiller tendrement sur tous ; et il n'y avait rien dans son extérieur qui ne confirmât cette apparence : sa taille élancée et flexible, ses traits nobles et gracieux, son sourire grave et doux, son accent suave et flatteur comme une musique éloignée qu'on entend de nuit. Je ne serais pas étonné, en vérité, que ce souvenir prêtât quelque poésie encore à mes expressions, car tout devenait poésie dans l'atmosphère d'Angélique, et je ne peux me rappeler mes troubles et mes ravissemens de ce temps-là sans retrouver un peu du feu presque éteint de ma jeunesse et de mon enthousiasme. Cependant, l'impression qui naissait le plus ordinairement de sa vue et de son entretien, et qui m'a fait oublier un moment le style modeste et sans apprêt du conte de la veillée, n'était pas de la joie. Elle laissait au contraire à l'esprit une longue et vague tristesse qu'on éprouvait sans l'expliquer. Je vous dirais à peine aujourd'hui même ce que c'était : une notion obstinée mais confuse de l'incertitude et de la fugitive rapidité du bonheur, un doute obscur mais profond comme un pressentiment, l'amertume indéfinissable qui corrompt une félicité inquiète... — Quand elle s'animait surtout d'une subite inspiration ; quand une émotion pénétrante faisait palpiter son sein; quand son front, d'une éblouissante blancheur, quand ses joues pâles se coloraient comme un nuage transparent derrière lequel passe le soleil; quand ses paroles tremblantes et entrecoupées expiraient sur ses lèvres avec le faible bruit, avec le murmure mourant d'une harpe qui finit de résonner sous les doigts, on ressentait l'anxiété cruelle du voyageur égaré qui voit disparaître la lumière lointaine sur laquelle il se dirigeait. On tremblait, oserai-je le dire? qu'Angélique ne s'éteignît. Il y avait si peu de chose en elle qui appartînt à notre nature commune, qu'on aurait dit qu'elle ne s'y était associée que par un effort de complaisance et de tendresse, et en se réservant à tout moment le droit de s'en aller. Si vous avez dormi de ce sommeil où la pensée suspendue ne dort pas encore; si votre songe douteux a été flatté alors d'une

illusion riante que vous auriez été heureux de prolonger, et dont vous vous êtes efforcé de retenir sans espoir la déception prête à s'évanouir; si, dans cet état, vous avez prescrit l'immobilité à vos membres et le silence à votre souffle, de crainte de vous éveiller et de voir disparaître avec le rêve enchanteur qui vous berce en fuyant une erreur mille fois préférable à toutes les réalités de la vie, vous n'êtes pas trop éloigné de comprendre Angélique.

Je l'aimais comme il était permis de l'aimer, comme cette illusion qui échappe à l'ame, comme le songe qu'on essaie inutilement de fixer. Dieu sait que je ne m'étais jamais bercé près d'elle d'une trompeuse espérance, que je ne m'étais jamais promis de pouvoir l'appeler ma femme. Ses parens en décidèrent autrement. Ils étaient beaucoup plus riches que moi, mais ils me portaient une estime et un attachement qui sauvaient entre nous toutes les différences de la fortune. Mes fréquentes visites à la maison m'y avaient peu à peu rendu nécessaire, et on ne m'y désignait plus que sous le nom de l'ami Jacques. Les douceurs de cette nouvelle intimité de famille étaient même parvenues à me distraire complétement du goût passionné qui avait entraîné mon enfance vers les voyages et les aventures. Vous pensez bien qu'on n'eut pas besoin de sonder avec de grandes précautions mes sentimens pour Angélique. Je ne me connaissais aucune raison de les dissimuler à ses parens, et je les révélais à tout instant par les élans d'une admiration naïve. Pourquoi en aurais-je fait un mystère? Ce n'était pas une passion, c'était une espèce de culte; mais le bon sens naturel et la raison froide et posée de M. et de Mme Labrousse ne seraient jamais arrivés à saisir cette nuance délicate, presque imperceptible peut-être à des esprits plus exercés, et qui m'échappait quelquefois à moi-même. Ils n'attribuaient ma timidité qu'à la juste réserve que m'imposaient la médiocrité de mon patrimoine et le mauvais succès de mes prétentions auprès des protecteurs qu'on m'avait promis. Ils prirent donc sur eux la démarche des avances avec une candeur et une générosité dont les exemples sont devenus de plus en plus rares tous les jours, depuis que la maison de l'homme civilisé a remplacé la tente du patriarche. Il me sembla que je devenais fou. Ma surprise, mon ivresse, le désordre que la seule appa-

rence d'un bonheur si peu attendu jeta dans mes idées ne purent se manifester que par des larmes. Leurs larmes se mêlèrent aux miennes. Ils étaient si heureux de ma joie!

Enfin le moment arriva où cette communication, changée en formalité sérieuse, devait avoir lieu devant Angélique elle-même. Je tremblais; mon cœur battait à coups précipités dans ma poitrine, comme s'il avait tenté de l'élargir ou de la briser; j'aurais voulu n'être pas là; j'aurais voulu qu'une visite ou un événement imprévu remît la conférence à une autre fois; je n'osais tourner mes yeux sur Angélique, parce que je savais qu'un de ses regards allait m'apprendre mon sort; je m'y décidai pourtant. Elle était plus pâle encore que de coutume. Elle paraissait plongée dans une profonde méditation, depuis que les intentions de sa famille s'expliquaient à son esprit.

Tout à coup elle passa ses doigts sur son front... — Ne me parlez pas de cela, dit-elle d'une voix assurée... — Puis elle se pencha vers moi, et saisissant ma main qui tremblait dans la sienne : — J'aime Jacques, reprit Angélique, et si je sais ce ce que c'est qu'aimer, je l'aime autant qu'on puisse aimer. Jamais je n'aurais fait un autre choix... si j'avais eu un choix à faire!... Mais je ne l'épouserai point! Hélas, je ne l'épouserai point!

Je gardais le silence. Je n'éprouvai ni confusion, ni désespoir, ni étonnement. Je me sentis, au contraire, affranchi d'une anxiété importune. Cet état est difficile, peut-être impossible à concevoir comme à décrire. La réponse d'Angélique était extraordinaire, et je ne sais pourquoi, cependant, je l'avais devinée.

— Que dis-tu là? s'écria M. Labrousse. Tu l'aimes, et tu ne l'épouseras point! Que signifie ce caprice étrange?...

— Un caprice? répondit Angélique d'un air sombre et réfléchi.... Un caprice, en effet! Vous ne pouvez penser autre chose! Je l'aime et je ne l'épouserai point. Mon cœur est libre, ou plutôt il est à lui; et je lui refuse, et je dois lui refuser ma main! Oh! c'est là, j'en conviens, un incompréhensible mystère.... une illusion; qui sait? une folie! Si je me trompais sur le motif, sur le mouvement qui me faisait agir...! S'il était possible encore!... — Écoutez, écoutez, continua-t-elle avec exaltation!... Non, non, je ne décide rien! je ne suis pas sûre de

que j'ai dit! Moi aussi, j'ai besoin de bonheur, d'espérance, d'avenir! Moi aussi, je voudrais vivre! Nous reparlerons de cela un jour, si nous sommes ici tous alors... Nous en reparlerons trois mois après la mort de Mme Lebrun.

— Trois mois après la mort de Mme Lebrun! interrompit M. Labrousse avec une vivacité brusque et impatiente qui n'était pas naturelle à son caractère. — Trois mois après la mort de Mme Lebrun! Et je voudrais bien savoir ce que Mme Lebrun peut avoir à démêler dans l'établissement de mes filles? Que Mme Lebrun vive ou meure, je n'y prends d'autre intérêt que celui qui m'est suggéré par la charité chrétienne. Extravagues-tu, mon enfant? Qui pourrait dire quand mourra Mme Lebrun? Qui pourrait dire si elle mourra?...

Angélique sourit.

J'avais entendu parler vaguement de Mme Lebrun, deux ou trois fois tout au plus. C'était une femme extrêmement âgée qui habitait le second étage de la maison, et chez laquelle Mme Labrousse et ses filles passaient au moins une soirée par semaine; Angélique y allait plus souvent seule, et je me souvenais de l'en avoir vue descendre avec une émotion que ses traits expressifs ne pouvaient déguiser; mais cette observation n'avait laissé alors aucune trace dans mon esprit; elle me revint tout à coup.

Lorsque je m'aperçus qu'il n'y avait plus là que M. Labrousse qui me pressait tendrement la main, pour suppléer par cette marque d'intérêt à une explication impossible :

— Qu'est-ce donc, lui dis-je tristement, que cette Mme Lebrun dont le nom me réveille de tous mes songes?... Il me semblait, comme vous venez de le remarquer, qu'elle avait peu d'influence sur vos affaires, et que vous la connaissiez à peine?

— Madame Lebrun? répliqua-t-il sur-le-champ, heureux probablement de saisir un sujet de conversation qui lui épargnait l'explosion de ma douleur. — Madame Lebrun?... Ma foi, je serais fort embarrassé de le dire! Il y a plus de trente-quatre ans (c'était en 1706), que je la vis pour la première fois à l'enterrement de la fameuse Mlle de Lenclos, et, ce que je puis affirmer, c'est qu'elle paraissait alors aussi vieille qu'aujourd'hui. Elle revenait de voyages lointains, où elle ne s'était pas enrichie, et on disait qu'elle était arrivée un jour

trop tard pour pouvoir tenir place dans le testament de la défunte, à la succession de laquelle on croyait généralement qu'elle aurait eu des droits à faire valoir, comme parente ou comme amie; mais c'est ce dont je n'ai jamais tenté de m'éclaircir. Je ne sais plus comment elle s'appelait, ou plutôt comment elle prétendait s'appeler, car sa vie antérieure est couverte de quelque mystère qu'elle paraît avoir fort à cœur de ne pas laisser pénétrer. Elle épousa dans ce temps-là, pour la forme, sans doute, et dans la seule intention de se donner un état, je ne sais quel quidam franc-comtois nommé M. Lebrun, qui se mêlait d'affaires, et qui semble être parvenu à rétablir un peu les siennes. Il n'est pas étonnant qu'à son âge, elle ait trouvé par-ci par-là de faibles portions d'héritages à recueillir. Tant de générations ont passé de vie à trépas depuis qu'elle est sur terre! Dès-lors, je l'avais tout-à-fait perdue de vue, jusqu'à une de ces dernières années, qu'elle vint prendre un logement dans cette maison. Son mari était mort depuis long-temps, et je ne pense pas qu'elle connaisse maintenant personne, si ce n'est ma famille qui prend plaisir à sa conversation, parce qu'elle est réellement fort curieuse et fort variée, cette vieille femme, qui est née avec de l'esprit et qui a reçu de l'éducation, ayant beaucoup vu et beaucoup retenu. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que c'est une digne créature, pieuse, charitable, bienveillante envers tout le monde, qui paie fort exactement son terme, et à laquelle je n'aurais aucun reproche à faire, si je n'imaginais qu'elle a troublé, pour notre malheur, la tête de mon Angélique, de quelques rêveries auxquelles les personnes d'âge sont sujettes. Voilà, en vérité, mon cher Jacques, tout ce que je sais de l'histoire de Mme Lebrun, à la considérer de son côté naturel.

Cette réticence excita vivement ma curiosité.

— De son côté naturel? repris-je, et de quel autre, s'il vous plaît?

— Je ne sais si j'oserais vous en parler, répondit M. Labrousse en me regardant d'un air soucieux. Il y aurait de quoi diminuer de beaucoup l'estime que vous voulez bien faire de mon jugement, si vous pouviez penser que j'attache à ces folies plus d'importance que vous; mais je vous les donnerai pour ce qu'elles sont.

Le peuple toujours porté à penser que la vieillesse réunit à la connaissance expérimentale du passé quelque préscience plus ou moins claire de l'avenir, a choisi la vie de Mme Lebrun pour texte des romans les plus bizarres. C'est dans son sens une espèce de juif-errant femelle qui se repose, et je ne répondrais pas que les aventures qu'on lui attribue n'aient déjà été imprimées à Troyes. Quoiqu'on l'appelle communément *la fée d'ivoire*, à cause de l'aspect remarquable que l'âge lui a donné, et dont il n'est possible de se faire une juste idée qu'en la voyant, les uns la désignent sous le nom de la princesse d'Égypte, les autres la tiennent pour une reine détrônée de la Chine ou du Japon. Comme elle parle assez familièrement des seigneurs et des princes du temps passé, j'ai connu des gens très convaincus qu'elle avait autrefois régné en France, et certains vous soutiendront fermement qu'elle n'est autre que l'infortunée Marie Stuart, pour qui une de ses femmes a jadis livré sa tête aux bourreaux de Fotheringay. Tous s'accordent à lui conférer le don de divination; c'est bien le moins; et quoiqu'elle ne soit assurément pas riche, une opinion fondée sur l'élégance encore recherchée de sa toilette, sur l'apparence de quelques bijoux échappés par hasard aux revers de sa fortune, et sur la libéralité de ses aumônes, qui sont, à la vérité, sa principale dépense, lui prête avec tout autant de fondement le secret de la la pierre philosophale. Il semble même qu'elle prenne plaisir à entretenir ces ridicules suppositions par des singularités fort étranges de langage, de manières et de conduite. Je vous en citerai une seule, parce que nous ne sommes pas éloignés du moment où il en sera question ici. Vous venez d'apprendre de ma bouche qu'elle n'avait de fréquentation habituelle qu'avec nous; et cependant, au retour de chaque année, elle s'absente régulièrement un mois durant, sans qu'on sache aucunement ce qu'elle devient alors. Le 1er janvier, après avoir été fort exacte à étrenner ses jeunes amies de quelques vieilleries curieuses qu'elle a rapportées des pays étrangers, elle descend, au coup de dix heures du soir, suivie d'une femme de chambre fort sérieuse et presque aussi surannée que sa maîtresse, dont personne n'a jamais tiré un mot, et qui paraît chargée d'un assez grand panier, propre à contenir des provisions. Cela dure jusqu'au 1er février, qu'elle rentre à la même heure, plus

saine, plus nette et plus leste qu'elle n'était partie. Les domestiques et les portiers, qui sont, comme vous savez, une espèce indiscrète et bavarde de nature, ont bien essayé plusieurs fois d'éclairer ses démarches, malgré mon expressse défense; mais ils n'en savent pas plus que nous. Ils ne l'ont jamais retrouvée au détour de la rue, et vous devinez assez leurs conjectures.

Je ne croyais pas avoir rien entendu de plus extraordinaire en toute ma vie; et plus j'y réfléchissais, plus je sentais un nouvel ordre d'idées se développer en quelque sorte aux yeux de mon intelligence.

— Ce qui m'étonne le plus, poursuivit M. Labrousse, qui comprenait mon silence, c'est que la haute raison de mon Angélique ait pu se laisser surprendre par ces illusions, au point de leur accorder une importance qu'elles ne méritent pas.

— Ah! mon ami, m'écriai-je, n'accusez pas Angélique d'erreur pour nous justifier de notre ignorance et de notre crédulité. Qui pourrait assurer que l'obstacle dont elle s'effraie n'est autre chose qu'une rêverie ? En prolongeant la vie de sa créature sur la terre, Dieu ne lui aurait-il pas accordé, pour dédommagement de la dissolution progressive de son être matériel, quelque anticipation prévoyante sur l'avenir de l'ame? Ne lui aurait-il pas ouvert à l'avance les trésors de cette science illimitée du bien et du mal, qui lui appartient dans le ciel, et qu'il réserve à ses émanations les plus pures ? Serait-il impossible qu'une fatalité funeste, qui m'est peut-être attachée, se fût en partie révélée à un esprit presque entièrement affranchi des liens grossiers du corps, et que la mystérieuse amie d'Angélique eût lu plus distinctement que moi, dans les immuables décrets de la destinée, un pressentiment qui, tout vague qu'il soit pour ma pensée, me remplit souvent de terreur? Mme Lebrun n'a-t-elle pas entendu prononcer mon nom quelquefois depuis que j'approche de vous, et n'a-t-il pas pu retentir à son oreille comme le bruit d'un événement tragique ? Hélas! j'ai imaginé souvent moi-même que la divine volonté me réservait à une catastrophe de sang!

— Est-tu fou? interrompit M. Labrousse en me regardant fixement. Une contrariété, dont nous viendrons facilement à bout, je l'espère, aurait-elle ébranlé ton jugement? Rassure-toi, Jacques! reprends courage!...

Ce que je venais de lui dire tenait en effet à cette série insaisissable de sentimens qui repaît les esprits imaginatifs, et dont le sien ne s'était jamais occupé. Le mien lui-même s'y abandonnait tout-à-fait pour la première fois ; je sentais que ces paroles m'étaient échappées comme l'élan d'une volonté intérieure et spontanée, qui n'avait pas sa source dans mes facultés ordinaires, et qui portait à mon ame l'idée d'une voix intime, mais profondément inconnue. Je me demandai à mon tour si ma raison n'était pas égarée.

Au bout de quelques jours, mon imagination se calma, mes préoccupations se dissipèrent. Angélique ne cessait pas de me traiter avec tendresse en présence de sa famille, et je ne la voyais pas autrement. Je crus trouver plus d'une fois, dans ses discours et dans ses yeux, l'expression d'un pur amour ; je redevins presque heureux.

Cependant l'étonnante restriction qu'elle avait opposée aux vœux de sa famille, et les renseignemens, plus surprenans encore, que j'avais reçus de M. Labrousse, me faisaient vivement désirer de voir Mme Lebrun. Cette faveur, assez difficile à obtenir, fut sollicitée par Angélique, à qui Mme Lebrun n'avait rien à refuser, et le jour de ma visite avec Mme Labrousse et ses filles se trouva marqué pour le 31 décembre, qui était, si l'on s'en souvient, la veille d'une émigration périodique de la vieille voisine, toujours suivie d'un mois d'absence. Quant à M. Labrousse, qui avait assez promptement perdu de vue les motifs de mon impatience et de ma curiosité, il garda le coin du feu pour faire sa partie de tric-trac ordinaire avec le curé de Saint-Paul.

Il était huit heures du soir quand la porte de Mme Lebrun s'ouvrit, et je ne sais pourquoi mon cœur battait étrangement au moment où j'en passais le seuil, comme si elle avait dû se clorre sur mes dernières espérances en retournant sur ses gonds ; car le spiritualisme exalté peut-être, mais consciencieux et réfléchi, dont je m'honore d'avoir fait une continuelle profession, depuis qu'il m'a été donné de méditer sur la nature et sur la destinée de l'homme, me mettait lui-même fort au-dessus de toutes les croyances superstitieuses du vulgaire, qui ne sait très mal ce qu'il sait que parce qu'il sait très peu. Je tressaillis pourtant lorsqu'on me nomma.

L'appartement de Mme Lebrun n'avait rien d'ailleurs qui rappelât l'appareil imposant de la demeure des sibylles ; je le jugeai même plus simple que je ne m'y étais attendu. C'étaient, et rien de plus, de vieilles boiseries revêtues de la modeste décoration du vieux temps, des meubles propres, mais fort passés de mode, parmi lesquels se distinguaient à peine, par une physionomie plus riche et plus antique, un prie-dieu singulièrement orné de quelques ciselures comme en faisait Cursinet cent ans auparavant, et, tout auprès, une espèce de socle qui portait une belle et grande cassette du travail de Boule le père, dont je ne cherchai pas à deviner l'emploi. On ne doute pas que mes regards se fussent soudainement tournés sur Mme Lebrun, qu'Angélique s'efforçait de retenir assise pour lui épargner d'inutiles et fatigantes démonstrations de politesse. Je me précipitai vers elle à mon tour, je parvins avec quelque peine à l'empêcher de quitter sa place, et je trouvai, en me relevant de cette attitude d'instance, les deux yeux noirs et profonds de Mme Lebrun fixés sur moi comme des ancres de fer.

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle en se renversant sur son dossier, et en se couvrant le front de ses mains.... Serait-il possible que votre justice tolérât ce crime encore une fois ! Toujours, toujours, ô mon Dieu !

Ensuite elle laissa retomber ses bras sur les côtés de son fauteuil comme si elle les y avait incrustés, le corps fixe, immobile, la figure pensive, l'attention, à ce qu'il semblait, si distraite de nous tous que j'osai la regarder alors avec plus de soin, parce que ses paupières s'abaissèrent. Son habillement, d'un goût fort ancien et d'une élégante simplicité, n'annonçait que le négligé d'une femme du grand monde, qui aime à s'entretenir dans sa parure ; mais je fus frappé, comme le peuple, du prestige qui l'avait fait nommer *la fée d'ivoire*. C'était le poli de l'ivoire même, avec ce reflet d'un blond pâle que lui donne le temps. Le sang et la vie avaient entièrement disparu sous sa peau lisse et tendue, où se creusaient seulement çà et là quelques rides inflexibles, comme les aurait fouillées l'outil d'un statuaire, et dans lesquelles se cachaient, selon toute apparence, l'histoire et les douleurs d'un siècle. Il aurait été difficile de décider, à son aspect, si *la fée d'ivoire* avait été parfaitement belle ; mais je

ne doutai pas un moment qu'elle n'eût été charmante, et mon esprit, fertile en palingénésies, la rajeunissait ainsi, et se la représentait en souriant au milieu de toutes ses graces de jeune fille, quand une de ses mains se releva soudainement avec le jeu d'un ressort, et se glissa dans mes cheveux pour m'arrêter près d'elle, comme si elle m'avait tout-à-coup retrouvé au sortir d'un songe.

— Toujours? toujours! répéta Mme Lebrun. — Et on dit depuis si long-temps qu'Armand-Jean Duplessis ne règne plus! Il n'y a cependant pas à s'y tromper, murmura-t-elle d'une voix qui s'affaiblissait de plus en plus, de manière à n'être entendue que de moi, et dont les dernières articulations expirèrent dans mon oreille.... — A celui-là le destin de l'autre! Encore une tête pour Mataboeuf!

L'impression que me firent ces singulières paroles fut si vague et si fugitive que je ne pris pas la peine d'y chercher un sens. Je m'en étonnai d'autant moins sans doute que j'étais entré chez Mme Lebrun tout préparé à quelque chose d'extraordinaire; et, content de voir que son émotion n'avait pas duré plus longtemps que la mienne, je vins reprendre ma place.

— Mataboeuf! reprit-elle en appuyant son front d'ivoire sur sa main d'ivoire! Où ai-je pris ce nom-là? qui m'a rendu ces souvenirs? comment se réveillent-ils si puissans après un siècle écoulé? par quelle fatalité suis-je condamnée à revoir ce que j'ai vu, comme si je le voyais encore?

Ses idées paraissaient se presser dans son esprit et courir à ses lèvres; et tout le monde écoutait, Angélique et moi surtout. Le mystère a tant de pouvoir sur de jeunes ames qu'une éducation chrétienne et poétique a nourries de merveilles!

Mme Lebrun continuait à réfléchir, et un de ses doigts élevés vers le ciel annonçait qu'elle allait parler :

— Le récit qu'elle nous fit, je vous le raconterai une autre fois, dit M. Cazotte en se levant, car il me semble que dix heures sont sonnées, et sous le règne de la liberté, il est plus prudent que jamais de rentrer de bonne heure. Et puis, mon Élisabeth est fille à s'inquiéter aisément pour son vieux père. Il est dit dans l'*Imitation de J.-C :* Le souci ronge ceux qui aiment.

Le vieux page averti s'était relevé lourdement de sa ban-

quette. Mon père reconduisait M. Cazotte, et je sautais pendu à sa main.

Quand il fut parti, Legouvé fit deux tours dans la chambre, en murmurant d'un ton assez maussade : — Il n'y a pas dans tout ce radotage l'apparence d'un motif dramatique.

— J'y ai vu, dit Marsollier en caressant son jabot, l'intention de deux scènes d'intérieur assez bien indiquées, mais qui auraient besoin d'arrangement et de style.

Pour moi, pensai-je tout bas, j'en ferai un jour un bon *pasticcio*, et je ne perdrai pas un seul des détails qui m'ont frappé, car j'écrirai dès ce soir.

— Et si tu n'entends jamais le reste?... me dit mon père qui avait deviné mon dessein, en me voyant mettre la main sur son écritoire et sur son papier.

— Alors, lui dis-je, mon *pasticcio* ne finira ni plus ni moins que les *quatre Facardins*.

Quatre mois après, le bon Cazotte avait porté sa tête sur l'échafaud de la terreur toute jeune encore. A peine sortie du berceau, elle dévorait des vieillards.

Ch. Nodier.

LE SERMON

DE DIX MINUTES.

A l'extrémité de la rue Saint-André-des-Arts s'élevait, en 1724, une maison à quatre étages, et d'apparence fort modeste. La boutique d'une fruitière occupait le rez de-chaussée, et ses paniers, chargés de légumes, encombraient la porte, de manière à laisser peu de passage aux autres locataires, et à fermer presque entièrement un corridor étroit, seule issue par laquelle on pût pénétrer dans l'intérieur.

L'inconvénient, du reste, n'était pas bien grave, car la plupart des habitans de cette maison en sortaient le matin pour n'y rentrer que le soir. C'étaient d'abord des étudians qui allaient suivre les cours de médecine et de droit, ou bien s'asseoir dans quelque café, pour deviser avec leurs camarades et régenter le royaume avec force commentaires tirés des deux ou trois journaux qui se publiaient alors, et parmi lesquels le *Journal de Bouillon* tenait un rang fort distingué. Un commis libraire, un employé au ministère des finances et un peintre complétaient la population de ce logis. Aussi, la plupart des fenêtres donnant sur la rue demeuraient-elles presque toujours closes, à l'exception d'une seule, au quatrième étage, et qui faisait partie de l'appartement du peintre. Or, chaque matin, dès huit

heures, sitôt après le départ de l'artiste, on voyait s'ouvrir cette fenêtre, où se montrait à diverses reprises une jeune femme, en corset, les bras nus: elle remplissait divers soins de ménage, secouait les tapis de pied, et arrosait trois ou quatre rosiers qui formaient, sur le toit, un rideau de verdure et de fleurs. Puis la fenêtre se fermait, pour se rouvrir une demi-heure après, et laisser voir de nouveau la jeune femme, mais cette fois assise, coiffée avec une élégante simplicité, et vêtue d'une petite robe qui faisait valoir les formes gracieuses de sa poitrine demi-nue, suivant la mode de cette époque.

Jusqu'à cinq heures, la jeune femme travaillait assidument à quelque ouvrage de lingerie, sans songer à regarder les nombreux passans qui se succédaient dans la rue; parfois seulement, elle levait la tête pour respirer le parfum d'une rose; parfois aussi elle oubliait de tirer son aiguille, préoccupée sans doute de quelque pensée douce et bonne, car une émotion joyeuse épanouissait son frais visage et emplissait ses yeux de larmes. Mais une fois cinq heures sonnées à la pendule d'albâtre qui dressait ses quatre colonnettes sur la cheminée de la petite chambre, la jeune femme jetait là son ouvrage, ôtait de la fenêtre deux ou trois pots de fleurs, afin de pouvoir s'appuyer plus à l'aise: accoudée sur la barre de bois transversale, elle se mettait à regarder dans la rue, cherchant à distinguer au loin, parmi les passans, celui qu'elle attendait avec tant d'impatience. Tout à coup elle agitait gaiement son mouchoir pour faire des signaux auxquels répondait aussitôt un jeune homme d'une rare beauté, et qui s'avançait à grands pas. Quelques instans après, ce jeune homme escaladait précipitamment les marches de l'escalier, et arrivait au bout des quatre étages où l'attendait la jolie petite femme, qui l'embrassait avec effusion et le serrait à cinq ou six reprises dans ses bras. Puis, tous les deux rentraient dans l'appartement, et s'asseyaient devant un modeste dîner disposé sur un guéridon de noyer. Une fois la faim apaisée, l'amour reprenait ses avantages, et mille propos joyeux, mille paroles tendres se mêlaient et se succédaient, faisant passer tour à tour ces deux heureuses créatures de l'attendrissement au rire, et d'une plaisanterie à un baiser. Si le temps était beau, les époux descendaient ensemble et allaient se promener deux ou trois heures au Luxembourg. Pleuvait-il?

une lecture à haute voix, que faisait le jeune homme, tandis que la femme travaillait à quelque broderie, abrégeait le temps jusqu'à neuf heures : car tous les soirs, à neuf heures, les fenêtres de la petite chambre se fermaient hermétiquement, et l'on n'apercevait plus aucune lumière à travers les fentes de la jalousie.

Et depuis deux années ils menaient cette vie de travail, d'amour et de bonheur achetée par bien des agitations et par bien des angoisses ; car le père de François Boucher ne voulait pas consentir au mariage de son fils avec une pauvre fille sans fortune, et il avait fallu bien de la persévérance, bien des supplications, bien des larmes pour obtenir de lui un consentement duquel dépendait leur sort.... Enfin, il a cédé, et depuis lors tout leur a prospéré; aujourd'hui il semble que la fortune veuille les récompenser de toutes les épreuves auxquelles elle les a soumis. Chaque jour amène plus de travaux à François, qui commence à jouir d'une certaine célébrité. Le roi Louis XV lui a même fait acheter un tableau, et le jour où cette heureuse nouvelle leur est parvenue a été signalé par un bonheur bien plus grand encore : Louise est devenue mère ; elle a entendu le premier cri d'un enfant, elle a tenu dans ses bras cette chère petite créature qui compte maintenant treize mois, que la nourrice doit lui ramener demain, et qui ne la quittera plus désormais ; oh ! non ! Et maintenant quel bonheur lui manquera, entre son fils et son mari ? Quel désir lui reste-il à former, quand la voilà la plus heureuse des femmes et des mères ?....

La petite pendule, qui sonnait cinq heures, la fit se lever promptement, sans interrompre toutefois les heureuses pensées qui caressaient son imagination et ne la quittaient point, tandis qu'elle épiait à la fenêtre le retour de son mari. Enfin, après quelques minutes d'attente, elle l'aperçut au loin, et, dès qu'elle put distinguer sa démarche, je ne sais quel douloureux pressentiment fit évanouir la joie de son cœur. En effet, Boucher ne s'avançait pas avec la joyeuse rapidité qui le ramenait d'ordinaire près de sa femme ; il marchait avec lenteur, et il avait dû recourir à l'aide d'une canne. Enfin, lorsqu'il arriva sur le palier, il serait tombé, si Louise ne l'avait soutenu, et elle frissonna de tous ses membres à l'aspect de la pâleur

qui couvrait le visage décomposé de celui qu'elle aimait tant.

— Qu'as-tu donc, François ?

— Je ne sais, Louise: un frisson glacé parcourt tous mes membres et serre ma poitrine. Je ne puis respirer. Ouvre cette fenêtre, que j'aie de l'air ! Ma tête brûle... J'ai voulu travailler, le pinceau me tombait des mains. Je ne pouvais soulever ma palette : puis un nuage couvrait mes yeux, et mes genoux se dérobaient sous moi... Où vas-tu ?

— Je vais chercher un médecin, mon ami. Tu sais que le nôtre demeure à quelques pas ; je reviendrai bientôt. — Et elle descendait déjà quatre à quatre les marches de l'escalier. Quand elle revint, suivie du docteur, François gisait sans connaissance au milieu de l'appartement : le médecin dut aider la jeune femme, qui fondait en larmes, à porter le malade sur son lit.

Quand après bien du temps et des soins, François Boucher eut repris connaissance, le médecin interrogea les symptômes de la maladie, et ne put s'empêcher de frémir de leur gravité.

— Cela sera-t-il dangereux ? demanda Louise éperdue, et qui ne lisait que trop sur le visage du médecin la funeste impression qu'y produisait l'état de son mari.

— Dangereux, non, je l'espère du moins ; il faut préparer votre courage et votre persévérance, madame. Adieu, je reviendrai demain de bonne heure ; en attendant, voici les prescriptions que vous aurez à suivre.

Et Louise resta seule près de son mari, que la fièvre commençait à faire délirer. Certes, l'on souffre bien dans les agitations maladives du cauchemar et de la fièvre, lorsque mille visions torturent le corps et l'esprit, mais il est cent fois plus affreux encore de passer toute une nuit à entendre, près d'un être chéri, les cris et les gémissemens que causent de pareilles souffrances. C'est une chose funeste et pleine d'effroi que cette obscurité muette qui nous entoure ! Que ne donnerait-on pas pour entendre une voix humaine, un bruit d'être animé ! Mais rien que le vent qui mugit comme la plainte d'une ame en souffrance ; que les mots entrecoupés du malade qui regarde

d'un œil fixe, sans reconnaître, et qui n'a d'autre réponse que des gémissemens sinistres aux questions qu'on lui adresse avec anxiété. C'est une nuit terrible qu'une nuit qui se traîne avec une exécrable lenteur, une nuit que l'on voudrait abréger au prix de ses propres jours. Jugez donc de ce qu'éprouvait cette pauvre femme, seule, près de son mari, et se demandant si l'aube ne la verrait pas près d'un cadavre. Sait-elle si le souffle haletant qui s'échappe de la poitrine de François n'est point le râle de l'agonie.. de l'agonie! mon Dieu! de l'agonie! Que deviendrait-elle si jamais un pareil coup la frappait? — François! François! écoute-moi! Ne me regarde pas ainsi, au nom du ciel! Réponds-moi! je suis Louise! je suis ta femme. François! Il ne me reconnaît point. Mon Dieu! faites, je vous en prie, qu'il me reconnaisse, car c'est horrible pour une pauvre femme que de voir là mon mari sans qu'il entende ma voix, sans qu'il réponde à mes paroles au moins par un serrement de main.

Enfin, les premiers rayons du matin pénétrèrent dans l'appartement à travers les fentes de la jalousie: au silence de mort de la nuit succédèrent les bruits et le mouvement du jour. Le médecin, fidèle à sa promesse, arriva, dès six heures chez le malade: quelque habitué qu'il fût à regarder insoucieusement la souffrance, il s'émut de la pâleur de Louise, et de la fatale impression qu'avait faite sur elle cette nuit de veille et d'angoisse.

— Madame, dit-il après avoir examiné le malade, rassurez-vous: cette nuit a été terrible, je le sais; mais vous n'aurez plus, je l'espère, à en craindre de semblables; votre mari se trouve mieux, et quelques précautions sauront empêcher le retour du délire. Du reste, ne vous fatiguez pas trop, et ne prodiguez pas inutilement vos forces dans les premiers temps. La maladie de votre mari menace d'être longue. Menagez-vous donc de manière à ne pas lui manquer avant la convalescence.

Disant cela, le vieillard prit la main de la jeune femme, la serra avec un mouvement d'intérêt, et la laissa seule de nouveau.

Le malade s'était assoupi et reposait en silence. Alors, brisée par la fatigue et par la douleur, Louise put enfin pleu-

rer ; l'abondance de ses larmes soulagea sa poitrine du poids qui l'oppressait ; peu à peu une douce pensée la réchauffa et lui sourit comme un rayon de soleil qui passe furtivement à travers les noires nuées d'un orage : « le retour de son fils. » En effet, c'est aujourd'hui qu'on le lui ramène de nourrice. Pauvre enfant, il fera son entrée dans la maison paternelle sous des auspices bien mélancoliques, mais qu'importe, puisqu'il sera près d'elle ; puisqu'elle pourra l'embrasser lorsqu'elle souffrira trop.... Et puis, François lui-même en éprouvera du soulagement. Un père, quand bien même le délire l'agiterait, ne peut rester insensible à la voix de son fils. Oui, s'il retombait dans ce délire dont elle éprouvait tant de terreur, elle prendra leur petit Charles, elle le mettra dans les bras de son père, et le délire disparaîtra, elle en est sûre !

Telles furent ses pensées jusqu'au moment où, penchée à la fenêtre qu'elle quittait de minute en minute pour venir interroger le sommeil de son mari, elle vit arriver la nourrice, qui portait l'enfant sur ses bras. Alors elle oublia tout, souffrances et inquiétudes; alors une joie que les mères seules peuvent comprendre inonda son ame. Puis, riant et pleurant, elle porta le petit Charles sur le lit de son père, qui s'éveilla plus calme, et tendit à son fils une main languissante.

Louise tomba sur ses deux genoux en levant au ciel un regard de reconnaissance et d'ivresse maternelle.

II.

Hélas ! cette nuit désastreuse n'était pourtant que la première des gouttes de plomb que les bourreaux russes, il y a deux cents ans, laissaient tomber une à une sur le crâne des condamnés. La misère amenait chaque jour, à chaque instant, pour l'infortunée Louise, un nouveau besoin et une nouvelle douleur ; la misère, lèpre horrible que l'auteur de *Candide* accusait d'être pire que le vice ; la misère, qui produit une sorte de démence sous laquelle l'ame s'obscurcit et se voile.

Après trois semaines de la maladie de son mari, Louise, réfugiée dans une petite cuisine, s'efforçait en vain d'étouffer les

cris de l'enfant, qui se débattait au milieu des fièvres de la dentition.

— Tais-toi, lui disait-elle, tes cris vont éveiller ton père, ton père, qu'une longue nuit sans sommeil a rendu si malade et si faible. Tais-toi, mon enfant.

. Elle le berçait, elle le réchauffait de son haleine, elle le pressait contre sa poitrine, elle fermait sa bouche en la couvrant de baisers ; mais la pauvre petite créature, déjà toute flétrie par la souffrance, se tordait dans les bras de sa mère en poussant des plaintes déchirantes que rien ne pouvait calmer ; rien, pas même la nourriture que lui présentait Louise. Il en détournait la tête, il repoussait la cuiller de ses deux petites mains, et de grosses larmes coulaient avec abondance sur ses joues empourprées et brûlantes.

Louise, éperdue, désespérée, sentit un moment son courage qui l'abandonnait, et se mit elle-même à pleurer avec amertume.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, mon Dieu ! ne prendrez-vous pas pitié de moi ? Que voulez-vous que je devienne sans votre aide ?... Puis elle ajouta quelques instans après cette prière : merci, mon Dieu ! Vous avez écouté ma prière : car voici mon enfant qui s'endort.

En effet, le petit Charles avait laissé aller sa tête sur la poitrine de sa mère ; et il y reposait du sommeil agité qui vient suspendre parfois les souffrances de ces frêles créatures au mides accès les plus violens. Louise n'osa plus dès-lors faire le moindre mouvement. Elle retenait son haleine ; elle aurait voulu comprimer jusqu'au mouvement qui soulevait son sein.

Mais le désespoir ne lâche pas si vite ceux qu'il tient : si les cris de son fils et les plaintes de son mari ne déchiraient plus le cœur de Louise, le sentiment de son indigence vint suppléer à ces tortures et s'emparer de son imagination : car il ne lui reste plus de ressources ! Pour acheter des médicamens au père et de la nourriture au fils, elle a vendu peu à peu tous les meubles, tout le linge qu'elle possédait.... Hélas ! trop heureux pour avoir de la prévoyance, ils avaient vécu jusque là comme les oiseaux du ciel, au jour le jour, et sans souci du lendemain. Combien elle a expié cette insouciance fatale ! quand il lui a fallu se dépouiller ainsi de tout ; quand il lui a fallu vendre ses

propres meubles furtivement, et comme si elle eût commis une mauvaise action; quand il lui a fallu contracter des dettes. Car elle doit, à présent; elle doit assez pour que l'apothicaire, malgré ses larmes, refuse de lui fournir les médicamens nécessaires à son mari; elle doit assez pour que la fruitière ne veuille plus lui donner un peu de lait pour son enfant. Ils souffrent tous les deux, et elle ne peut les soulager, faute d'un peu d'argent! Quant à elle, voici deux jours qu'elle n'a mangé de pain, deux longs jours! Avec la faim et l'épuisement, avec les maux du corps joints aux maux de l'ame, pas d'issue, pas d'espérance! Aujourd'hui ressemblera à hier, et demain à aujourd'hui. Son mari ne peut guérir faute de secours, son enfant dépérit faute de soins... Et il faut qu'elle supporte seule tant d'angoisses!.. Mais voici la voix de son mari; il s'éveille; il se plaint. Hélas! elle ne peut aller à son aide, elle ne peut se lever, car ce serait ôter à son enfant le peu de repos qu'il ait goûté depuis hier.

— Louise! Louise! viens me donner à boire.

— Tout-à-l'heure! mon ami, tout-à-l'heure! L'enfant dort sur mes genoux.

— Oh! Louise! viens; mes lèvres sont desséchées, ma poitrine brûle, j'étouffe!

— Mon Dieu! mon Dieu! les cris de Charles vont recommencer.

— Louise! tu ne m'aimes donc plus, pour m'abandonner ainsi?

— Et mon enfant! mon enfant! mon Dieu!

— Ah! les forces m'abandonnent.... je me sens défaillir..... Louise.... Louise.... je meurs....

La voix, affaiblie par degrés, se tut, pour faire place à une sorte de râle qui jeta Louise dans l'épouvante. Elle se leva doucement, avec précaution, pour emporter l'enfant près du lit son père; mais la petite créature sortit, au premier mouvement, de la somnolence dans laquelle elle était plongée, et jeta des cris aigus en se débattant avec violence.

Le malade était évanoui: il fallut long-temps pour qu'il reprît connaissance, car Louise, son enfant sur les bras, son enfant qui se tordait au milieu de convulsions violentes, ne pouvait que lui donner des secours incomplets. A la fin, pourtant, ses paupières s'entr'ouvrirent, et il souleva quelque peu la tête.

Après avoir promené quelques instans des regards hébétés autour de lui, il fit signe de la main pour qu'on emportât l'enfant.

— Ses cris brisent ma tête, si faible et si douloureuse, dit-il en portant la main à son front décharné.

Et puis il ajouta :

— J'ai soif!

Il ne restait plus une goutte de tisane dans le pot de terre que Louise tenait convulsivement dans ses mains.

— J'ai soif, répéta-t-il, j'ai bien soif, Louise!

Et l'enfant s'agitait et criait toujours.

— J'ai soif, répéta-t-il avec emportement ; car la maladie donne de l'aigreur aux caractères les plus doux, de l'égoïsme aux cœurs les plus généreux.

— Il n'y a plus de boisson ! répondit Louise, en s'efforçant de calmer les cris de son enfant.

— Voilà bien comme tu es, Louise ! sans prévoyance pour moi ; sans soins!... J'ai soif!.... Eh bien! tu ne t'occupes pas à me préparer à boire....

— Je vais le faire, mon ami, je vais le faire.... Oh! tais-toi. mon petit Charles, tais-toi, calme ces cris qui me déchirent !

Son enfant dans ses bras, elle descendit l'escalier machinalement et sans but, car la fruitière ne le lui avait que trop répété, la vieille, il n'y avait plus de crédit à attendre d'elle. Aussi, Louise, arrivée dans la rue, se contenta-t-elle de regarder en pleurant la grosse femme, devenue l'arbitre du misérable sort de toute une famille. Il y avait tant de désespoir sur les traits de Mme Boucher, tant de souffrance sur le visage malingre de son enfant, que la vieille bourrue se sentit remuée de compassion, et qu'elle tendit en grondant, à Louise, quelques herbages et un peu de lait. Louise la remercia en pleurant, et remonta près de son mari.

Un vieux prêtre, qui passait précipitamment par-là, et qui se dirigeait vers Saint-Sulpice, resta frappé de la misère et de la douleur de cette jeune femme, que ses haillons ne flétrissaient pas à tel point qu'on ne reconnût pas en elle une personne bien née. Il la laissa s'éloigner, et adressa quelques questions à la fruitière. Celle-ci ne se fit point faute de parler. Le Père l'écouta silencieusement ; puis après un instant de réflexion, il monta l'escalier, et arriva devant la porte entr'ou-

verte de Louise. Après avoir frappé doucement, il pénétra dans la chambre, près du lit du malade sur lequel la vue d'un prêtre catholique produisit une expression pénible, car elle semblait lui annoncer une mort prochaine.

— Que me voulez-vous, monsieur? demanda-t-il d'un ton un peu brusque; je suis protestant.

— Vous êtes homme et mon frère, reprit le prêtre avec douceur. On m'a dit en bas que depuis trois jours votre médecin n'était pas venu vous visiter; j'ai quelques connaissances médicales, je vous offre mes soins; qu'importe qu'ils viennent d'un catholique ou d'un protestant, pourvu qu'ils vous soulagent?

Le malade, honteux de sa brusquerie, tendit la main au prêtre.

— Votre état n'offre plus de danger, dit le vieillard après avoir interrogé le malade sur les symptômes qu'il éprouvait: il ne vous reste plus qu'une grande faiblesse, à laquelle une nourriture légère et saine est indispensable.

Et il prescrivit et détailla longuement un régime coûteux comme s'il se fût trouvé chez une personne riche, et non dans une chambre vide et qui n'avait gardé, pour tout meuble, que le grabat du malade.

— Maintenant il faut que vous me rendiez un service. Nous avons besoin d'un tableau pour notre couvent: s'il ne vous répugnait pas trop de travailler pour une chapelle catholique, vous pourriez vous charger de ce travail; il sera payé cinq cents écus. Voici deux cents livres en or, à compte sur ce prix: je vous apporterai demain le reste de la somme. Si vous avez besoin d'une femme intelligente pour vous aider chez vous et près de vos deux malades, madame, continua-t-il, je puis vous recommander une de mes protégées, fille intelligente et laborieuse, qui demeure à deux pas d'ici, et que je vais prévenir en me rendant à Saint-Sulpice. Adieu, je vous quitte, car l'heure où je dois prêcher doit être sonnée, et je crains de me trouver en retard.

Il disparut aussitôt, sans laisser aux deux époux le temps de lui témoigner leur reconnaissance.

Un quart d'heure après la femme de ménage arriva, et se mit à l'œuvre avec tant d'intelligence, que le malade, couché dans

des draps frais et blancs, s'endormit en paix après avoir fait un léger repas.

Le petit Charles lui-même se calma peu à peu, et s'assoupit sur les genoux de la nouvelle venue. Enfin Louise, rendue à l'espérance, retrouva de la force et du courage.

III.

Cependant une foule nombreuse, rassemblée dans l'église de Saint-Sulpice, attendait avec impatience le prédicateur qui devait se faire entendre ce jour-là. A en juger par l'affluence des auditeurs, l'orateur devait jouir d'une grande réputation; car ce n'étaient point seulement des catholiques fervens qui remplissaient la nef de l'église, mais encore un monde élégant, qui semblait attiré là par curiosité plutôt que par dévotion. Des équipages armoriés encombraient les abords du temple; des laquais en riches livrées couvraient les marches du perron, et ce ne fut pas sans peine que le prêtre, dont Boucher venait de recevoir la visite, put se frayer un passage à travers cette foule et ces obstacles. Enfin, il arriva jusqu'à la chaire inondé de sueur et tout hors d'haleine. Un murmure se répandit dans l'auditoire, murmure qui semblait un reproche adressé au prédicateur sur l'attente qu'il avait imposée au public et sur le peu de respect qu'il lui avait témoigné en agissant ainsi.

Mais le religieux, sans s'émouvoir de ces bruits, essuya du bout de sa manche la sueur qui baignait son visage, s'avança sur le bord de la chaire, imposa silence par un geste, et prononça lentement ce verset du psalmiste :

Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes.

« Il a comblé de bienfaits les pauvres, et il a chassé les riches, qu'il a laissés mourir de faim. »

Puis ensuite, il commença ce fameux exorde, recueilli par l'abbé Maury, et que l'on regarde à juste titre comme un des morceaux les plus éloquens de la langue française.

« A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble,

mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander pardon en faveur d'un pauvre missionnaire, dépourvu de tous les talens que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment bien différent; et si je me sens humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité, comme si j'étais accoutumé à me prêcher moi-même. A Dieu ne plaise qu'un ministre du Seigneur pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! car, qui que soyez, vous n'êtes tous, comme moi, au jugement dernier, que des pêcheurs. C'est donc uniquement devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé, en ce moment, de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent, j'ai prêché les justices du Très-Haut dans les temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés dont la plupart manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitans de la campagne les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-fait? malheureux! J'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu! j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces ames simples et fidèles, que j'aurais dû plaindre et consoler! C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante et sur des pécheurs endurcis et audacieux; c'est ici seulement, au milieu de tant de scandales, qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté, la mort qui vous menace, et, de l'autre, mon grand Dieu qui vous doit juger! Tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez! L'abus ingrat de toutes ces espèces de graces, la nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre d'élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité! l'éternité! voilà les sujets dont je veux vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls. Oh! qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être avec vous sans vous sauver! Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une longue expérience de ses miséricordes. C'est lui-même, c'est lui seul qui, dans quelques instans, va remuer vos

consciences. Frappés aussitôt d'effroi, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre les bras de ma charité en versant des larmes de componction et de repentir; et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent. »

On ne saurait peindre l'impression profonde que produisirent les paroles du Père Bridaine sur l'auditoire, naguère si mal disposé, et qui maintenant m'écoutait en silence et dans une religieuse admiration.

Après quelques instans de repos, il reprit :

« Mais, dites-vous, c'est le pain de la parole de Dieu que nous attendons avec tant d'impatience! Pourquoi avoir mis notre empressement à l'épreuve? Eh bien! Dieu a mis sur mon passage toute une famille qui attendait, elle, le pain de la charité. C'était un enfant qui mourait de misère près de son père à l'agonie; c'était une mère si malheureuse, qu'elle allait douter de la providence de Dieu. Et par un vain respect du monde, il m'aurait fallu, moi, prêtre de Jésus-Christ, il m'aurait fallu me détourner de tant de souffrances, et ne pas donner à manger à ceux qui avaient faim! ne pas consoler les affligés! Et il aurait fallu tout cela pour ménager votre impatience et votre orgueil? A genoux tous et demandez pardon à Dieu, ou plutôt, riches coupables, riches que Dieu, dans sa colère, à l'heure du dernier jugement, renverra, peut-être, affamés de la table du salut, faites tomber sur Lazare les miettes de votre banquet, afin qu'une voix s'élève en votre faveur, quand les trompettes de l'ange vengeur jetteront dans l'immensité de l'univers ce cri terrible qui réveillera les morts et glacera les coupables d'épouvante : le jugement dernier! le jugement dernier!

« Et qui de vous osera lever les yeux sur le père, et sur le fils qui s'assiera à la droite du père? Qui de vous répondra, lorsqu'une voix inexorable demandera : Où est le bien que vous avez fait? Alors les plaintes que vous n'avez point apaisées, les douleurs que vous n'avez point soulagées, quand il ne fallait pour cela que votre superflu, s'élèveront autour de vous, et crieront : Anathème! anathème! Ces cris vous suivront dans l'enfer, où gémit le mauvais riche. Ils seront votre supplice pour jamais.

« Hâtez-vous donc de sauver vos ames, pendant qu'il en est temps encore ; faites-vous des intercesseurs pour le jour de la vengeance et de la colère : vous n'avez qu'un moyen d'apaiser le juge qui tiendra votre sort entre ses mains, c'est la charité.

« Eh ! qu'ai-je besoin d'ajouter d'autre parole. Qu'ai-je besoin de vous annoncer la loi du Dieu dont vous implorerez la pitié, si vous êtes sans pitié vous-mêmes ? Soyez donc charitables, puisque la charité peut seule vous sauver....... Mais hâtez-vous, car il ne vous reste pas même, peut-être, les quarante jours que le prophète laissait à Ninive ! C'est demain, c'est aujourd'hui, c'est à l'instant peut-être que l'haleine de la mort va souffler sur vous. Il n'y a peut-être plus une seconde entre la bonne pensée et la mort, entre le salut et l'enfer, entre cette vie éphémère et l'éternité. Entendez-vous bien, l'éternité ! »

Alors le prédicateur tomba dans la chaire à deux genoux, se couvrit de ses mains le visage, et resta plongé dans la méditation des paroles terribles qu'il venait de prononcer.

Quand il releva la tête, il se vit entouré de personnes qui lui apportaient de l'or à pleines mains ; des femmes allaient jusqu'à détacher les bijoux dont elles étaient parées, et les jetaient aux pieds du prêtre ; d'autres recueillaient dans l'église les aumônes des auditeurs. En quelques minutes, plus de cinquante mille livres se trouvèrent amassées devant la chaire du prédicateur.

Il confia en dépôt cet amas d'or et d'argent aux prêtres de Saint-Sulpice, emporta mille écus pour Boucher, et se dirigea vers le logis de l'artiste. Mais tout à coup une pensée nouvelle le fit changer de route, et il prit aussitôt, à pied, le chemin de Versailles.

IV.

Chez les hommes qui se livrent à de graves travaux et dont la vie est consacrée à poursuivre un grand but, on rencontre parfois un enfantillage qui contraste étrangement d'abord avec l'austérité de leur caractère ; mais en y réfléchissant davantage,

on comprend que ces hommes, tout entiers à leur seule idée, absorbés par leur sublime monomanie, n'ont point eu le temps de se blaser sur bien des distractions que dédaigne le vulgaire. Richelieu sautait à cloche-pied contre les murs de son cabinet ; Newton s'amusait le soir à frapper aux portes pour jouir de la colère des portiers, et, dans Pathmos, saint Jean, le disciple bien-aimé, se délassait, en apprivoisant des perdrix, de sa mission évangélique,et oubliait les fougueuses extases de l'apocalypse.

Ainsi, le Père Bridaine trouvait un vif plaisir, et attachait la plus grande importance à entourer de mystère ses projets de bonheur pour François et pour Louise. Loin de les en prévenir, il leur cacha soigneusement que la pensée de les mettre désormais à l'abri de la misère lui fût venue à l'esprit : le lendemain, il se contenta donc d'apporter le reste de l'argent promis pour le tableau commandé la veille. Puis, se complaisant dans cet innocent mensonge, il indiqua le sujet, donna les dimensions, et fixa le terme où l'œuvre devait être livrée. Boucher soulevait gaiement sa tête languissante et pâle, à l'idée de reprendre ses pinceaux ; le petit Charles souriait à sa mère ; enfin l'on retrouvait sur le visage de Louise, reposée par un bain et par une nuit de calme et de sommeil, la douce sérénité qui la caractérisait. Un peu d'or avait chassé le désespoir et la maladie ; déjà les traces que la misère avait imprimées dans l'humble logis, disparaissaient pour faire place à une propreté joyeuse. Le père Bridaine vit avec satisfaction la promptitude avec laquelle ces merveilles s'étaient opérées, et elles le confirmèrent dans ses projets mystérieux.

Au bout de huit jours, François pouvait se promener dans la petite chambre et venir respirer à la fenêtre. Quant à l'enfant, peu de jours avaient suffi pour lui rendre la force et la gentillesse ; à cet âge on passe si rapidement de la santé à l'agonie, et de l'agonie à la santé ! Ce fut alors que le Père Bridaine résolut de mettre en jeu les machines qu'il contruisait si laborieusement depuis une semaine.

—Or ça, dit-il, vous voilà capable de supporter le mouvement d'une voitur et d'aller à la campagne. Je veux vous mener chez un de mes amis qui demeure à Versailles, et chez lequel nous trouverons, j'en suis sûr, une bonne hospitalité.

Si ma proposition vous agrée, je viendrai vous prendre demain matin dans un carrosse de louage. Qu'en dites-vous ?

— C'est une partie charmante! s'écria Louise.

— L'air de la campagne achèvera ma convalescence, ajouta François.

— A demain matin donc, à huit heures, afin d'arriver avant les chaleurs du jour.

— Nous serons prêts à l'heure dite, mon Père. Louise tint parole ; car, dès sept heures et demie, parée d'une jolie robe qu'elle avait faite elle-même la veille, elle tenait dans ses bras son petit garçon vêtu de blanc, et qui tendit les bras au Père lorsque ce dernier pencha vers lui sa face basanée.

On monta donc en carrosse, on partit, et l'on arriva quatre heures après, à Versailles, devant une jolie petite maison dépendante du château : elle s'élevait au milieu d'un joli jardin planté d'arbres, et parmi lesquels serpentait un mince filet d'eau.

— Mon Dieu ! quel ravissant séjour ! s'écria Louise.

— Mais qui donc est le maître de cette maison, mon Père ? demanda Boucher.

— Le roi.

— Et celui qui l'occupe ?

— Le peintre ordinaire du roi.

— Comment se nomme-t-il ?

Les fleurs d'un arbuste que regardait le Père Bridaine le préoccupaient tellement, qu'il n'entendit point cette dernière question; du moins il ne répondit pas.

Après avoir bien parcouru le jardin, on entra dans le corps de logis ; le couvert se trouvait dressé dans une jolie salle à manger, et en attendant que l'on dinât, les visiteurs se reposèrent dans un salon décoré simplement, mais avec une coquette élégance.

— Madame est servie, vint dire, quelques instans après, une jeune femme de chambre.

— Madame! répétèrent avec surprise François et sa femme qui n'y comprenaient rien, et qui cherchaient autour d'eux la maîtresse de la maison. Cependant le bon Père, rouge et joyeux comme un enfant qui vient de commettre une espièglerie, riait

aux éclats, se frottait les mains, et se tenait tourné vers une enêtre à travers laquelle il feignait de regarder.

Louise et son mari commençaient à entrevoir la vérité; mais ils n'osaient croire à tant de bonheur, il leur semblait que les prestiges d'un rêve les entouraient d'illusions aussi douces que décevantes.

A la fin, le Père Bridaine quitta la fenêtre, et tira de dessous sa soutane un parchemin scellé du sceau royal.

— Si vous ne connaissez point encore le maître de ce logis, dit-il; vous allez connaître du moins le peintre ordinaire du roi nommé par le brevet, et qui s'appelle.... Lisez plutôt vous-même.

— François Boucher! s'écria Louise.

— Moi!

— O mon Père! mon Père! vous êtes pour nous un ange protecteur.

— Je ne suis que l'instrument dont le très Haut, dans sa miséricorde, s'est servi pour mettre un terme à vos épreuves. Louange et reconnaissance à Dieu seul, mes enfans. Votre talent était déjà connu à la cour, et l'emploi vous était dû; on vous a rendu justice, voilà tout, car je n'aurais pas demandé une chose injuste, même pour vous faire heureux.

—Oh! comment vous exprimer tout ce que j'éprouve....?

— En nous mettant à table, et en ne parlant plus de moi, mais de votre bonheur.

On se mit à table, et je vous laisse à penser si le temps fut gai, et si l'on porta joyeusement la santé du Père Bridaine.

Après le dîner, le vieux prêtre prit son bâton pour partir.

— Vous reviendrez bientôt nous vori, dit Louise en présentant son fils aux caresses du religieux.

— Bientôt, reprit-il d'un air mélancolique, bientôt!... Je pars demain pour la Flandre à laquelle je vais porter ma mission de paix et de foi; car le repos arrive bien rarement au vieux missionnaire, madame. Il faut qu'il marche sans relâche, et qu'il poursuive son pélerinage apostolique jusqu'à l'heure où il s'arrêtera pour toujours.

— Et quelle est la récompense de tant de travaux et de tant de bonnes actions? s'écria Boucher.

Le Père ridaine leva les yeux au ciel et s'éloigna.

Louise, par un mouvement instinctif, se mit à genoux, et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût tout-à-fait disparu ; car elle la comprenait, elle, la récompense de cet homme.— C'était Dieu.

H. BERTHOUD.

ÉTUDES

Sur le Théâtre Espagnol.

ALARCON.

IV.

COMMENT ON SE FAIT DES AMIS. — LES MARIS PASSÉS EN REVUE.—L'INTRIGUE DE MÉLILLE.

Si l'Europe moderne doit à l'Allemagne ses progrés métaphysiques, à l'Italie les beaux arts et la conservation des modèles helléniques, à la France la philosophie ironique, à l'Angleterre l'esprit des affaires et le génie politique, c'est l'Espagne, on n'en peut douter, qui lui a ouvert la source dramatique et romanesque. L'étude du *Menteur* de Corneille nous a prouvé récemment que cette comédie, introduction brillante de nos comédies d'intrigue et de caractère, appartient *toute entière*, non comme imitation, mais comme traduction habile et reproduction heureuse, à l'obscur et remarquable écrivain dont nous nous occupons aujourd'hui. Les peuples sont ingrats; ils oublient aisément les dettes contractées. Qui n'a lu dans nos journaux, de 1800 à 1830, mille diatribes contre l'Espagne, contre son

ignorance séculaire, contre son fanatisme invétéré, contre son amour de la servitude ? Nous qui parlons, nous étions Espagnols, il y a deux siècles. Nous avons suivi la trace de l'Espagne, en fait de littérature, de drame, de modes, de langage et même de liberté. Sans doute, l'Espagne est ensevelie aujourd'hui sous ses propres cendres. Exemple de ce que devient un peuple condamné au suicide par un mauvais état social ; la nation qui fit la loi à toute l'Europe, qui lui donna la leçon du drame et du roman, se débat aujourd'hui dans une misérable agonie. Il est juste de tenir compte à ce peuple inventeur et passionné, à ce vétéran de l'art dramatique en Europe, de ses vieux et nombreux services. L'Italie n'avait encore que des drames calqués, burlesques ou horribles, alors que la fécondité espagnole jetait sur une scène populaire tout un monde de créations.

Nous les avons imitées sans honte. Notre théâtre contient plus de deux cents drames qui viennent d'Espagne : *Rodogune*, *Héraclius*, *le Festin de Pierre* (c'est-à-dire le *Convive de Marbre*), les ouvrages de Montfleury, de Scarron (autrefois si populaire), de Dufresny, même de Destouches, quelques-uns de Molière, ont une origine espagnole. Si vous voyez sur la scène, trois rivaux, un mari mort qui revient à l'improviste, un jeu amusant d'incidens et de personnages, pariez à coup sûr qu'une cervelle espagnole inventa ce fracas d'événemens et d'hommes. *Le Tambour nocturne* de Destouches nous est venu de la même source, par une voie assez détournée. Destouches l'a imité d'une pièce anglaise d'Addisson, intitulée *the Drummer*. Addisson avait emprunté son *Drummer* au théâtre espagnol.

Qui décrira tous les voyages de la pensée ? Qui dira les bizarreries de cette action et de cette réaction éternelles ? Elle s'opère sous nos yeux d'une manière extraordinaire. Aujourd'hui un prince kalmouck traduit les poésies de Parny en langage baskir ; et nos romans modernes obtiennent les honneurs d'une annonce sur les bords du lac Oswego en Amérique, dans ce journal qu'on imprime sur un mouchoir, *the Chillicote Banner* : « La Bannière de Chillicote. » Qui sait si la contagion de la pensée ne crée pas de jeunes Richardson au milieu des sauvages Chippaways, et des Parny cosaques dans les steppes de la Tartarie ?

Au XVIe siècle, la presse était encore un géant dans l'enfance.

Au XVIIe, son pouvoir était encore très borné. Elle ne jetait pas d'un bout du monde à l'autre la lumière ou la terreur. Le bruit d'une révolution ne traversait pas l'espace avec la rapidité d'une flèche ; on ne prévoyait pas qu'un jour la presse à vapeur serait plus forte et plus puissante que Sésostris et Charlemagne. Dans l'atelier sombre de quelque faubourg, ce petit garçon rachitique, assis sur son escabeau, sous sa lampe fumeuse, jetant des milliers de feuilles blanches sous le rouleau de la presse mécanique, est un personnage plus important que l'empereur de Russie ; les milliers de feuilles sorties en un jour de sa petite main débile ont plus d'action que tous les monarques et toutes les assemblées délibérantes des deux hémisphères.

Au XVIIe siècle, cette action était inconnue. Personne ne se doutait de l'avenir. Le drame jouait alors le rôle de notre presse. En Angleterre et en Espagne, le drame recueillait par milliers les inspirations des poètes ; amusement populaire, instrument d'opposition, le drame s'imprégnait de tous les préjugés victorieux. De là l'innombrable bibliothèque de drames espagnols et anglais depuis 1550 jusqu'en 1650. Tous les événemens, tous les souvenirs, toutes les idées, toutes les folies, toutes les espérances, créaient un drame nouveau. En Espagne, l'inquisition s'en empara, et Calderon fut son poète : improvisateur merveilleux !

Sa poésie roule, rapide et brillante, à travers les replis du drame, comme le souffle humain dans les spirales du cor ; elle retentit, elle éclate, elle émeut, elle est sublime ; elle s'éteint. Sur la scène cela est d'un grand effet ; tout y marche hardiment, vivement, avec pompe et légèreté ! Vous pouvez vous en faire une idée, en vous rappelant *Figaro*, quant à la partie comique ; *le Cid*, quant à la partie passionnée ; *Rodogune* ou *Héraclius*, quant à l'intérêt des situations. Le résumé du théâtre espagnol se trouve dans ces trois pièces françaises. Il faut le mouvement de la scène, l'accent des acteurs, la réalité des entrées et des sorties pour bien faire comprendre cette poésie si active et turbulente.

En Angleterre, l'observation et le caractère ; en Espagne, le roman. Le roman anime tout le drame espagnol ; il en est le père. Les beaux contes, où respire l'honneur de la Castille et qui tournèrent la tête à don Quichotte, reviennent peupler la scène, remplissent les deux volumes des œuvres d'Alarcon. La première partie, ou premier volume, des drames de don Juan

Ruiz Alarcon y Meddoza a été imprimée à Madrid, chez Jean Gonçalez (1628 in-4°), sur l'affreux papier jaune que vous connaissez, et qui, avec ses deux colonnes mal imprimées, offrent un aspect si hétéroclite. Elle contient: *los Favores del mundo, la Industria y la Suerte, las Paredes oyen, el Semejante a si mismo, la Cueva de Salamanca, Mudarse por mejorarse, Todo es ventura*, et *el Deschichado en Fingir.*

La seconde, beaucoup plus rare, beaucoup mieux imprimée, volume que la bibliothèque du roi ne possède pas, et qui se trouve dans la belle bibliothèque de M. Ternaux fils, a paru à Barcelone, en 1634. Elle comprend : *los Empenos de un engano, el Dueno de las Estrellas, la Amistad castigada, la Manganilla de Melilla, Ganar amigos, la Verdad sospechosa, el Antichristo, el Texedor de Segovia, los Pechos privilegiados, la Prueva de las promesas, la Crueldad por el honor, l'Examen de Maridos.* Ces deux *parties* sont l'une et l'autre dédiées au grand-chancelier des Indes, président de ce conseil royal qui avait Alarcon pour rapporteur. Ce grand-chancelier, qui absorbe, par ses titres seuls, quinze lignes in-4°, avait fait la fortune d'Alarcon. Sans doute arrivé pauvre du Mexique, ce dernier attendit long-temps une place ; il composa pour vivre ses premières comédies qu'il appelle « *Virtuosos efectos de la necesidad en que la dilacion de mis pretenciones me puso; — Effets de la nécessité et du délai que mes prétentions ont été obligées de subir.* » Dans le second volume, on voit qu'il a fait fortune; le papier est meilleur, et le ton moins hargneux. Il est fier, mais non mécontent.
« Parbleu (dit-il dans la préface de ce second volume), lecteur,
« ne t'en va pas crier contre mes comédies. Apprends qu'elles
« ont passé par la grande épreuve; elles ont fait leurs cam-
« pagnes de Flandres, c'est-à-dire qu'elles ont été jouées sur
« le théâtre de Madrid. Fais attention et ne va pas les criti-
« quer. Tu passerais seulement pour méchant, et tu ne
« m'ôterais pas la réputation de poète que j'ai acquise, et que
« je garderai toujours comme celle de bon serviteur du roi. »

Il me semble que je trouve, dans *Los Favores*, le premier ouvrage qu'il ait livré à la *bête féroce,* c'est-à-dire *au public*, quelques traces de sa vie. Le héros de cette œuvre porte le nom fort peu commun d'Alarcon : il est étranger, il est pau-

vre, il est battu du sort. Le dramaturge a-t-il pris plaisir à se jouer lui-même et à se donner la représentation de sa vie? Non content d'imposer au protagoniste son nom de famille, il l'a nommé *Garcia Ruiz Alarcon ;* l'auteur s'appelle *Ruiz Alarcon*. Ce serait un phénomène curieux, qu'une *biographie* dans un drame; des Mémoires rédigés pour la scène, par un homme qui veut s'amuser à revoir son existence et qui la livre à des acteurs.

La *Cueva de Salamanca* et la *Prueva de las promesas* sont des féeries moitié comiques, supérieures par l'intérêt et la vivacité de l'action aux drames que nous venons de citer. Dans *les Sermens à l'épreuve* (*Prueva de las promesas*), une jeune fille a hérité du sorcier, son père, tous les livres de magie noire; elle sait évoquer les génies, changer le cours de la nature, créer des apparitions fantastiques. Plusieurs amans prétendent à sa main; elle use de son pouvoir pour les environner d'incidens qui se développent comme un rêve et qui les placent dans des circonstances faites pour éprouver leur fidélité et leur honneur. Le *Doyen de Badajoz*, devenu femme, se change en un drame amusant, plein de mouvement, de charme et de vie, et mêlé d'excellens traits comiques.

Sans doute c'est un conte de fée. Mais ne nous moquons pas trop des contes de fées et des imaginations espagnoles qui nous les ont donnés. Nos nouvelles et nos contes sont partis de là. C'est une source populaire, je ne l'ignore pas; le peuple est le plus grand poète. C'est le seul poète. Recueillir cette poésie et la féconder, voilà le génie. Quelquefois Alarcon se contente de vous amuser par un récit piquant, semé de vives étincelles. Tel est l'*Examen de Maridos*. On y trouve des pages heureuses et des fragmens de dialogue charmans. C'est là qu'il appelle la sympathie irrésistible des ames, la *musica de la sangre ;* là se trouvent beaucoup de jolis vers, tels que ceux-ci :

El amante que huye,
Sequirle; es ponerle espuelas.

Il faut huit jours tout au plus à un homme de beaucoup

d'esprit pour composer une telle pièce. Mais cette improvisation n'appartient qu'à l'homme d'esprit.

L'Examen de Maridos est tiré d'un vieux conte, qui, du *Gesta romanorum*, a passé dans les nouvelles espagnoles. Il s'agit d'une fille qui ouvre le testament de son père et y trouve l'ordre de passer en *revue* ses prétendans. Shakspeare a exploité, dans son *Marchand de Venise*, ce conte qu'il reproduit dans toute sa naïveté, et que l'auteur espagnol a présenté sous des couleurs plus modernes. On peut remarquer chez Alarcon une scène naïve où l'examinatrice fait lire par son intendant les noms et les titres des prétendans qui briguent sa main.

Inès (à Bertrand son intendant). — Où sont les mémoires de ces messieurs?

— Dans ce secrétaire, comme vous l'avez ordonné.

— Très bien. Au nom de la très Sainte-Trinité, nous allons commencer l'examen des prétendans.

(Ils s'asseient devant le secrétaire.)

— Commençons.

— Don Juan de Bivar.

— Celui-là n'en écrit pas long, ce me semble.

— Non, madame... « Je meurs si vous m'êtes cruelle. »

— C'est bien vieux; et que disent nos notes sur ce personnage?

— Jeune, bien fait, gentilhomme, né en Galice; six mille ducats de rente, bonne tournure, mais joueur. On dit que maintenant il vit tranquille.

— Un joueur s'arrête, mais ne se corrige pas. Effacez le nom de don Juan de Bivar, et continuez.

— J'obéis... Don Juan de Guzman, noble.

— N'est-ce pas celui qui porte toujours une cravatte verte, signe d'espérance?

— Lui-même.

— Espérer toujours est le lot d'un sot: lisez encore.

— « Madame, depuis le moment crépusculaire où l'illustre courrier des mondes trace autour du globe la ceinture de ses rayons, ma pensée... »

— Pas davantage...

— « Ma pensée se tourne vers vos beautés...»

— Le style annonce l'homme. Vite, vite, biffez ce nom-là.

— Vous êtes obéie.

— En note, à la marge : « n'écouter aucune réclamation de ce Monsieur. Sa maladie est incurable... » Suivez.

— Don Gomez de Tolède. La croix de Calatrava brille sur sa noble poitrine : il va chez les ministres. La démarche composée, le pas pressé, la cape large, le grand manteau rejeté sur l'épaule. L'air profond, toujours le chapeau sur les yeux et un placet dans la ceinture : mûr d'âge et de bon sens.

— L'âge est de trop. Passons.

— Mais, madame, permettez-moi de vous faire observer que l'on parle de maturité et non de vieillesse.

— A un autre. En fait de mariage, ce qui est mûr est trop mûr.

— Don Hurtado de Mendoza.

— Quel homme est-ce?

— Homme de mérite.

— Il sera vain.

— Mais pauvre.

— Il sera envieux.

— Il compte sur un grand héritage.

— Compter sur la mort est chose triste et incertaine.

— Il brigue des emplois.

— Je ne veux pas d'un mari qui tende toujours la main.

— Il sera vice-roi, dit-on.

— Pourquoi pas roi?

— Il n'a qu'un défaut, la colère.

— Je prends un mari pour l'aimer, non pour le craindre : biffez ce nom-la : à un autre.

— Le comte don Guillen d'Aragon. Il est en procès pour un duché.

— Ah! le malheureux. Un procès et un mariage, c'est trop de deux.

— Homme lettré....

— Comme un grand seigneur....

— Grand poète....

— Un gentilhomme obtient ce titre à bon compte.

— Il sait le grec.

— Je n'en ai que faire.

— L'effacerai-je?

— Nous verrons : attendez l'issue du procès.

— Don Marcos de Herera.

— Oh ! passez. Ces grands noms me font peur : don Marcos, don Pablos, don Tadeo, ne me conviennent pas : effacez tout cela.

— Voici venir le comte don Juan.

— Je vous écoute.

— Andaloux, riche, sans embarras de fortune ; ses biens augmentent tous les jours : économe.

— Qualité d'usurier, non de noble. Je veux que l'on soit généreux, non prodigue, et réglé sans avarice.

— Il a eu des maîtresses.

— Sa femme le corrigera.

— Sans exactitude.

— Il est gentilhomme.

— Mauvais payeur.

— Il est homme de cour.

— Étourdi.

— Il est Andaloux.

— Veuf.

— Veuf !... Vite, rayez ce nom. Qui a tué la première en tuera bien d'autres.

— Le comte Carlos....

— Je ne lui connais qu'un défaut..

— Lequel, senora ?

— Je ne l'aime pas.

— Faut-il l'effacer ?

— Tenons-le en réserve. Plus tard, Bertrand, nous verrons !

— Il ne reste que le marquis don Fadrique.

— Ah !... Vous êtes-vous informé s'il a les défauts qu'on lui impute ?

— Oui, madame !

— Vous en êtes sur ?

— Je le suis.

— Cette maladie chronique, ces habitudes vulgaires ?

— Oui, madame.

— (Elle soupire.) Rayez donc.... Mais non.... Attendez : que j'essaie d'abord de l'effacer de mon cœur !

— Elle s'en va, la pauvre marquise ; et dans sa précipitation

elle renverse le secrétaire et tous mes papiers, et tous ses concurrens.... Vos tables de la loi, ô mon honorable maîtresse, n'aboutiront pas à grand'chose! Ah! vous voulez un mari parfait! Cherchez-le bien et trouvez-le!

En citant ce fragment, j'ai voulu donner une idée de la manière facile, prompte, ébauchée, mais spirituelle et ingénue de Ruiz Alarcon dans ses comédies d'un ordre inférieur. Ce n'est pas là sa véritable force. Tout écrivain, même né avec du génie, n'a peut-être, après tout, qu'une seule idée puissante : j'excepte Shakspeare et Molière. Chez Corneille, le type du Romain; la lutte de la vertu et du malheur, l'antithèse du cœur et de l'esprit; voilà le centre; la grande, l'unique idée. Alarcon, frappé des vicissitudes du sort et de l'embarras dramatique où se trouve l'homme qui doit les vaincre, soit par adresse, soit à force de courage, excelle à développer cette donnée. *Ganar amigos*, c'est la lutte héroïque, le savoir-faire brillant; *los Favores de la fortuna*, c'est l'embarras d'un étranger, au milieu des intrigues d'un pays qu'il ne connaît pas; *los Empenos de un ingenio* et *le Dueno de las estrellas* se restreignent dans l'acception la plus commune de la même idée : toujours un homme qui se débat dans le tourbillon orageux du sort. Dans *la Verdad*, le Menteur crée ses propres embarras par ses mensonges; dans *le Texedor de Segovia*, c'est la fortune qui s'en charge.

La Manganilla de Melilla, *la Manigance* ou *l'intrigue de Mélille*, offre un emploi très heureux de ce thème favori : ici le mensonge apparaît habile, heureux, vainqueur, toujours prêt, toujours prompt et réparant tout.

Ce drame, plus emphatique que les autres, est d'un mouvement et d'un intérêt vifs. On aime ces pièces africaines, suspendues curieusement entre les deux mondes. Alima est une jeune Mauresque, fille du favori du roi de Fez. Azen, alcade de Bucar, enlève Alima et l'emmène en Espagne. Il veut la séduire. La vertu de la jeune fille l'arrête et lui impose. Il la conduit à la chasse avec lui; l'agilité du cheval qu'elle monte lui permet de fuir et d'échapper à tous ceux qui la poursuivent. Rencontrée par un espion espagnol, Pimienta, vêtu en Maure, elle devient son esclave. C'est là l'entrée en scène; il y en a peu de plus animées et de plus brillantes.

— Où sommes-nous! s'écrie-t-elle, quel est ce château?

— Voici les tours de la forteresse , que le soleil colore ; et plus loin la ville, Mélilla.

— Ah! traître, tu m'as trompée; tu devais me conduire à Fez, et me voici sur la frontière l'Espagne. Je suis perdue; pourquoi me suis-je fiée à toi? pourquoi, lorsque nous sommes jeunes et belles, devons-nous tribut au malheur? Hélas! qui m'aurait dit hier, lorsque je parcourais en liberté les plaines et les forêts, que je me trouverais aujourd'hui l'esclave d'un étranger, que mes larmes inutiles baigneraient le sol, que l'air emporterait mes stériles plaintes (1).

— Quelle grace, quand elle pleure! que de charmes dans ses plaintes! Ah! pourquoi la nuit envieuse cache-t-elle tant de trésors! Vraiment, cette femme est l'honneur de la nature et du monde; belle Mauresque, dites-moi, pourquoi cette affliction? Que pleurez-vous?

— Ma liberté perdue, mon plus riche trésor. Tu m'as donc conduite à Mélilla! Pourquoi? Sans doute pour me vendre! ô vil Maure, c'est ton propre sang que tu vas livrer.

— N'en crois rien; sèche tes larmes; ta liberté perdue est déjà recouvrée. Partout où tu seras prisonnière, tu deviendras maîtresse de ton maître! Plus de larmes; le remède à tes maux est dans tes propres mains. Je suis déjà ton esclave et non ton maître; un peu de pitié pour moi! et tu termineras deux malheurs, et tu rachèteras deux libertés. Dispose de moi, cède à mes désirs, et bientôt, avant que les chrétiens t'aient aperçue, je te rendrai à ta patrie!

—O misérable! que tes lèvres perfides se taisent! Et ne couronne pas la trahison par l'outrage; va, laisse-moi!

— Un moment! écoute-moi; je t'aime.

— Je te résisterai.

(1) Que oy quando con blancas urnas
Vertiesse la Aurora bella
A los ayres oro en rayos,
Y a los campos platas en perlas,
Yo tambien triste daria,
A un hombre estrano sujeta,
Lagrimas tiernas al suelo,
Y al viento llorosas quexas?

— Résistance vaine!

— Les arbres et les rochers de cette solitude m'entendront.

— Tu céderas?

— Jamais.

— Ah! si tu pousses des cris, cette épée te fera taire.

— Il y a une ame dans ces plantes, il y a une divinité dans ces bois, qui t'empêcheront de consommer l'injure, et qui châtieront ton crime.

Une lutte désespérée a commencé entre Pimienta et la jeune fille, quand le bruit de la trompette annonce l'arrivée du général Vanegas entouré de soldats

— C'est par ici, soldats!

— J'ai entendu une voix de femme qui poussait des cris.

— Ce sont des Maures! qu'on les saisisse!

— Ah! ciel, dit Pimienta, être surpris par mon général et dans un tel moment!

— C'est le sergent Pimienta.

Le sergent commence un fort beau conte, et prétend qu'après avoir fait prisonnière l'esclave qu'il a entre ses mains, il a voulu l'empêcher de se tuer. Alima, qui n'ignore pas que le sergent peut encore lui nuire, dédaigne de contredire son récit, et montre, comme dans tout le reste de la pièce, une spirituelle vivacité, une finesse qui n'est pas fourberie et qui lutte victorieusement contre les artifices de Pimienta. Vanegas paie à ce dernier le prix de l'esclave et la garde.

Bientôt la captive mauresque s'éprend du général Vanegas dont elle est devenue prisonnière. Elle s'avise d'un singulier moyen pour s'assurer des sentimens qu'il a pour elle, et lui faire comprendre ceux qu'elle éprouve. A l'heure où il a coutume de la visiter dans sa tente, il la voit endormie; un billet plié se trouve devant elle. Vanegas le ramasse, le déplie: c'est une lettre d'amour adressée à la jeune Mauresque. Vanegas, qui l'aime en secret, et qui ne veut point se laisser dominer par la passion que lui inspire une femme mahométane, laisse échapper une exclamation de douleur. — « Quelqu'un, s'écrie-t-il, a donc mérité d'être aimé d'elle! » Les lèvres d'Alima s'entr'ouvrent, et sans soulever sa paupière, feignant toujours de dormir :

— Oui, répond-elle.

Vanegas s'approche, la contemple, est ému de sa beauté; il n'ignore pas ce fait singulier, première source du somnambulisme, l'art d'interroger le sommeil, de le faire parler et de lui arracher les secrets cachés au fond du cœur. Saisissant la main de la jeune fille :

— Vous aimez? lui dit-il.

— Oui.

— Et vous êtes aimée?

— Je ne sais.

— Quel est l'homme à qui vous donnez votre cœur sans être certaine du retour!

— Vous.

— Et qui suis-je?

— Mon maître.

— Mais quel est celui qui a tracé ce billet?

— Mon amour l'a dicté!

Alima, sans doute embarrassée de la tournure que prend l'interrogatoire, se réveille, feint l'étonnement en reconnaissant Vanegas, et lui répond que c'était un songe sans doute, et qu'elle ne peut rendre compte des caprices d'un rêve.

— Je veux savoir quel est ce rêve?

— Folies!

— Peu importe; parlez toujours.

— Quel intérêt avez-vous à connaître ces chimères?

— Je suis curieux de savoir si vos paroles s'accordaient avec votre rêve.

— Vous le désirez, j'obéis. Eh bien! je rêvais que vous m'aimiez et que vous me le disiez. Voyez quelle folie!

— C'était donc là ce que vous rêviez?

—Je ne suis pas digne de votre amour, senor! Et si votre esclave vous l'avait inspiré, vous ne daigneriez pas le lui apprendre.

— Vous dites vrai; mais la volonté succombe quand la passion l'entraîne!

Cette manière hasardée et ingénue ne manque ni de grace, ni d'habileté. Le bon, l'excellent personnage de la pièce, c'est Pimienta, menteur heureux, homme qui se tire d'affaire par le roman improvisé : un Figaro soldat, charmant et effronté.

Après avoir fait tant de beaux tours, il devient capitaine. Je ne parle pas d'un magicien mahometan, Ahmet, qui à la fin se trouve être un ange sous costume arabe. C'est une des pièces les plus amusantes et les plus extraordinaires du théâtre. Quand la toile tombe, tous les Maures demandent le baptême.

Trois ouvrages d'Alarcon s'élèvent à une singulière hauteur, au-dessus de ceux que j'ai nommés; c'est d'abord *le Menteur*, puis *le Tisserand de Ségovie*, que M. Ferdinand Denis a traduit avec beaucoup d'élégance et de fermeté de style, mais surtout, création extraordinaire : *Comment on se fait des amis*. Écoutez ce vrai conte d'Espagne :

Dona Flor, jeune fille noble, habitait Cordoue : *Flor*, la Fleur; il y a un pays en Europe où les femmes s'appellent *fleur* et *soleil;* on est surpris que l'hyperbole et la métaphore, les fleurs et les soleils parsèment la poésie de ce peuple. La *Fleur* de Cordoue est une charmante et terrible femme. Autour d'elle vous voyez sans cesse l'amour et la mort; si elle aime ou se laisse aimer, un cadavre tombe.

Fernand, jeune gentilhomme qu'elle a connu à Séville, lui a plu un moment. Puissant et riche alors, elle écoutait ses tendres discours et accueillait son hommage. Un soir elle l'introduisit dans sa chambre; le frère entra; les épées brillèrent, le frère fut frappé à mort. Tuer un homme en duel était un crime impardonnable sous le règne de Pierre-le-Cruel, dit le Justicier. Fernand s'enfuit; sa fortune est confisquée; plusieurs années se passent. Il revient pauvre à Cordoue; il se cache alors. « L'estime du monde, il le sait bien, se fabrique d'or et d'argent; » mais il veut retrouver dona Flor.

L'a-t-elle oublié? Un amant qui a pris la fuite et que la fortune abandonne est-il encore digne d'elle? Un nouveau meurtre va-t-il souiller de sang la trace brillante de cette femme adorée et dangereuse? Fernand écrit à Flor qu'il est à Cordoue.

Pendant son absence, un homme de cour, le célèbre marquis don Fadrique, favori de Pierre, a vu dona Flor et l'a aimée. L'espoir d'un si beau mariage a charmé le cœur de l'orgueilleuse. Chaque soir le marquis, tantôt accompagné de son frère Sanche, tantôt seul, vient rendre hommage à la jeune fille. Tout semble promettre à cette dernière l'union éclatante qu'elle

désire ; le marquis s'éprend d'un amour sans cesse plus vif. Elle ne doute plus de son succès, lorsqu'elle reçoit un billet qui lui apprend l'arrivée de l'homme qu'elle a aimé jadis, qui a tué son frère, dont elle a causé la ruiné , l'exil et la pauvreté. Cet embarras ne l'étonne point ; Flor ne manque jamais de ressources contre le destin. Une entrevue secrète est accordée par elle à son amant ; elle l'accueille avec bonté ; et usant de cette ardente et facile éloquence des femmes qui sont animées par un intérêt vif, elle lui demande s'il est capable d'acheter par un secret inviolable un silence profond, une discrétion à toute épreuve, les faveurs qu'elle lui réserve.

— Fernand, lui dit-elle, tout gentilhomme garde sévèrement la réputation de celle qu'il aime.

— Pourquoi me parles-tu ainsi, dona Flor, toi qui me connais?

— Tu t'es conduit noblement ; ne défais pas ce que tu as fait.

— Que veux-tu dire?

— N'éveille pas de nouveaux malheurs. O mon bien-aimé! je te demande une seule chose!

— Senora, que ce ne soit pas de cesser de t'aimer : du reste, parle et demande l'impossible! je le ferai.

— Le frère qui me reste est bien vu du roi; notre crédit augmente; ma réputation d'honneur ne doit pas être flétrie par le bruit d'une intrigue. Je demande, et ne demanderai pas en vain à un homme tel que toi, Fernand, un silence et un secret éternels. Ne donne lieu à aucun murmure défavorable ; promets-moi de ne jamais dire que je t'aime et que tu m'aimes. Jalousie, fureur, chagrin, colère, que rien ne t'arrache une parole imprudente. Tu le promets?

— Je le promets.

— Bien!

— Es-tu contente?

— Oui.

— Tu crois donc à ma parole?

— Tu es du sang des Godoy.

— Mais, senora, comment nous verrons-nous, au milieu de tous ces obstacles?

Les occasions ne manquent pas aux gens qui s'entendent. Cherche-les ; je te seconderai.

Fernand quitte sa maîtresse. Son ame espagnole se plaît à cacher le sentiment profond du bonheur qu'il espère. Dès le soir du même jour, enveloppé du manteau historique, vieux symbole des amans et des passions de l'Espagne, il s'approche du balcon de dona Flor. Une lumière brille aux croisées ; sous le balcon, un homme se promène.

— Gentilhomme, lui dit-il, cédez-moi la place !

— A une telle injonction, un bon Castillan ne répond qu'en tirant l'épée.

Les lames se croisent ; l'inconnu pousse un cri et tombe mort. Des femmes paraissent au balcon, le peuple s'assemble et la justice accourt, tandis que Fernand prend la fuite vers une des portes de la ville. Un gentilhomme se trouve sur son chemin ; il l'aborde :

Etes-vous gentilhomme? Si vous l'êtes, montrez-le. Noble, soyez favorable à un homme que l'on poursuit. Mes ennemis sont sur mes pas. En échangeant votre manteau contre le mien, vous me sauverez.

— Peu importe mon nom. Calmez-vous.

— Mais n'êtes-vous pas le marquis don Fadrique ?

— Lui-même.

— J'espère tout de vous.

— Que s'est-il passé ? fiez-vous à moi ?

— J'ai tué un homme. La ville entière est éveillée, et l'on me poursuit.

— En combat singulier, comme gens d'honneur ?

— Nous nous sommes battus seuls, corps à corps, à l'épée. Mon adversaire a succombé.

— Je vous sauverai.

— Dieu vous bénisse !

Les alguasils qui poursuivent le meurtrier ont suivi sa trace, et demandent au marquis don Fadrique si on ne l'a pas vu passer.

— Non, répond-il ; je crois qu'il a pris cette route, à gauche.

— Alors nous ne l'atteindrons pas; c'est dommage. Il a tué votre frère. Le cadavre de ce dernier est encore gisant sous le balcon de dona Flor, où les deux gentilshommes se sont battus.

— Mon frère est mort !

— Oui, votre frère... Mais quel est cet inconnu qui se cache dans l'ombre, derrière une colonne? Savez-vous quel est cet homme? Il ressemble au meurtrier !

— Laissez-le, répond le marquis; je le connais. C'est un homme à moi. Laissez-le !

Et il force les hommes de justice à se retirer. Resté seul avec Fernand, il s'approche de lui, en croisant les bras.

— Eh bien ! lui dit-il, vous avez tué mon frère!

— J'ai tué un homme, ne sachant pas qui il était : je viens de l'apprendre.

— Et que dois-je faire?

— Vous le savez. Je vous connaissais pour le marquis don Fadrique quand je vous ai demandé secours. Vous me l'avez promis.

— Cela est vrai. La question que je vous ai adressée n'indiquait point l'intention de rétracter ma parole. Vous l'avez reçue, je la tiendrai.

— Désormais la terre que vos pieds fouleront sera sacrée pour moi.

— Relevez-vous, gentilhomme, point de remerciemens. Quand je vous ai donné promesse de vous servir, c'était vous que j'obligeais sans doute. Aujourd'hui, en étant fidèle à mon serment, je paie ma dette, non envers vous, mais envers moi. Vous ne me devez rien maintenant, et je n'admets pas vos excuses.

— Nul mieux que vous ne mérite le rang que vous occupez auprès du roi notre maître.

— Laissons les paroles vaines. Puisque j'ai promis de vous sauver, et que je le dois, dites-moi qui vous êtes ; dites-moi aussi pour quel motif vous vous trouviez sous le balcon de dona Flor, quand vous avez donné la mort à mon frère?

— Qui je suis ? et des renseignemens sur dona Flor? Non,

seigneur. Dans la situation où nous sommes; à la fois votre débiteur et votre offenseur, je ne puis rien vous répondre; des obligations antérieures s'y opposent.

— Vous le devez.

— Je vous supplie, gentilhomme, de ne pas différer davantage et de tenir la parole que vous m'avez donnée.

—Bien. Songez que je ne vous ai imposé aucune loi; je vous ai prié, voilà tout. Vous me dites que ce qu'il m'importe de savoir, il vous importe de le taire. A la bonne heure; suivez-moi donc, et fiez vous à moi.

— Je vous suis.

— Mon Dieu! (s'écria le marquis en conduisant Fernand, son rival et son protégé, vers l'une des portes de la ville), je meurs de douleur et de jalousie. Sainteté de la parole, voilà ce que tu peux sur le cœur d'un gentilhomme!

En effet, ils marchèrent long-temps ensemble, sortirent des portes de Cordoue, et s'acheminèrent vers un endroit désert, à deux lieues de la ville; c'était le soir. Les deux gentilshommes s'arrêtèrent ensemble au fond d'une vallée inculte et de roches jaunâtres. Ils avaient gardé le silence pendant la route; Fadrique le rompit le premier.

— Vous trouverez, dit-il à son adversaire, des chevaux de poste au village de Tablada et des bateaux sur le Guadalquivir. Choisissez entre ces deux moyens de salut; vous êtes libre. Ce n'est pas tout; dans une fuite si prompte, vous devez manquer d'argent et de ressources : voici deux chaînes d'or que je vous prie d'accepter, et qui faciliteront votre voyage.

— Quand même ma situation ne l'exigerait pas, seigneur, je ne pourrais vous refuser, sans faire injure à une générosité si haute.

— J'ai tenu ce que j'ai promis.

— Et vous l'avez dépassé.

— C'est maintenant, seigneur, que je puis avoir le droit de vous demander et qui vous êtes, et ce qui s'est passé entre vous, mon frère et dona Flor? Puisqu'elle est cause de tout ce qui est arrivé, que je sache si je dois l'oublier ou la défendre; innocente, la disculper, ou coupable, lui pardonner.

Long-temps Fernand résista aux instances du marquis ; mais enfin, vaincu par sa générosité, il finit par lui avouer qu'il se nommait don Fernand de Godoy. Ce fut là tout ce que les prières réitérées du marquis purent obtenir. Il refusa obstinément de donner aucun détail, et sur sa liaison avec dona Flor et sur les événemens de la soirée.

— Mais (lui disait le marquis) en continuant de vous taire, vous augmentez mes soupçons.

— Je ne puis répondre de vos soupçons, disait Fernand ; vous êtes noble et soupçonneux ; vous êtes jaloux de votre honneur : vous devez l'être ; mais je dois me taire.

— Vous y êtes décidé ?

— Oui.

— Nous nous battrons.

— Je le regrette.

— En garde ?

— Vous le voulez ?

— Tenez-vous bien ; la chaleur et le désespoir sont au bout de mon épée.

En effet, après quelques secondes de combat, Fernand, violemment pressé par son adversaire, tombe, et son épée se brise; Il se voit perdu; la lame du marquis brille sur sa poitrine.

— Je suis mort ! s'écrie Fernand.

— Dites maintenant ce qui s'est passé entre vous et dona Flor?

— J'ai résolu de me taire.

— Vous parlerez !

— Je me tairai !

— Mais la mort est suspendue sur vous.

— Si j'ai un secret, il mourra avec moi.

— Levez-vous ! exemple rare de bravoure et de délicatesse, chevalier noble, miroir d'honneur! vivez, une vengeance aveugle ne doit pas priver le monde d'un cœur fait pour servir de modèle. Vous avez tué mon frère, et je vous ai vaincu en combat singulier ; vous donner la vie, ç'a été me vaincre moi-même. Ne craignez rien de moi. L'obscurité et la solitude de ce lieu désert ont caché notre rencontre à tous les hommes. Gardez-vous d'apprendre à qui que ce soit que vous avez tué mon frère,

pour que mon honneur n'ait pas à tirer de vous une nouvelle vengeance. Non-seulement j'oublie tout, mais je reste votre obligé; si vous voulez être mon ami.

— Voici ma main, en gage d'amitié ferme et éternelle.

— Don Fernand de Godoy, allez avec Dieu; pensez bien que si le sort a voulu m'enlever un frère que j'aimais, c'est vous qui êtes chargé de le remplacer. J'échange aujourd'hui l'ami que je gagne contre le frère que j'ai perdu.

Voilà, n'est-ce pas, un héroïque et noble roman? Ce marquis Fadrique est un caractère admirablement soutenu, et l'Espagne seule a de ces histoires. Mais écoutez la suite de ce conte. Elle est digne du commencement.

Alors régnait le terrible magistrat de ses passions et de ses vengeances, don Pedro, que toute l'Europe a nommé le Cruel et que l'Espagne s'obstine à nommer *le Justicier*. « Son épée, dit Alarcon, était toujours rouge du sang de ses sujets, depuis la poignée jusqu'à la pointe. » Mais les hautes actions lui inspiraient une admiration vive, et il savait comprendre cette générosité d'ame qui ne lui appartenait pas. La noble conduite du marquis Fadrique fut connue de lui et le toucha; il le fit venir, lui demanda des détails circonstanciés sur cette affaire, ne put obtenir de lui le nom du meurtrier de don Sanche; et élevant Fadrique à un plus haut degré de faveur, le nomma gouverneur de Cordoue. Il le chargea de plusieurs services particuliers et secrets, d'une grande importance. Don Pedro *le Justicier* avait, comme Louis XI, ses bourreaux domestiques, fort enviés à la cour, tueurs du roi, fiers de cet office, habitués à égorger les hommes condamnés par la justice sommaire du monarque, et à ensevelir cette mort dans le silence. Toute la vie de Pedro est remplie de traits pareils; ses courtisans, un jour, en venant lui rendre hommage, trouvèrent la cour remplie de soldats qui les massacrèrent. On compta des cadavres sur tous les escaliers de l'Alcazar, et jusque sous le lit des princesses. C'est ce que rapporte *Ayala*.

Dans l'affaire dont le marquis était chargé, il s'agissait d'un jeune noble nommé don Pedro de Luna, qui, amoureux d'une dame d'honneur de la cour, avait brisé une porte et une serrure de la demeure royale, pour s'introduire chez elle; crime que le

roi ne pardonnait pas. « J'ai résolu, dit-il au marquis, de châtier cet homme ; il mourra, mais secrètement. C'est à vous que je confie ce soin. Prenez votre temps, choisissez votre lieu ; soyez exact et prompt. »

L'office de bourreau pesait à Fadrique. Il espéra que des délais parviendraient, ou à l'en débarrasser, ou à calmer le roi, ou à sauver Pedro de Luna. Il ignorait que ce dernier gentilhomme, jaloux du crédit obtenu par le marquis à la cour, épuisait son esprit en inventions pour le perdre lui-même, le calomnier et le supplanter. Fabrique ignorait aussi que don Pedro de Luna fût son rival. En effet, dédaignant et rejetant cette orgueilleuse dona Flor, à laquelle tant de malheurs s'attachaient, Fadrique avait offert ses hommages à une jeune personne nommée dona Inès. C'était la maîtresse de Pedro de Luna, et le marquis ne le savait pas ; mais les démarches de ce dernier n'ayant rien de secret, don Pedro en fut jaloux, et sa haine contre Fadrique augmenta.

Ce dernier, aussi attentif à suivre les chances qui pourraient lui permettre de rendre un jour un bon serviteur à son maître, que don Pedro était soigneux de n'en laisser échapper aucune pour compromettre son ennemi, apprend la mort de l'un des généraux du roi ; il croit l'occasion excellente pour sauver la vie de son protégé, auquel il confère le titre et le rang du général que l'armée a perdu. Luna, qui ne sait point le motif de cet acte, n'y voit qu'un piége pour se débarrasser de sa présence et protéger une intrigue commencée avec dona Inès, qu'il croit infidèle et séduite par les titres et l'amour de don Fadrique et l'espoir de la fortune. Pedro résiste en vain ; Fadrique le force à partir.

Immédiatement après ce départ, un nouvel incident brouilla encore les fils de ce roman, dont l'intérêt est aussi vif que la trame en est complexe. Une jeune fille, dont le père était absent, et qui restait confiée à la garde d'un frère jeune encore, fut victime d'un outrage auquel ses domestiques prêtèrent la main. On s'était introduit chez elle pendant la nuit. Tous les serviteurs avaient reçu des présens, et les cris de la jeune fille avaient en vain retenti. Entre les mains de l'un des valets se trouvait encore une chaîne d'or d'un riche travail, qui portait les armes de Fadrique, et que personne n'ignorait lui avoir appar-

tenu. Au moment même où ce dernier, qui jouissait de toute la faveur royale, se trouvait près du souverain, une femme éplorée se précipita dans la chambre, malgré les efforts des gardes, qui voulaient la retenir : « *Justice*, seigneur, *justice!* criait-elle. Vous portez le nom de Pierre le Justicier! que ce ne soit pas un vain titre. Le marquis don Fadrique est entré chez moi cette nuit; il a séduit mes domestiques; il a employé la violence contre une femme faible. J'apporte pour preuve cette chaîne marquée des armes de sa famille, don de corruption qu'il a laissé entre les mains de l'un de mes valets. »

A cette apparition, on fit silence; tout semblait confirmer la vérité de l'accusation : elle était fausse. Don Diego, jeune gentilhomme, épris des charmes d'Anna, et dédaigné par elle, était devenu possesseur de la chaîne d'or que le marquis don Fadrique avait donnée à Fernand, comme on se le rappelle sans doute. Aidé dans son entreprise par un ancien domestique de Fernand lui-même, il avait consommé cet acte de violence, et s'était échappé en laissant tous les serviteurs persuadés qu'il était Fadrique. Les preuves contre le marquis semblaient accablantes ; en vain protestait-il de son innocence. « On vous accuse (lui dit don Pèdre l'inexorable) ; vous vous défendrez. » Le favori royal fut conduit en prison ; une proclamation, publiée dans la ville, offrit récompense à qui découvrirait la retraite du domestique Encinas, complice de la violence : on avait perdu sa trace. Encinas, homme d'esprit, devinant le sort qui l'attendait s'il était reconnu, s'était caché sous l'habit sacré des moines Franciscains : valet d'un caractère étrange, fait pour les entreprises hardies, loyal à sa manière, bizarre avant tout, et vraiment Espagnol. Un jour après l'emprisonnement de Fadrique, don Diego, qui, malgré le succès de son dessein coupable, n'était pas sans crainte sur les résultats du crime, rencontra dans la rue Encinas déguisé. Le prétendu moine l'arrêta :

— Ah! vous voilà ! lui dit-il.

— Chut! Encinas, nous pouvons nous perdre l'un l'autre. Un mot de moi te coûterait la vie, et j'avoue que la mienne est dans tes mains.

— Je suis né à Séville, senor, de parens nobles ; et je me suis tiré avec honneur de plus d'un mauvais pas. Ce saint déguise-

ment me protége ; mais si le malheur veut que l'on me prenne, je donnerai au bourreau, voyez-vous, *mille ames* plutôt qu'un seul *oui*.

— Tu sais qu'il y va de ta vie comme de la mienne.

— Oui : c'est votre faute ! Que diable avez-vous fait là ?

— Je me suis trompé. J'ai cru le marquis plus avancé qu'il ne l'était. Que veux-tu ? l'amour, la folie, les sens, la nuit, la jeunesse, l'entraînement, une aveugle fureur, ont fait le reste (1).

— Parbleu, c'était morceau de roi ; mais vous le payez cher. Au surplus, la pomme de notre père Adam lui a coûté davantage ; et elle ne valait pas autant. Nous verrons ce qui arrivera... *Patience*, répétait Encinas.

— Patience !... le grand mot des Espagnols quand le malheur arrive, quand la mort menace, quand l'espoir se retire.

— Patience donc ! reprenait Encinas.

— Toi, ma sœur et moi, nous sommes les seuls qui sachions que tu m'as servi de domestique et que tu es moine aujourd'hui.

— Le pauvre marquis portera donc la peine de notre sottise ?..

— Je le regrette.

— Il a pour lui son innocence et la vérité.

— Peu de chose !.. Nous avons pour nous l'adresse, la prudence et le secret.

— Adieu, dit le moine de Saint-François ; recevez ma bénédiction, senor.

Puis il s'en allait, lorsqu'un crieur public, que suivait la foule, fit retentir des sons de sa voix glapissante les échos de la rue voisine :

Le roi notre seigneur promet deux mille ducats, en or, à qui livrera à la justice Juan Encinas. Lui-même recevra la même somme et son pardon définitif s'il vient se remettre aux mains des officiers du roi.

(1) . . . . . Vime en su braços,
Toque marfiles brunidos,
Guste labios defendidos
Y gozè esquivos abraços.

Encinas se rapprocha de Diego.

— Eh bien ! lui dit-il, que vous semble de cette proclamation ?

— Va-t-en vite ! ne te laisse pas prendre.

— Diable (fit Encinas en souriant) ! deux mille ducats ! et mon pardon !

— Que dis-tu donc là ?

— Voyez-vous, me cacher et fuir, c'est chose ennuyeuse ; avec deux mille bons ducats, je vivrai tranquille, et, ma foi ! je vais vous rendre l'habit et l'argent.

Il semblait prêt à rejeter loin de lui le froc qu'il avait emprunté, lorsque don Diego le saisit par le bras.

— Es-tu fou ?

— Pas le moins du monde, pas le moins du monde ! J'ai deux ennemis ici-bas : la Justice et la Pauvreté. Je leur échappe à tous les deux.

— Et tu te disais homme d'honneur ?

— Senor, charité bien ordonnée commence par soi-même.

— Voyons, parle ; faut-il acheter ta discrétion ? Quelle somme veux-tu ? je te la donnerai.

— Et mon pardon, me le donnerez-vous ?

— Tu y crois ?

— C'est notre roi qui parle.

— Les rois sont sans parole.

— Tant pis pour eux ! Qui s'engage en public, s'engage deux fois. Tenez, ma résolution est bien prise ; je vous rends cet habit définitivement, et je vais gagner mes deux mille ducats.

— Hélas ! je le vois, je suis perdu ! s'écriait douloureusement Diégo.

— Là, là !... (s'écria Encinas en riant aux éclats) comme vous vous y laissez prendre !

— Que veux-tu dire ?

— La belle confiance que vous avez en moi ! Et comme je vous ai bien éprouvé !

— Jusqu'au moment où tu m'as parlé de ces deux mille ducats, je t'avais cru.

— Seigneur (reprit le valet en se redressant), les pauvres gens

passent toujours pour avoir l'ame intéressée, rampante et basse. Vous nous ravalez bien, nous autres ! Ne sommes-nous pas faits comme vous? Marchons-nous sur la tête ? N'avons-nous pas des ames faites comme les vôtres? N'a-t-on pas vu (dites-moi) des serviteurs aussi nobles que leurs maîtres? Être grands ou petits, servir ou être servis, cela ne dépend-il pas du plus ou moins de richesse ? La nature n'y fait rien ; mais seulement la fortune. Sur mon ame ! cela me pèse de voir dans toutes les comédies les pauvres valets sacrifiés, toujours fuir, toujours craindre ! Le bel emploi ! Encinas, qui vous parle, a vu plus de quatre fois en sa vie le serviteur être lion et le maître poule mouillée!

— Tu as raison. Va-t-en ; le péril presse.

— Adieu! si vous mourez, nous mourrons ensemble. Il faut que je rétablisse l'honneur de ma caste. Je veux restaurer notre monarchie ; je serai le roi Pélage des laquais (1).

Vous diriez que le destin a juré d'accumuler dans cette histoire toutes les espèces d'héroïsmes possibles. Il se retrouve même auprès du vice, même auprès du crime. Cependant notre

(1) . . . . Andamos
De cabeça los sirvientes?
Tienen almas diferentes
En especie nuestros amos?
Muchos criados non han sido
Tan nobles como sus duenos;
El ser grandes, o pequenos?
El servir, o ser servido;
En mas o menos riqueza
Consiste sin duda alguna;
Y es distancia de fortuna,
Que no de naturaleza.
Por esto me causa el ver
En la comedia afrentados
Siempre à los pobres criados,
Siempre huyr, siempre temer;
Y por Dios que ha visto Encinas
En mas de quatro ocasiones
Muchos criados leones,
Y muchos amos gallinas.

pauvre marquis est en prison; autrefois favori d'un roi, maintenant déchu, il trouve peu de défenseurs et peu d'amis; le peuple l'accuse; le bruit se répand qu'il a fait tuer son propre frère; toutes les cruautés commises par Pierre le Justicier lui sont imputées. On prétend qu'il a voulu perdre don Pedro de Luna, son rival, et qu'en le plaçant à la tête d'une armée affaiblie et déjà en déroute, il a préparé sa ruine. A son retour et après une victoire brillante, Luna gagne la confiance du roi, achève de perdre le marquis, et occupe la place de premier ministre et favori. Voilà dans quelle situation sont les choses, lorsque Fernand, sauvé par le marquis, revient à Cordoue. Le malheur de cette noble ame, à laquelle il doit son salut, l'émeut profondément. Il se hâte d'aller trouver dona Flor. Ce n'est plus à une maîtresse qu'il parle: il est guéri de son amour pour une si périlleuse maîtresse.

— Je sais, dit-il, belle senora, que vous aimez le marquis; je ne viens pas me plaindre de votre changement; vous m'avez désespéré; sans doute le désespoir a tué l'amour dans mon cœur.

— Jamais, senor, lui répondit en riant dona Flor, vous n'aurez fait preuve de plus de sagesse; je reconnais don Fernand.

— La mort menace le marquis don Fadrique; il est mon ami, il est votre amant. Je ne puis le sauver, si vous ne me rendez la parole que je vous ai donnée. Je vous ai promis de ne jamais découvrir les liens qui nous ont unis; tenir cette promesse, c'est le perdre: la briser, c'est le sauver.

— Eh bien! parlez, respectez mon honneur, et sauvez-le!

Don Fernand fait des recherches, et ne tarde pas à se trouver sur la trace de l'intrigue qui a perdu Fadrique. Il rencontre Encinas, qui était à son service au moment du fatal duel: il le reconnaît, et, par la comparaison des dates, il juge que jamais Encinas n'a pu être, comme on le prétend, au service de don Fadrique. Il sait aussi que la chaîne d'or, restée entre les mains

des valets d'Anna (preuve accablante contre le marquis, et timbrée de ses armes), ne lui appartenait plus au moment où l'acte de violence qu'on lui impute a été commis. Armé de ces documens et de la permission qu'il a obtenue de dona Flor, il se rend chez le roi, court à la prison, prouve l'innocence de Fadrique, débrouille toute cette intrigue, et rend la liberté et la vie à l'homme qui lui a donné l'une et l'autre.

Ainsi finit la vive et ardente comédie intitulée : *Comment on se fait des Amis* (*Ganar Amigos*); tissu d'une combinaison admirable; pièce très intriguée, cependant claire, facile à comprendre; mêlée d'incidens sans nombre; d'un style rapide et éloquent, tout exempt qu'il soit, en général, de concetti et de figures orientales. Pour la clarté et la liberté du récit, nous avons supprimé une dernière intrigue, qui se noue et se dénoue dans la prison de Fadrique, et qui fournit plusieurs scènes admirables. Dans aucun drame, l'héroïsme ne joue un tel rôle, ne se présente sous des couleurs plus vives, avec plus de franchise et de grandeur, sous des faces plus différentes; c'est un drame tout viril. Si l'unité de l'action lui manque; si cette dona Flor, si intéressante d'abord, est ensuite écrasée par la vivacité du mouvement scénique, l'unité de la pensée est indiquée par le titre même : *Ganar amigos.* C'est encore un proverbe populaire mis en action par l'auteur.

Certes, Corneille eût fait une belle tragédie de *Gamar amigos ;* c'est le chef-d'œuvre héroïque d'Alarcon, dont *le Menteur* est le chef-d'œuvre comique. Non-seulement la pièce est bien créée et intéressante ; mais elle est simplement, puissamment écrite. Tout le premier acte, dont j'ai traduit le dialogue presque entier, me semble admirable par un ton de noblesse et de grandeur que je ne retrouve que chez Corneille. Là est tracée avec autant de vigueur que de facilité la figure de dona Flor, autour de laquelle l'amour et la mort forment une ronde éternelle. Belle, ambitieuse, ardente, elle semble née pour semer la discorde. Son frère a été tué par son amant; ce dernier tue encore le frère d'un amant.

Quelles que soient les incorrections du drame espagnol, on y trouve beaucoup d'éclat, de saveur, de vigueur rapide, sinon de profondeur ; simplicité dans la grandeur; majesté subite dans le jet ; exubérance et vivacité de développement. Il rap-

pelle ces immenses feuilles des arbres des Tropiques qui serviraient de lit à un enfant. On ne peut qu'admirer l'ardeur d'une éloquence qui coule comme une lave ardente, et tombe tantôt par flocons qui se jouent, tantôt par grappes pressées. Ajoutons l'invention qui caractérise le Midi et l'improvisation qu'il aime. Pourquoi ne pas accepter ce te forme spéciale de l'art dramatique et le style qui lui est propre? Chaque métamorphose des arts n'enfante-t-elle une forme qui lui convient?

Pour saisir l'origine première de ce drame, il faut remonter au commencement du XIII[e] siècle, à l'époque où l'Arabe et le chrétien se disputaient l'Espagne, et où cette perpétuelle hostilité de la croix et du croissant mêlait le sang de l'Afrique et le sang de l'Europe. Alors, dans l'espace de cinquante ans, une ville passait des chrétiens aux Maures et des Maures aux chrétiens. Le chevalier mécontent de son suzerain, ou le juif outragé par les deux races, vendait au Musulman la ville chrétienne, pour la revendre ensuite aux chrétiens. La vie de la féodalité, déjà si aventureuse; les mystères chrétiens, si riches pour l'imagination; l'esprit arabe, amoureux du mouvement et de la couleur; le génie mauresque, qui du bon sens faisait une folie, de l'histoire une mythologie, de l'astronomie une astrologie, et de la philosophie même une féerie, se combinaient avec le génie chevaleresque. Aussi l'histoire d'Espagne offrait-elle le jeu le plus accidenté, le plus étrange, le plus inconstant, le plus passionné, le plus rempli d'événemens et de hasards. Ce mouvement s'est perpétué dans le drame de l'Espagne. Il faut qu'il ait été bien puissant: jamais le pays ne s'en est débarrassé. Adoration des chances, culte du hasard, étranges *balancemens* de la fortune, *las lances de la fortuna:* voilà tout le drame indigène de l'Espagne. Ses disciples se sont complu à décrire les mouvemens bizarres qui jettent la lumière et l'ombre sur ce que les Anglais appellent heureusement *l'échiquier* de la vie humaine.

Un peuple doit-il se renfermer dans les formes de drame et de poésie adoptées par des ancêtres et nées de leurs vieilles mœurs? L'étude des formes étrangères porte-t-elle atteinte à l'esprit national? La multitude des idoles entraîne-t-elle le mépris et la chute du culte primitif? L'investigation des œuvres et du génie qui se sont développés chez les nations de l'Europe mo-

derne, est-elle un danger? On pourrait répondre, *oui*, dans une autre époque; mais aujourd'hui que les temps sont accomplis, aujourd'hui que la France, fille de Rome et petite-fille de la Grèce, a donné aux arts, telle qu'elle les concevait, toute la pureté de forme convenable et possible, le philosophe doit porter son vaste regard sur les autres types de la beauté littéraire, les rapporter à un type commun; distinguer les nuances passagères appartenant aux époques et aux races, mérites réels qui appartiennent à tous les temps, qui sont l'honneur de l'humanité; et s'élever jusqu'à des lois littéraires hautes, générales et souveraines.

PHILARÈTE CHASLES.

L'ACADÉMIE

ROYALE

DE MUSIQUE.

3e ÉPOQUE. — 4e ARTICLE.

Les opéras-comiques de Philidor, de Grétry, de Monsigny, réunissant la vigueur d'expression aux charmes de la mélodie, le sentiment à la gaieté, offraient de beaux morceaux dans le style passionné. De tels exemples, sans être à la hauteur de la tragédie, auraient dû faire croire que le nouveau genre convenait également à nos deux scènes lyriques, et qu'une mélodie qui rendait avec autant de force ou de grâce la colère ou la tendresse d'Azor, pouvait fort bien servir à peindre la fureur jalouse de Roland et les amours de son rival. La preuve en était évidente, et le raisonnement le plus simple devait en donner l'application. Mais raisonne-t-on quand l'esprit de parti divise les amateurs et les artistes? On ne veut rien entendre. Les plus belles découvertes sont présentées sous un jour défavorable, ou rejetées avec dédain. On aime les chants que l'on a aimés autrefois, et des idées patriotiques viennent encore ajouter au pouvoir de l'habitude:

tel se croyait obligé, comme bon Français, d'aimer et de défendre la musique française. Lorsque l'aveuglement et l'incrédulité sont poussées à ce point, il faut un coup de tonnerre pour déchirer le voile, ou l'épée d'Alexandre pour trancher le nœud qu'on ne saurait délier : Gluck parut, et cette révolution fut faite.

Iphigénie en Aulide excita un enthousiasme dont on ne peut se faire une idée. Gluck créa la musique dramatique, et son début en France fut marqué par un chef-d'œuvre admirable. Comme le grand Corneille, il éclipsa tous ses rivaux, dont le plus illustre ne pourrait pas même lui être comparé.

Imaginez l'effet qu'il produisit sur les amateurs passionnés de la belle musique, sur ces élus qui, portant dans leur ame le sentiment des arts, désiraient depuis long-temps la réforme d'un système que le bon goût réprouvait. Non, l'aveugle à qui une main habile vient d'ouvrir les portes du jour ne ressent pas une émotion plus profonde, un ravissement plus pur, que ceux que l'on dut éprouver en entendant les nobles accens de Gluck succéder aux bizarres compositions françaises. Et quels accens encore! *Iphigénie en Aulide*, précédée de sa merveilleuse ouverture, symphonie dramatique non encore égalée, malgré les triomphes que Mozart, Beethoven et Weber ont obtenus dans des œuvres du même genre, mais d'un autre caractère; l'ouverture d'*Iphigénie*, le prélude le plus noble, le plus touchant que l'on ait encore donné à la tragédie lyrique.

Le 19 avril 1774, dès cinq heures et demie, le Dauphin, la Dauphine, le comte et la comtesse de Provence, étaient déjà placés dans les loges royales; la duchesse de Chartres, la duchesse deBourbon, la princesse de Lamballe, les princes, les ministres, toute la cour, les avaient précédés. Je ne vous dirai rien du brillant appareil de cette troupe dorée et resplendissante de perles et de diamans. Cette pompe était en harmonie avec la solennité du jour. L'ouverture fut écoutée avec un sentiment d'admiration que le public n'osait manifester; ses murmures approbateurs ne troublaient pas le silence, et la présence de la famille royale interdisait les applaudissemens. Enfin, après le premier récitatif d'Agamemnon, Marie-Antoinette donna le signal, elle battit des mains, les transports éclatèrent avec fureur, un tonnerre d'appaudissemens arrêta l'acteur et l'orchestre; le succès fut à l'instant décidé, *Iphigénie* réussit,

la musique de Gluck triompha, bien que le livret, les danses et les décors fussent pitoyables.

Pour bien apprécier les obstacles que Gluck eut à surmonter afin d'arriver à ce résultat, il faut se rappeler ce que j'ai déjà dit du système d'exécution de notre Académie royale de Musique. Empruntons une page aux feuilletons de l'époque, elle nous donnera des notions plus exactes encore.

« Ce n'était point assez d'avoir créé une musique dramatique, il fallait des acteurs, des chanteurs, des symphonistes. Il trouva un orchestre qui ne voyait guère que des *ut* et des *ré*, des noires et des croches; des assortimens de mannequins qu'on appelait des chœurs; des acteurs, dont les uns étaient aussi inanimés que la musique qu'ils chantaient, tandis que les autres s'efforçaient de réchauffer, à force de bras et de poumons, une triste et lourde psalmodie ou de froides chansons. Prométhée secoua son flambeau, et les statues s'animèrent. Les instrumens de l'orchestre devinrent des voix sensibles qui rendaient des sons touchans ou terribles, qui s'unissaient toujours à l'action pour en fortifier ou en multiplier les effets. Les acteurs apprirent qu'une musique tout à la fois parlante et expressive n'avait besoin que d'être bien sentie pour entraîner une action forte et vraie. Les figurans des chœurs, mis en mouvement, furent étonnés de se trouver des acteurs, et les acteurs furent encore plus étonnés de n'être plus rien sur un théâtre où ils étaient accoutumés à être presque tout.

« L'effet de ce spectacle fut extraordinaire. On vit pour la première fois une tragédie en musique, écoutée d'un bout à l'autre avec une attention continue et un intérêt toujours croissant, faisant verser des larmes jusque dans les coulisses, et excitant, dans toute la salle, des cris d'admiration. Les représentations, multipliées avec un excès qui semblait provoquer la satiété, ne firent qu'augmenter la foule, l'émotion, l'enthousiasme. Un tel succès était trop éclatant pour ne pas faire des ennemis à l'auteur, car la médiocrité seule en est exempte. Les préjugés, les prétentions, la routine, le mauvais goût et les petits intérêts contrariés, réunirent contre Gluck les épigrammes et les hypothèses, les intrigues et les calembours. Les uns ne voyaient, dans ses opéras, que la vieille musique renforcée, les autres que la musique italienne bâtarde; les uns trouvaient son chant plat

et commun, les autres velche et baroque. On lui reprocha surtout de manquer d'unité et de motif; on alla même jusqu'à l'accuser d'être Allemand : il lui fut impossible de se corriger de tous ces vices-là ; mais tandis que les fins connaisseurs le déchiraient dans les soupés, la plus grande partie des musiciens étrangers et nationaux, et des amateurs les plus distingués, lui élevaient une statue. »

Les répétitions d'*Iphigénie en Aulide* furent suivies par tout ce que Paris avait de plus distingué. Gluck s'y démenait comme un possédé pour mettre en scène une troupe de choristes jusqu'alors accoutumés à se poster en espalier sur les deux côtés du théâtre. C'était un travail de sergent instructeur : il poussait l'un, tirait l'autre pour l'amener à la place qu'il lui avait marquée. Cet exercice, et le feu créateur qui le dominait, le faisaient bientôt suer sous le harnais ; alors il jetait sa perruque et son habit, chaussait un bonnet de coton pour garantir sa tête pelée, et procédait plus librement à ses manœuvres. Je dois dire, à l'honneur des gentilshommes de ce temps, qu'ils s'empressaient de ramasser les dépouilles de l'illustre maître, pour l'en coiffer et le vêtir quand la cérémonie était achevée.

D'où venait-il, ce Gluck, tombé des nues, ce Christophe Gluck, qui guérissait notre vieux opéra du péché de paresse ? Il arrivait de Vienne alors. Dans quelle cité, dans quel village a-t-il vu le jour ? On n'en sait rien. Il paraît qu'il naquit en 1716, dans le Palatinat, d'une famille obscure et pauvre. Son père, dont on ignore la profession, étant allé s'établir en Bohême, y mourut bientôt après, laissant son très jeune fils dans un état voisin de la misère. L'éducation de Christophe dut être négligée ; mais il avait un instinct naturel pour la musique, une ame forte, une grande ardeur pour le travail, qui le conduisirent insensiblement à la plus haute renommée.

Le goût de l'harmonie, le jeu des instrumens, le chant à plusieurs parties, sont familiers aux Allemands, aux habitans de la Bohême surtout. Gluck reçut dès son enfance les premières instructions musicales ; musicien ambulant, il allait de ville en ville jouant de plusieurs instrumens, et ne paraissant pas se douter que sa destinée lui promît autre chose que les douceurs et les modestes profits de la vie de troubadour. Le hasard le conduisit à Vienne, il y trouva des ressources qui le mirent

en état d'étudier l'harmonie et le contrepoint. En 1736, il passe en Italie, avec le dessein d'y perfectionner son talent, et s'y met sous la direction de San-Martini. Après quatre ans d'études, il travaille pour le théâtre et débute à Milan par *Artaserse*, représenté en 1741; *Demetrio, Ipernestra*, à Venise, *Demofonte* à Milan; sont une preuve de la fécondité de Gluck pendant l'année 1742. *Artamene, Siface, Alessandro nell' Indie*, *Fedra*, suivirent de près, en 1743 et 1744.

Tous ces ouvrages réussirent, et Gluck se plaça sur la ligne des premiers maîtres; son nom passa les mers, et la direction du théâtre lyrique de Londres l'appela sur-le-champ pour écrire deux opéras. Il fut moins heureux cette fois : une de ces compositions avait pour titre *la Chute des Géans*; Hændel les entendit, les trouva détestables, et depuis lors témoigna peu d'estime pour les œuvres de Gluck. Toutes ses productions étaient dans la manière italienne; il avait suivi la route battue, il voulut s'en éloigner et chercher la vérité dramatique.

Une circonstance, qui semble indifférente, provoqua ce grand changement. L'entrepreneur de Londres lui demanda un *pasticcio*, un choix de morceaux tirés de différens opéras, qu'il devait adapter à un livret nouveau. Il prit dans tous ses ouvrages les fragmens qui avaient été constamment applaudis, les ajusta sur son livret donné; c'était *Pyrame et Thisbé*, on le croit du moins. A la représentation, Gluck fut étonné que les mêmes morceaux qui avaient produit le plus grand effet dans les opéras pour lesquels il les avait écrits, fissent peu de sensation, transportés sur d'autres paroles et figurant dans une autre action. Il jugea que toute musique bien faite a une expression propre à la situation pour laquelle on l'a composée, et que cette expression est une source d'effets plus féconde que le plaisir vague qui résulte de sons arrangés avec art. Il conclut que la force du rhythme et de l'accent des paroles sont de puissans auxiliaires pour le musicien, quand il sait en tirer parti. Il renonça donc au genre italien et se forma un nouveau style. Nous avons vu Mozart suivre cet exemple et devenir admirable compositeur allemand de faible imitateur des Italiens qu'il était.

Si je rapporte l'histoire du *pasticcio* qui fut, dit-on, la

cause du changement de style de Gluck, c'est pour ne pas rejeter un fait adopté par les biographes les mieux instruits. Si le fait n'est pas faux, les conséquences que l'on veut en déduire sont d'une fausseté patente et démontrée par ces biographes dans l'article même qu'ils ont écrit sur Gluck. Mozart n'avait pas eu de pastiche à faire, et pourtant il a abandonné le style italien quand il en a reconnu l'impuissance dramatique. Pourquoi Gluck aurait-il montré moins d'intelligence et de sentiment pour la vérité scénique dans laquelle il s'est élevé à un degré si éminent?

Croire que toute musique bien faite a une expression propre à la situation pour laquelle on l'a composée est une vieille erreur, une assertion digne de Grétry. L'expression musicale a pour elle la force, la douceur, l'agitation, le calme, le fracas, le silence, la rudesse, la grace; mais elle est dépourvue de ces nuances légères qui seules peuvent établir une différence entre des sentimens ou des passions d'un même caractère. Ainsi la mélodie, l'effet musical qui peint admirablement la fureur jalouse exprimera, avec d'autres paroles et toujours admirablement, les transports d'un conjuré ou les remords d'un criminel. La musique dit et dit fort bien tout ce qu'on veut lui faire dire, pourvu que l'on ne contrarie pas le sentiment et la couleur de ses images. La preuve, c'est que tel chœur de soldats dont la verve belliqueuse électrise l'assemblée était précédemment un *Gloria in excelsis* qui a passé de la partition d'une messe dans le cadre d'un opéra. Le trio de *la Gazza ladra*, d'une expression si vraie et si dramatique, s'est chanté d'abord avec des paroles sacrées, *Agnus Dei.* L'ouverture de *la Muette de Portici* a été écrite pour *le Maçon;* et Gluck, qui semblait réprouver les pastiches, a été le plus grand pâtissier que l'on connaisse, les biographes nous le prouveront tout-à-l'heure. Non seulement les morceaux de musique peuvent être déplacés sans inconvénient, mais il est possible de les adapter à des vers d'un sentiment tout opposé à celui des paroles qu'ils avaient, et de donner un accord plus juste de la mélodie avec le dialogue toutes les fois que le compositeur, heureux dans son invention, aura chanté gaiement des paroles tristes ou fait précéder une tragédie par une ouverture égrillarde et bouffonne. L'arrangeur redresse alors le

tort de la musique et la ramène, avec d'autres paroles, à sa vraie expression.

En écoutant l'ouverture adaptée à *la Fausse Agnès*, ouverture brillante qui annonce avec tant de gaieté les facéties de M. de Mazures, croirait-on que cette symphonie a été écrite par Meyerbeèr tout exprès pour *Semiramide.* L'ombre de Ninus y montre-t-elle seulement le bout de son nez? Chantez la strette du quintette de *la Gazza ladra* dans *les Folies Amoureuses*, et vous me direz ensuite si l'arrangeur a eu tort de changer tout-à-fait l'expression des paroles, et de dire gaiement un motif que le musicien a placé dans une situation pathétique. Mais revenons à Gluck.

De retour à Vienne, il y composa quelques opéras et des symphonies, fit de nouvelles études musicales, s'occupa de littérature, apprit le français et suivit ses idées sur la réforme de la musique dramatique. Chose singulière! c'est en Italie qu'il les mit en œuvre. En 1754, il fut rappelé pour écrire, à Rome, *la Clemenza di Tito* et *Antigono. Clelia* fut représenté à Bologne, et *Telemacco* à Florence. Il alla ensuite à Parme, où il donna *Baucise Filemone* et *Aristeo.* Gluck employa dans un chœur de *Telemacco* le motif qui lui servit ensuite pour l'introduction de l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide.* Ce motif avait été trouvé et traité par Feo, compositeur napolitain, dans une messe dont la partition est à la bibliothèque du Conservatoire de Paris. Lalande s'était servi de la même phrase avant ces deux maîtres. Mon père l'a trouvée dans un motet de ce musicien. L'ouverture de ce même *Telemacco* est devenue celle d'*Armide.* Les gens de lettres et les connaisseurs ne manquèrent pas de féliciter l'auteur d'*Armide* sur la couleur chevaleresque si heureusement introduite dans cette symphonie. Je prie mes lecteurs de faire attention à ces faits rapportés par les biographes; je les copie, et leur laisse prouver que Gluck ne croyait pas du tout au charlatanisme de l'expression musicale. Il ne pensait pas que cette expression fût une et indivisible, comme la république française. Voilà donc Gluck déclaré *arrangeur* par les écrivains qui nous le montraient ennemi du pastiche. Je citerai bien d'autres facéties du même genre dans le cours de ce récit. Gluck avait beau jeu; il arrivait en France avec une vingtaine d'opéras tout-à-fait inconnus à Paris : les

Alpes étaient alors une barrière que la musique ne franchissait pas. Gluck pouvait donc puiser dans son sac et produire des ouvrages d'une beauté soutenue. Si l'inspiration lui manquait, sa valise était là pour fournir la pièce nécessaire.

Telemacco marque déjà d'heureux progrès dans le nouveau style que Gluck s'était formé. *Alceste*, *Paride e Elena*, *Orfeo*, composés à Vienne de 1762 à 1764, signalent une des plus belles époques de son talent. Pour exécuter cette révolution musicale, Gluck avait besoin d'un poète qui comprît ses idées, voulût s'y prêter et pût le faire avec succès. Calzabigi le servit parfaitement en lui donnant les livrets de ces trois opéras. En 1765, Gluck est chargé de composer la musique d'un opéra pour le mariage de Joseph II; dans cet ouvrage, dont le titre n'est pas venu jusqu'à nous, quatre archiduchesses représentaieut Apollon et les trois Graces, l'archiduc Léopold tenait le piano. *Les Pélerins de la Mecque*, *le Chasseur en défaut*, et quelques autres opéras-comiques de peu d'importance, furent donnés par Gluck; ce genre ne lui convenait pas, il y fut médiocre.

Ce grand artiste, dont l'Allemagne et l'Italie admiraient le talent, n'était pas encore satisfait des résultats obtenus dans ses derniers ouvrages. Il rêvait à un drame régulier dont la musique fortifierait les situations sans s'isoler de la pensée du poète. Il crut entrevoir que la scène française serait plus propre qu'une autre à réaliser son dessein; il en parla au bailli du Rollet, qui était à Vienne, en 1772, attaché à l'ambassade française. C'était un homme d'esprit; il avait l'habitude et le goût du théâtre. Malgré ses préventions en faveur de l'opéra français, du Rollet fut vivement frappé des idées que le maître allemand lui présentait. Il les adopta avec transport. Noverre venait de faire danser l'*Iphigénie* de Racine; Gluck et du Rollet trouvèrent ce sujet heureux, et s'accordèrent pour ajuster en opéra la tragédie, déjà transformée en ballet. Du Rollet se hâta de bâtir son livret, et quel livret, bon Dieu! Peut-on faire rien de plus misérable avec des élémens aussi riches? Gluck se mit à l'ouvrage, et, vers la fin de la même année, on fit à Vienne des répétitions du nouvel opéra français.

Du Rollet écrivit à l'administration de notre Académie royale de Musique pour lui proposer d'engager le célèbre mu-

sicien à venir faire exécuter son *Iphigénie* à Paris. Des difficultés sans nombre s'élevèrent, selon l'usage ; l'affaire traînait en longueur, on eut recours à la dauphine Marie-Antoinette, qui avait été élève de Gluck; les obstacles s'aplanirent à sa voix, et le maître obtint la licence de triompher sur notre scène et de la doter de plusieurs chefs-d'œuvre.

A la seconde représentation d'*Iphigénie en Aulide*, l'enthousiasme se manifesta d'une manière plus éclatante encore qu'à la première. Les billets de parterre furent vendus jusqu'à vingt-quatre francs, chose prodigieuse à une époque où l'Opéra venait d'éprouver d'immenses déficits par l'abandon presque total du public. La duchesse de Chartres se prononça d'une manière extrêmement flatteuse pour le musicien allemand en faisant placer dans sa coiffure le simulacre de son ouvrage. Pour être compris, il faut nécessairement que je donne quelques explications; il faut que je décrive un édifice dont les détails, harmonieux sans doute, ont peu de rapport avec l'art musical. Cet édifice était un *pouf au sentiment.* Vous savez quelles énormes coiffures surmontaient alors le chef des dames de qualité. Je vous dirai plus tard comme quoi ces bastions de cheveux, de plumes et de pompons furent relégués dans une partie de la salle, où leur présence et leurs balancemens continuels ne vinssent plus éclipser, masquer les acteurs, le corps de ballet, les montagnes mêmes et les forêts de la scène, pour les infortunés postés derrière les têtes qui portaient de semblables fardeaux.

Le *pouf au sentiment* venait de succéder au *qu'ès aco*, et lui était infiniment supérieur par la multitude d'attributs qui entraient dans sa composition et par le génie qu'il exigeait pour varier avec art cette coiffure. On l'appelait *pouf*, à raison de la confusion d'objets qu'elle pouvait contenir, on ajoutait *au sentiment,* parce que chacun de ces objets représentait une affection particulière. La description du pouf de la duchesse de Chartres rendra cette définition plus claire. On y voyait au fond une femme assise sur un fauteuil et tenant un nourrisson dans ses bras : c'était le duc de Valois et sa nourrice. A la droite, un perroquet, oiseau précieux et chéri de la princesse, béquetait une cerise. A gauche était un petit nègre, portrait d'Almanzor, qu'elle aimait beaucoup. Cet Africain sou-

tenait un pupitre, sur lequel brillait un livre admirablement relié, portant ce titre en lettres d'or : *Iphigénie en Aulide.* Le reste de la coiffure était couronné de médaillons enchâssés dans des nœuds de rubans, et renfermant des touffes de cheveux du duc de Chartres, son mari, du duc de Penthièvre, son frère, du duc d'Orléans, son beau-père, etc. Toutes les femmes raffolèrent de ce pouf, et rêvèrent aux moyens d'en avoir de plus volumineux, plus riches en détails et combinés encore d'une manière plus ingénieuse.

Louis XV vivait encore, et la Du Barri, sa favorite, achevait de régner. Marie-Antoinette protégeait Gluck, la Du Barri voulut avoir aussi quelque musicien illustre à soutenir, et continuer de cette manière son système d'opposition contre la dauphine. De concert avec le marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples à Paris, elle fit écrire au baron de Breteuil, notre ambassadeur à Naples, pour négocier l'engagement de Piccinni. On offrait à ce maître deux mille écus de gratification annuelle pour venir s'établir à Paris, et donner à l'Académie royale de Musique des opéras pour lesquels il recevrait les droits assignés aux auteurs qui travaillent pour ce théâtre.

Le comte de Durazzo, grand amateur de musique, avait fait graver à ses frais les partitions italiennes d'*Orfeo*, d'*Alceste*, de *Paride e Elena*. Elles furent publiées à Paris en 1769 par les soins de Favart. Ces œuvres admirables n'étaient connues que d'un petit nombre de musiciens. Le succès éclatant d'*Iphigénie en Aulide* porta de lumineux reflets sur ces productions du grand-maître. On voulut sur-le-champ les mettre en scène. Moline traduisit *Orfeo*, du Rollet *Alceste*. La beauté de la musique fit pardonner ce que les deux versions françaises avaient de plat et de ridicule. On a imprimé vingt fois, et l'on a chanté pendant soixante ans des vers, tels que ceux-ci :

Sur les troncs dépouillés, sur l'écorce naissante
On voit ces mots tracés par une main tremblante.

Moline a conservé cependant avec assez d'adresse la cadence des vers *sdruccioli* dans le chœur des démons :

Quel est l'audacieux
Qui, dans ces sombres lieux,

Ose porter ses pas,
Et, devant le trepas,
Ne frémit pas ?

Le 2 août 1774, trois mois après l'explosion d'*Iphigénie*, *Orphée* enchanta les Parisiens. Nouveau succès d'enthousiame : le second acte fut porté aux nues ; c'est ce que Gluck a fait de mieux, son génie ne s'est jamais élevé plus haut. Dès la première ritournelle, avant que les personnes arrivent sur le théâtre, le spectateur pressent tout l'effet de la scène. La gradation parfaite dans les sensations qu'exprime le chœur des démons, la nouveauté des formes, et surtout le charme ravissant, le pathétique admirable, qui règnent dans les récits d'*Orphée,* ont fait de cet acte un chef-d'œuvre qui résiste aux caprices de la mode, et sera toujours considéré comme une des plus belles productions du génie. Ah ! que je voudrais l'entendre chanter par Rubini. Depuis quatre ans je conseille à ce merveilleux ténor de nous donner ce fragment sublime. Quel attrait pour une représentation à bénéfice ! quels applaudissemens ! Ce serait à faire crouler la salle.

Le rôle d'Orphée avait été écrit en italien pour une voix de contralte ; il fut chanté d'abord par le fameux Guadagni. Gluck fut obligé d'ajuster ce rôle pour le ténor Legros en le baissant d'une quarte. Ce changement nuisit au caractère de la mélodie, et désorganisa la structure des chœurs. Ce n'est pas tout encore ; Gluck consentit à ajouter quelques passages de mauvais goût que Legros lui demanda. Ce musicien n'avait jamais eu de faiblesses de ce genre pour les virtuoses italiens. N'importe, ces transpositions furent faites par la main de l'auteur ; le public parisien n'avait pas d'objet de comparaison qui pût servir à motiver ses argumens, et la scène d'*Orphée* n'eut que des admirateurs.

Jusqu'à cette époque, l'orchestre ne s'arrêtait jamais pendant l'exécution d'un opéra. Depuis le début de l'ouverture jusqu'au dernier coup d'archet de la pièce, on entendait une musique sans fin. Le rideau levé ne tombait que quand le dernier acte était terminé. Des symphonies d'un caractère plus ou moins pittoresque ou dramatique étaient exécutées pendant les entr'actes, et leur durée se réglait d'après le temps néces-

saire pour les changemens d'habits, de décors, ou pour le repos des acteurs. Gluck supprima cette pérennité de musique fatigante ; il voulut aussi donner du repos à l'oreille du spectateur, et dès la première représentation d'*Iphigénie*, on applaudit à cette innovation en goûtant les bienfaits d'un silence que tout le monde souhaitait.

Larrivée, Legros, Mlles Duplan, Arnould, avaient rempli les rôles d'Agamemnon, Achille, Clytemnestre, Iphigénie, dans le premier opéra français de Gluck. Le rôle d'amoureuse était alors regardé comme le plus important par les cantatrices de l'Opéra ; elles suivaient le système adopté depuis long-temps par les actrices de la Comédie-Française. Mlle Champmêlé, qui pouvait choisir, se fit donner par Racine le rôle d'Iphigénie ; Mlle Arnould abandonna celui de Clytemnestre dont la supériorité est tout aussi bien reconnue dans l'opéra de Gluck que dans la tragédie de Racine. Ces demoiselles ne voulaient pas se charger du personnage de mère. L'air sublime, *Armez-vous d'un noble courage*, plein de noblesse, de verve et de fierté; le rondeau si pathétique, *Par un père cruel ;* la grande scène où figure le chœur du sacrifice, *Pour prix du sang ;* tant de belles choses à dire, tant de scènes qui réclamaient le talent de l'actrice et lui promettaient des effets certains, valaient-elles que l'on cédât l'avantage de ceindre la blanche couronne de jeune princesse ? Il fallait absolument que les propos galans, les protestations d'amour, fussent adressés à l'actrice favorite.

Trois personnages seulement, Orphée, Euridice, l'Amour, figuraient dans le nouvel opéra. Ils furent représentés par Legros, Mlles Arnould et Rosalie. Dans la scène des enfers on avait personnifié le poison, et c'était Mlle Vernier, la coupe en main, qui jouait ce rôle malencontreux. On le supprima bientôt pour sauver à la danseuse une infinité de plaisanteries de très mauvais goût. Le pas de trois exécuté à la fin de la pièce par Vestris, Gardel et Mlle Heinel, fut regardé comme le prodige du genre.

Le premier acte d'*Iphigénie en Aulide* est d'une beauté soutenue et d'un noble caractère. Après avoir entendu le chant d'Agamemnon, *Au faîte des grandeurs*, l'abbé Arnaud s'écria : « Avec cet air on fonderait une religion. »

Le 22 novembre 1774, à la première représentation d'*Azolan*, opéra de Floquet, deux partis se déclarèrent dans le parterre. L'ouvrage nouveau fut appelé *Désolant ;* les gluckistes se formèrent en corps de bataille et commencèrent à préluder aux mémorables combats qu'ils devaient livrer pour soutenir la cause de leur patron. *Azolan* ne réussit point. *Cythère assiégée*, opéra-comique-ballet de Favart, parade sans gaieté, que le sublime Gluck eut la faiblesse de mettre en musique, fut traitée avec irrévérence. Au dénouement, lorsque les assaillans posaient leurs échelles contre les remparts de Cythère défendue par les nymphes qui jetaient des fleurs à pleines mains, un plaisant dit qu'elles repoussaient l'ennemi avec des armes blanches; un autre ajouta qu'on posait les échelles pour afficher un autre opéra.

Le chœur d'*Iphigénie en Aulide*, *Chantons*, *célébrons notre reine*, fut applaudi avec transport, on le fit répéter lorsque Marie-Antoinette, devenue reine, parut pour la première fois à l'Opéra. Dauphine, on l'avait déjà reçue à Paris d'une manière charmante quand elle fit son entrée dans cette ville avec son mari. Une telle réception présentait un contraste frappant avec l'accueil froid et méprisant que le roi Louis XV recevait depuis long-temps de sa bonne ville. Pour ne pas l'affliger cruellement, la Dauphine lui dit avant de lui conter les détails de son entrée : « Sire, il faut que votre majesté soit bien aimée des Parisiens, car ils nous ont bien fêtés. »

Deux virtuoses d'un faible talent se signalèrent par leurs folles dépenses, Mlle Cléophile, danseuse de l'Opéra, petite fille au museau de Chinoise, se montra à Longchamps dans un équipage à six chevaux, dont la magnificence éclipsa tout ce que l'on avait vu de plus beau, de plus riche. Elle faisait assaut, non pas avec les dames de la cour, la victoire eût été trop facile, mais avec la fameuse demoiselle Du Thé. La beauté des chevaux, la richesse des vêtemens, l'abondance et l'éclat des diamans, l'élégance des voitures, du cortége, le luxe des harnais, tout était ajusté de manière à faire proclamer à l'instant le triomphe de Cléophile. Un seul point, et c'était le plus essentiel, fut vivement discuté par les juges du camp. Ils décidèrent que ce minois de fantaisie ne pouvait lutter avec la beauté régulière, mais fade, de Mlle Du Thé. C'est le duc d'Aranda, ambassadeur

d'Espagne. qni s'était donné le plaisir d'équiper ainsi la petite Cléophile. Voilà pour la danse.

Le chant avait son héroïne du même genre. Mlle Laguerre, actrice subalterne, venait d'attraper neuf cent mille francs au duc de Bouillon. Mlle Laguerre n'était pourtant ni jolie, ni bien faite, elle avait doublé quelques premiers rôles avec beaucoup de charme et d'expression. Brillante époque, âge d'or, siècle de jubilation! Que les temps sont changés! Si le duc de Bouillon voulait maintenant placer son million, non pas sur une seule tête, mais le distribuer noblement à toutes les parties prenantes que l'on voit manœuvrer sur nos théâtres, il lèverait un régiment, que dis-je? une armée. Cet autre Bouillon, ce digne successeur du vaillant Godefroi, pourrait entreprendre une nouvelle croisade; sa troupe leste et belliqueuse ne craindrait pas le yatagan de Clorinde et d'Herminie, se moquerait des séductions d'Armide et ferait passer à l'ennemi les Arabes de Saladin. Oui, de Saladin, ce héros du Tasse, que la chanson de Grétry a mis en vénération dans les coulisses.

Les faiseurs de vaudevilles s'empressèrent de faire leur compliment au duc de Bouillon.

Bouillon est preux et vaillant,
Il aime la guerre;
A tout autre amusement
Son cœur la préfère.
Ma foi, vive un chambellan
Qui toujours s'en va disant:
Moi j'aime la guerre, ô gué,
Moi j'aime la guerre.

Au sortir de l'Opéra
Voler à la guerre,
De Bouillon qui le croira?
C'est le caractère.
Elle a pour lui des appas
Que pour d'autres elle n'a pas,
Enfin c'est la guerre, ô gué,
Enfin c'est la guerre.

A Durfort il faut du thé,
C'est sa fantaisie,
Soubise moins dégoûté,
Aime la prairie ;
Mais Bouillon qui pour son roi
Mettait tout en désarroi,
Aime miéux la guerre, ô gué,
Aime mieux la guerre.

J'aí déjà parlé de Mlle du Thé ; je dois vous dire, pour l'intelligence de ce dernier couplet, que Mlle La Prairie était une des plus jolies figurantes de l'Opéra.

En novembre 1775, Rebel meurt ; cet administrateur-général de l'Opéra laisse son empire dans une complète anarchie. Legros et Larrivée se battent à cause de certaines récompenses pécuniaires. Les demoiselles Rosalie et Châteauneuf s'arrachent les cheveux sur la scène en présence du public, et c'est un coup de sifflet qui détermine la rixe. Toutes les actrices se liguent contre Mlle Arnould : leur jalousie se fonde sur les cinq louis qu'on lui donne par représentation depuis qu'elle a renoncé à ses appointemens. Tant de divisions, de cabales, jettent l'Académie royale de Musique dans le plus grand délabrement.

Le 14 février 1776, la reine va au bal de l'Opéra dont la recette s'élève à 24,000 fr. La reine fut recoiffée au sortir de son carrosse, on lui remit ses plumes, trop élevées pour n'être pas froissées dans la voiture.

La ville de Paris abandonne la direction de l'Opéra, ce théâtre lui avait dépensé 500,000 fr. en sus de ses recettes et des impôts levés sur les petites entreprises dramatiques. Le réglement du 30 mars, soutenu par un arrêt du conseil, paraît le 18 avril suivant. MM. Papillon de la Ferté, Maréchal, des Entelles, de la Touche, Bourboulon, intendans des menus-plaisirs du roi, Hébert, trésorier, et Buffault, ancien marchand de soie, y sont nommés en titre pour gouverner l'Opéra avec l'autorité la plus étendue, ayant sous eux un directeur-général, deux inspecteurs, un agent et un caissier.

Le 23 avril 1776, première représentation d'*Alceste ;* les deux premiers actes sont applaudis généralement, le troisième paraît ennuyeux et monotone. Les partisans de Gluck proclament un

succès, leurs adversaires un échec; un d'eux va jusqu'à dire que la pièce est tombée. — Tombée du ciel, réplique l'abbé Arnaud. Gluck ne s'alarme point : ferme comme un roc, il assure que si sa musique ne prend pas aux premières représentations, elle sera goûtée aux suivantes; que si ce n'est pas cette année, se sera l'année prochaine, dans six ans, dans dix ans, parce quec'est la musique la mieux sentie. et qu'il n'en connaît pas de plus vraie. Cette confiance, qui eût été ridicule et folle dans un homme médiocre, fut regardée, de la part de ce grand musicien, comme intime conviction de son mérite, comme cette noble audace du génie qui sent ses forces et sa valeur, et se juge avec la même impartialité que s'il était étranger à lui-même.

Cet horoscope ne l'empêcha pas pourtant de songer à ravitailler son troisième acte dont le public ne voulait point. Bien qu'il parût certain qu'*Alceste* dût marcher quelque jour d'un pas ferme, Gluck s'occupa de la remettre sur ses pieds. Ce troisième acte fut changé, le rôle d'Hercule ajouté; quinze jours après, *Alceste* reparut et ne réussit pas davantage. Gluck était parti pour l'Allemagne, la direction de l'Opéra réclamait de nouveaux changemens dans ce troisième acte; Gossec fut chargé de les faire. L'air trivial que chante Hercule est de sa façon. Et pourtant la prédiction de Gluck s'accomplit; avant la fin de l'année *Alceste,* mieux comprise, fut admirée à son tour et prit sa place à côté d'*Iphigénie* et d'*Orphée.*

Pour jubilé l'on représente *Alceste.*
Les confesseurs disent aux pénitens :
Ne craignez rien; à ce drame funeste
Pour station, allez tous, mes enfans.
Par là bien mieux, dans ce temps d'abstinence.
Mortifierez vos goûts et vos plaisirs;
Et si parfois vous avez des désirs,
Demandez Gluck pour votre pénitence.

L'abbé Arnaud, dans son enthousiasme pour *Alceste*, disait de Gluck : « Il a retrouvé la douleur antique. — J'aime beaucoup mieux le plaisir moderne, » lui répondit un piccinniste.

Mlle Arnould, qui avait déjà figuré d'une manière brillante

dans *Iphigénie* et dans *Orphée*, s'attendait à chanter le rôle d'Alceste. Il lui fut enlevé par Mlle Levasseur ; voici comment : Gluck était soumis et tout à la dévotion du comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur de l'empereur et de l'impératrice-reine, ce ministre plénipotentiaire se prosternait aux pieds de Mlle Levasseur toutes les fois qu'il plaisait à l'actrice de lui en donner la licence. Gluck logeait chez Mlle Levasseur pour plaire au comte, et donner plus souvent des leçons à sa protégée ; il n'est pas étonnant que le maître ait favorisé un passe-droit de cette espèce, bien qu'il pût avoir des suites funestes. De là des mots spirituels et piquans lancés par Sophie Arnould, des sarcasmes pleins de fiel, une cabale ameutée contre sa rivale. Mlle Levasseur y répondit par une satire atroce et dégoûtante que l'on jeta dans le parterre et dans toutes les loges de l'Opéra. Aux inimitiés des admirateurs et des adversaires de Gluck se joignait l'esprit d'opposition des partisans des deux virtuoses ; je vous laisse à penser si les spectateurs étaient bien disposés pour l'attaque et la riposte. Si l'on applaudissait Mlle Levasseur, Sophie Arnould disait : Ce n'est pas étonnant, elle a la voix du peuple.

Dans ce rôle d'Alceste, Mlle Levasseur chantait le bel air qui finit par ce vers :

Il me déchire et m'arrache le cœur.

Un ami de Sophie Arnould s'écrie : « Ah, mademoiselle, vous m'arrachez les oreilles. — Quelle fortune, si c'est pour vous en donner d'autres !... » répliqua son voisin.

Puisque j'ai parlé de cet air, je ferai remarquer l'emploi de ea septième diminuée, sauvée par la sixte et quarte majeure. Ce passage du *la bémol* au *la naturel*, d'un admirable effet, figurant sur le vers même que je viens de citer, était alors une nouveauté. C'est le premier exemple de cette combinaison d'accords qui déchire et charme l'oreille tour à tour. On a depuis ors usé largement de ce moyen très simple, mais très dramatique. Je dois vous dire que Mlle Levasseur est la même actrice que Mlle Rosalie dont je vous ai déjà parlé. Pourquoi donc cette virtuose y ait-elle changé de nom sans quitter le théâtre, ou sans avoir signé un contrat de mariage ? Cette explication est nécessaire.

Palissot venait de faire jouer *les Courtisanes*, comédie. Une des courtisanes qui figuraient au premier rang dans cette pièce s'appelait Rosalie, et l'actrice de l'Académie royale de Musique, après avoir crié au scandale, se crut obligée d'abandonner un nom si mal porté.

Les opéras de Gluck écrasaient toutes les nouveautés du même genre que l'on produisait sur la scène. Les ballets n'avaient pas autant à redouter d'un si dangereux voisinage, *Médée et Jason*, *l'Union de l'Amour et des Arts*, étaient toujours vus avec plaisir. Cependant, le ballet des *Romans*, remis au théâtre avec un grand luxe de costumes et de décors, ne réussit point ; on y applaudit beaucoup Mlle Allard. Mlle Felmée, la plus belle femme de l'Opéra, fit fureur dans le personnage de la Fortune. Notre ballet va prendre une face nouvelle, le fameux Noverre vient à son secours et fait son entrée à Paris le 14 août 1776. Lepic, son élève, y débute de la manière la plus brillante ; la reine aurait voulu qu'il fût engagé à l'Opéra, mais la direction de ce théâtre recula devant les 30,000 fr. que ce danseur gagnait à Naples.

Par acte passé par devant Me Lemoine, notaire à Paris, le 14 juillet 1776, une société de musiciens et d'amateurs s'engagent à payer les frais d'un buste en marbre du chevalier Gluck. Ils en confient l'exécution à Houdon. Sont à la tête de la souscription les noms de Berton, Legros, Gélin, Larrivée, Gossec, Leduc, Langlé, Roland. Ce buste, d'une parfaite ressemblance, reproduit la physionomie animée du modèle ; les épreuves de ce buste en plâtre deviennent rares. Il existe un autre buste de Gluck, en petit format, et qui n'est point la copie de celui de Houdon que le roi fit placer dans le foyer de l'Opéra.

Noverre fait représenter *les Caprices de Galatée*, ballet anacréontique ; Mlle Guimard s'y distingue dans le rôle de la bergère capricieuse ; on applaudit aussi Lepic et Mlles Allard et Peslin. Ce ballet tout-à-fait pantomine fut exécuté par les sujets de la danse ; les chanteurs n'y figurèrent point.

Le spectacle commençait alors à cinq heures et demie, un opéra suffisait pour le composer. Bien qu'*Iphigénie en Aulide* n'eût que trois actes, sa durée était encore suffisante au moyen des ballets prolongés *ad libitum*. Mais quand on mit en scène *Orphée*, l'assemblée était congédiée à sept heures et demie, elle

pouvait encore jouir des plaisirs de la promenade et voir briller le soleil de juillet dans toute sa splendeur. Le public réclama, se plaignit de la brièveté des jouissances qu'on lui vendait trop cher, et la direction fit suivre *Orphée* par un petit ballet en un acte. *Les Horaces,* ballet de Noverre, servirent ensuite de cortége à l'Opéra de Gluck.

500,000 livres, telle était la recette ordinaire de l'Académie royale de Musique avant la venue de Gluck. Les ouvrages de ce maître et la bonne administration des nouveaux directeurs en firent élever le total à 700,000 livres en 1777. Ce théâtre prospérait, la recette couvrait la dépense à peu de chose près quand ces directeurs demandèrent à se retirer. Le prince d'Hénin les avait tous menacés de coups de bâton parce qu'ils avaient voulu ôter à Mlle Arnould la loge dont elle ne se servait presque pas, pour la donner à Mlle Levasseur qui chantait tous les jours. Comme ils ne reçurent point, à cet égard, la satisfaction qu'ils désiraient, ils craignirent de s'exposer à une seconde aventure de cette espèce.

Gluck ne redoutait en aucune manière le courroux de ce *principotto* que le marquis de Bièvre appelait le prince *des Nains* ; il l'insulta brutalement chez Mlle Arnould, en présence de quarante personnes, et l'affaire n'eut aucune suite. On répétait chez la *prima donna*, le prince arrive et trouve mauvais de voir tant de monde chez sa maîtresse, témoigne son humeur, et la fait rejaillir jusque sur la musique et le musicien. Gluck, bouillant de colère, reste sur sa chaise et ne fait aucune attention au prince, qui, remarquant l'impertinence, dit : « Il me semble que l'usage en France, lorsque quelqu'un et surtout un homme de considération entre, est qu'on se lève. — L'usage en Allemagne, monsieur, est de ne se lever que pour les gens qu'on estime. » Telle fut la réplique de Gluck. Tandis que le prince balbutie quelque injure, Gluck, se retournant vers Mlle Arnould, ajoute : « Puisque vous n'êtes pas maîtresse chez vous, je pars et je n'y reviens plus. »

Le Cid, *Polyeucte*, *Cinna*, avaient banni de la Comédie-Française les œuvres informes de Mairet et de Duryer. *Iphigénie*, *Orphée*, *Alceste*, s'emparèrent de la scène de l'opéra. Les lullistes avaient tenté sans succès une émeute lorsqu'ils apprirent qu'un nouveau maître allait refaire la musique d'*Ar*

mide. Le parti de Rameau, que tant d'attaques avaient affaibli, battait en retraite, et n'opposait à ses adversaires que *Dardanus* et *Castor*, que l'on souffrait encore par un reste de respect pour la vieille idole. Le combat finissait, non faute de combattans, mais faute d'armes et de munitions. Cette paix forcée, ne reposant sur aucun traité, ne pouvait être de longue durée. Le dernier soupir des partisans de Rameau était à peine exhalé, que le compositeur allemand eut à combattre un rival plus redoutable et plus digne de lui. On avait fait mystère de l'engagement de Piccinni, le bailli de Rollet en avisa Gluck par une lettre qu'il lui adressa le 15 janvier 1777. Ce maître était alors à Vienne où il terminait sa partition d'*Armide*. Il ne put se défendre de montrer de l'humeur, quand il apprit qu'on avait donné à son antagoniste l'opéra de *Roland* à faire concurremment avec lui. Gluck avait commencé un autre *Roland*; l'engagement de Piccinni le fit renoncer à cet ouvrage. Il écrivit à ce sujet au bailli du Rollet une lettre pleine d'expressions hautaines et dédaigneuses que celui-ci fit publier dans l'*Année littéraire*. On avait préludé par quelques escarmouches, l'abbé Arnaud disait déjà : « Puisque les deux compositeurs travaillent sur le même sujet, nous aurons un *Orlando* et un *Orlandino*. « La lettre de Gluck fut un manifeste, une déclaration de guerre. La voici :

« Je viens de recevoir, mon ami, votre lettre du 15 janvier, par laquelle vous m'exhortez à continuer de travailler sur les paroles de l'opéra de *Roland*. Cela n'est plus faisable, parce que quand j'ai appris que l'administration de l'Opéra, qui n'ignorait pas que je faisais *Roland*, avait donné ce même ouvrage à faire à M. Piccinni, j'ai brûlé ce que j'en avais déjà fait, qui peut-être ne valait pas grand'chose, et en ce cas le public doit avoir obligation à M. Marmontel qu'on ne lui fit pas entendre une mauvaise musique. D'ailleurs, je ne suis plus un homme fait pour entrer en concurrence. M. Piccinni aurait trop d'avantage sur moi, car, outre son mérite personnel, qui est assurément très grand, il aurait celui de la nouveauté, moi ayant donné à Paris quatre ouvrages bons ou mauvais, n'importe. Cela use la fantaisie ; et puis je lui ai frayé le chemin, il n'a qu'à me suivre.

« Je ne vous parle pas de ses protections : je suis sûr qu'un

certain politique de ma connaissance (Caraccioli) donnera à dîner et à souper aux trois quarts de Paris, pour lui faire des prosélytes, et que Marmontel, qui sait si bien faire des contes, contera à tout le royaume le mérite exclusif du sieur Piccinni. Je plains en vérité M. Hébert d'être tombé dans les griffes de pareils personnages, l'un amateur exclusif de musique italienne, l'autre auteur d'opéras prétendus comiques. Ils lui feront voir la lune à midi. J'en suis vraiment fâché, car c'est un galant homme que ce M. Hébert, et c'est la raison pour laquelle je ne m'éloigne pas de lui donner mon *Armide*. Aux conditions cependant que je vous ai marquées dans ma précédente lettre, et dont les essentielles, je vous le répète, sont que l'on me donnera au moins deux mois, quand je serai à Paris, pour former un acteur et une actrice, que je serai le maître de faire autant de répétitions que je croirai nécessaire; qu'on ne laissera doubler aucun rôle, et qu'on tiendra un autre opéra tout prêt, au cas où quelque acteur ou actrice serait incommodé. Voilà mes conditions, sans lesquelles je garderai l'*Armide* pour mon plaisir. J'en ai fait la musique de manière qu'elle ne vieillira pas si tôt.

« Vous me dites, mon cher ami, que rien ne vaudra jamais l'*Alceste*; mais moi, je ne souscris pas encore à votre prophétie. *Alceste* est une tragédie complète, et je vous avoue qu'il manque très peu de chose à sa perfection; mais vous n'imaginez pas de combien de nuances et de routes différentes la musique est susceptible; l'ensemble de l'*Armide* est si différent de celui de l'*Alceste*, que vous croirez qu'elles ne sont pas du même compositeur. Aussi ai-je employé le peu de suc qui me restait pour achever l'*Armide*; j'ai tâché d'y être plus peintre et plus poète que musicien : enfin, vous en jugerez, si on veut l'entendre. Je vous confesse qu'avec cet opéra, j'aimerais à finir ma carrière. Il est vrai que, pour le public, il faudra au moins autant de temps pour le comprendre, qu'il lui en a fallu pour comprendre l'*Alceste*. Il y a une espèce de délicatesse dans l'*Armide* qui n'est pas dans l'*Alceste*. J'ai trouvé le moyen de faire parler les personnages, de manière que vous connaîtrez d'abord à leur façon de s'exprimer quand ce sera Armide qui parlera ou une suivante, etc., etc.

« Il faut finir, autrement vous croiriez que je suis devenu fou ou charlatan. Rien ne fait un si mauvais effet que de se

louer soi-même. Cela ne convenait qu'au grand Corneille ; mais quand Marmontel ou moi nous nous louons , on se moque de nous, on nous rit au nez. Au reste , vous avez grande raison de dire qu'on a trop négligé les compositeurs français. Ou je me trompe fort , ou je crois que Gossec et Philidor , qui connaissent la coupe de l'opéra français , serviraient infiniment mieux le public que les meilleurs auteurs italiens , si l'on ne s'enthousiasmait pas pour tout ce qui a l'air de nouveauté. Vous me dites encore , mon ami, qu'*Orphée* perd par la comparaison avec *Alceste*. Eh mon Dieu ! comment peut-on comparer ces deux ouvrages qui n'ont rien de comparable ? L'un peut plaire plus que l'autre ; mais faites exécuter *Alceste* par vos mauvais acteurs , et toute autre actrice que Mlle Levasseur , et *Orphée* avec ce que vous avez de meilleur , et vous verrez qu'*Orphée* emportera la balance. Les choses les mieux faites , mal exécutées, deviennent d'autant plus insupportables.

« Une comparaison ne peut subsister entre deux ouvrages de nature différente. Que si, par exemple, Piccinni et moi , nous faisions chacun pour notre compte l'opéra de *Roland*, alors on pourrait juger lequel des deux l'aurait le mieux fait. Mais les divers poèmes doivent nécessairement produire différentes musiques. lesquelles peuvent être, pour l'expression des paroles , tout ce que l'on peut trouver de plus sublime chacune dans son genre ; mais alors toute comparaison *claudicat*. Je tremble presque qu'on ne veuille comparer l'*Armide* et l'*Alceste*, poèmes si différens, dont l'un doit faire pleurer , et l'autre faire éprouver une voluptueuse sensation. Si cela arrive , je n'aurai pas d'autre ressource que de faire prier Dieu, pour que la bonne ville de Paris retrouve son bon sens. »

Le feu qui couvait sous la cendre se ralluma , et produisit bientôt le plus violent incendie. Deux partis se formèrent aussitôt : les gens de lettres s'enrôlèrent sous l'une ou l'autre bannière; les pamphlets , les brochures inondèrent les foyers, et les journaux furent remplis d'épigrammes , de bons mots et d'injures, que les champions des deux camps se décochaient. Heureux temps ! où des légions d'amateurs et d'enthousiastes prenaient le parterre de l'Opéra pour champ de bataille , et s'y défiant courageusement, attaquaient un duo, sapaient les fon-

demens d'un chœur, renversaient l'édifice du final le plus formidable ! L'histoire nous a transmis les noms de ces braves, qui, tour à tour impétueux ou calmes, lançaient une grêle de traits piquans ou recevaient, avec un flegme stoïque, le feu roulant des quolibets et des calembourgs. Suard, sous le nom de l'anonyme de Vaugirard, et l'abbé Arnaud étaient à la tête des gluckistes ; Marmontel, Laharpe, Ginguené, d'Alembert, figuraient parmi les piccinnistes. J.-J. Rousseau ne prit aucune part à cette nouvelle guerre musicale, il était trop vieux et tout-à-fait hors de combat. Grand admirateur de Gluck, il avait publié une dissertation apologétique sur la scène des démons dans *Orphée* ; tout ce qu'il dit de la belle expression, des effets variés de ce morceau sublime est très bien. Mais ce brave Jean-Jacques s'enferre en poussant des cris d'admiration au sujet du *fa dièze*, des voix frappant sur le *sol bémol* de l'orchestre. Il dépense toute sa logique et son éloquence en français, en latin, pour exalter un effet, une dissonnance qui n'a jamais existé. Le résultat déchirant que produit le *non* des furies n'est dû qu'à la dissonance de septième diminuée, et non pas à l'enharmonic du *fa dièze* et du *sol bémol* réunis. La différence du son de ces deux notes est tout-à-fait chimérique : il n'existe que sur le papier, quoi qu'en dise Rousseau. Peut-être aurait-on pu l'obtenir en opposant les instrumens de cuivre aux violons ; mais comme l'exécution des parties divergentes est confiée uniquement aux voix, on n'entend que l'unisson : les chanteurs prennent le ton de l'orchestre, rien ne saurait les en éloigner.

Rousseau venait d'assister à la première représentation d'*Orphée*, on lui demanda ce qu'il pensait de la musique. *J'ai perdu mon Eurydice!* répondit-il chantant cette phrase admirable avec la plus vive émotion.

Le public musicien était dans ces belliqueuses dispositions lorsque *Armide* parut sur la scène, le 23 septembre 1777, et n'obtint qu'un succès douteux. Les lullistes voulaient demander qu'on leur rendît la musique de leur patron dont ils n'étaient privés que depuis douze ans. Il faisait beau temps le lendemain, le jardin du Palais-Royal se remplit d'amateurs ; il y eut de grands débats ; les lullistes, montrant beaucoup d'acharnement, donnèrent de l'inquiétude à Gluck, une cabale terrible

s'organisait pour la seconde représentation. Gluck, pour la conjurer, demanda que l'on jouât sur-le-champ l'*Armide* de Lulli; on n'en fit rien, mais on sut qu'il en avait fait la proposition. La nouvelle *Armide* était affichée, Gluck partit pour Versailles, alla supplier la reine de venir le protéger une seconde fois. Marie-Antoinette eut la bonté de ne pas refuser; le coup fut paré; la présence de la reine intimida la cabale, arrêta les sifflets. Vous voyez que les grands talens avaient besoin alors de recourir aux grands moyens.

Gluck était fort intrigant de sa nature, jaloux à l'excès de toute réputation qui pouvait lui porter ombrage, et très intéressé. On devait jouer à l'Opéra l'*Olympiade*, de Sacchini, traduite en français; la pièce était sue; Gluck arrive de Vienne, fait suspendre les répétitions de l'*Olympiade*, et parvient, à force d'intrigues, à chasser l'œuvre de Sacchini du théâtre qui l'avait adoptée. Le traducteur la porte alors à la Comédie-Italienne, elle y est représentée avec un grand succès; les amateurs trouvent que la mélodie de l'*Olympiade* est plus riche, plus noble, plus franche que celle d'*Armide*. Gluck et ses partisans, furieux de cette préférence, excitent la jalousie des directeurs de l'Opéra, qui, se prévalant de leur privilége, prétendent que la Comédie-Italienne empiète sur les droits de l'Académie royale en jouant des pièces dans lesquelles il y a des chœurs et plus de sept chanteurs en scène. On a recours à l'autorité qui arrête le cours des représentations de l'*Olympiade* quand elle a triomphé pour la quatrième fois. Tout Paris fut révolté de cette indignité; des manœuvres aussi basses jetèrent une grande défaveur sur le musicien allemand que la nation française comblait d'honneurs et récompensait très libéralement.

Gluck témoignait beaucoup d'estime pour la musique de Rameau; était-il sincère? pourquoi pas? un rival enterré ne lui inspirait aucune crainte; vanter ce musicien français, c'était se montrer adroit politique, c'était faire de la nationalité sans danger. Gluck parlait donc avec éloge du chœur de *Castor et Pollux : Que tout gémisse*. Un de ses partisans, qui croyait le flatter, lui dit : « Quelle différence de ce chœur avec celui de votre *Iphigénie en Aulide!* celui-ci nous transporte dans un temple, l'autre est de la musique d'église.

— Il est ce qu'il doit être, reprit Gluck, l'un n'est qu'une

cérémonie religieuse; l'autre est un véritable enterrement : le corps est présent. » Le compositeur qui sent ces nuances a vu dans la musique dramatique ce que nul n'y cherchait avant lui.

Gluck ne jugeait pas Philidor aussi favorablement; il disait, en parlant d'*Ernelinde :* « C'est une montre richement montée, garnie de pierres précieuses, et dont le mouvement ne vaut rien. »

Gluck recevait pour chacun de ses opéras 12,000 livres, et 4,000 livres de gratification. Chaque partition lui était payée 6,000 livres par Deslauriers, marchand de papier de la rue Saint-Honoré qui ne fut jamais marchand de musique; il se bornait à la publication des ouvrages de Gluck. Le débit de ces partitions était prodigieux, je le tiens de Deslauriers ; d'ailleurs les derniers exemplaires tirés attestent que les planches ont fait un service extraordinaire. On ne réduisait point alors les partitions avec accompagnement de piano ; les airs détachés, qui maintenant sont la partie la plus productive d'un opéra, ne s'imprimaient pas séparément. L'éditeur les abandonnait au premier occupant; quelques colporteurs le publiaient sur de très petites feuilles; la mélodie seule figurait sur ces pages que l'on vendait deux sous dans les corridors des théâtres. Mais aussi tous les amateurs achetaient les grandes partitions, deux mille exemplaires d'un opéra de Gluck étaient enlevés lors de la mise en vente au prix de 24 fr., ce qui faisait une rentrée de 48,000 fr. sur lesquels on ne peut assigner que 24,000 fr. de bénéfice pour l'éditeur : les frais de gravure étaient fort élevés alors. Ces partitions, marquées 24 fr., se vendaient 24 fr.; on n'avait pas encore imaginé ces remises qui rendent le prix de la musique illusoire, puisque l'on marque aujourd'hui 24 fr. une œuvre qui sera payée 24, 16, 12, 10, 8, 6 ou 5 fr., selon les qualités de l'acheteur.

Une jeune Alsacienne, arrivant de Manheim, s'adresse à Gluck et le prie de la faire admettre à l'Opéra. Sa voix était belle, sa taille élégante et noble ; sa figure, qui ne plaisait point au premier abord, avait un caractère dramatique, et la débutante donnait des preuves d'une grande intelligence. Gluck la prit sous sa protection et lui confia le petit rôle de Mélisse dans *Armide.* La pauvre femme n'avait qu'une robe noire assez mesquine, un couvre-chef noir, à l'allemande, la coiffait, et

c'est dans ce costume lugubre qu'elle assistait aux répétitions. Les demoiselles de l'Opéra se permettent volontiers des plaisanteries; la nouvelle recrue ne put échapper à leurs attaques, on lui donna le nom de Mme la Ressource. — « Bien! très bien, dit Gluck, cette Mme la Ressource sera bientôt votre ressource.» La débutante avait nom Saint-Huberti. Elle avait joué l'opéra pendant trois ans à Strasbourg. Lemoine, compositeur français, la rencontra à Varsovie, lui donna des leçons et l'engagea à se rendre à Paris. C'était une acquisition bien précieuse pour l'Academie royale; tout ne fut pas profit pour ce théâtre en cette affaire. Lemoine s'appuya du crédit de son élève pour faire jouer ses opéras, et Dieu sait s'ils étaient mauvais!

Gluck avait annoncé qu'*Armide* ferait tourner la tête aux Parisiens, la prédiction ne se vérifia point. Il leur fallut du temps pour comprendre ce bel ouvrage; on s'y accoutuma pourtant; à chaque reprise l'enthousiasme du public acquit de nouvelles forces. Legros et Mlle Levasseur jouèrent les rôles de Renaud et d'Armide. Gluck dit à Larrivée en lui présentant la partie d'Ubalde : « Ce n'est point un rôle que je vous offre, il n'y a qu'un vers, qu'un mot; mais j'ai besoin de vous pour le dire, toute la pièce est dans ce mot. » Larrivée accepta, fut admirable de noblesse, de vigueur et d'éclat, il électrisa l'assemblée, *notre général vous rappelle* vint frapper un coup décisif. Noblesse, dignité, énergie, voix brillante et sonore, déclamation juste et pleine de feu, telles étaient les qualités de Larrivée. Le rôle d'Agamemnon, celui d'Oreste qu'il créa sous les yeux de Gluck, avec l'aide et les conseils de ce grand tragédien, le placèrent au premier rang des virtuoses de notre Académie de Musique.

Je fais, monsieur, beaucoup de cas
De cette science infinie,
Que, malgré votre modestie,
Vous étalez avec fracas
Sur le genre de l'harmonie
Qui convient à nos opéras :
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Armé d'une plume hardie,
Quand vous traitez du haut en bas
Le vengeur de la mélodie,
Vous avez l'air d'un fier-à-bras
Et je trouve que vos débats
Passent, ma foi, la raillerie :
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Votre style est plein d'embarras ;
De vos peintres la litanie,
Sur leurs talens votre fatras,
Sont une vaine rapsodie,
Un orgueilleux galimatias,
Une franche pédanterie :
Et tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Le fameux Gluck, qui, dans vos bras,
Humblement se jette et vous prie,
Avec des tours si délicats
De faire valoir son génie,
Mérite sans doute le pas
Sur les amphions d'Ausonie :
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Un rimeur adressa ces couplets à l'anonyme de Vaugirard. Ils furent attribués à La Harpe, et la riposte de Suard ne se fit pas attendre.

J'ai toujours fait assez de cas
D'une savante symphonie,
D'où résultait une harmonie
Sans effort et sans embarras.
De ces instrumens hauts et bas,
Quand chacun fait bien sa partie,
L'ensemble ne me déplaît pas ;
Mais, ma foi, la harpe m'ennuie.

Chacun a son goût ici bas :
J'aime Gluck et son beau génie,
Et la céleste mélodie
Qu'on entend à ses opéras.
La période et son fatras,
Les cantilènes d'Ausonie,
Pour mon oreille ont peu d'appas :
Et surtout la harpe m'ennuie.

Armide, la Haine, Mélisse, Renaud, Hidraot, Ubalde, le chevalier Danois, furent représentés, par M[mes] Levasseur, Durancy, Saint-Huberti, par Legros, Gélin, Larrivée, Lainez. Le rôle de la Haine était rempli par une basse dans l'*Armide* de Lulli; c'est Larrivée qui l'avait chanté lors de la dernière reprise de cet opéra en 1764.

Antoinette-Cécile Clavel, plus connue sous le nom de Saint-Huberti, la plus célèbre actrice qui ait paru sur le théâtre de l'Opéra, naquit à Toul, vers 1756. Fille d'un ancien militaire, qui ne lui laissa d'autres moyens d'existence qu'une belle voix et des dispositions naturelles pour l'art dramatique, elle fit ses premiers essais en Allemagne, en Pologne, en Prusse. A Berlin, elle épousa, dit-on, un certain chevalier de Croisy, revint en France avec lui, et joua néanmoins pendant trois ans à Strasbourg, sous le nom de M[lle] Clavel. Appelée à Paris, elle débuta dans *Armide;* fit d'abord peu de sensation; et bien qu'elle eût été reçue l'année suivante, son talent, comprimé par les prétentions des actrices qui tenaient les emplois en chef, fut long-temps ignoré; mais Gluck avait su le deviner. M[lle] Saint-Huberti était alors dans l'indigence; ses misérables appointemens suffisaient à peine à l'entretien d'un mari sans état. Elle occupait, dans la rue du Mail, une mansarde, dont un grabat et une malle, servant de chaise, formaient tout le mobilier. Elle apportait d'ailleurs, de la province, des habitudes dont elle eut peine à se défaire. On lui reprochait, avec raison, des gestes trop multipliés, des cris, des mouvemens convulsifs, et surtout un accent allemand, une prononciation vicieuse, qui ne rendait souvent que des sons inarticulés. A force de travail et d'étude, elle parvint à se corriger de ces défauts.

M[lle] Arnould perdait ses avantages dans les opéras de Gluck;

les rôles d'Alceste et d'Armide avaient été donnés à sa rivale; l'intrigue plus encore que la supériorité du talent élevait Mlle Levasseur au premier emploi. Sophie Arnould quitta définitivement le théâtre. Voici ce que dit à ce sujet un journaliste partisan de la vieille psalmodie : « Quelle idée peut-on avoir d'un genre de musique où Mlle Arnould, par exemple, n'est plus la première actrice; où M. Legros perd tous les avantages de sa belle voix, puisqu'il n'y a ni cadence à faire, ni sons prolongés à soutenir; où le récitatif est aussi simple que la parole. Si M. Gluck prend la peine de noter non-seulement les inflexions de la voix, mais encore les longues et les brèves, le mouvement et la durée, n'est-il pas évident que l'actrice n'a plus rien à faire? On a cherché long-temps la raison pour laquelle Mlle Arnould ne brillait pas dans les opéras de M. Gluck; c'est justement parce qu'elle est bonne actrice. C'est parce que, dans la bonne et véritable musique nationale, elle pouvait à son gré abréger ou prolonger les sons de sa voix, suivant que sa manière de sentir l'exigeait, ou même suivant qu'elle était plus ou moins fatiguée. Mais aujourd'hui qu'il s'agit de s'assujétir à la mesure, comme une simple coryphée, qu'a-t-on besoin de son talent? il devient superflu. »

Sophie Arnould avait d'ailleurs perdu le charme ravissant de son organe; le grasseiement qu'il faisait pardonner et que l'actrice n'avait pu corriger devint alors insupportable, elle ne plaisait plus au public. L'abbé Galiani disait alors de la voix de Sophie : « C'est le plus bel asthme que j'aie jamais entendu.» Une attaque d'un autre genre vint frapper vivement la virtuose détrônée. On faisait de la musique dans un appartement du Palais-Royal ayant vue sur le jardin; c'était pendant la nuit, et beaucoup de promeneurs s'étaient arrêtés pour écouter. Sophie chantait un air d'*Iphigénie en Aulide*; tout à coup une voix tonnante, un Stentor, caché dans la foule des promeneurs, fit sonner d'un ton lugubre et solennel ce vers d'*Alceste :*

Caron t'appelle, entends sa voix!

Morte à Vaugirard, en 1803, Sophie Arnould était née à Paris, le 14 février 1744, dans la chambre où l'amiral de Coligny avait été massacré.

Le 27 octobre 1777 les auteurs se réunissent et forment un corps constitué pour contrebalancer le pouvoir des comédiens relativement à la lecture, à la réception des pièces, à l'établissement des droits d'auteur d'après un système régulier. Cette assemblée nomme une commission de quatre membres, Saurin, Marmontel, Sedaine et Beaumarchais, qui prend le titre de *Bureau de législation dramatique*.

La direction de l'Opéra passe entre les mains de Vismes, sous-directeur des fermes; cet entrepreneur et sa compagnie déposent 500,000 fr. dans la caisse de la ville de Paris, dont elle paie la rente. La ville y joint en outre 80,000 fr. par an pour être déchargée de tout : c'est la première subvention que l'Académie royale de Musique ait reçue.

CASTIL-BLAZE.

LE
COMBAT DU POÈTE.

I.

L'heure effeuille en passant sa guirlande fanée ;
Le jour succède au jour et l'année à l'année ;
Le siècle dort en paix sur sa couche d'airain.
Moi, je veille, et j'appelle, et j'écoute et je pleure ;
Mon court espoir s'éteint, ma nuit seule demeure ;
J'attends avec chaque aube un meilleur lendemain.

A l'horizon j'attends une éternelle aurore ,
Et, la palme à la main , sur le mont qui se dore,
Un messager du ciel qui n'arrive jamais.
Sur le sentier, j'attends une vierge inconnue,
Une bonne nouvelle , un signe dans la nue ,
Et, dans mon cœur, celui qui dit : Je suis la paix.

Que faire de mes jours, quand l'ennui les dévore,
Jours filés par la muse , ainsi qu'un lin sonore,
Pour vibrer sous ses doigts au chant de l'univers ?
Tout est muet, les Dieux, les hommes et les choses.
Déjà les rossignols ne fêtent plus les roses,
Et les astres vieillis ont fini leurs concerts.

Voix qui me parliez dans l'orage,
Dites, qu'êtes vous devenus?
Dans mon sein vivez-vous encore ?
Comme un encens qui s'évapore
Sans moi montez-vous vers le ciel ?
Attendez-vous dans ma pensée,
Comme en votre tombe glacée,
L'aurore du jour éternel ?

De la brise effleurant la plage,
De l'astre ému qui parle aux flots
Je ne comprends plus le langage,
Ni des forêts les longs échos.
Les fleurs ne sont plus mes compagnes ;
Aux sources vives des montagnes
Mes rêves ne s'abreuvent plus.
Sous mes pas la terre est muette;
Un souffle aride a sur ma tête
Dispersé les cieux révolus.

Comment s'est éteinte mon ame.
Quand le brasier est encor plein?
Où sont tant de désirs de flamme,
Tisons consumés dans mon sein?
Où sont mes rapides pensées,
Flèches loin du but dispersées,
Qui résonnaient dans mon carquois ;
Et des songes les pieds agiles
Qui dans les carrefours des villes
M'apportaient la plainte des bois?

Où donc es-tu , vague espérance?
Comme autour de l'orme un serpent,
Autour de moi, l'indifférence
Roule ses anneaux en rampant.
J'ai goûté son haleine impure,
Et senti la lente morsure

De son paresseux aiguillon ;
Sur mes lèvres la muse expire ,
Comme la brise qui soupire
Au chaume arraché du sillon.

III.

Il s'est repenti le poëte.
Il a de son ame inquiète
Voulu rallumer le flambeau.
Dans son sein tiède encor la muse est revenue,
Muse aux cheveux trempés des larmes de la nue,
Comme une fille du tombeau.

De leurs sépulcres d'or sont sortis avec elle
Les pensers oubliés qu'un seul regard rappelle,
L'extase au front mourant,
Des jours qui ne sont plus les cuisantes chimères,
Songes, désirs, regrets et délices amères,
Qu'on savoure en pleurant.

L'espérance, à demi, se lève sur sa couche,
Incertaine, étonnée, et son doigt sur sa bouche,
Appelant l'avenir ;
L'image, au fond du cœur, vivante, ensevelie,
Se ranime en sursaut et boit jusqu'à la lie
L'enivrant souvenir.

Ange des chants d'amour, au sein des nuits funèbres,
Dans le muet chaos, remporte mes ténèbres
Avec ton aile d'or.
J'ai reconnu ta voix, et ton vague murmure ;
Voilà ton front de neige, hélas ! et ta blessure
Qui s'ouvre et saigne encor.

Qu'as-tu fait de tes jours passés dans le mystère ?
As-tu revu sans moi le sentier solitaire
Où je baisais tes pas ?
As-tu sans moi, des tours que la brume environne,
Remonté les degrés , et des longs soirs d'automne
Ne te souviens-tu pas ?

Ne te souviens-tu pas de cette heure éternelle
Où je te vis d'abord, de la vide chapelle
Qui balançait son glas,
De l'immense forêt autour de nous émue?
Et du dernier adieu, dans la longue avenue,
Ne te souviens-tu pas?

Ah! de la page impure efface mon blasphême,
Rallume le foyer que j'éteignis moi-même
Sous ma cendre et mes pleurs.
Ramène à mon chevet les pâles insomnies,
Avec le chœur dansant des saintes harmonies,
Et rends-moi mes douleurs.

IV.

De la muse la voix résonne.
Tout renaît, palpite ou frissonne;
L'épi que la vierge moissonne,
Sous sa main reverdit plus beau.
Perle qu'un souffle décolore,
L'étoile au collier de l'aurore
S'enchâsse plus vermeille encore;
La muse a quitté le tombeau.

Ainsi qu'au premier jour du monde,
En souriant, l'aube féconde
A déchiré la nuit profonde,
Et caressé la fleur des bois.
Comme une femme qui s'incline,
Au fond de l'onde cristalline,
La lune au pied de la colline
Se voit pour la première fois.

Pour la première fois, la rose,
Du rossignol qui se repose
Sur sa corolle fraîche-éclose,
A bu les pleurs harmonieux.

Au front du blanc lis qui chancelle
La mouche dorée étincelle.
L'oiseau nouveau-né de son aile
A mesuré les vastes cieux.

Dans l'ame aussi tout recommence ;
Reculant devant sa démence,
Du désespoir la nuit immense
S'est dissipée en blasphémant ;
L'aube a surpris son dernier rêve.
Au soleil nouveau qui se lève,
Les pensers nouveaux pleins de sève
Mûriront éternellement.

V.

Quel souffle désormais flétrira dans son germe
L'espoir au long parfum, qui s'ouvre et se referme
Comme une fleur d'amour éclose dans mon sein ?
Quelle main retiendra, sur les pentes hardies,
Le char des mélodies,
Et les désirs ailés qui dévorent le frein ?

A mes songes passés qu'un songe me renvoie,
Je promets dans mon cœur une éternelle joie,
Et des hymnes sans mots, toujours retentissans.
Chimères, visions, fantômes qu'on renie,
Dans ma longue insomnie
Trouveront un refuge et des cieux caressans.

D'un siècle tortueux qui rampe et que je brave,
La langue de serpent ni la fangeuse bave
Ne vous glaceront plus, colombes, sur mon cœur.
Sans avoir combattu, mon ame prosternée
Sur sa couche fanée
Ne s'endormira pas aux liens du vainqueur.

Ne te souviens-tu pas de cette heure éternelle
Où je te vis d'abord, de la vide chapelle
Qui balançait son glas,
De l'immense forêt autour de nous émue ?
Et du dernier adieu, dans la longue avenue,
Ne te souviens-tu pas ?

Ah ! de la page impure efface mon blasphème.
Rallume le foyer que j'éteignis moi-même
Sous ma cendre et mes pleurs.
Ramène à mon chevet les pâles insomnies,
Avec le chœur dansant des saintes harmonies,
Et rends-moi mes douleurs.

IV.

De la muse la voix résonne.
Tout renaît, palpite ou frissonne ;
L'épi que la vierge moissonne,
Sous sa main reverdit plus beau.
Perle qu'un souffle décolore,
L'étoile au collier de l'aurore
S'enchâsse plus vermeille encore ;
La muse a quitté le tombeau.

Ainsi qu'au premier jour du monde,
En souriant, l'aube féconde
A déchiré la nuit profonde,
Et caressé la fleur des bois.
Comme une femme qui s'incline,
Au fond de l'onde cristalline,
La lune au pied de la colline
Se voit pour la première fois.

Pour la première fois, la rose,
Du rossignol qui se repose
Sur sa corolle fraîche-éclose,
A bu les pleurs harmonieux.

Au front du blanc lis qui chancelle
La mouche dorée étincelle.
L'oiseau nouveau-né de son aile
A mesuré les vastes cieux.

Dans l'ame aussi tout recommence ;
Reculant devant sa démence,
Du désespoir la nuit immense
S'est dissipée en blasphémant ;
L'aube a surpris son dernier rêve.
Au soleil nouveau qui se lève,
Les pensers nouveaux pleins de sève
Mûriront éternellement.

V.

Quel souffle désormais flétrira dans son germe
L'espoir au long parfum, qui s'ouvre et se referme
Comme une fleur d'amour éclose dans mon sein ?
Quelle main retiendra, sur les pentes hardies,
Le char des mélodies,
Et les désirs ailés qui dévorent le frein ?

A mes songes passés qu'un songe me renvoie,
Je promets dans mon cœur une éternelle joie,
Et des hymnes sans mots, toujours retentissans.
Chimères, visions, fantômes qu'on renie,
Dans ma longue insomnie
Trouveront un refuge et des cieux caressans.

D'un siècle tortueux qui rampe et que je brave,
La langue de serpent ni la fangeuse bave
Ne vous glaceront plus, colombes, sur mon cœur.
Sans avoir combattu, mon ame prosternée
Sur sa couche fanée
Ne s'endormira pas aux liens du vainqueur.

Mais un baume divin fermera ma blessure;
Par le sentier des bois, je fuirai la souillure
Que chacun de nos jours s'imprime sur le front.
D'un mot, je briserai ma dure servitude,
Et dans ma solitude,
Comme un troupeau choisi, les Odes me suivront.

En luttant j'ai senti, quand même il me terrasse,
Le monde chanceler sous sa vide cuirasse ;
Mes rêves sont plus vrais que son masque ébloui.
Dans mon flanc j'ai rompu sa flèche envenimée ;
Et comme une fumée,
Devant mes visions, il s'est évanoui.

VI.

Oui, le combat est clos; et déjà le poète,
Ardent au pugilat, ainsi qu'un jeune athlète,
A baigné son esprit en sa sueur de sang.
Siècle de peu de foi, dans ta nuit qui s'adore
Il te défie encore,
Dût le dard à la fin lui rester dans le flanc.

Ainsi deux Étrangers, au chemin de Judée,
La face de sueur et de sang inondée,
Corps à corps ont lutté dans une nuit d'horreur.
Chacun d'eux, à son tour, au bord du précipice,
Recule, avance, glisse ;
Les ténèbres ont vu sourire le vainqueur.

Et, Jacob, au matin, se traînant hors d'haleine,
Dans le torrent d'Edom, ne suivait plus qu'à peine
Ses grands bœufs indolens et les pas des agneaux.
Il attendait encor la brebis infidèle,
Quand déjà d'un coup d'aile,
L'ange le provoquait à des combats nouveaux.

EDGAR QUINET.

LES
GENS DE LETTRES
ET
LES GENS DU MONDE.

Mistriss Eckerley brillait dans les cercles de Londres vers la fin du XVIIIe siècle. Bien qu'elle soit restée à peu près inconnue en France, on ne peut lui refuser beaucoup d'esprit. Elle a été l'amie de Walpole et de Gray, et doit être regardée comme la fondatrice, en Angleterre, de la fameuse coterie des *Bas-bleus*. Mistriss Eckerley a dit : « Les poètes devraient demeurer invisibles. » Ce qu'on va lire pourrait être dédié à mistriss Eckerley, car on n'y trouvera guère que le développement de sa pensée.

Mais, hélas! n'a-t-on pas vu de notre temps les réfugiés du vieil Etna littéraire jeter feu et flammes contre certaines dédicaces qui les cajolaient au fond et ne compromettaient que les secrets de leur amour-propre? Aujourd'hui, à moins de se détester, on ne se dédie rien. A quoi bon? Autrefois, une dédicace rapportait quelque chose : un couvert à l'hôtel de Mme de Bezenval, ou bien un coup d'épaule vers l'Académie. Les lettres n'ont pas à se plaindre de la France. Nous avons eu les siècles de

Charlemagne, de Charles-le-Sage, de François Ier et de Louis XIV ; reste à savoir pourtant si les Médicis, feudataires du temps des croisades, avaient beaucoup de goût pour le sire de Joinville et sa postérité. Mais ce qui est clair, c'est que, depuis que les écrivains ont cherché à se passer de surintendans et à secouer le joug de la dédicace, les petits-fils de leurs ci-devant amphitryons semblent leur en garder rancune. Ces derniers ont sur le cœur les dîners qu'on ne leur prend plus. De là, dans quelques cercles actuels, une querelle assez vive qui sépare les uns et les autres, et que l'on pourrait appeler : *la guerre des gens du monde et des gens de lettres.*

D'abord la définition nous arrête. — Qu'appelez-vous : *homme du monde* ? qu'appelez-vous : *homme de lettres ?...* Quant à l'homme de lettres, nous nous contenterons de la définition de Shakspeare: « Le poète est de tous les bouffons le plus mal payé. » Nous rangerons ensuite parmi les gens du monde tout ce qui n'est pas homme de lettres ; nous accorderons encore qu'on a droit au titre d'*homme du monde*, quand on a une voiture à deux chevaux, par exemple ; de même qu'on a droit au titre d'*homme de lettres*, quand on a traduit en vers blancs la première satire de Juvénal: « *Semper ego auditor tantùm.* » La désignation est ici vague et indécise, comme celle des jeunes femmes, des diplomates et des bons écuyers. Le mieux est de ne s'en remettre qu'à son propre instinct, et d'estimer chaque puissance pour ce qu'elle vaut et sans chiffres.

Dans le temps où les grands seigneurs avaient triple et haute main sur les affaires et plaisirs, que ne disait-on pas sur leur compte ? Le tiers-état les déchirait à belles dents, chose toute simple. En France, on n'attaque que ceux que l'on craint. Mercier appelait les gentilshommes de son époque *des loups sans queue.* Peu à peu, cependant, les chansons, les épigrammes et les pamphlets ont disparu. Sous la restauration, il est même devenu possible d'être riche et noble sans être chansonné et sans avoir à ses trousses une suite d'aboyeurs littéraires. A force de cris et de concessions la finance et la roture ont franchement tendu la main à la noblesse ; cette dernière leur a tourné le dos, et les romanciers anglais et français se sont mis depuis à asseoir l'aristocratie sur le trône du grand esprit et du vrai goût en toute chose.

Qui eût jamais dit pourtant que ces pamphlets contre les grands devaient finir par retomber sur ceux mêmes qui les écrivaient? Entrez aujourd'hui dans le premier salon venu : après avoir été successivement administratif, rural, industriel et parlementaire, il est impossible que tôt ou tard l'entretien ne devienne pas littéraire. C'est en général l'effet des bougies qui baissent. Ensuite, la présence des femmes rend cette diversion nécessaire. Ce qu'on a dit sur le Régent, sur Richelieu, sur M. de Maurepas ou sur M. de Calonne, n'est rien auprès de ce qu'on raconte des écrivains modernes. Heureux, lorsqu'on les traite en grands seigneurs sous le rapport des médisances et en laquais pour les manières. On les persiffle d'ailleurs en termes très élégans. En fait de balourdises et d'erreurs matérielles, il n'est rien qu'on ne leur prête. Avouez, mesdames, qu'une des plus précieuses qualités d'un homme aimable est de vous peindre en ridicule ces écrivains qui vous procurent parfois une ou deux heures d'émotion. Le cœur humain est ainsi fait. Nous nous vengeons de ceux qui nous amusent.

Causer littérature a du reste quelque chose de si gothique et de si provincial, qu'à Paris on cherche habituellement à s'en dispenser par tous les moyens possibles. C'est en général du milieu d'une question d'ornithologie ou d'une dissertation sur *l'Art d'empailler les oiseaux*, par Chartain, qu'on entend s'envoler par hasard un nom d'écrivain, comme: *La Bruyère*, *Jean-Jacques* ou *La Rochefoucault*. La glace est rompue. Pourtant le maître de la maison, qui ne veut pas que la conversation prenne trop vite un tour *pont-neuf*, la retient longtemps sur les généralités des moralistes et des philosophes. Il s'échappe pour un instant et va dans sa bibliothèque repasser une page des *Éloges* de Champfort qu'il a méditée le matin. Ceci lui fournit quelques phrases toutes faites sur Lafontaine. C'est à qui flagornera, au lieu de les comprendre, les gloires éternelles du XVIIe siècle. Tant de gens vénèrent les bons auteurs comme de vieux arbres, parce qu'ils jettent de l'ombre sur ce qu'on a fait depuis! Un mot sur *Zaïre;* quelqu'un cite *l'Encyclopédie* qu'il n'a pas lue. Un mot sur *Candide ;* on récite *le Constitutionnel* du matin. C'est après tous ces préambules, que nous abrégeons, qu'une femme d'esprit se risque enfin à prononcer, en riant aux larmes, et en s'excusant

auprès de ses voisins, le nom d'un auteur contemporain.

Alors ce sont des saillies et des traits de pédanterie que l'hôtel de Rambouillet aurait enviés. « Je ne savais même pas que ces *messieurs* existassent, » répètent en chœur les hommes en grossissant la voix. Les têtes se montent; la question de mérite est bien vite résolue : « Convenez qu'on n'écrivait pas ainsi du temps de Voltaire... Fénelon a-t-il jamais dit?... J'ai lu dans LaHarpe, etc....»

Puis, viennent les anecdotes. On ne vous laisse courir après la gloire qu'à la condition de vous rendre grotesque. Trouvez donc des trophées sans expiation. Dieu nous garde toutefois de vouloir exagérer le *sans-gêne* avec lequel les fils de bourgeois ou de notaires dissèquent les productions du jour! Qui ne sait qu'à Paris une réputation littéraire saute comme un bouchon d'eau de Seltz! La censure de certaines ames est un certificat d'estime. Rien ne se concilie d'ailleurs avec l'estomac comme la haine, et le dédain est une fonction digestive. Un député n'acquitte guère sa carte de restaurant, sans s'être servi à lui-même toute la littérature moderne en holocauste, c'est-à-dire à la brochette. Après tout, lequel vaut mieux d'être immolé et commenté dix fois par jour, à quatre services, ou bien de se voir admiré (culinairement parlant) comme tels écrivains hygiéniques et complices du racahout et du salep.

Pascal a dit : « Se moquer de la philosophie, c'est déjà philosopher. » Cette pensée s'applique aux lettres. Il existe une portion de levain littéraire chez tout gentilhomme ou tout homme riche à même de goûter pleinement les mille plaisirs que l'argent procure, tels que voyages, réunions, chevaux, amours, peintures, etc...... Il vient même un âge où ce gentilhomme trouve toutes les femmes laides ou médiocres, les meilleurs chevaux lui sont fatigans et rétifs; de plus, il connaît à fond le genre et les ressources de ce qu'on appelle en France un homme d'esprit; il a fait deux fois le voyage d'Italie et d'Espagne, une fois celui de Constantinople, il connaît l'Egypte; il a de plus la mémoire pleine de tous les pàysages et points de vue de l'Écosse, de la Suisse, de la Toscane et de la Touraine.

Que faire alors? Il est tout simple qu'un esprit naturellement raffiné se porte vers la lecture. Peu à peu même, il contracte des goûts et des velléités littéraires. Un homme de cin-

quante à soixante ans riche et blasé, nourri des œuvres de Voltaire et d'Helvétius, est et doit être implacable pour les écrivains de son temps. Au coin de son feu et sur l'écume de son chocolat, il a fait lui-même plus de dix plans d'histoire universelle, l'équivalant du *Dictionnaire Pilosophique*, et peut-être cinq à six romans qu'il croit aussi bons que *Marianne*. Toutefois il n'a jamais rien écrit : et pourquoi ? Pour mille raisons : ayant beaucoup voyagé et la gestion de ses biens l'ayant toujours absorbé, il ne pouvait guère songer sérieusement à prendre une plume et à mettre ses idées sur le papier. Il risquait d'abord de se rendre ridicule ax yeux des autres riches, et puis de se donner la migraine et plus tard l'apoplexie.

Nous sommes bien loin de supposer que cet homme sera sans esprit : il est même probable que, s'il se fût donné la peine d'écrire, il eût eu le mérite de tel écrivain du second ordre, il eût valu Marmontel ou Linguet. Mais passant chaque jour cinq ou six heures dans sa bibliothèque, il aura la mémoire bien garnie de faits et de dates. Ouvrant un livre moderne ou un journal, il tombera tout de suite sur quelque grosse faute. Il y verra, par exemple, que Richelieu était ministre de Louis XIV; ou bien il découvrira qu'un romancier a dit : « Les *demoiselles* de M. le marquis, au lieu des *filles* de monsieur le marquis. »

Une pareille découverte causera plus de bien-être réel à cet homme que s'il lisait pour la première fois *la Princesse de Babylone*. A table, il se frottera gaiement les mains, et appliquera indifféremment à toute la galerie de ses contemporains les épithètes d'*ignorans* et de *cuistres*. Pour des motifs, dont le moins grave serait celui d'incapacité, cet homme n'a jamais écrit ; comment veut-on qu'il ne nourrisse pas un peu de fiel, de jalousie, contre ceux qui occupent une position de jour en jour plus influente ? « Les journalistes sont des.... » (je n'ose pas écrire l'épithète), s'écrie-t-il tous les jours, cependant il reçoit quatre ou cinq journaux. Ces journaux l'aiguillonnent, le piquent, le cajolent, l'épouvantent tour à tour ; il s'en venge sur les auteurs. « *Les gens de lettres ne sont pas reçus.* » Cet axiome a été posé par un des apôtres du culte doctrinaire, qui avait passé par les colonnes d'un journal pour parvenir au conseil-d'état. « *Comme il faut pour un journaliste* » est une vérité également admise dans un monde qui pose

en règle de conduite l'indifférence préméditée. L'amour-propre des journalistes devrait, dit-on, y trouver son compte. Il en est parmi eux pourtant qui préfèrent ne point accepter cette excommunication glorifiante au prix des priviléges de grace que la bonne compagnie abjurerait à leur profit. Ils demandent si la présence d'un apostat ou d'un profane doit entraîner l'avilissement de tout un sacerdoce? Les travers d'un homme spirituel feront-ils jamais le procès de l'esprit?

Ainsi, nous voyons que, par des raisons de doctrine, de dépit et de froissement, l'homme spirituel, d'un âge mûr, devra être l'adversaire naturel de tout écrivain qui ose imprimer depuis Voltaire. Il existe un conte espagnol, dans lequel un certain Gonzalès Puerta est placé, par le génie Alcidone, au milieu d'un grand festin auquel assistent tous les grands d'Espagne. Chaque convive a devant lui un couvert d'or, à l'exception d'un vieux laboureur placé au bout de la table, et qui se sert d'un couvert d'étain. Or, Gonzalès Puerta ne convoite aucun des couverts d'or, et ne demande au génie Alcidone que le couvert d'étain du laboureur, le seul qui ne peut lui être accordé. Tels sont les gens riches à l'égard des gens de lettres : ils envient même ce blason douteux; ils désirent surtout le couvert d'étain du laboureur, comme Gonzalès Puerta chez le roi Rodrigue. Ensuite, toujours cette opinion : Les idées ne sont qu'un fruit de la richesse. Une idée neuve, émanée des rangs inférieurs, tourmente nécessairement: il arrive souvent, comme a dit Beaumarchais, qu'elle se croise avec une partie de plaisir. De là vient l'habitude de molester ces idées dans la personne de leurs pères adoptifs. La double question du « *je ferais beaucoup mieux !* » ou du « *pourquoi fait-il?* » se traduit par la mauvaise humeur et l'acharnement des lecteurs relevés, qui, ayant tous les marche-pied, coussins, aises et bien-êtres de la vie riche et commode, s'irritent de ne pouvoir reposer aussi leur tête sur l'oreiller de la gloriole littéraire.

Mais, si nous supposons un peu d'acrimonie de la part des gens spirituels, qui n'ont contre eux que la raideur particulière à la richesse ou aux fonctions politiques, que deviendra ce sentiment chez ceux qui ont plus d'élégance que d'esprit, trop entiers dans la jouissance de ce qu'ils possèdent, pour pactiser avec la part d'intelligence qui leur manque?

Supposons le marquis Jules.... très jeune, très effilé; pâle, maître de sa fortune, parlant anglais et italien avec facilité, figurant, à la suite du nom de ses chevaux, sur le programme de toutes les courses. Par sa figure, sa fortune et l'éclat de quelques duels, le marquis Jules.... croit posséder et possède effectivement tout ce qui, dans un cercle, doit piquer la curiosité des femmes.

Il existe cependant quelque chose de plus piquant que sa personne, c'est un roman nouveau qui, dit-on, peint au vif les ridicules de Mme de *** ou un article de journal très virulent dont tout Paris s'occupe, que tout le monde veut lire à commencer par les plus jolies femmes du cercle. Il est impossible qu'en jetant un coup d'œil sur lui-même et en résumant ses avantages, le marquis Jules ne se dise pas : « Je vaux mieux que cela, » et ne maudisse pas ce livre ou ce feuilleton qui se place impertinemment à travers ses succès.

Que sera-ce donc lorsqu'une femme, dont il s'occupe assidument, montrera une envie, mais une envie démesurée, de connaître l'auteur de ce livre dont on parle? « Est-il gras? est-il petit? a-t-il plus ou moins d'esprit que son livre? est-ce un homme élégant, ou bien est-ce un bon homme?

« *C'est un crétin*, » répondra aussitôt le marquis... le doigt sur le camée de son jabot. A coup sûr, il agit ainsi de bonne guerre. Ensuite, que ne dira-t-il pas sur la tournure et les manières de l'écrivain que cette femme désire connaître. Les seigneurs anglais définissaient Pope, « un point d'interrogation. » Cette définition va à tous les gens de lettres. Dans le cas où une femme distinguée viendrait à s'occuper sérieusement de l'un de ces pauvres diables, elle est déclarée de mauvais goût. On peut répondre à un duel par un autre duel, à de beaux chevaux par de beaux chevaux, à une saillie par un bouquet de violettes; mais à un homme qui se recommande par un beau livre, que lui opposer?

Il est donc essentiel de tout lui contester, langage, politesse. On doit ruiner d'avance les conquêtes qu'il pourrait faire, l'attaquer à la fois dans ses œuvres et ses habits. Que voulez-vous? Il faut se maintenir. Aussi voit-on beaucoup de femmes plus jolies, sans doute, que courageuses, s'enfermer chez elles le matin avec la dépouille du cabinet de lecture voisin, dévorer ces

pages que les profanations de vingt femmes de chambre n'ont pu déshériter de toute fraîcheur, et le soir, immoler volontiers leurs émotions aux sarcasmes de leurs cavaliers-servans, permettre qu'on les courtise aux dépens de leur goût, sacrifier la sincérité du cœur au salut de leur coquetterie. Ceci serait assez cruel si on y regardait de près.

Les gens de lettres n'auront donc pas d'ennemi plus naturel que le marquis Jules.... ou pour nous servir d'une acception plus générale, que *l'élégante poupée* qui ne peut se résoudre à reconnaître que l'argent donne tout dans ce monde, excepté une chose, la puissance d'écrire un roman comme *Tom-Jones* ou des pièces comme celles de Marivaux. Il se cabre contre cette idée, il s'y butte et s'écrie « Ces hommes qui se mêlent d'écrire n'ont absolument rien de ce que je possède; donc, si je me mêlais d'écrire, je leur serais décidément supérieur, puisqu'à mérite égal j'aurais encore pour moi mes terres, mes écuries, mes chiens et ma tournure. » Raisonnement qui, d'ailleurs, paraît plausible à beaucoup de femmes distinguées.

Tout homme qui a de l'argent s'habitue peu à peu à ne rien trouver d'impossible et à ne se rien refuser. Monneret, fameux dentiste du XVIIIe siècle, s'accusait modestement de composer, dans le peu d'intervalle que lui laissait sa clintelle, des *Maximes de La Rochefoucault.*

On sait que le poète Santeuil est mort pour avoir avalé un verre de vin de Champagne rempli de tabac que le prince de Condé lui fit prendre après dîner. De pareils jeux avec les gens de lettres ne seraient plus permis dans notre temps.

Mais tout est suivant l'époque. Aujourd'hui, c'est un sujet de dérision intarissable à l'angle de certains carrefours du bois de Boulogne que le ton et les manières des chefs de la littérature moderne. C'est à qui les entraînera dans des positions burlesques; on veut les avoir à dîner, à titre d'intermèdes: « Gauche comme un romancier, » est une sentence admise. On est clément cependant pour tous les autres métiers, tailleurs, selliers, vétérinaires ou maquignons; les écrivains seuls ont le pouvoir d'attirer la foudre. Que leurs prétentions dépassent ou non leur style et leurs idées, on les considère comme des êtres malheureux, disgraciés du côté de l'équitation, expiant leurs romans par des chutes de cheval, comptant leurs succès

par des culbutes et des ruades, victimes de cavalcades et de soupers.

N'a-t-on pas vu, dans un certain cercle, un écrivain en vogue congédié en bonne forme pour cause d'infériorité mentale et de *crétinisme?* Ce fait s'est passé dernièrement : alors, s'il arrivait qu'une dame avouât avoir trouvé quelque plaisir à lire cet écrivain, chaque membre avait le droit de dire en s'appuyant sur un fait : —*L'homme* est le plus bête de la terre. — *Bête*, vous voulez dire emprunté, maladroit, disant ce qu'il faut taire, et taisant ce qu'il faut dire.... —Non pas, *bête* dans toute l'acception du mot, si bête que nous l'avons écarté de notre cercle et envoyé aux *Incurables.* » On a dit depuis de cet écrivain : « Pour être un sot décidé, il ne lui manquait que d'avoir encore plus d'esprit dans ses livres. »

Nous avons vu que dans certaines conditions d'âge et d'existence tout homme bien né était nécessairement homme de lettres sur quelques points, homme de lettres honorifique, intraitable, voulant toucher le revenu des livres qu'il aurait pu composer, poursuivi par les remords d'avoir dépensé toute son énergie en projets d'ouvrages, en plaisirs, ou en conversations.

Les femmes ont aussi leurs tentations et leur âge pour les lettres. La crise littéraire se développe ordinairement pour elles de quarante à cinquante ans. Elle est annoncée par des rides presque imperceptibles, de fausses dents et des papillotes apocryphes. Jouvence est pour elles parente de Castalie. Il existe, dans une certaine église de Paris, une sainte, la patronne des beautés qui s'éclipsent. Cette sainte n'est jamais invoquée en vain, aussi le tronc de sa chapelle est-il toujours garni. Ce n'est ni sainte Thérèse, ni sainte Agathe; c'est sainte Araminthe, vierge un peu païenne, couronnée d'immortelles et de lauriers surannés, qui a pour chapelet des médailles académiques, et pour missel une reliure d'almanachs.

Sainte Araminthe ne rajeunit pas, mais elle préserve, elle diminue le nombre des rides. Une femme à la mode voyait avec effroi s'approcher l'époque où elle allait être rangée parmi les physionomies sénatoriales; tout à coup elle s'échappe, et reparaît avec une auréole d'esprit qui la sauve. Elle se retranche sous la dentelle d'un roman ou d'une pièce de théâtre. Elle a conquis un de ces âges jésuitiques, intraduisibles, où les re-

gards les plus subtils ne peuvent découvrir qu'un peu d'encre aux doigts, beaucoup de rouge au visage, le tout relié en satin, rayonnant de vélin, d'*illustrations* et de vignettes.

Aux yeux de bien des gens, la littérature est une seconde jeunesse; ils pardonnent une année par chapitre; une scène de comédie efface une ride. Mais si le monde perd à cela quelques laideurs proprement dites et quelques rechignemens, il arrive aussi souvent que les gens de lettres pâtissent de la création de ces boudoirs littéraires.

C'est toujours pour eux qu'on réserve les prémisses du manuscrit. Tout le temporel de l'ouvrage roule sur eux. On les fait séides d'avance de peur de les avoir pour juges. On les enrôle dans le succès, on leur extorque des sourires. Ensuite, si le fantôme d'une critique ose se montrer quelque part, si une gazette s'avise de manquer de respect à l'ouvrage, ce sont des plaintes, des reproches sans fin. Le malheureux parrain du livre est soumis à une inquisition quotidienne. On étudie ses gestes, on interprète ses sourires. Non-seulement il aurait pu conjurer la malveillance; mais qui sait? il en est peut-être le complice ou l'instigateur. La jalousie, l'inconvenance, la haine, la médisance, le manque de goût, les quinze ou vingt péchés capitaux de la littérature contemporaine, lui sont imputés à la fois, et le refrain des mères, grand'mères, nièces, filleules, oncles et cousines du roman ou du recueil de vers est toujours : « Quels personnages intraitables, faux, bizarres, que ces gens de lettres d'à présent! Quelles mœurs! Quel ton! Quels rapports! Par où les prendre? N'a-t-on pas raison de n'admettre que leurs livres dans les salons, et de laisser leurs personnes dans l'antichambre? » Ici, comme dans d'autres circonstances, on voit que les gens de lettres paient pour les torts réels ou imaginaires de la littérature à l'égard des gens du monde.

Aujourd'hui, le tableau change, une transaction paraît s'opérer entre les deux partis. Un homme riche, ou pour conserver notre première expression, un *homme du monde* se décide à poursuivre ouvertement les chances du bel esprit.

Dieu nous garde de rétorquer ici l'objection: de dire que si la littérature frappe ses desservans d'une sorte d'incapacité mondaine, la gloire de l'homme du monde est pour la même rai-

son à peu près inconciliable avec la pratique littéraire. Loin de nous cette pensée. Au besoin, d'ailleurs, l'exemple du président de Montesquieu, d'Helvétius, de Beaumarchais, de Buffon, et tant d'exceptions vivantes, nous réfuteraient.

Néanmoins ne peut-on pas dire que la vie heureuse et brillante d'un gentilhomme ou d'un financier est une mauvaise préparation au travail du penseur ou du poète? Qu'un homme riche, élégant et noble, se décide à composer à quarante ans, il le peut sans doute, et il est même probable que ses productions plairont, ne fût-ce qu'aux échos de ses salons. Mais ne retrouvera-t-on pas toujours dans ces écrits de gentilshommes quelque chose de négligé et de guindé tout à la fois, qui rappellera les symphonies d'amateurs. Soit qu'il faille avoir été plié de bonne heure au style, soit que certaines passions subalternes complètent seules une organisation poétique, l'homme riche manquera généralement de quelques données principales. Quoi qu'il fasse, il restera Mécène. Il sera condamné, comme dit Diderot, « à commander, durant sa digestion, du sublime à un poète, ou des découvertes à un savant. »

« Monsieur de ***, écrivait un auteur du dix-huitième siècle, m'a envoyé une comédie à examiner; je ne sais si c'est que je l'ai regardée à travers les immenses revenus de M. de ***, mais elle m'a semblé passablement jolie. Le langage est noble et claire et la tournure des scènes assez agréable. Pourtant, je ne sais pourquoi l'ensemble m'a laissé très froid. Dieu seul et Mélanthe savent quelle est cette chose qui manque à la pièce, qui fait qu'elle languit, qu'elle semble n'avoir ni nœud, ni ressorts, et qu'en définitive on sort de là tranquille et le cerveau vide, comme après une course sans but ou un méchant dîner. »

Cette lettre est de Lesage, et ce qui était vrai de son temps l'est encore du nôtre, à savoir : que certains écrivains du monde auraient besoin, pour réchauffer leurs écrits, d'inviter leurs lecteurs à leur table, et, encore, à condition que leurs livres n'y paraîtraient pas même comme hors-d'œuvre.

— Eh quoi! s'écriera M. de ***, mes livres ne sont-ils pas d'une politesse et d'une pureté remarquables? Parlait-on autrement à cour de Louis XIV? Où trouver des sentimens plus fins, plus élevés que ceux-là? Ces remarques ne sont-elles pas dignes de La Bruyère? Et, cependant, le public me dédaigne

ou me laisse devenir le favori de quelque cercle bien exclusif du faubourg Saint-Germain. Je n'obtiens que la popularité de l'Eucologe, mon piédestal est un bénitier. Voyez, cependant, messieurs tels et tels qu'on lit, qu'on cite avec leur style boursouflé, leurs allures ultra-bourgeoises, leur imagination de comptoir parfumée de muscade, gens qui parlent le langage de la bonne compagnie dans le genre de nos perruquiers, sans même avoir écouté aux portes.

— Eh oui! sans doute, répond le public, nous avons tort de négliger des écrits à cause des qualités qu'ils n'ont pas. Mais imaginez un cheval dont le poil serait bien luisant, la croupe arrondie, la crinière et la queue superbes, et qui serait incapable de trotter. Ces chevaux-là ne sont beaux qu'au repos, comme certains livres qu'on admire, mais qu'on ne lit pas. Oui, sans doute, ces gens ont le cachet plébéien; c'est par là, peut-être, qu'ils rachètent leur verve. Un lord disait qu'en devenant éloquent, il se faisait nécessairement roturier. Vous, quand vous composiez ce chapitre, vous aviez devant les yeux Mme de***, si fine et si susceptible; vous disiez : « Que pensera de cette idée tel cercle, qui doit avoir une opinion contraire? » ou bien : « L'amiral sympathisera-t-il avec cette phrase? la maréchale approuvera-t-elle cette critique? » Que voulez-vous? un livre qui n'est que l'épilogue d'une existence de visites, de convenances, d'égards et de révérences, n'est souvent pas un livre. Il est parfait gentilhomme, le savoir-vivre brille dans les détails; rien n'y choque, mais aussi rien n'y émeut. Pure littérature de politesse. C'est comme l'essence de la bonne compagnie; comme elle, il voile hypocritement certains détails, il déguise tous les sentimens brusques qui font porter trop vivement le sang au cerveau.

Or, voilà ce qu'un homme du monde ne comprend pas, et ne pardonne guère aux gens de lettres. Comment se fait-il que lui, homme puissant et au-dessus de tous les intérêts vulgaires, s'étant donné la peine d'écrire un livre, n'obtienne pas un de ces triomphes politiques et féodaux qui remplaceraient à la rigueur les anciennes obligations de serfs à vilains?

Loin d'être officieux et de profiter de leur position conciliatrice entre le monde et la littérature, les gens du monde devenus écrivains tendent souvent à envenimer la querelle. C'est

pour eux d'abord un moyen d'immoler la concurrence; ensuite, comment résister à l'homme qui joint au mérite d'imprimer celui d'une existence à peu près irréprochable? Il faut dire aussi que la littérature a joué plus d'un mauvais tour en province, ou même à Paris aux gens riches qui ont cherché à s'y adonner.

Tout le monde a entendu parler des transactions onéreuses qu'imposèrent à M. d'A... ses débuts littéraires. On sait que les éditions de ses premiers ouvrages s'écoulaient en une matinée, et toujours grace à certaines précautions conjugales. Les caves et les celliers de plus d'un grand hôtel se sont trouvés ainsi dépositaires du génie de leurs maîtres, attesté par l'édition complète d'un poème didactique ou d'une tragédie inédite, rangés pêle-mêle avec les fruits marinés, le clos vougeot et le chambertin.

Comme exemple des sacrifices que la littérature impose, on ne peut rien citer de mieux que l'aventure du général M..; nous ne le désignerons que par cette initiale. Le général M... fut bien connu, au commencement de la restauration, pour l'espèce d'acharnement littéraire qui s'était inopinément emparé de lui à la sortie du service.

Le général M... avait soixante ans passés lorsqu'il se mit à écrire : il avouait, lorsqu'il était de bonne humeur, avoir eu une éducation fort négligée. Il habitait, entre Tarare et Lyon, la belle terre de Mallefond. Bien des gens se souviendront d'y avoir vu la société la mieux choisie. Désaugiers venait fort souvent à Mallefond, ainsi que plusieurs académiciens, attirés par l'excellent gibier que fournissaient les environs.

La fin de l'année 1817 fut mémorable à Mallefond. Le général avait enfin mis la dernière main à une tragédie à laqnelle il travaillait depuis dix ans (*Furius Camillus*). Ce jour-là fut une fête; il y eut grand dîner. Le général (nous n'exagérons pas) s'était arrangé pour que *Furius Camillus* fût achevé juste le jour de sa fête, à la *Saint-Pierre*.

Pendant le repas, les habitans du pays ne cessèrent de tirer des pétards sous les fenêtres, et au dessert on vit paraître le cuisinier en chef, en grand costume, qui remit au général un bouquet de lilas au nom de l'office, et déposa en même temps sur la table une pièce de pâtisserie qui représentait le Capitole;

le couvercle fut soulevé gravement par un coq à la patte duquel on avait attaché un énorme rouleau de papier. Ceci était une invention du secrétaire du général, qui, sachant que son maître avait l'intention de lire *Furius Camillus* à ses convives, avait voulu que le coq gaulois vînt offrir au général le manuscrit de sa tragédie; mais comme le coq était mal dressé, et ne se pressait pas d'apporter le rouleau de papier, le général, qui n'était pas patient, fit signe à Désaugiers de lui donner le manuscrit. On délivra le coq gaulois, et on enleva le capitole.

Furius Camillus commença. Pendant toute la lecture, les filles et les gendres du général furent au supplice. L'alignement des alexandrins n'était pas toujours bien exact. Les convives se tenaient à quatre. On applaudit cependant; le bon général attendri essuya ses paupières, et assura qu'il écrirait le lendemain au Théâtre-Français pour demander une lecture.

Les comédiens français étaient fiers encore dans ce temps-là. Ils répondirent au secrétaire du général qu'ils avaient déjà dans leurs cartons sept tragédies sur *Furius Camillus*, ce qui rendait superflue la réception d'une huitième. Le général ne se découragea pas, et déclara qu'au lieu de se transporter à Paris, *Furius Camillus* en serait quitte pour être représenté à Lyon.

— A Lyon! lui dirent aussitôt ses amis et ses parens, qui redoutaient le parterre lyonnais, naturellement un peu brutal; mais songez donc que vous serez écorché vif; ces acteurs de province, qui ne jouent passablement que par tradition, ne seront jamais de force à créer des rôles...

— Je ne partage pas vos craintes, reprenait le général; on se méfie trop des acteurs de province. J'ai Belpré qui jouera parfaitement Camille. (L'acteur Belpré a depuis débuté à Paris au second Théâtre-Français). Quant aux autres rôles, j'y tiens moins, et il suffira, pour les remplir, de quelques comédiens de bonne volonté. Je veux prouver, moi, au public de Paris, qu'il n'a pas seul le privilége des bons ouvrages, et que le goût de la bonne littérature existe aussi en province.

Quand une fois le général avait une idée en tête, il n'était guère facile de l'en détourner. Le directeur du théâtre de Lyon

était homme d'esprit. (Depuis, il a écrit pour le théâtre.) Nous lui conserverons le nom de *Rozecourt*, qu'il avait pris dans ce temps-là. L'arrivée du général M...et de son *Furius Camillus* fut une bonne fortune pour M. Rozecourt, qui comprit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de cette aubaine. Sa troupe mourait de faim à la lettre. Non-seulement il reçut la pièce avec empressement, mais il s'engagea même à la faire représenter sous peu de jours, moyennant quelques petites conditions pécuniaires glissées à l'oreille du général.

Nous avons dit que les gens du monde avaient tort, en se faisant écrivains, de médire du métier avec plus d'acharnement que les écrivains eux-mêmes. Pourtant, nous n'avons pas prétendu blâmer l'homme riche possédé de la manie de se faire imprimer ou de se voir jouer, qui se passe cette fantaisie pour son argent.

Ainsi raisonna le général. Il se dit : « J'ai l'à, de mes dernières ventes de bois, mille louis qui ne font rien ; autant les employer à faire jouer ma pièce, puisque aussi bien maintenant le séjour de Paris m'est nuisible et que les voyages me fatiguent. »

Les représentations de *Furius Camillus* coûtèrent, en effet, mille louis, plus quelques cadeaux qu'il fallut faire aux principaux acteurs, à Belpré et à M. Rozecourt lui-même. Chaque fois qu'on représentait la pièce, le directeur avait soin de faire remettre au général M.... un mémoire de tous les frais de décors, de luminaire et de claque, bien qu'alors cette industrie ne fût pas encore perfectionnée comme aujourd'hui. Si *Furius Camillus* eût eu seulement autant de représentations que *Sylla*, la fortune du général aurait pu se trouver fort endommagée.

Tout alla bien pendant les cinq premières représentations. Le général payait comptant et paraissait satisfait, jusqu'au jour où il lui revint que le public de Lyon s'égayait à ses dépens. On disait dans toute la ville que Rozecourt profitait de la crédulité de l'auteur pour faire payer double et triple une troupe et des décors qui ne valaient absolument rien. Enfin, sur la place des Terreaux, les élèves de l'École vétérinaire avaient proposé de jeter un billet sur la scène, pour demander que les spectateurs de *Furius Camillus* fussent payés comme le directeur et les comédiens.

A ces nouvelles, le général furieux partit de Mallefond, bien déterminé à jeter le directeur par les fenêtres, quitte à lui demander des explications ensuite. Pour comprendre la scène qui eut lieu entre le directeur et le général, il faut se représenter M. Rozecourt doué d'une de ces figures de théâtre immobiles et blanchâtres, comparables, pour l'impassibilité, à celle du *Pédant* de Goëte. On sait que ces sortes de visages agissent comme la *tête de Méduse* sur les gens possédés de la manie du théâtre. Le dialogue suivant s'entama cependant avec plus de douceur que ne l'aurait fait supposer le départ précipité du général.

LE GÉNÉRAL M.... Savez-vous bien, monsieur le directeur, que j'apprends de singulières choses sur votre compte? On dit qu'abusant de mon inexpérience, vous prétendez me faire payer les représentations trois fois plus qu'elles ne valent, et cela quand je vous fais cadeau d'une pièce que j'aurais pu à la rigueur donner au second *Théâtre-Français* de Paris.

M. ROZECOURT. — Pures calomnies que tout cela, général, Molière a dit....

LE GÉNÉRAL M.... — Il ne s'agit pas de Molière, monsieur le directeur, il s'agit de mon compte, qui s'élève horriblement haut; ce qui fait crier toute la ville de Lyon contre moi et contre vous. Je dois vous en avertir....

M. ROZECOURT. —Avez-vous votre compte sur vous, général?

LE GÉNÉRAL M.... — Oui, T...! le voici... Mille louis! mille louis, monsieur, pour cinq représentations!

M. ROZECOURT. — Rien de plus simple, cependant, général. En voulez-vous le détail? je puis vous le faire: *Barbes postiches* pour licteurs, proconsuls, sénateurs, tribuns, questeurs, édiles, etc... *Cent écus!* Est-ce trop? c'est de l'histoire romaine, général...

LE GÉNÉRAL M... — Je vous passe condamnation sur les barbes postiches; mais mon Capitole! monsieur, mon Capitole cent cinquante louis! Y a-t-il de la conscience à le taxer à ce prix-là?...

M. ROZECOURT.—Rien de plus simple, général: le Capitole est ce que mon machiniste a fait de mieux... tout en merisier... Mais en revanche, vous voyez que la roche Tarpéïenne n'est cotée que cent louis... Du sapin, me suis-je dit; c'est bien tout ce qu'il faut pour une roche Tarpéïenne.... Qu'eussiez-vous

dit, si au lieu d'un Capitole, je vous eusse donné le premier monument venu : le dôme des Invalides de Paris, par exemple ?...

LE GÉNÉRAL M...., avec empressement.—Non, non, laissons les choses telles qu'elles sont.... Je vous accorde le Capitole, mais je vous avoue pourtant que Camille m'a semblé furieusement cher...Camille cent Louis !...

M. ROZECOURT.—C'est comme le Capitole, général, impossible d'avoir un Camille passable à moins....Mais aussi comme Belpré était beau, surtout en récitant sa grande tirade :

Les Gaulois dans nos murs...etc.

Je l'ai fait habiller à neuf, et le jour de la représentation je l'ai fait dîner à ma table pour lui donner des forces...

LE GÉNÉRAL M....—Savez-vous s'il a reçu cette tabatière ?...

M. ROZECOURT. — Sans doute, général, mais ce cadeau m'a fâché...

LE GÉNÉRAL M....—Pourquoi ?...

M. ROZECOURT. — Ah ! c'est qu'ayant reçu de vous une tabatière absolument pareille, Belpré, qui est déjà bouffi d'amour-propre, va se figurer qu'il est mon égal...

LE GÉNÉRAL M....— J'entends...Eh bien ! tenez, voici la mienne que vous ajouterez à celle que vous avez déjà reçue, afin de rétablir votre dignité de directeur...Ah ! dites-moi, je veux bien ne pas trop vous chicaner, mais à condition que désormais les licteurs auront sinon des sandales, au moins des culottes à jarretières....J'y tiens...

M. ROZECOURT.—Général, c'est entendu. »

Ce dialogue donnera une idée des relations de M. Rozecourt et de l'auteur de *Furius Camillus*. Cette anecdote est restée dans les annales du théâtre de Lyon. Quand les comédiens font de mauvaises recettes et que le public les néglige, les doyens de la troupe ont l'habitude de dire : « Il nous faudrait un général ! »

Mais les dépenses de la mise en scène de *Furius Camillus* ne furent pas les seules que les lettres imposèrent au général M.... Après sa mort, ses héritiers trouvèrent une liste parfaitement en ordre de tous ses ouvrages, avec les sommes en re-

gard dépensées pour l'impression, gratifications de libraires, abonnemens, souscriptions, etc... Les insertions au *Mercure de France*, seules, avaient coûté le prix d'un magnifique troupeau de moutons.

Au reste, M. Rozecourt peut être regardé comme le type de presque tous les directeurs de province. Grace à cette adresse inhérente à la vie de théâtre et à beaucoup d'esprit naturel, il est rare que ces petits Figaros ne soient pas en compte avec quelques Almavivas littéraires de petites villes et de châteaux. De pareils faits sont dangereux ; la bonne compagnie les apprend et les attribue vaguement aux gens de lettres. On regarde leur métier comme une espèce de guet-apens où les honnêtes gens sont sûrs d'être écorchés, témoins les drames ou les livres de M. M... de...... qui ont payé si cher le droit d'être bafoués par la roture.

Pourtant, après avoir cherché à signaler les causes de certains manques de courtoisie des gens du monde à l'égard des gens de lettres, pouvons-nous ne pas convenir que souvent, hélas ! les écrivains n'ont que trop justifié ces reproches par leur manière d'être ou par des défauts qui leur sont particuliers? Les gens riches ont sans doute leurs manies et leurs excès, comme aussi les vieilles coquettes ; mais les gens de lettres donc ! Où trouver plus vaste collection de folies et de billevesées ?

Plus d'un lecteur, plus d'une lectrice cherchant à connaître le demi-dieu d'un temple littéraire moderne, a dû se sentir choqué en soulevant le voile de l'intimité. Le « ce n'est que cela ! » de Mme Dudeffand trouve encore tous les jours à s'appliquer. Combien de dômes et de cathédrales dans les lettres, qui, vus de près, figurent tout au plus un clocher de village avec un coq, ou souvent même un coq sans clocher.

Un prince d'Allemagne disait en parlant de ses sujets: « Comme ils me gouverneraient, si je ne les gouvernais pas ! » Le monde est malheureusement forcé parfois d'appliquer cette maxime aux gens de lettres.

En effet, mesdames, quoi de plus accablant que l'absolutisme littéraire ! Si jamais il s'établissait en France, tenez-le en bride surtout, tempérez par vos sarcasmes ce joug des amours-propres excités. S'il faut qu'une formule gothique nous épargne le soupçon de personnalité, supposez que les héros et les coutisans de

vos lectures ordinaires s'appellent, comme du temps de La Bruyère, Damon, Lysistrathe, Valère, Lycidas, Ergaste, etc.. Que de prétentions et d'originalités volontaires ne découvre-t-on pas chez chacun d'eux !

Damon, par exemple, est grand, maigre, il est auteur de quelques petites bluettes et de tableaux charmans qui ont fait fureur: alors Damon s'est mis dans le monde à paraître dédaigneux, fatigué. Un de ses manéges est de regarder ses propres admirateurs comme de pauvres sires, et d'entremêler de deux ou trois anglicismes les quelques mots qu'il laisse tomber avec négligence. Damon affecte surtout de ne pas connaître un seul des autres gens de lettres ses confrères, et de ne jamais lire une ligne de ce qui se publie aujourd'hui. Cela le dispense de toute critique, et en revanche de toute admiration. Il fatigue par sa diplomatie; il s'impose à un cercle, il y pèse par le bruit de ses succès, les commentaires de sa taciturnité, ses relations dépouillées de toute affabilité, et sa physionomie qui offre l'effigie d'un bâillement perpétuel.

Lysistrathe est tout l'opposé : à force de cajoleries et d'empressemens, les cercles ont fini par en faire le personnage le plus maussade et le plus intraitable de la création. Il crie, il menace, il s'emporte. Contre quoi? contre rien. Contre une mouche qui bourdonne, une porte qui crie, un nuage qui passe. Il vous fait expier une heureuse saillie par une tempête, et une page d'excellent marivaudage par un coup de tonnerre. Voulez-vous savoir pourtant la raison de ces fureurs, de ces menaces, de ces cris et de ces emportemens? La raison est bien simple, c'est que Lysistrathe vieillit.

Rangez-vous! rangez-vous! Ergaste vient de paraître; attendez-vous à être à la fois ébloui, étonné, éborgné, caressé. Ergaste est une pirouette, un tourbillon; il roule sur lui-même; il est dans la même minute, impétueux, flatteur, gai, bienveillant, fou et mélancolique; ses bons mots vous prennent à la gorge, son esprit vous assiége. Est-ce de l'esprit ? est-ce du brouillard? est-ce une jouissance? est-ce un malaise? On s'y perd. Sa maniere d'être tient à la fois du singe, du cabri, de la volubilité de l'écureuil et de l'aplomb du perroquet. Du reste, bon cœur, style à l'avenant, verve d'enfant gâté, onze mille camarades. Depuis qu'il écrit, Ergaste cherche en vain un ennemi.

Vous connaissez sans doute Alceste, vous l'avez vu quelque part, étalant ses airs rustiques, ses poses de pasteur. Alceste s'amuse à grossir sa voix, à endosser des habits de paysan : il portera un rubis sous un gant de peau de lapin; son esprit dans le monde ne se montre qu'en gros sabots bourrés de paille, en bonnet de laine et en souquenille. C'est une manière comme une autre de fixer sa renommée que de répandre dans un salon cette odeur de grenier à foin.

Alceste a pris la méthode inculte ; Alidor a dû nécessairement adopter le genre contraire : voix mielleuse, dialogue de Zéphir. Alidor cache sa pensée sous un parfum de musc; c'est un reste des anciens muguets conservé dans l'herbier littéraire. Une tache d'encre à sa main gauche lui causerait un évanouissement. Alidor a eu quarante-cinq ans à dix-huit ans; il en a maintenant dix-huit à quarante-cinq.

Inclinez-vous, profanes, Lycidas vient d'entrer, faites-vous bien vite derviche ou jésuite; grace à lui, voici le salon converti en synagogue ou en tabernacle. Lycidas ne fait guère que rendre des oracles ; surtout ne lui parlez que de lui-même et de ses écrits, il n'est éloquent que sur cette matière : ses phrases sortent d'un moule, sa parole est cabalistique, lente et mesurée comme les versets des psaumes. N'essayez pas de faire admirer à Lycidas vos tableaux et vos gravures ; voyez comme il leur tourne le dos avec affectation, et dédaigne votre collection ; pourquoi ? c'est que le portrait de Lycidas ne s'y trouve pas.

Il est vrai, ces ridicules et tant d'autres, tels que la monomanie et la passion des vieux meubles, ont pu contribuer à faire éclore *la guerre des gens du monde et des gens de lettres*. Mais presque toujours les torts ont été pareils des deux côtés, il y a eu intolérance mutuelle.

Du reste, les gens qui ont le goût de la lecture doivent se pénétrer de cette idée : c'est que de même que l'escrime et la danse font prendre au corps des contorsions étranges, qui jettent toujours un certain ridicule sur les maîtres d'armes ou les maîtres à danser, de même la pratique des lettres donne à l'esprit et au corps plus d'une habitude disgracieuse. Souvent une bonne pensée est la cause d'une parole mal dite ; quand on réfléchit, il est plus facile de s'écarter de la bien-

séance qu'en restant oisif ; enfin, soit prétention, soit inadvertance, la tenue de l'homme qui aura passé sa matinée courbé sur une table, ne sera jamais celle de l'homme occupé seulement à monter à cheval ou à humer l'air d'une promenade publique.

Reste à savoir pourtant jusqu'à quel point les chefs-d'œuvre actuels doivent conseiller l'indulgence. Faut-il avoir la mémoire de l'esprit vis-à-vis de l'écrivain, et se consoler des ostentations affrontées en allant relire quelques pages charmantes, qui sont peut-être les filles naturelles de ces faiblesses ?

Que cette question soit résolue par les gens d'esprit des deux camps. Ce qu'on peut affirmer, c'est que, par mille raisons trop longues à détailler ici, sous le régime actuel de nos mœurs, de nos idées et de nos progrès, les gens de lettres sont nécessaires aux gens du monde, comme les gens du monde sont nécessaires aux gens de lettres.

Deux excellens esprits du XVIIIe siècle, d'Alembert et Helvétius, nous confirment cette idée. Le premier a dit dans l'*Essai sur les gens de lettres*, ouvrage trop peu connu aujourd'hui : « Le rôle des gens de lettres est, après celui des gens d'église, le plus difficile à jouer dans le monde; l'un de ces deux états marche continuellement entre l'hypocrisie et le scandale; l'autre entre l'orgueil et la bassesse. » Plus loin, il ajoute : « Ceux des gens de lettres à qui le commerce du monde ne peut être d'aucune utilité pour les objets de leurs études, doivent se borner aux sociétés où ils se trouvent dans les douceurs de la confiance et de l'amitié un délassement nécessaire. Il n'en est pas de même de ceux qu'on appelle beaux esprits. Pour peindre les hommes dans un ouvrage d'imagination, il faut les connaître; faits comme ils sont, on ne doit pas se flatter de les deviner; tant pis du moins pour qui les devine : *le commerce du monde est donc absolument nécessaire à cette portion des gens de lettres.* »

Ensuite d'Alembert, tout en prescrivant à certains écrivains *l'étude des hommes* dans la bonne compagnie, leur en interdit en même temps le *ramage éphémère*. Il blâme les gens de lettres qui prendraient pour fixer la langue *la loi des grands*. Malheur, en effet, à l'écrivain qui se ferait l'eclave des locutions

et des volontés de certains cercles, qui se défendrait de dire *une fenêtre entrebaillée*, parce que la comtesse..... veut qu'on dise *une fenêtre entr'ouverte ;* l'observation et l'effet des sentimens sont glacés par l'étude des sept ou huit grammaires qui existent en France à l'usage de la bonne compagnie.

« L'homme de lettres est comme un corps qui, poussé vers d'autres corps, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique. » Cette définition est d'Helvétius, écrivain millionnaire, et par conséquent homme du monde jusqu'à un certain point. Oui, l'homme de lettres perd incessamment à vous servir, à vous plaire, une portion de sa force; de là ses titres à l'indulgence. Il faut reconnaître que si rien n'est insupportable parfois comme les journaux, les livres, les feuilletons et les pièces de théâtre, pourtant, tout cela est si bien passé en nous-mêmes et adhère à notre vie, qu'il nous serait peut-être difficile de nous en priver inopinément. De là aussi la nécessité de supporter parfois les manœuvres et les artisans en faveur de la manufacture.

C'est une vieille querelle, avons-nous dit, que celle des *gens du monde et des gens de lettres*. Nous dirons aussi, pour nous résumer, que l'abolition du *Mécénisme* est une des causes qui l'a rendue aujourd'hui plus vive et plus ardente. C'est un axiome de diplomatie qu'entre deux grandes puissances la guerre est impossible. Aussi la paix entre la France et l'Angleterre est-elle à peu près éternellement conclue. Mais si la guerre se prolongeait entre les *gens du monde* et *les gens de lettres*, ces deux grandes puissances, qu'arriverait-il? Beaucoup de dommage de part et d'autre, sans doute. Les forces sont égales : ceux-ci ont le dédain pour eux, ceux-là ont l'épigramme; les uns ont leur élégance, les autres ont leur style. Le mieux serait de ne point se faire de mal, et de rédiger un traité de paix sur un album commun, relié aux frais des gens du monde, et rempli aux dépens des gens de lettres. Malheureusement, dans les salons et à certains repas, la querelle est trop avancée pour s'apaiser de si tôt. Elle ne se terminerait que dans le cas d'une révolution terrestre ou de l'intervention d'une grande puissance, telle que la Russie, dans la conversation et de la littérature française; ou bien encore si Mme....
allait tout à coup devenir muette.

ARNOULD FREMY.

VISITE A UN POÈTE.

La capitale de la Prusse est, comme chacun sait, une ville fort littéraire, une ville d'art et science, d'académie et d'université. On y compte presque autant de libraires qu'à Leipzig, ce paradis des libraires, et il y paraît toutes les semaines plus de journaux qu'on n'en imprime en une année dans toute l'étendue de l'empire autrichien. Chaque spécialité politique ou artistique a maintenant son organe dans la presse berlinoise. La gazette d'état, la *staatszeitung*, tient dans ses cartons tous les secrets diplomatiques de l'Europe et toutes les histoires de théâtres. Le journal de M. Spiker transporte d'un bout de l'Allemagne à l'autre la bonne ou la mauvaise nouvelle. On dit qu'il a douze mille abonnés. Béni soit qui le rédige! Béni soit qui le possède! Le *Muséum* dirige l'école de Dusseldorf et régente Cornélius à Munich, Thorwaldsen à Rome. Le *Franc-Parleur*, qui a quitté ce titre si hardi pour prendre celui de *Feuille de conversation*, fait le charme de toutes les belles dames à qui on adresse des vers et de toutes celles qui espèrent qu'on leur en adressera. Le *Spectateur de la Sprée* est depuis vingt ans l'ami fidèle du bourgeois prussien. On le sert sur toutes les tables de café et de *Lustgarten* avec la cruche de bière et l'assiette de petits gâteaux, et lorsque le dimanche, le père de famille tient entre ses mains cette bienheureuse feuille, le ciel s'éclaircit à ses yeux et les arbres reverdissent, tant il est pénétré d'une douce joie. Je garde une place à part, et une place

fort respectable, pour les *Annales scientifiques* rédigées par les disciples de Hegel qui ferma les yeux piteusement, en prononçant d'une voix de prophète ces paroles sacramentelles répétées aujourd'hui par tous les amis de Schelling : Je meurs avec douleur ; aucun de mes élèves ne m'a compris. Un d'entre eux pourtant m'a compris, et il m'a mal compris. *Und er hat mich falsch verstanden.* Enfin, on trouve, chez Stehly, ou du moins on y trouvait, lorsque j'y étais, il y a trois ans, un *Figaro*, un *don Quichotte,* qui traduisaient en légères phrases de vingt lignes, les bons mots, les pointes d'esprit du *Corsaire,* et un *Télégraphe,* journal français qui répétait textuellement six mois après qu'elles avaient paru à Paris les nouvelles de M. Janin, tant ce télégraphe allait vite. Le plus beau côté de la littérature berlinoise, c'est la poésie. Au mois d'avril, quand la première feuille pousse sur les tilleuls, quand le premier rayon de soleil invite les habitans de la *Konigsstadt* à s'alléger de leur manteau, je ne saurais vous dire combien il se fait de vers sur le printemps. Alors, de quelque côté que vous alliez, vous entendez bruire l'élégie et soupirer le sonnet. Au *Thiergarten,* au jardin de *Spandaw,* et dans les longues allées de Charlottenburg, il y a sur chaque rameau d'arbre un bouvreuil et dans chaque sentier un poète, et c'est à qui du poète et du bouvreuil chantera le plus haut et le plus long-temps. Je crois qu'à la fin le poète l'emporte, et que le bouvreuil désespéré s'en va chercher tout près de là un refuge dans les haies d'aubépine qui entourent la pacifique demeure de Guillaume Beer l'astronome. C'est à une de ces époques solennelles de l'année qu'on vit, il n'y a pas long-temps, cinq poètes chanter à la fois la même femme. La malheureuse n'a pas pu y tenir. Chacun de ses adorateurs lui a tellement doré les cheveux, alongé les cils et rétréci la taille, que, pour échapper à ce travestissement, elle a été obligée de fuir. On dit qu'elle s'est trouvée heureuse le jour où, prenant un passeport pour l'étranger, elle a vu son signalement rétabli par la main peu poétique, mais fidèle, d'un employé de bureau.

C'est à Berlin que la littérature féminine est apparue avec le plus d'éclat. C'est là que, sous le nom de Rahel, Mme de Varnhagen a écrit tant de belles pages que Mme de Staël eût avouées ; c'est là que Bettina a recueilli ses charmantes lettres

de jeune fille qu'elle adressait avec le prestige de la passion, avec la joie de l'enthousiasme, à sa majestueuse idole de Weimar. C'est là que dernièrement on a publié un recueil de fragmens épars rassemblés sur un lit de douleur. Je veux parler du livre de Charlotte Stieglitz, cette jeune femme qui se tua. Les journaux ont raconté, au milieu des nouvelles de chaque jour, ce suicide étrange. On y revint une fois ou deux, puis on n'y pensa plus. C'était pendant une cession. Comment la mort d'une femme eût-elle pu nous distraire d'une discussion de budget? Mais cette femme était belle et jeune, et pleine de graces. Je l'avais vue à Berlin dans le modeste salon où se réunissaient les amis de son mari, où elle chantait avec une expression touchante les romances de Schubert et les ballades de Kreuzer. Si elle amassait alors au fond de l'ame l'amère douleur qui devait l'accabler, rien sur son front, rien dans ses yeux n'annonçait le pressentiment d'un tel destin. Elle était gaie et enjouée, naïve comme un enfant, heureuse d'un beau jour, d'une promenade au bord de la Sprée, de la lecture d'un livre, de l'harmonie d'un vers. Et un soir, elle rentra chez elle et renvoya ses domestiques. Elle se vêtit d'une robe blanche comme pour un jour de noces, et tressa ses blonds cheveux et se mit au lit; puis, par un sentiment instinctif de pudeur, toute seule alors, mais sachant que le lendemain rien ne la protégerait plus, elle s'enveloppa dans la couverture, et se donna au cœur un coup de poignard. Avant de mourir, elle avait écrit quelques mots. Elle disait que voyant son mari en proie depuis long-temps à une vague mélancolie, elle avait pensé qu'un grand malheur, en lui imprimant une forte secousse, lui rendrait son énergie, et elle s'était tuée. Pauvre douce jeune femme! Pauvre être si tôt las de la vie, et si tôt brisé! son portrait placé au commencement de son livre ressemble à ces têtes d'anges qui dans les églises sourient au-dessus d'un cercueil. Et s'il est dans un autre monde une place réservée à ceux qui ont bien aimé et bien souffert, Charlotte Stieglitz n'ira-t-elle pas s'y reposer? Mais pardon! Je ne voulais que vous parler de littérature, et je vous parle de mort. Je reviens à mon sujet.

Au milieu des académies royales, des musées, des écoles, des cours universitaires, il existe à Berlin une société de litté-

rature fort modeste et cependant intéressante. Celle-là n'a ni palais ni dotation. Elle ne met point de questions au concours, elle ne distribue point de prix. Elle se rassemble toutes les semaines comme une grande famille. Les *loustics* allemands l'avaient nommée la société de mercredi (*Mittwochsgesellschaft*). Pour leur donner un énergique démenti, elle a changé son jour de réunion et l'a fixé au lundi. C'est la plus grande malice qu'elle ait jamais faite. Donc chaque lundi, dans une salle d'auberge interdite ce jour-là aux corporations marchandes, à huit heures du soir, vous voyez arriver, le manteau sur l'épaule, le parapluie à la main, tous les membres de la société. Le vénérable Hitzig, qui préside, arrive le premier et prend place sur un fauteuil. Les autres errent à travers la salle comme des péripatéticiens, ou s'asseoient sur des bancs de sapin. Là Raupach expose à ses amis le plan d'une nouvelle tragédie; Hæring parle de ses voyages en Norvége, Albrecht aiguise une épigramme pour son journal, et Charles de Holtei fredonne sa dernière chanson. Là vient quelquefois Rauch le sculpteur, et Zeune le géographe, et je crois aussi Frédéric de Raümer, cet homme aimé de tous ceux qui l'ont vu dans son heureux intérieur. Quand les assistans ont échangé leurs nouvelles sur la pluie et sur le froid, sur la science et les théâtres, la voix du président réclame le silence, et chaque membre va se tapir comme une ombre contre la muraille. Alors, à la lueur de deux pâles chandelles, le poëte lit ses vers, le prosateur ses nouvelles. Personne ne l'interrompt, et quand il a fini, il se retire en baissant modestement la tête. Tout le monde applaudit. A dix heures, il se fait tout à coup une grande révolution. Une odeur de cuisine pénètre dans la salle, et le garçon d'auberge arrive courbé sous le poid des assiettes. La dernière lecture s'achève au milieu du cliquetis des verres, du tintement joyeux des fourchettes. L'heure du souper est venue, et tous les académiciens se mettent à table. Chacun paie son écot, mais on soupe magnifiquement pour 12 gros (environ 33 sous) et dans les grandes occasions, c'est-à-dire quand il s'agit de la réception d'un nouveau membre et que toute la société a été convoquée par lettres closes, la taxe ordinaire peut bien s'élever jusqu'à 2 fr. 25 c. Les muses allemandes sont sobres. Elles vivent d'un peu de rôti et de jam-

bon cru, et lorsqu'elles se sont laissé entraîner au point de demander dans une auberge une bouteille de vin de France, elles se condamnent pendant huit jours à boire de la bière. Ces soupers durent une heure. Ils sont gais et animés. On ne les quitte qu'à regret. On ne s'en va qu'en promettant de revenir. Puis tous les académiciens se dispersent dans les rues et courent à la recherche du garde de nuit pour leur ouvrir la porte (1).

Un jour j'assistais à une de ces réunions qui m'étaient devenues chères par la franche hospitalité qu'on y avait exercé envers moi, par les connaissances que j'y avais faites. Un homme se leva, et lut des vers de Béranger. Il avait le front haut, l'œil expressif, et de longs cheveux blancs tombant sur ses épaules donnaient à sa figure un singulier caractère de gravité et de noblesse. Tandis qu'il lisait, je remarquai qu'il avait l'accent moins rude que ne l'ont ordinairement les Allemands, et qu'il comprenait assez bien le rhythme de nos vers pour le faire sentir par ses diverses intonations. C'était un de mes compatriotes. C'était un poète allemand, né dans les plaines de la Champagne et devenu allemand par l'éducation, par la pensée. C'était cet homme dont j'avais souvent vu le nom dans les recueils littéraires de Berlin, dont j'avais lu parfois de beaux vers, sans me douter que mon pays pût réclamer une part de ses inspirations. M. Adalbert de Chamisso est né en 1781 au château de Boncourt. Son père émigra pendant la révolution et l'emmena avec lui en Allemagne. Par une faveur spéciale de la reine de Prusse, le jeune Chamisso fut élevé à l'école militaire, et plus tard entra comme officier dans un régiment d'infanterie. Après la paix de Tilsitt, son régiment étant licencié, il quitta la carrière militaire, et fit un voyage en France. Il m'a lui-même raconté l'émotion avec laquelle il visita le sol natal et la demeure où il sentit se raviver tous ses souvenirs d'enfance. Ce voyage fut court. Il revint à Berlin. Il

(1) C'est un usage curieux que je n'ai retrouvé dans aucune autre ville. Il y a à Berlin dans chaque rue un gardien de nuit, qui a les clés de toutes les maisons. C'est lui qui ferme les portes le soir et les ouvre le matin. Le soir, passé une certaine heure, on n'entre plus nulle part sans sa permission.

commençait déjà à écrire quelques vers, et il étudiait en même temps avec ardeur l'histoire naturelle. Mais son genre de vie n'avait encore aucun caractère déterminé. Il était dans une de ces positions flottantes où l'on se trouve quand on a quitté brusquement la route que l'on était habitué de suivre sans savoir par quelle nouvelle voie on s'en ira. En 1811, M. de Chamisso retourne en France, il fréquente la société de Mme de Staël, il va la voir à Coppet, et s'arrête plusieurs jours dans ce cénacle littéraire qui entourait la savante Corinne, dans cette assemblée d'élite où Schlegel portait toute la finesse de sa critique et Zacharie Werner tout le mysticisme de sa poésie. Un an après, Chamisso était de retour à Berlin. Jusque-là il n'avait publié que des poésies éparses remarquées des hommes de goût, mais peu propres à faire sensation au milieu d'une époque aussi agitée. Son vrai début littéraire date de la publication de *Pierre Schlemil*. Il écrivit cet ouvrage sans aucune prétention, uniquement pour amuser les deux petites filles de son ami Hitzig. Mais le conte d'enfant intéressa les grandes personnes. Là où les jeunes filles qui s'asseyaient sur les genoux de Chamisso pour le mieux écouter ne voyaient qu'une suite d'aventures bizarres, les gens plus sérieux reconnurent une idée philosophique. L'histoire du pauvre Pierre Schlemil privé de son ombre parcourut toute l'Europe. Elle fut contrefaite en Allemagne et contrefaite en Amérique. Hoffmann, qui était aussi un des amis de Hitzig, essaya de l'imiter, et un de nos écrivains la publia en français en oubliant seulement, comme l'éditeur d'*Olivier Brisson*, de citer le nom de l'auteur allemand. *Pierre Schlemil* parut en 1814 et Chamisso y gagna une réputation d'homme d'esprit. Un an après, il trouva l'occasion de s'en faire une autre. Le comte Romanzoff préparait à ses frais un voyage autour du monde. Chamisso s'y associa comme naturaliste. Il partit de Kronstadt en 1815 et revint en 1818. A son retour, il publia sur sa longue excursion des documens pleins d'intérêt. L'université lui conféra le diplôme de docteur, et le roi lui accorda une place de professeur au jardin botanique. Depuis ce temps, Chamisso est resté là, étudiant toujours la science, composant toujours des vers, fréquentant avec assiduité la société littéraire de Berlin et vivant de sa paisible vie allemande. Il écrit maintenant ses voyages, et il a pu-

blié l'année dernière un recueil de poésies dont il s'est vendu en peu de temps deux éditions.

Ces poésies sont pour la plupart des élégies d'amour, des scènes de la vie, racontées avec grace, empreintes d'une douce tristesse. Assez souvent ce n'est qu'une suite de chants légers, de *lieder*, dont chacun présente une scène à part et qui forment ensemble un poème entier. C'est ainsi qu'un jeune homme et une jeune fille, dans un dialogue coupé par strophes, développent tour à tour les diverses phases de la vie. C'est ainsi qu'une vieille femme retrace les premières sensations de son enfance, ses premiers rêves d'amour, et son bonheur de mère. A voir tous ces *lieder* qui se détachent si bien l'un de l'autre et se rejoignent comme les anneaux d'une même chaîne, on dirait qu'elle les a chantés dans une heure de vague rêverie, en tournant son rouet, en berçant son petit-fils. Quelques uns de ces poèmes ont un caractère touchant et dramatique. Tel est celui de la jeune fille abandonnée. La malheureuse ne se désespère pas comme la Gretchen de Goëthe, elle ne devient pas folle comme la pauvre Ruth de Wordsworth, mais elle s'en va chercher dans la demeure des morts un refuge contre les railleries du monde. Elle s'asseoit sur une tombe et pleure et appelle sa mère, sa vieille mère qui eût pris pitié d'elle, qui ne l'eût pas maudite. Puis elle se laisse aller à sa douleur et s'endort sur l'herbe du cimetière. Souvent aussi le poëte abandonne l'élégie étrangère ; il se replie sur lui-même, et parle avec une amère vérité de ses désirs trompés, de ses joies perdues. Ce qu'il regrette surtout, c'est sa jeunesse, sa belle et riante jeunesse qui lui ceignait le front d'une couronne de fleurs, qui l'entraînait en jouant à travers tous les prestiges de l'espoir, toutes les illusions de la pensée. Maintenant il est vieux, son cœur s'attiédit, et ses regards se couvrent d'un nuage. Il ne voit plus au ciel l'étoile brillante qui l'éclairait. Il ne voit plus sur la terre les frais ombrages où il aimait à s'en aller rêver. L'imagination lui a oté son prisme, et la vie ne lui apparaît que comme une route sèche et dépouillée, qui conduit au tombeau. Puis tout à coup, il s'arrache à ces vains regrets, et, pour tromper la douleur par le sourire, il se ranime et chante avec une sorte de joie amère l'espérance et le bonheur. Il y a encore dans ce recueil plusieurs poèmes intéressans. Ce sont ceux où

l'auteur a pris pour sujet des légendes populaires d'Allemagne. Ces légendes sont bien choisies et racontées avec un ton parfait de simplicité et de bonne foi. Une, entre autres, nous a frappé par la grace des détails et de la naïveté du récit. Un chevalier s'est laissé entraîner pendant la moitié du jour à la poursuite d'un cerf. Il arrive auprès des ruines de Windeck, épuisé de fatigue, accablé de chaleur. — Ah! que ne puis-je, s'écrie-t-il, trouver un moyen d'apaiser ma soif! Au même instant une jeune fille lui apparaît tenant une coupe d'or à la main. Le chevalier la contemple. Jamais il n'a vu dans le monde une image si belle, jamais un regard si puissant et si doux, jamais un corps si aérien. Son cœur bat avec violence, il tombe aux genoux de la jeune fille et la supplie de se laisser aimer. Mais elle lui jette un vague sourire et disparaît. Depuis ce temps le chevalier n'a pu retourner dans sa demeure. Il erre dans les ruines de Windeck nuit et jour, cherchant sa bien-aimée et l'appelant avec des larmes. Aucun être n'a pu le distraire de ses rêves d'amour, aucune main amie n'a pu l'arracher à sa solitude sauvage. Pour suivre l'image adorée qui s'est offerte à lui, il a renoncé à tout ce qu'il ambitionnait jadis. Il est devenu étranger aux hommes. Un soir enfin, la jeune fille reparaît, dépose sur ses lèvres pâles un baiser, et il s'endort du dernier sommeil.

Le reste du recueil se compose de poésies de circonstance et de diverses traductions dont on vante l'élégance et la fidélité.

La poésie de M. de Chamisso a un caractère distinct, et c'est là ce qui en fait le mérite. Elle ne rappelle ni l'allure majestueuse de la poésie de Goëthe, ni le chant solennel de Schiller. Elle est simple et bien sentie, parfois un peu puérile dans certains détails comme celle des lakistes, mais habile à reproduire les émotions les plus fugitives et les nuances les plus légères. Les Allemands chérissent M. de Chamisso comme poète, et le louent comme savant. Ces deux succès lui ont fait aimer le pays où il ne venait chercher qu'un refuge et où il a trouvé une famille, le repos, et un peu de gloire. Aussi aime-t-il sincèrement l'Allemagne, et il l'a plusieurs fois chantée comme sa seconde patrie.

Cependant, au fond du cœur, il songe encore aux belles plaines où il est né, au ciel pur sous lequel il devait passer sa

vie. Il parle encore la langue française avec joie, mais avec une sorte d'hésitation, comme un homme vieilli parle la langue vive et pleine d'images, la langue dorée de sa jeunesse. Tout ce qui arrive en France l'attire et le préoccupe. Tout ce qui nous émeut trouve auprès de lui un retentissement. Quand il vint visiter la demeure de ses pères, il composa cette élégie que nous avons essayé de traduire :

Je viens rêver à mon jeune âge,
Et je porte des cheveux blancs.
Tu me réponds, riante image
Que je crus oublier long-temps.

Du milieu des vertes broussailles,
Je vois s'élever mon château,
Je connais ses tours, ses murailles,
Son pont de pierre et ses créneaux.

Les lions de ces armoiries
Me regardent avec amour.
Salut à leurs têtes chéries!
Mais j'avance. Voici la cour.

Je vois le sphinx de la fontaine,
Je vois les arbres du verger.
Là j'ai connu plus d'une peine
Et plus d'un rêve passager.

J'entre sous cette sainte arcade
Où sont enterrés mes aïeux.
Là pendent à la colonnade
Leurs armes en faisceaux pieux.

Mes yeux troublés ne peuvent lire
L'épitaphe de leurs tombeaux.
Mais un jour pur vient me sourire
A travers les brillans vitraux.

Ainsi donc dans mon ame émue,
Mon vieux château, tu m'es resté.
Cependant déjà la charrue
Brise le sol qui t'a porté.

Sois féconde, ô terre que j'aime,
Je te bénis calme et serein,
Je bénis deux fois le soc même,
Le soc qui doit ouvrir ton sein.

Et puis je veux prendre courage,
Et mon luth encore à la main,
Passer de rivage en rivage,
Chanter le long de mon chemin.

Quelque temps après avoir fait à la société littéraire la connaissance de M. de Chamisso, j'allai le voir un matin dans sa modeste demeure de la Friederichs-Strasse. Je le trouvai au milieu de ses livres, de ses enfans. Deux d'entre eux jouaient à quelques pas de lui. Deux autres étaient assis sur ses genoux et l'écoutaient avec émotion. Lui-même était attendri, sa voix avait pris une intonation touchante, et une larme roulait sous ses longs cils : il parlait de la France.

X. Marmier.

LA COMTESSE

DE

CHATEAUBRIANT.

La tradition est, en quelque sorte, une porte mystérieuse de l'histoire. Quand on a parcouru avec admiration, au grand jour, ce vaste et magnifique palais tout plein d'images de rois et de personnages illustres ; quand on a visité en tous sens les grandes salles peintes et dorées, où la lumière étincelle sur les vitraux et sur les lambris ; quand on a compté les trophées sanglans des batailles et les monumens pacifiques des législations ; quand, du haut de cette silencieuse retraite du passé, on a vu s'élever, pierre à pierre, l'édifice historique du présent, on revient sur ses pas dans le vieux palais, on examine plus attentivement les innombrables richesses de ce musée où l'on découvre sans cesse quelque objet nouveau et curieux ; mais tout à coup on aperçoit une porte étroite, cachée dans la tenture de tapisserie, et entr'ouverte par hasard, comme si quelqu'un avait oublié de la fermer : on passe le seuil en tremblant, on s'avance dans les ténèbres, on recule effrayé aux bruits étranges qui semblent monter d'un abîme ; une torche à la main, on ose enfin tenter l'aventure ; on pénètre alors en un dédale toujours sombre, et souvent difficile, qui se promène dans tous les murs

du château, et qui descend sous les fondations à travers mille détours presque impraticables : parfois le chemin est rompu, ou bien n'offre que des ruines prêtes à crouler dès qu'on y pose le pied ; ici, c'est une barrière à franchir par escalade ; là, c'est un pont à jeter sur un gouffre : on arrive dans de profonds souterrains, où les objets changent et grimacent aux lueurs des flambeaux, où dorment des squelettes chargés de chaînes, où le sol est durci de sang humain.

Ainsi la tradition existe dans l'histoire ; mais elle veut être fouillée par un esprit courageux et clairvoyant ; elle ne livre ses secrets que couverts d'une épaisse croûte de poussière, à demi dévorés par l'oubli, et souvent métamorphosés de la manière la plus bizarre, à travers une longue succession d'années et d'événemens.

Telle est cette ancienne tradition, fameuse par toute la Bretagne, et pourtant rejetée de toutes les histoires de France, comme une fable inventée par Varillas, la mort tragique de la comtesse de Châteaubriant, maîtresse de François Ier.

Allez aujourd'hui à Châteaubriant, dans cette ville féodale, dont le seigneur ne rendait hommage qu'au duc de Bretagne, et qui appartint tour à tour aux maisons de Laval, de Montmorenci et de Bourbon ; faites-vous conduire au château, transformé en hôtel-de-ville, avec des affiches municipales à la porte et un drapeau tricolore flottant au-dessus des armoiries brisées des sires de Châteaubriant ; interrogez la première personne que vous rencontrerez, fût-ce une jeune femme, un enfant : on vous racontera sur-le-champ, avec un air de conviction inaltérable, la catastrophe de Françoise de Foix, assassinée par son mari Jean, comte de Châteaubriant ; on n'ajoutera rien, on ne changera rien au récit primitif, tel que la tradition nous l'a légué ; on n'invoquera pas d'autres témoignages, à l'appui du fait, que la notoriété publique conservée de père en fils, et les traces, encore apparentes, du sang de la victime dans la salle où le crime a été commis. Suivez votre guide, qui va vous montrer ces vestiges sanglans, que près de trois siècles n'ont pas effacés, dit-on : montez cet escalier voûté et sonore, dont les marches sont usées par les pas ; traversez ces longues galeries, ces vastes chambres, entièrement dégarnies de leurs meubles gothiques aux formes massives, mais portant çà et là, comme

un souvenir de leur splendeur, quelque tenture de cuir doré, quelque boiserie de chêne sculpté, quelque panneau de peinture noicie et à demi écaillée. Voici, au milieu d'un rinceau légèrement fouillée dans la pierre, un écusson en champ de gueules à fleurs de lis d'or, autour duquel on lit : *Châteaubriant*, qui était aussi le cri d'armes des seigneurs de ce nom. Cherchez d'un œil curieux, parmi ces ornemens d'architecture, aux poutres des salles, aux consoles des fenêtres, aux manteaux des cheminées, les lettres initiales de Françoise de Foix, FF, les devises que cette dame savait si bien composer, celles que François Ier lui adressait en échange, et la salamandre allégorique qui se retrouve, plus ou moins répétée, dans tous les lieux où ce prince a promené ses amours *inextinguibles;* mais rien ne rappelle la célèbre comtesse de Châteaubriant, qui n'est peut-être revenue dans ce manoir conjugal que pour y souffrir et pour y mourir.

C'est ici qu'elle a été prisonnière pendant plusieurs années ; c'est ici qu'elle a rendu le dernier soupir, épuisée par une saignée que son mari lui fit faire aux bras et aux jambes ! Le commandant de la gendarmerie habite aujourd'hui cette immense salle, où la cheminée, surmontée de gracieux bas-reliefs qui la couronnent, parle seule du XVIe siècle dans la vulgaireté d'un ameublement moderne et pourtant délabré. Peut-être, à l'heure où j'écris, ce monument d'art a-t-il fait place à un poêle de faïence, emmanché d'un tuyau de tôle qui suinte ! peut-être la cheminée de Françoise de Foix a-t-elle été détruite par les soins d'un maire *sincèrement attaché au gouvernement de juillet !* mais, à coup sûr, on a respecté la *tache de sang*, espèce d'enduit noirâtre, qui a pu être renouvelé, à diverses époques, par des concierges intéressés à offrir cet aliment à la curiosité des voyageurs, et qui, dans tous les cas, ne doit plus sa couleur équivoque à une mare de sang humain desséchée depuis trois cents ans. Varillas ne savait pas que cette tache historique s'était conservée si long-temps. « Il parraissait encore des marques de sang de la malheureuse comtesse dans la chambre où elle avait été assassinée, lorsque le petit-fils et le dernier descendant du roi versa tout le sien dans celle de Saint-Cloud (en 1589). » Ne vous avisez pas de mettre en doute la présence de ce sang sur le plancher? les habitans de la ville et des environs s'élèveraient tout d'une voix contre votre scepticisme, et lui oppose-

raient, avec chaleur, l'autorité de leurs ancêtres, également unanimes sur l'origine de la tache de sang. Chacun, dès son enfance, a ouï conter les détails invariables du meurtre de la dame de Châteaubriant. Il n'y a pas en Bretagne une tradition plus répandue ni mieux établie.

Poussez plus loin l'enquête : informez-vous auprès des gens de la mairie, questionnez les commis et les valets qui logent dans l'intérieur de l'ancien château, ou qui, par la nature de leurs fonctions, sont retenus souvent au greffe après la fin du jour; demandez-leur, à ces crédules et superstitieux Bretons, s'ils ajoutent foi à ce qu'on rapporte de la mort tragique de Mme de Châteaubriant : ils trembleront aussitôt de tous leurs membres, et regarderont autour d'eux avec inquiétude, se signeront dévotement, et vous répondront, en baissant la voix, que l'ame de la comtesse revient toutes les nuits à l'endroit où elle a perdu la vie; beaucoup de témoins se présenteront pour affirmer qu'ils ont entendu mainte fois des cris déchirans et des plaintes étouffées sortir des murs vers minuit, heure à laquelle le comte de Châteaubriant tua sa femme ; d'autres ont déclaré qu'à cette heure-là des esprits invisibles erraient dans les corridors, tantôt marchant, tantôt courant, tantôt frappant à coups redoublés, tantôt secouant des chaînes. Le lieutenant de gendarmerie dort à merveille cependant sur le théâtre de l'assassinat.

La nuit du 26 octobre, anniversaire de cette terrible vengeance d'un mari trompé, tous les acteurs du drame reparaissent, suivant l'opinion encore très répandue, dans cette même salle, teinte du sang de la victime. Mais les rôles sont changés : le comte de Châteaubriant porte une couronne de fer rouge qui lui brûle le crâne, un manteau de soufre qui s'attache à ses os, et des brodequins enflammés qui laissent une empreinte fumante et charbonnée à chacun de ses pas; il marche fustigé par des démons qui lui montrent les cornes, tandis que François 1er, revêtu de ses habits royaux, conduit par la main la comtesse habillée en reine, au milieu d'un cortége d'anges et de prêtres, qui n'éprouvent aucune répugnance à faire honneur aux amans, purifiés par le martyre de l'un d'eux. Cette nuit du 26 octobre semble donc consacrée éternellement à la commémoration du crime et à son châtiment. Cette vieille croyance contraste avec les principes que la loi proclame au

sujet du droit de vie et de mort attribué au mari sur sa femme : c'est le triomphe de l'adultère et la satire du mariage; car en aucun temps, les époux malheureux n'ont su faire qu'on s'intéressât à leurs infortunes : ils sont partout odieux ou ridicules, selon leur caractère benin ou jaloux.

Brantôme est le premier historien qui ait parlé des amours de François 1er et de Mme de Châteaubriant; Varillas, le premier qui ait publié les circonstances secrètes de la mort violente de cette dame. Depuis, la plupart des historiens ont regardé comme irrécusable l'autorité de Brantôme, qui écrivait sur la foi des contemporains et sous les yeux de la cour; mais le récit de Varillas, il faut le dire, a semblé un roman peu digne de réfutation sérieuse. Cependant un avocat de Rennes, nommé Hévin, qui fut sans doute chargé, par les maisons de Laval et de Montmorenci, de combattre et de détruire les allégations outrageantes de Varillas, essaya de prouver que non-seulement le comte de Châteaubriant n'avait point attenté à la vie de sa femme, mais encore que celle-ci ne devait point être entachée du titre de maîtresse royale.

Quant à moi, qui n'ai pas d'autre intérêt que la vérité à produire et à constater, je veux montrer que la comtesse de Châteaubriant fut aimée de François 1er, avant la captivité de ce prince en Espagne, et que la vengeance du mari est au moins probable, quoique la tradition soit à peu près la seule preuve qui ait été invoquée jusqu'à présent.

Voici comme Varillas rapporte les aventures de cette malheureuse comtesse, dans le livre IV de l'*Histoire de François Ier*. Varillas prétend les avoir empruntées à un *Mémoire tiré des archives de Châteaubriant par le feu président Ferrand;* mais Varillas, doué d'une imagination ardente et avide de merveilleux, prenait rarement le soin de vérifier l'authenticité des sources où il puisait : il n'eût pas même daigné citer les originaux sur lesquels il appuyait sa narration toujours légère et brillante, si ses dépréciateurs ne l'avaient accusé d'abord *d'inventer* l'histoire. Néanmoins il grossissait ou diminuait l'importance des faits, d'après ses préoccupations personnelles, et il tombait parfois dans des fautes grossières, résultant de sa manière d'écrire, sans autre secours que celui de sa mémoire prodigieuse ; enfin Varillas n'est jamais un guide sûr

en histoire, mais il sert du moins à mettre sur la voie d'une foule d'anecdotes singulières qu'il avait déterrées dans les manuscrits ou recueillies dans les souvenirs des vieillards.

Varillas, après avoir commis une lourde bévue dans la généalogie de la comtesse de Châteaubriant, qu'il fait fille de *Phœbus de Grailly, puîné de la maison de Foix*, quoique la moindre recherche lui eût appris que Françoise de Foix avait pour père Jean de Foix, vicomte de Lautrec, marié à Jeanne d'Aydie, fille et héritière d'Odet d'Aydie, comte de Comminges, raconte que cette *belle personne* épousa, *lorsqu'elle n'avait pas encore douze ans*, le comte de Châteaubriant qui *l'obtint parce qu'il ne demandait rien pour sa dot.* La comtesse donna bientôt une fille à son mari, et celui-ci aurait été complètement heureux s'il avait pu cacher son bonheur au fond de la Bretagne. François Ier, étant monté sur le trône, voulut *introduire a la cour les dames qui n'y paraissaient auparavant que pour les grandes cérémonies.* Le comte de Châteaubriant fut donc invité à faire venir sa femme, mais il s'en excusa longtemps sous différents prétextes. Enfin, *une affaire imprévue, dans laquelle il s'agissait de tout son bien*, le força de quitter la Bretagne, et avant son départ, il imagina de faire fabriquer *deux bagues d'une invention bizarre, et pourtant si semblables qu'on ne les pouvait distinguer :* il en garda une et remit l'autre à la comtesse, en l'avertissant de ne tenir aucun compte des lettres qu'il pourrait lui écrire à l'effet de l'appeler auprès de lui, à moins qu'elle ne reçût la seconde bague comme un gage de la réalité de cet ordre. La comtesse répondit seulement qu'elle obéirait.

Le comte arriva seul à Paris ; le roi se plaignait de l'absence de la comtesse, et ne témoigna que plus de curiosité de la voir. Le comte rejeta tous les torts sur l'humeur sauvage de sa femme, et offrit de lui écrire au nom de François Ier, qui la priait, dans cette lettre, de rejoindre M. de Châteaubriant. Mais la lettre, envoyée sans bague, fut inutile. Un valet de chambre, qui avait la confiance du comte, découvrit l'usage auquel devait servir la bague que son maître conservait si soigneusement : ce valet, à l'instigation des courtisans empressés à satisfaire les caprices du roi, s'empara de la bague mystérieuse, en fit faire une pareille qu'il mêla *parmi les bijoux* du comte, et enferma la vé-

ritable dans une nouvelle lettre écrite à la dame de Châteaubriant par son mari, qui ne soupçonnait pas la découverte de son secret et se prêtait à une feinte déférence pour les désirs de François Ier.

La comtesse arriva comme le lui mandait la lettre, et montra les deux bagues pour expliquer ce voyage précipité. M. de Châteaubriant *reconnut qu'il avait été trahi, et accusant le ciel de sa propre faute, il partit sur-le-champ pour retourner en Bretagne, de peur d'être témoin de sa honte.* La comtesse abandonnée *résista quelque temps et céda enfin aux instances du roi;* elle prit dès-lors un empire absolu sur son amant, et elle employa son crédit pour ses trois frères, Lautrec, le maréchal de Foix et le sire *d'Asparaut*, qu'elle élevait et maintenait aux premières charges militaires, *malgré leur malheur et leur mauvaise conduite.* Son mari aurait eu part à ces faveurs, s'il eût préféré *l'ambition à l'honneur,* mais il refusa obstinément tout ce qui lui fut offert comme un dédommagement de l'adultère public de sa femme. Celle-ci continuait pourtant *à lui demander pardon d'une faute qu'elle ne pouvait plus désormais s'empêcher de commettre.*

Sur ces entrefaites, la bataille de Pavie eut lieu (1525) : le roi y fut fait prisonnier. La comtesse de Châteaubriant n'avait plus d'appui : de ses trois frères, l'un était mort à Pavie, l'autre avait perdu la liberté en recouvrant la Navarre, le troisième était *confiné* en Guyenne. La comtesse revint donc à Châteaubriant se mettre à la merci de son époux outragé. Ce dernier refusa de la voir et la fit enfermer avec sa fille, âgée de sept ans, dans une chambre dont *tout le meuble était en noir:* il observait quelquefois les tristes caresses de la mère et de la fille, caché *en un lieu où elles ne le voyaient pas.* Ce traitement ne dura que *six mois :* l'enfant mourut, et le comte amena un jour *six hommes masqués et deux chirurgiens qui saignèrent la comtesse aux bras et aux jambes, et la laissèrent mourir en cet état.*

Le roi avait l'intention de faire une justice exemplaire des assassins; mais une nouvelle maîtresse, Anne de Pisselen, dite Heilly, avait déjà remplacé la comtesse de Châteaubriant, que François Ier oublia de venger. Le comte s'était réfugié en pays

étranger, où il resta tant que la maison de Foix eut assez de pouvoir pour lui nuire; quand le connétable de Montmorenci, son parent, fut bien établi dans la faveur royale, le comte exilé eut recours à ce seigneur pour avoir des lettres d'abolition, et lui proposa une *donation èntre vifs pour qu'il le tirât d'affaire. Montmorenci aima mieux acquérir la terre de Châteaubriant par cette voie que par celle de la confiscation, qui l'aurait engagé à des démêlés éternels avec la maison de Laval.*

L'erreur la plus patente de ce récit est la date de l'année 1526, que Varillas assigne à la mort de la comtesse, qui mourut le 16 octobre 1537, comme nous l'apprend l'épitaphe qu'on lisait sur son tombeau dans l'église du couvent des Mathurins de Châteaubriant. Il y a en outre beaucoup de vague et de romanesque dans cette narration qui ne mentionne pas seulement les noms du comte et de sa femme; mais Varillas évitait de donner à l'histoire un caractère grave et aride: il ne cherchait qu'à plaire, sans s'inquiéter d'être exact et impartial.

L'épisode de la comtesse de Châteaubriant donna une telle vogue à *l'Histoire de François Ier*, publiée in-4° en 1685, que plusieurs éditions de cet ouvrage n'épuisèrent pas l'intérêt et la pitié qui s'étaient attachés aux malheurs faux ou véritables de la maîtresse de François Ier. Ce fut en vain que le savant Pierre Hévin, dans une *lettre* à M. de Nointel, maître des requêtes, envoyé en Bretagne depuis l'année 1679 (in-8°, de 60 p., imprimée en 1686), réfuta d'une manière victorieuse certaines assertions de Varillas, que cet historien n'eût pas même pu défendre: Hévin réussit à prouver que la mort de la comtesse n'avait point eu lieu en 1526; mais il ne prouva nullement que cette mort, arrivée en 1537, fût naturelle, et il ne convainquit personne de la vertu conjugale de Mme de Châteaubriant, quoiqu'il eût à cœur de démontrer que François Ier n'avait jamais *entretenu des amours incestueuses ni même un engagement illégitime!* La tradition, conservée en Bretagne et dans les anciennes familles de la cour, eut plus de poids que les raisonnemens et les paradoxes de l'avocat Hévin: la comtesse prit rang parmi les maîtresses connues de François Ier, et le comte passa généralement pour le meurtrier de sa femme.

Un écrivain breton, Pierre de Lescouvel, qui s'est essayé

dans differens genres de littérature avec une égale obscurité, alongea en roman l'épisode historique et suivit pas à pas le récit de Varillas, en y faisant entrer des dialogues prétentieux et galans, à l'imitation de Mlle de Scudéry, que les critiques de Boileau n'avaient pas encore dépopularisée. Lesconvel cependant avait pu recueillir en Bretagne quelques particularités que la tradition lui apprit, et qui sont en effet assez vraisemblables pour qu'on y ajoute foi, d'autant plus que les preuves ne manquent pas à certains faits avancés par le romancier. Il raconte que le comte de Châteaubriant s'était lié d'amitié avec Lautrec, au convoi de la reine Anne de Bretagne, en 1514; qu'ils portaient l'un et l'autre les coins du poèle, et que cette amitié avait engagé le comte à épouser la sœur de Lautrec, la belle Françoise de Foix, qui n'apportait en dot que les qualités les plus rares du cœur et de l'esprit. Lesconvel fait de cette dame un portrait qui répond à peu près aux indications éparses que nous avons rassemblées et qui ne paraît pas avoir été tracé en l'air sans aucune connaissance de l'original: peut-être existait-il à Châteaubriant une vieille toile du Titien ou de Léonard de Vinci, sur laquelle revivait la gracieuse figure de Françoise de Foix; en tout cas, sa statue de marbre blanc était encore dans le couvent des Mathurins, où elle fut enterrée.

Lesconvel suit la marche lente de la passion de François Ier pour la comtesse, que la retraite de son mari et l'éloignement de ses trois frères a laissée sans défense contre les séductions enivrantes d'un amant aimé, d'un roi jeune, bien fait, aimable, magnifique. Mais le roi, étonné de la résistance qu'on lui oppose, s'imagine qu'un autre est plus favorisé, tandis que Françoise de Foix, qui n'est point insensible, en dépit de ses efforts de fidélité conjugale, se persuade en gémissant que Mlle d'Orval lui est préférée : enfin les deux amans parviennent à se convaincre mutuellement de leur erreur et de leur amour. Alors la mère de François Ier, Mme d'Angoulême, « qui n'ignorait pas le pouvoir qu'avait Mme de Châteaubriant sur l'esprit du roi, cherchait toutes sortes d'occasions de la lui rendre suspecte, de peur que la comtesse ne partageât avec elle l'autorité et l'administration des affaires: elle crut qu'en empêchant ses frères de réussir, leur perte rejaillirait sur leur sœur. » En conséquence, elle s'empara de 300,000 écus des-

tinés à soutenir la guerre en Italie, et Lautrec, ne recevant plus de France ni argent ni secours, perdit le duché de Milan. Ce fut la comtesse de Châteaubriant qui justifia son frère; mais le roi voulut aller en personne venger la défaite de son lieutenant: la comtesse l'accompagna jusqu'à Lyon, où elle sut bientôt la nouvelle de la fatale journée de Pavie. François Ier étant prisonnier en Espagne, sa mère, devenue régente, *se faisait surtout une agréable idée d'avoir supplanté son ennemie, et de se voir en état de la mortifier*. Françoise de Foix songea sérieusement à se réconcilier avec son mari, afin d'échapper aux mauvais traitemens de la régente: son cousin, le comte de Laval, fut l'intermédiaire qu'elle choisit pour cette délicate négociation.

Le comte de Châteaubriant consentit à reprendre sa femme; il la fit enfermer dans un appartement *tendu de deuil* et décoré de portraits du roi, *en sorte que, de quelque côté qu'elle se tournât, cet objet de douleur s'offrît toujours à ses yeux, et ne servît plus qu'à l'affliger*. Son unique consolation était sa fille, âgée de huit ans, qu'elle gardait auprès d'elle aux heures des repas et pendant une partie du jour; mais cette enfant sentit à la fois de la tendresse pour le roi, dont elle voyait sans cesse les portraits, et de l'aversion pour son père, à qui elle reprochait les larmes de sa mère. Le comte, par un raffinement de vengeance, envia bientôt à la malheureuse les jouissances de la tendresse maternelle: l'enfant succomba de douleur peu de temps après cette séparation. Le comte, averti du retour de François Ier délivré de prison, n'attendit pas qu'on vînt lui arracher sa victime et le punir d'avoir osé maltraiter *l'amie* du roi: il entra un soir dans la chambre de la comtesse, avec six hommes masqués.

« Quatre de ces cruels se saisirent de Mme de Châteaubriant et la tinrent, pendant que les deux autres lui ouvrirent les veines des bras et des jambes; son mari goûtait un plaisir barbare à voir couler ce beau sang qui sortait à gros bouillons et baignait toute la chambre; il ne voulut point sortir qu'il ne la vît hors d'état d'en revenir. A mesure que ses forces diminuaient, on voyait sur son visage les graces mourantes jeter un dernier éclat, et ses yeux s'obscurcir insensiblement. Enfin, ses esprits se retirant peu à peu, elle expira appuyée sur la gouvernante de

Mlle de Châteaubriant, qui mêlait ses larmes au sang de sa maîtresse. »

Lesconvel termine son roman en disant, comme Varillas, que le comte, effrayé de son crime, *prit la poste et passa en Angleterre*, où il demeura jusqu'à ce que le connétable de Montmorenci lui eût obtenu des lettres de grace en échange d'une donation de la terre de Châteaubriant.

Ce roman, quoique écrit dans un style détestable, tantôt plat et tantôt amphigourique, fut attribué à la comtesse de Murat, qui était Bretonne, ainsi que Lesconvel, mais qui avait, de plus que lui, beaucoup de grace dans l'esprit, beaucoup de goût dans ses ouvrages, et beauconp de célébrité à la cour de Louis XIV. Ce roman anonyme, dont le seul mérite est le choix du sujet, et qui renferme à peine quelques pages touchantes, fut réimprimé quatre ou cinq fois sous divers titres, forgés dans la boutique des libraires. L'édition de Paris, 1695, in-12, est intitulée : *La comtesse de Châteaubriant, ou les Effets de la Jalousie*; l'édition d'Amsterdam, de la même année: *Intrigues amoureuses de François Ier, ou l'Histoire de la comtesse de Châteaubriant;* une autre édition d'Amsterdam, ou la même avec un nouveau titre : *Histoire de Pantagruel.* Ces variantes de titres ont fait croire que c'étaient plusieurs romans. Lenglet-Dufresnoy, en parlant du premier, exprime tout son mépris pour *le sieur de Lesconvel*, et se contente de de porter ce jugement sur le second : « Rien n'était plus propre que cette héroïne, maîtresse de Fraçois Ier, pour en faire un beau morceau; mais elle n'est pas tombée en des mains assez délicates et assez intelligentes. »

Recommençons maintenant l'histoire de la comtesse de Châteaubriant, en nous aidant des dates que son panégyriste, Hévin, a extraites des pièces originales du procès que la succession du comte souleva entre ses héritiers collatéraux et son donataire, Anne de Montmorenci, procès mémorahle qui dura plus d'un demi siècle, et qui mit en présence les talens des meilleurs avocats du barreau, Marion, Séguier, Bouguier, etc. Nous n'aurons souvent, pour étayer nos inductions, qu'une indiscrétion effrontée de Brantôme, une phrase douteuse d'un manuscrit contemporain, une épithète transparente d'un ancien vers; les dates, qui s'offriront çà et là dans notre route, comme

des jalons, pour nous guider et nous soutenir, ressemblent aux signes de l'écriture, lesquels, pris un à un, ou confondus ensemble au hasard, n'offrent aucun sens raisonnable, tandis que le moindre arrangement, dirigé par l'intelligence, leur donne une valeur et un son pour former des mots et représenter des idées.

Jean de Laval, comte de Châteaubriant, naquit au mois de janvier 1487, selon Hévin : les *Chroniques de Vitré* nous apprennent que François de Laval, seigneur de Montafilant, père du comte de Châteaubriant, avait *déjà* deux fils en 1495 ; sa femme était Françoise de Rieux, appartenant, comme lui, à une des plus anciennes et des plus nobles familles de *la duché* de Bretagne. Jean de Laval, parent de la reine Anne, du chef de sa mère, fut envoyé à la cour de France dès l'âge de quatorze ans, pour y faire son apprentissage de gentilhomme, en s'exerçant à bien dire et à bien faire; car la reine Anne avait réuni autour d'elle une *école* de chevalerie, de savoir et de politesse : « Ce fut la première qui commença à dresser la grande cour des dames, dit Brantôme ; elle avait très grande suite de dames et de filles, et n'en refusa jamais aucune, tant s'en faut qu'elle s'enquérait des gentilshommes leurs pères qui étaient à la cour, s'ils avaient des filles et quelles elles étaient et les leur demandait. » « Elle mandait en cour, dit d'Argentré, les gentilshommes de son pays, feignant avoir affaire d'eux et les vouloir employer à son service près de sa personne; puis incontinent les envoyait aux guerres d'Italie et ailleurs se former aux armes et apprendre la vertu. » Voilà comment Jean de Laval et Françoise de Foix se trouvèrent presque en même temps pensionnaires de la reine.

Jean de Laval, qui commença sans doute par être page, puis écuyer dans la maison d'Anne de Bretagne, eut occasion de fréquenter les trois frères de Mlle de Foix, non moins estimés à cette époque par l'éclat de leur naissance et leur parenté avec la reine, que par les grandes espérances qu'on pouvait fonder sur leur bravoure et leur génie militaire. Odet de Foix, seigneur de Lautrec, s'était déjà distingué dans les guerres d'Italie; Thomas de Lescun, dit le *protonotaire de Foix* parce qu'il se destinait à l'éclat ecclésiastique, voyait d'un œil d'envie les *belles armes* de son aîné; et André de Foix, sire de Lespare

(ou d'Asparros), pensionnaire de la reine, à 500, puis à 2000 livres de gages, se préparait à la vie des camps par ces rudes exercices qui, développant à la fois les forces du corps et celles de l'ame, faisaient des *chevaliers sans peur et sans reproche.*

Ce fut dans la compagnie des braves capitaines, des poëtes, des dames et des *damoiselles*, qui composaient la *grande* cour d'Anne de Bretagne, que Jean de Laval se forma de bonne heure et acquit la réputation d'un *homme singulier en toutes choses*, éloge fort étendu que lui accorde d'Argentré, qui, dans un autre endroit de son *Histoire de Bretagne*, le présente comme un seigneur *prudent, avisé et fort magnifique, ayant quelques connaissances des lettres*, et qui, dans ses commentaires latins sur la coutume de Bretagne, va jusqu'à dire qu'il ne manquait pas de génie (*huic etsi nom deerat ingenium*). Jean de Laval profita peut-être des leçons de Clément Marot, qui lui resta toujours attaché, et qui en reçut tant de marques de générosité, qu'il lui dédia un livre d'*Épigrammes*, en invoquant leur ancienne amitié :

Puis tien je suis, des jours a tant et tant :
De m'y donner, ne serait que redite.

Françoise de Foix, qui était élevée chez la reine, devait se rencontrer souvent avec Jean de Laval qui servait à table, versait à boire, apportait les plats, *sautait, luttait, jetait la barre* et *chevauchait un cheval le possible*, comme on voit faire Bayard à la cour de Charles de Savoie. Françoise, âgée de douze ans, vers 1504, devint, quelques années après, la plus belle des filles de la reine. « Quoiqu'elle ne sortît encore que de l'enfance, dit Lesconvel, et qu'elle ne fût que sur sa douzième année, sa beauté était si achevée qu'elle enlevait les cœurs; une taille avantageuse et qui se perfectionnait de jour en jour, un air engageant mêlé de fierté et de douceur, des cheveux noirs et en grande quantité *qui relevaient la blancheur et l'éclat de son teint*, tout cela joint à un esprit aisé, juste, fin, de bon sens, et qui commençait à briller, la rendait la plus rare et la plus belle personne de son siècle. » Plusieurs traits de cette description doivent être modifiés d'après les

documens plus certains qu'on peut emprunter aux épitaphes de Françoise de Foix, à des poésies inédites qui lui ont été attribuées avec raison, et à un poëme, également inédit, de François Sagon, sur la mort de cette dame.

Clément Marot, dans l'épitaphe qu'il fit pour elle, l'a dépeinte *richement étoffée de grand'beauté, de grace qui attire, de bon savoir, d'intelligence prompte*; Nicolas Bourbon, dans une autre épitaphe latine, l'exalte comme *la meilleure, la plus belle et la plus pieuse femme de France,* à qui Dieu et la nature avaient départi toutes les perfections du corps et de l'esprit (*dotes animique corporisque*). Françoise de Foix avait le teint brun, puisqu'elle le compare, dans une épître, à celui de François I[er], et qu'elle reproche à ce prince, qui la sacrifiait à M[lle] Heilly, de préférer au noir *le blanc qui n'a point de durée.* On est en droit de supposer que les vers *rythmés* par Clément Marot, à l'éloge de la *couleur noire*, symbole de la *fermeté* de cœur, regardent cette dame, dont il fut probablement le maître en poésie et le secrétaire intime.

Sagon, dans son poëme funèbre, célèbre surtout l'esprit de Françoise de Foix, qu'il met au rang des femmes les plus brillantes et les plus instruites de ce temps-là, il daigne à peine donner *louange au corps*, en décrivant *la matière du miroir d'honneur féminin :*

Elle avait masse corporelle
Où le ciel mit esprit vital,
Comme il engendre un beau cristal :
D'écume ou d'eau de neige faite,
Ainsi fut la dame parfaite,
Qui eut le corps humain plaisant
Comme un cristalin reluisant.
Si le miroir était de verre,
Son corps était limon de terre.
L'un corruptible et l'autre aussi,
Comme la mort démontre ici.
Mais quel verre aura ce bonheur
D'avoir comparaison d'honneur
Au corps de cette noble dame!...

Sagon, qui poursuit pendant plus de quinze cents vers cette pénible allégorie du *miroir d'honneur et de grace*, semble éviter de s'arrêter à la description physique de cette beauté *parfaite*, en présence d'un tombeau; mais il est moins avare de détails précis sur le mérite intellectuel de l'élève des *poètes royaux :*

...Les cieux avaient taillé
Son haut esprit, et aux humains baillé
Pour leur servir d'exemple bon à suivre.

A cette époque, où les dames de la cour s'occupaient de poésie, de littérature et même de science, Françoise de Foix savait les langues étrangères, inventait des divises ingénieuses, écrivait des lettres agréablement tournées, faisait des vers et parlait de tout avec agrément et facilité. Ces talens établirent entre elle et Marguerite, qui fut depuis l'illustre reine de Navarre, une communauté de goûts et de travaux, une noble et ardente émulation, une estime et une amitié durable.

C'était des femmes la lumière,
Une dame d'un tel savoir,
Qu'on la vit en noblesse avoir
Toute la science en la tête
Que pourrait avoir dame honnête...
C'était une Cornélia,
Ou une docte Lélia,
Pour ajouter, sans arrogance,
Au beau parler plus d'élégance,
J'entens au français tant humain,
Comme ces deux à leur romain ;
Encor je faux, vu qu'il me semble
Qu'elle avait ces deux joints emsemble,
Un moyen langage latin
A l'italien de Laertin (Peut-être faut-il lire l'*Arétin* ?),
Et pour un tiers et beau langage,
Parlait espagnol davantage,
Que tant bien savait annoncer,
Qu'on n'eût su mieux le prononcer ;

De ces trois, quand bien je m'avise,
La dame avait mainte devise
Qu'on lui vit si bien expliquer,
Qu'on ne savait que répliquer.
Je serai, par expérience,
Témoin de sa haute science,
J'en puis bien dire, à mon avis,
Ce que j'en sais par son devis (*entretien*)
Auquel trouvai avec fortune,
En son vivant, heure opportune,
Tant que j'ouïs, par plusieurs fois,
La dame Françoise de Foix
Parler de plus haute pratique,
Que Sapho en l'art poétique...

Jean de Laval fut séduit par toutes ces qualités, qui faisaient de la demoiselle de Foix une femme accomplie; et quoiqu'elle n'eût pas d'autres biens que sa beauté et son esprit, il la demanda en mariage à ses frères. La reine, qui avait une prédilection manifeste pour ses parens de la maison de Foix, ne voulut pas que la sœur des Lautrec épousât sans dot un des plus riches seigneurs de Bretagne: elle lui fit *don, en faveur de son mariage,* d'une somme de 20,000 livres, qui furent payés en trois ans sur les revenus du duché de Bretagne. Ce mariage eut lieu dans le cours de l'année 1506.

Les jeunes époux vécurent dans leurs terres, puisqu'on ne trouve pas le nom du *comte de Plorhant et seigneur de Châteaubriant,* comme se qualifiait alors Jean de Laval, dans les listes des gentilshommes qui accompagnèrent Louis XII à la conquête de Gênes, en 1507, et à l'expédition contre les Vénitiens, en 1509. On y voit seulement son beau-frère. Odet de Foix, qui fut blessé à la cuisse dans la première campagne. On ne rencontre le sire de Châteaubriant que dans les cérémonies du convoi d'Anne de Bretagne, où il figure tenant un des coins du poêle, comme représentant d'une des principales maisons de sa province.

Il ne reparaît plus nominativement dans les cortéges du couronnement et de l'entrée de François Ier, ce qui permet de croire qu'il resta en sa seigneurie de Châteaubriant jusqu'à ce que le

nouveau roi l'eût mandé à la cour avec sa femme, qui devint *dame d'honneur* de la reine Claude de France, ainsi que Brantôme le fait entendre. Le crédit de Mme de Châteaubriant commença vers l'année 1515, puisque la grande faveur de ses frères commença à cette époque avec la haine de Louise de Savoie, mère du roi, contre Lautrec. L'empressement que mit François Ier à élever à la dignité de maréchal de France le frère aîné de la comtesse de Châteaubriant, donne lieu de supposer que ce prince cherchait à plaire à cette dame dès qu'il fut parvenu au trône.

Lautrec était *hardi, brave et vaillant pour combattre en guerre et frapper comme un sourd*, dit Brantôme; mais la fortune le servait mal et ses ennemis secrets, à la tête desquels se plaça Mme d'Angoulême, ne cessaient de lui nuire, d'entraver ses entreprises militaires, et de travailler à le perdre dans l'opinion du roi. En outre, Lautrec prêtait des armes à ses envieux par sa présomption et ses imprudences. Françoix Ier le nomma gouverneur de Guyenne, ehevalier de son ordre, et enfin *lieutenant-général* en Italie, au détriment du vieux Jean-Jacques Trivulce, qui fut frappé à mort par cette disgrace: « M. de Lautrec fut cause de sa défaveur *par le moyen de Mme de Châteaubriant, sa sœur, que le roi aimait,* » dit Brantôme dans la *Vie* de Trivulce. Mais Lautrec, malgré l'appui de sa sœur et la confiance du roi, eut beaucoup de peine à se défendre des intrigues de la duchesse d'Angoulême, qui le poursuivait avec acharnement et qui fut cause des désastres de l'armée française en retenant 400,000 écus destinés à solder les troupes. La position de Lautrec dans le duché de Milan etait encore aggravée par ses fautes, qui secondaient le mauvais vouloir de la mère du roi: « Mme de Châteaubriant, dit Brantôme dans la *Vie* de Lautrec, une très belle et très honnête dame, *que le roi aimait et en faisait son mari cocu,* en rabattait tous les coups et le remettait toujours en grace. »

Cependant Lautrec, à qui sa sœur ne pouvait envoyer l'argent que la duchesse d'Angoulême avait détourné, se vit forcé de rentrer en France après le malheureux combat de la Bicoque (1522), et d'abandonner le Milanais, qu'il avait disputé pied à pied aux impériaux. « Ce proverbe courait alors, dit Brantôme: *Milan a fait Meuillan, et Châteaubriant à dé-*

fait et perdu Milan. Cela voulait dire, ainsi que je tiens d'aucuns seigneurs et dames de ce temps-là, que, des gains et profits que fit M. le grand-maître de Chumont d'Amboise, quand il en était gouverneur, en fit faire le château de Meuillan en Bourbonnais; et les fautes que fit M. de Lautrec, étant gouverneur dudit Milan, rabattues par Mme de Châteaubriant à l'endroit du roi, défirent et perdirent Milan, et aussi qu'on disait que ladite dame avait fait avoir ce gouvernement à son frère.» Néanmoins, François Ier, à la suite de ces échecs imprévus, était tellement irrité contre son lieutenant-général, qu'il refusa d'abord de le voir et d'entendre une justification que les beaux yeux de la sœur de celui-ci eurent besoin de fortifier.

La haine de la duchesse d'Angoulême contre Lautrec ne venait pas, comme le pense Beaucaire (*Belcarius*), des propos railleurs que le maréchal avait tenus sur le compte de cette vielle amoureuse (*quod de ejus impudicitia liberiùs locutus fuisset*), ni, comme le croit de Thou, des dédains qu'elle avait eus à subir de la part de ce capitaine : Lautrec, défiguré par les blessures qu'il reçut au visage à la bataille de Ravennes, n'était pas homme à s'attirer les galanteries impudiques de la mère du roi. Une anecdote, racontée dans un manuscrit de Béthune, vol. 8492, folio 3, donne une origine plus probable à cette haine qui s'adressait moins à Lautrec lui-même qu'au frère bien-aimé de la duchesse de Châteaubriant. « Un jour, le roi voulant railler le connétable de Bourbon d'une amourette qu'il avait à la cour, et où le roi avait eu dessein, et n'avait été si bien voulu que lui, il répondit au roi : *Monsieur, ce que vous me dites ne me doit point faire dépit, mais bien à ceux qui n'ont pas été si avant aux bonnes graces de la dame que moi.* Le roi lui dit : *Mon cousin, vous vous fâchez de tout et êtes bien mal endurant;* et depuis, à la cour, on l'appelait *le prince mal endurant.* Cette dame était madame de Châteaubriant, sœur de M. de Lautrec, de la maison de Foix. » L'histoire a constaté l'amour de la duchesse d'Angoulême pour le connétable de Bourbon, amour méprisé par lui et vengé par elle, qui força ce grand homme à se dérober, par l'exil et par la trahison, aux persécutions et aux outrages dont on l'accablait. On comprend bien que cette amante

au désespoir ait détesté dans Lautrec le frère et le protégé de sa rivale.

La puissance de la mère du roi ne balança pas toutefois celle de la maîtresse, et les graces continuèrent de pleuvoir sur la famille de Foix, récompensée de son dévouement à la royauté. La comtesse de Châteaubriant songeait à l'avancement de la fortune de ses frères plutôt qu'à servir l'ambition de son mari, qui avait été envoyé en Italie, véritable cimetière de la noblesse française depuis trente-deux ans, et qui en revint sain et sauf après avoir vaillamment pris part à la journée de la Bicoque, où le fils aîné du comte de Laval, son cousin, périt à ses côtés. Thomas de Lescun, second frère de Françoise de Foix, avait été fait chevalier de l'ordre et maréchal de France en 1520 : c'était, dit Bantôme, *un bon capitaine, mais pourtant plus hardi et vaillant que sage et de conduite;* le troisième frère de la comtesse, André de Lesparre, *qui fut aussi très vaillant,* dit Bantôme, fut nommé lieutenant-général au gouvernement de Guyenne, et mis à la tête d'une armée pour la conquête de la Navarre en 1521; mais à peine eut-il recouvré ce royaume, qu'il le reperdit par une seule bataille dans laquelle il resta prisonnier et aveugle : ce malheur l'arrêta au milieu de sa carrière militaire et le confina dans un de ses châteaux. On dit que François Ier fut conduit à faire cette déplorable expédition en Navarre, par le désir de restituer à la maison de Foix les terres que lui avaient enlevées les Espagnols. En tout cas, Lautrec, traversant les villes du Languedoc en 1515, y reçut des honneurs extraordinaires, *parce qu'il est du sang royal,* disent les registres des capitouls de Toulouse. Enfin, les trois frères de Françoise de Foix *s'emplumèrent* en peu d'années, dit Brantôme dans la Vie de Lesparre; car, *n'étaient-ils pas riches quand ils vinrent servir le roi?*

La comtesse de Châteaubriant, si l'on ajoute foi aux médisances de Brantôme qui savait à fond son ancienne cour, donna la première au roi, l'exemple de l'infidélité. Elle aimait, dit l'auteur des *Dames galantes*, l'amiral Bonnivet, qui était *de fort gentil et subtil esprit, et très habile, fort bien disant, et fort beau et agréable.* Un jour que les deux amans étaient ensemble, le roi arriva subitement; Bonnivet de se cacher sous les feuilles qu'on mettait en été dans les cheminées, *ainsi*

qu'est la coutume en France. Le roi agit comme s'il eût été seul avec sa maîtresse; puis, se trouvant pressé d'un besoin assez malhonnête, il le satisfit de manière à punir Bonnivet, qui n'eut garde pourtant de sortir de sa cachette pour se soustraire à cette ablution insultant. Lorsque le roi eut quitté la place, la comtesse consola l'amante mouillé par un traitement plus doux que celui dont s'était contenté l'amant couronné. François I[er] se montrait quelquefois jaloux de son favori, et la comtesse le rassurait en ces termes : « Il est bon le sire de Bonnivet qui pense être beau! et tant plus je lui dis qu'il l'est, tant plus il le croit. Je me moque de lui, et j'en passe mon temps, car il est fort plaisant et dit de très bons mots, si bien qu'on ne saurait s'en garder de rire quand on est près de lui, tant il rencontre bien! » Elle voulait faire croire par là qu'elle entretenait des rapports fréquens et familiers avec Bonnivet pour se divertir, *et non pour fausser compagnie au roi.*

François 1[er], au commencement de l'année 1525, eut la fatale idée de passer les monts en personne pour se rétablir dans son duché de Milan : le but de ce *passage*, selon Brantôme, n'était qu'une galante envie de voir *la sennore Clérice, pour lors estimée des plus belles de l'Italie.* La comtesse suivit la cour de la régente à Lyon, et la crainte de s'éloigner du roi la rendit certainement plus patiente à souffrir la malveillance de cette rivale de pouvoir. François 1[er] ne vit pas *la sennore Clérice*, et fut fait prisonnier devant Pavie, dans cette sanglante journée qui coûta tant de morts illustres à la France. Le maréchal de Foix ne survécut que quelques jours à ses blessures : la comtesse oublia la perte de son second frère pour déplorer avec le royaume entier la prise du roi. L'amour qu'elle avait eu pour François 1[er] se ranima en présence de cette royale infortune, et leurs torts mutuels disparurent à leurs yeux durant cette absence qui leur sembla douloureuse, mais qui fut abrégée par un échange de lettres en prose et en vers, que ne refroidit pas même la translation du prisonnier en Espagne.

Ces vers, cette correspondance, recueillis plus tard par ordre du roi, ont été signalés pour la première fois par Lenglet-Dufresnoy dans son édition de Marot : le manuscrit qui les contient était conservé alors dans la bibliothèque de Baluze; il

a passé depuis dans la Bibliothèque du Roi, et porte aujourd'hui le numéro 7688. L'ancien catalogue, imprimé par Montfaucon, désigne ce précieux manuscrit comme un recueil de *poésies de la reine de Navarre ;* mais Lenglet tenait des renseignemens plus certains de Baluze lui-même qui lisait ses manuscrits et connaissait leur origine. Celui-ci, de format petit in-folio, sur vélin blanc, avec des lettres en or et en couleur assez mesquines, pourrait bien avoir été écrit en Espagne pendant la prison du roi. On y remarque des corrections de l'écriture de François Ier qui est nommé dans l'intitulé des pièces ; on y remarque aussi comme des traces de larmes qui seraient tombées sur les pages, et auraient été vivement étanchées avec le doigt. Peut-être, la comtesse de Châteaubriant elle-même a-t-elle relu, avec des pleurs de souvenir, les *épîtres* de son amant et les siennes, plus tendres et moins amphigouriques dans les vers que dans la prose. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que ces lettres sont les derniers soupirs des amours de François Ier et de Françoise de Foix.

C'est à cette dame et non à Mlle d'Heilly, comme l'a prétendu l'éditeur des *Poètes français*, que le roi raconte les événemens qui ont précédé et suivi sa prise à la bataille de Pavie : il est prouvé que Mlle d'Heilly ne fut aimée du roi qu'à la fin de sa captivité. Cette longue épître narrative a un préambule en prose : « Ayant perdu l'occasion de plaisante écriture, et acquis oubliance de tout contentement, n'est demeuré rien vivant en ma mémoire que la souvenance de votre heureuse bonne grace qui, en moi, a la seule puissance de tenir vif le reste de mon ingrate fortune; et pour ce que l'occasion, le lieu, le temps et commodité me sont rudes par triste frisson, vous plaira excuser le fruit qu'a mûri mon esprit en ce pénible lieu, et entendre que, en quelque peine, tourment, garde que puisse être le corps, la volonté ne cherchera que la douce occasion de faire chose qui vous puisse donner connaissance que ce qui est demeuré en lui libre et non mort n'est dédié qu'à vous faire service : par quoi, cet indigne présent, de votre honnête vue, sera, s'il vous plait, recueilli, non comme son imperfection mérite, mais comme tribut de ma pensée. »

L'*épître*, qui suit cet exorde entortillé, est presque aussi naïve, touchante et facile, que les meilleures de Clément

Marot. La fin surtout ne se ressent pas des incorrections, des tours pénibles et des obscurités qu'on reproche ordinairement à la poésie du roi :

Quoi qu'il en soit, amie, je mourrai
En votre loi, et là je demourrai.
La liberté ou prison sans doutance,
En mon vouloir, point ne feront d'offense :
Si libre suis, jours ensemble userons :
Tous deux contens, ainsi temps passerons ;
Et si prison il faudra que j'endure
Y finissant mes jours sous peine dure,
Si demourrai-je en tel travail semblable
Comm' j'ai été : point ne serai muable....
Etant bien sûr de toi, que ton devoir
Donne crédit à ton ramentevoir,
Et que le temps et la fâcheuse absence,
Avec oubli, sur toi n'auront puissance,
Car ton amour qui tant est assurée,
En grand travail sera fortifiée,
Dont dire puis, qu'égale peine avons,
Egale offrande à amour nous devons.

Un vers de cette pièce laisse entendre que la comtesse n'était pas heureuse avec son mari, puisque le roi lui souhaite d'être *en la fin bien mariée*, ce qui ne signifie pas de prendre un époux digne d'elle, mais de n'avoir plus à se plaindre du sien. C'est dans le même sens que Marguerite de Navarre et Clément Marot se sont apitoyées dans leurs élégies sur le triste sort de la *mal mariée.*

La comtesse de Châteaubriant écrivait encore avec plus de délicatesse et d'élégance que le roi. On est tenté d'attribuer à quelque poète de cour les *Épîtres responsives* où elle exprime le chagrin que lui causent la prison et l'absence de son amant :

Las ! si le cœur de ceux qui ont puissance
De vous donner très brève délivrance,
Pouvait savoir quelle est votre amitié,
Je crois, pour vrai, qu'ils en auraient pitié,

Et que si tôt ne vous veuillent remettre,
En ce royaume où vous êtes le maître,
Ils enverraient au moins m'en avertir
Par charité, pour me faire mourir,
Aimant trop mieux en ce jour trépasser,
Que sans vous voir tant de saison passer.

On voit que la comtesse observait l'entrelacement alternatif des rimes masculines et féminines, innovation prosodique, due à Lemaire de Belges, mais non encore généralement adoptée du temps de Clément Marot, qui s'y astreignit avee beaucoup de peine dans sa vieillesse. Mais la prose de Françoise de Foix était bien loin de la pureté et du charme de ses vers :

« Si à bien continuer il ne fallait commencement, je réputerais ma lettre privée du fruit heureux de savoir de vos nouvelles, desquelles si j'en puis avoir, ne sera estimé moins le contentement que la paresse de votre main ennuyeuse et longue, et si pensiez mon affection digne d'être satisfaite par lettre, ne soit plainte la peine de votre plume pour contenter l'esprit de.... »

L'amour du roi semblait s'accroître par cette séparation dont le terme pouvait être fort éloigné, puisque Charles-Quint exigeait une rançon que son prisonnier ne lui eût pas promise sans déshonneur. François Ier dut plus d'une fois se résigner à mourir captif à l'Escurial : dans ses instans de découragement, il ranimait les souvenirs à demi éteints de sa vie galante et revivait dans le passé; les vers, qu'il composait pour charmer ses ennuis, s'envolaient toujours en regrets et en tendres réminiscences, vers son royaume, vers sa maîtresse; il écrivait à celle-ci :

Ah! quand je pense au jour que je te vis,
Tout le premier, qui me fus bien avis
Connaître en toi plus que ne peut Nature,
Et déchassai de moi tout, basse cure :
Tous mes pensers jusqu'au plus haut volèrent,
Te contemplant, et là ils demeurèrent,
Remémorant en moi le Créateur,
De si grand œuvre, être premier facteur,

Par quoi, répute à moi la peine heureuse
De notre amour licite; seulement
Je te supplie, me faire honnêtement,
Que recompense en puisse être le fruit,
Et jamais n'être en ta grace détruit;
Car de tant plus louable est le désir
Qui vers le ciel arrête et prend plaisir
Pour contempler chose conforme à Dieu,
Car dans le ciel mérites d'avoir lieu.

La prison et l'absence spiritualisaient l'amour de François Ier qui n'espérait plus se replonger dans les voluptés matérielles et souvent peu délicates auxquelles il avait accoutumé sa cour *si gentiment corrompue*, suivant l'expression de Brantôme. La muse du roi-chevalier chantait tour à tour des psaumes à la manière de David pénitent, et des chansons érotiques dans le goût de Mellin de Saint-Gelais. Pendant ce temps-là, Françoise de Foix avait beaucoup à souffrir de la malignité de la régente, qui n'épargnait rien pour blesser et humilier la *favorite;* telle est du moins l'interprétation naturelle qu'on peut donner à cette lettre énigmatique du roi.

« Ayant l'ennuy anticipé ma plume à garder mon triste esprit ne savoir ne pouvoir vous déclarer l'extrémité de ma peine, si n'est qu'il faille que l'infortune de mon service soit mêlée avec l'ingrate menterie de cette *méchante créature*, pour vous être moyen de peine ; et quand je pense en être l'occasion, je vous supplie penser quel bien je me puis vouloir, n'estimant, ne désirant la vie que pour vous faire chose qui vous soit agréable. Or donc laissez, amie, porter à moi seul le faix, puisque sur moi seul en suis cause; car ce n'est raison que l'innocence porte la peine du méfait. Je voudrais être si heureux que mon retour vous pût servir; car ne pouvant voir votre vie contente, sera désirée la fin ennuyeuse de celui qui réputerait sa mort félicité, mais qu'elle vous donnât contentement. »

Il paraît que la duchesse d'Angoulême avait déjà choisi une nouvelle maîtresse pour son fils, et que François Ier s'était épris de la demoiselle d'Heilly, sur le portrait qu'on lui en fit; peut-être même la sœur du roi, Marguerite, duchesse d'Alençon, depuis reine de Navarre, fut-elle la complice innocente des

projets de sa mère, en conduisant avec elle à Madrid cette charmante *fille d'honneur* de la régente. Cette supposition est d'autant plus probable qu'un huitain de François Ier nous apprend que les jardiniers de Fontainebleau lui ayant envoyé des fruits de son verger, il les offrit à la demoiselle d'Heilly. La duchesse d'Angoulême ne laissa pas ignorer à la comtesse de Châteaubriant l'infidélité de son amant, qui se passionnait pour une jeune et belle personne au teint blanc, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, à la grace ingénue de dix-sept ans. La comtesse était noir de peau et avait passé sa trentième année; elle ne se résigna pourtant pas à se voir délaissée, sans essayer de regagner un cœur qu'elle avait possédé long-temps sans partage :

Puisque changez le privé pour l'échange,
Avecque vous plus ne serai privée,
Car vous m'avez de votre amour privée,
En me laissant, pour tôt aller au change....

Cette amante trahie s'efforça d'abord d'émouvoir, par sa douceur plaintive et sa soumission dévouée, la pitié du roi qui ne lui avait pas encore annoncé ce changement dans leurs amours : elle se mit adroitement en parallèle avec sa rivale, dont elle critiquait la *blanche couleur,* en style alambiqué, pour mieux faire ressortir sa *couleur noire*, celle-ci étant plus durable et plus *chaude* que l'autre : elle disait :

Or qui est froid est contraire à nature :
Doncques blancheur nous est fort bien contraire...
J'en parle trop, mais je ne m'en puis taire,
Car j'ai bon droit, et si suis toute sûre,
En connaissant que de moi n'avez cure,
Que pour le moins, si je ne vous puis plaire, (faut-il lire *croire ?*)
Si aimez-vous, de celle qui est noire,
Le *propre nom*, et faut que je l'endure !

Ce *propre nom* était *Françoise*, et le roi, qui avait le même nom que sa maîtresse, sentit des remords en lisant cette épître mélancolique, tellement qu'il n'osa pas avouer son inconstance;

mais il se borna seulement à déclarer que la rupture n'était pas son fait, et que la comtesse de Châteaubriant avait créé un prétexte en l'air pour motiver entre eux une brouille décisive :

Car quand le chien est haï de son maître,
Et fût-il bon, la rage lui fait mettre,
Pour loin de lui l'égarer et chasser :
Qui est le signe que me voulez casser...
Tout est rompu, certes en mon endroit,
Sans juste cause et nul titre de droit,
Et en cela, malheureux je me tiens ;
Car pour t'aimer, gagné je n'y ai riens,
Fors seulement que j'ai eu connaissance
Qu'en femme noire n'a pas grande fiance!

La comtesse se flatta de n'être pas entièrement remplacée dans l'affection de son *ami*, et sans se soucier cette fois d'entrelacer avec art les rimes masculines et féminines, comme elle en avait l'habitude, elle s'empressa d'excuser en vers simples et touchans ses soupçons injustes qui ne résultaient que d'un excès d'attachement, et de la crainte de perdre son *trésor* :

Et nonobstant qu'en ce *(l'infidélité du roi)* n'aie ne mal ne peine;
Le seul soupeçonner me rend comme certaine,
Cette doute *(défiance)* à toute heure étant si très craintive,
Qu'elle oppresse mon cœur d'amour trop ententive;
Car quelque bien que j'aie et qu'on sût présenter,
Sans toi je ne pourrais jamais me contenter.
Souventesfois dormant, à songer je me boute,
Qu'on te viens faire mal : parquoi, je tremble toute...
Ainsi, par toi, cruel, en quelque lieu que voise *(aille)*,
Je ne puis trouver lieu où me trouve à mon aise :
Bien difficile il est, d'amour vraie et non feinte,
Jamais pouvoir aimer, sans avoir doute et crainte !

Mais bientôt la pauvre comtesse ne *douta* plus : elle fut instruite du nouvel amour du roi ; la régente, qui avait elle-même *produit* la demoiselle d'Heilly, selon le témoignage de Brantôme, ne manqua pas de déchirer le cœur de l'ancienne maîtresse de François Ier, en lui montrant les preuves écrites

d'une passion qui commençait, et qui n'était pas près de finir. La comtesse indignée ne modéra plus ses reproches :

O cœur ingrat et plein d'amitié trop cruelle,
Ne te souvient-il plus quelle est la foi de celle
Qui pour trop fermement t'avoir voulu aimer
Soi-mêmes a haï, sachant le diffamer !...
Mais qui eût su penser pouvoir trouver au miel
Tant de mortel venin, d'amertume et de fiel !

C'en était fait : Mme de Châteaubriant descendait de son trône de favorite. Le traité de Madrid fut signé ; l'Espagne rendit François Ier à ses sujets : le 10 mars 1526, Lautrec vint le recevoir près de Fontarabie et livra en otages les fils du roi de France ; Lautrec avait-il été choisi par son roi ou par l'empereur ? était-ce encore un honneur accordé au frère de Mme de Châteaubriant ? La régente attendait à Bayonne le retour de son fils ; elle y avait amené Mlle d'Heilly, qui allait succéder à Françoise de Foix, et qui ne tarda pas à outrepasser les intentions de Louise de Savoie, en devenant plus puissante que la comtesse ne l'avait jamais été. Le roi changea de maîtresse *ainsi qu'un clou chasse l'autre*, dit Brantôme, qui le tenait de *bon lieu*. Un manuscrit de Béthune, cité par les auteurs de l'*Histoire généalogique des officiers de France*, t. III, p. 379, fait mention de l'avénement de la demoiselle d'Heilly dans les bonnes grâces de François Ier, qui alors *quitta* Mme de Châteaubriant. Arnould Leferron, traduit par Duhaillan, dit que le roi, *trouvant, avec sa mère, Anne de Pisseleu, comme il la vit une fille belle et agréable de visage, il se plut fort en la douceur de sa conversation.* Belleforêt parle aussi de cette *conversation* qui, selon lui, aurait commencé à Bordeaux : « Quoique plusieurs, ajoute-t-il avec candeur, soupçonnassent moins honnêtement qu'il ne fallait de cette familiarité, si est-ce qu'on tient que le roi s'en est purgé souvent et protesté qu'il n'aimait cette dame que pour sa grâce et gentillesse. » Le règne de Mme de Châteaubriant était fini, et ni ses frères, ni son mari, ni ses amis, n'eurent part aux nombreuses faveurs que François Ier répandit sur ses courtisans, en leur distribuant les

charges et les pensions que la meurtrière défaite de Pavie avait laissées vacantes dans la maison du roi.

Mlle d'Heilly demanda bientôt un gage d'amour que le roi n'eut pas le courage de lui refuser : elle voulut avoir *tous les plus beaux joyaux* que François Ier avait donnés à la comtesse de Châteaubriant, et elle le pria de les *retirer* à cette dame, *non pour le prix et la valeur, mais pour l'amour des belles devises qui y étaient mises, engravées et enpeintes, lesquelles la reine de Navarre avait faites et composées.* Mme de Châteaubriant dit au gentilhomme qu'on lui envoya, de revenir dans trois jours, parce qu'elle était malade. Pendant ce temps-là, elle appela un orfèvre, et fit fondre ses joyaux *sans avoir respect ni acception des belles devises,* et quand le gentilhomme revint, elle lui remit les lingots d'or en disant : « Allez, portez cela au roi et dites-lui que puisqu'il lui a plu me révoquer ce qu'il m'avait donné si libéralement, je le lui rends et lui renvoie en lingots d'or. Quant aux devises, je les ai si bien empreintes et colloquées en ma pensée et les y tiens si chères que je n'ai pu permettre que personne en disposât et jouît, et en eût du plaisir que moi-même. » Le roi dit en recevant les lingots : « Retournez et rendez-lui le tout. Ce que j'en faisais ce n'était point pour la valeur, car je lui eusse rendu deux fois plus, mais pour l'amour des devises, et puisqu'elle les a fait ainsi perdre, je ne veux point de l'or et le lui renvoie. Elle a montré en cela plus de courage et de générosité que je n'eusse pensé provenir d'une femme ! » Brantôme, qui fait ce récit dans ses *Dames galantes*, s'écrie avec admiration : « Un cœur de femme généreux, depité et ainsi dédaigné, fait de grandes choses ! »

Mme de Châteaubriant ne chercha donc plus à disputer l'amour du roi à Mlle d'Heilly, qui fut mariée, de nom seulement, à Jean de Brosses, créé successivement comte de Penthièvre, chevalier de l'ordre, gouverneur de Bretagne et enfin duc d'Étampes. La comtesse vivait bien avec son mari, depuis la prison du roi; elle l'avait suivi à Châteaubriant, où le comte tomba malade assez gravement pour s'occuper de l'avenir de sa femme, qui n'avait aucun *acquêt* en son nom. Mais la coutume de Bretagne s'opposant aux intentions du comte, qui gardait un vif ressentiment contre ses parens et ses héritiers naturels, il ré-

solut de les frustrer au moyen d'une donation faite à un étranger qui s'engagerait, par contre-lettre, à la recevoir au nom de la comtesse : il n'avait plus d'enfant, sa fille étant morte à l'âge de huit ans, en 1522, et il ne comptait plus en avoir. Il retourna donc à Lyon où était Lautrec à la cour de la régente, vers la fin du mois de juin 1525, et passa trois actes avec son beau-frère : dans le premier, il était dit que le comte de Châteaubriant, *de son gré, science et franche volonté, considérant la grande amitié et prochaine affinité entre lui et très haut et très puissant prince Odet de Foix, de Comminges et de Rhetel, seigneur de Lautrec et d'Orval; considérant aussi qu'il n'a encore présentement aucuns enfans, et les grands honneurs, biens et plaisirs que ledit sire de Lautrec lui a parci-devant faits*, donne céde, et transporte *par donation entre vifs irrévocable* à Henri monsieur de Foix, second fils et puîné dudit sieur de Lautrec, la somme de 4,000 livres de rente, monnaie de Bretagne, annuelle et perpétuelle assigné sur la terre de Châteaubriant, et en outre les *château, place, maison, logis et préclôtures avec tous les biens meubles que pourra avoir au temps de son décès*, en se réservant, *sa vie durant, l'usufruit et puissance*. Le second acte annulait le précédent, dans le cas où le donateur aurait des enfans légitimes. Le troisième acte, qui devait rester secret, transportait la donation entière, du *vouloir et consentement exprès* de Lautrec, à la dame de Châteaubriant, en considération du *grand amour et dilection, obéissance et loyauté que ladite dame, et bonne femme et loyale épouse, lui a porté et porte*, des *bons et commandables services, traitemens et plaisirs qu'icelle dame lui a faits et continue de faire pendant le temps de leur mariage*, bien *qu'il n'a plu à Dieu lui donner aucun enfans et avoir lignée ensemble jusques ici*. C'est le notaire, et non le comte, qui parle dans ces termes de praticien.

Dès-lors, on ne voit plus reparaître que deux fois le nom de la comtesse de Châteaubriant jusqu'à sa mort, en 1537; mais celui de son mari se montre de loin en loin dans des actes civils, dans des comptes royaux et dans les fastes particuliers de la Bretagne. En 1527, le comte fut nommé un des cinq tuteurs des enfans de Lautrec, dans le testament que celui-ci fit

à Lyon avant de partir pour l'Italie, où il mourut de la peste, l'année suivante, au siége de Naples. En 1528, la compagnie du comte, de cent hommes d'armes d'ordonnance, *sous la charge du seigneur de Montejean,* son allié, faisait partie de l'armée commandée par le comte de Saint-Pol pour secourir Lautrec. En 1530, Clément Marot lui dédia un livre d'épigrammes. En 1531, il fut créé chevalier de l'ordre, et gouverneur et lieutenant-général pour le roi en Bretagne, après la mort de son cousin-germain le comte de Laval, qui l'avait institué, par testament, tuteur de ses enfans avec le grand-maître Anne de Montmorenci. En 1532, il présida les États de la Bretagne, assemblés à Vannes; au mois d'août de la même année, il figura, dans le couronnement du dauphin et dans l'entrée de ce prince à Rennes, comme *administrateur* de sa province pour le nouveau duc; au mois d'octobre suivant, il hérita de biens considérables par la mort de sa mère, Françoise de Rieux. En 1535, il maria sa nièce et pupille, Claude de Foix, fille de Lautrec, avec le jeune comte de Laval, Guy XVII, dont il était aussi tuteur : ce mariage fut célébré à Châteaubriant avec beaucoup de solennité, et le procès-verbal de cette magnifique cérémonie prouve que la comtesse y assistait. En 1535 et 1536, le roi adressa à son *très cher et amé cousin* le sieur de Châteaubriant une commission fort étendue pour faire la taxe des francs-fiefs de Bretagne et pour *connaître sommairement la qualité personnelle de ceux qui l'employaient à se mettre à couvert de ladite taxe.* On a dit que le comte de Châteaubriant avait usé de ses pleins pouvoirs pour augmenter sa fortune aux dépens de celle du roi, et les Mémoires de la Vieilleville confirmeraient cette accusation, si une autre plus grave ne pesait pas sur l'époux de Françoise de Foix.

Cette dame habitait d'ordinaire Châteaubriant, puisque l'*Itinéraire des rois de France*, publié par le marquis d'Aubais, nous apprend que le roi alla dans cette ville en 1531 et en 1532, comme il était allé déjà en 1521 : plusieurs ordonnances du roi sont datées de Châteaubriant, où il passa les mois de mai et de juin 1532. Françoise de Foix qui avait appris de son amant à se plaire aux choses d'art, dirigeait elle-même, en 1532, les constructions *à la moderne* qu'elle ajoutait à sa

maison de Châteaubriant ; de concert avec son mari qui n'était pas moins curieux de bâtimens, elle fit bâtir, dit Hévin, « la belle et magnifique façade que l'on y voit ornée, dans les entre-fenêtres, de bustes de marbre blanc parfaitement achevés, représentant la maison royale. » On croirait que la comtesse nourrissait encore un amour secret pour le roi, dont elle plaçait l'image au milieu de l'architecture de la renaissance, que ce prince préférait au style gothique.

Brantôme assure que la comtesse de Châteaubriant était à la cour en 1533, lors de l'entrevue de François Ier avec le pape Clément VII à Marseille : il rapporte à cette dame une facétie assez libre, que J. Bouchet avait racontée avant lui dans les *Annales d'Aquitaine,* sans nommer les *trois dames de la reine, vertueuses, chastes et dévotes*, qui étaient, au dire de Brantôme, Mmes de Châteaubriant, de Châtillon et la baillière de Caen. Ces dames, étant *de petite complexion et souvent malades*, désiraient obtenir du pape la permission de *manger de la chair les jours prohibés*, elles chargèrent le duc d'Albanie de présenter leur requête. Celui-ci eut l'idée de *donner passe-temps au pape et au roi;* en conséquence, il avertit Clément VII que ces trois dames, *veuves en âge de porter enfant*, étaient encore *tentées de la chaire,* et demandaient à pouvoir se contenter, hors mariage, à l'aide d'une dispense apostolitique. « Ce serait contre les commandemens de Dieu ! » s'écria le pape stupéfait. Les dames s'approchèrent alors de sa sainteté : « M. d'Albanie, dit l'une d'elles, vous a remontré nos âges, notre fragilité et petites complexions. — Mes filles, la requête n'est pas raisonnable, reprit le pape. — Père saint, continua celle qui avait porté la parole, vous plaise nous donner ce congé trois fois la semaine pour le moins en carême et sans scandale. — Comment ! de vous permettre le péché de luxure ? Je me damnerais, je ne le saurais faire ! » Ces derniers mots amenèrent une explication qui fit rougir les dames et sourire le pape. Toute la cour sut cette *comédie, qui fut trouvée bonne.*

Telle est la dernière circonstance où l'histoire met en scène la comtesse de Châteaubriant, sous la responsabilité de Brantôme. Cette dame parut encore au mariage de la fille de son frère Lautrec, en 1535, et il n'y a plus ensuite que son

épitaphe qui nous parle d'elle. Voici cette épitaphe, copiée exactement par Hévin en 1686.

FF PEU DE TELLES. FF

PROU DE MOINS.

Sous ce tumbeau gist Françoise de Foix,
De qui tout bien tout chacun souloit dire,
Et le disant oncq une seule voex
Ne s'avancza d'y vouloir contredire.
De bon sçavoir d'intelligence prompte,
De biens, d'honneurs et mieux que ne racompte
Dieu eternel richement l'estoffa :
O viateur pour t'abréger le compte
Cy gist ung rien là où tout triumpha.

POINT DE PLUS.

FF décédée le 16 octobre l'an 1537. FF

Cette épitaphe, dont le dernier vers est sublime, fut composée par Clément Marot, mais on ne sait à quelle époque, puisque le tombeau n'a peut-être pas été érigé aussitôt après le décès de la comtesse. Ce monument se voyait dans l'église de la Trinité, au couvent des Mathurins, *sous une arcade*, dit Hévin, *le piédestal élevé de quatre à cinq pieds jusqu'à la table sur laquelle est couchée sa figure de ronde-bosse.* L'épitaphe était gravée au-dessous d'un écusson partie aux armes de Châteaubriant, de Foix, de Béarn et de Bigorre, peint sur la muraille au fond de l'arcade.

Ce ne fut pas la seule épitaphe élogieuse faite à la mémoire de Françoise de Foix. Nicolas Bourbon en publia une dans son recueil de poésies latines, en 1538; Bourbon était précepteur du fils aîné de Lautrec, pupille du comte de Châteaubriant; quoiqu'il dût à ce comte une protection libérale, il évita de faire parler les regrets du mari, soit qu'il craignît de donner un démenti à l'opinion publique, soit qu'il crût offenser par là son bienfaiteur, soit qu'il regardât ces mensonges de tendresse conjugale comme désagréable au roi. Cette épitaphe, dont le titre fait de la défunte une héroïne incomparable (*heroïdis incomparabilis tumulus*), renferme à peu près la même pensée et les mêmes éloges que le dizain de Marot, mais elle se termine par un vers du plus mauvais goût, si tant est qu'il

signifie que le passant qui a lu l'inscription du tombeau doit en remercier ses yeux.

Viator amice, multum oculis debes tuis!

François Ier, qui semble avoir toujours conservé beaucoup d'estime et d'amitié pour son ancienne maîtresse, lui rendit un dernier hommage dans une épitaphe en rondeau, presque égale à celle que son poète avait faite pour cette femme illustre.

Ici dessous, ci gît en peu d'espace,
De fermeté la montagne et la masse,
En amitié seul chef-d'œuvre parfait !
Elle a souffert qu'en son vivant l'aimasse :
O quel record, que le temps point n'efface !
L'ame est en haut ; du beau corps, c'en est fait,
Ici dessous !

Ah ! triste pierre, ains as-tu tant d'audace
De m'empêcher cette tant belle face,
En me rendant malheureux et défait !
Car tant digne œuvre en rien n'avait méfait,
Qu'on l'enfermât, avec sa bonne grace,
Ici dessous.

Enfin un poète fort médiocre, que ses démêlés avec Clément Marot avaient fait connaître un moment, apporta aussi son tribut poétique sur la tombe de la comtesse : c'était François Sagon, qui s'intitulait *secrétaire de Félix de Brie, abbé de Saint-Evroul*, et qui prenait quelquefois le pseudonyme de *l'indigent de sapience*, avec cette devise gravée sur son écritoire : *Vela de quoi.* Peu de temps avant sa mort, la comtesse de Châteaubriant se déclara pour Sagon et ses amis contre Marot, et Sagon en reconnaissance, composa, en mémoire de sa protectrice, *Le Regret d'Honneur féminin et des trois Graces sur le trépas de noble dame Françoise de Foix, dame de Châteaubriant et miroir de noblesse féminine.* La faveur spéciale que la comtesse avait accordée à

Sagon, dans la guerre de plume qui séparait alors la poésie française en deux camps, les *sagontins* et les *marotins*, prouve assez que cette dame étant brouillée avec Clément Marot, l'épitaphe faite par celui-ci fut commandée et achetée au nom du comte, mais nullement inspirée au poète par un sentiment personnel de gratitude. L'ouvrage de Sagon mériterait donc plus de confiance, puisqu'il annonce l'avoir écrit à l'invitation de son *amour*, c'est-à-dire de son attachement pour la défunte :

Dirai-je un mot, après mort temporelle,
D'honneur, de gloire et louange pour elle ?
Droit s'y consent et la raison le veut ;
Puis, son amour commander me le peut,
Vu qu'en vivant me donna, de bon zèle,
Faveur (témoin Scepeaux la demoiselle
Qui peut bien voir qu'un mois avant sa mort,
En sa douceur, me donna grand confort
Contre l'effort de marotins alarmes.)

Cependant ce long panégyrique, où *l'acteur* ne fait pas une seule fois mention du mari, quoiqu'il vante *l'amour conjugal* de la femme, pourrait bien n'être qu'une composition payée par le comte de Châteaubriant, pour faire taire des bruits sinistres qui circulaient sur le genre de mort de la comtesse. On ne peut se méprendre à l'égard du but véritable de ce poème funèbre, qui n'a jamais été imprimé, et qui existe à la Bibiothèque du Roi parmi les manuscrits de Cangé. C'est une espèce de dialogue entre cinq personnages : *Honneur, les trois Graces, Phasithea, Egiale, Euprosine* et *l'acteur,* qui s'interrogent et se répondent en vers de différentes mesures et en strophes de différens genres : il y a, dans les louanges exagérées dont est l'objet le *miroir de la noblesse féminine*, une intention bien marquée de représenter la morte comme une modèle de pureté et de vertu, ce qui était bien difficile en présence des souvenirs récens de ses amours avec le roi. Sagon va plus loin que la pudeur de l'éloge ne le permettait, lorqu'il fait une sainte de la maîtresse de François Ier. Mais il s'exprime avec plus de réserve et de vague, quand il accuse de fausseté les *médits et*

blâmes auxquels cette mort donnait lieu en Bretagne et à la cour.

C'était uue perle d'honneur
Qui défiait tout blasonneur (*médisant*) ;
C'était une française dame
Qui ne reçut onc aucun blâme,
Sans lui être à tort imposé
Par quelque envieux trop osé ;
C'était une Laodamie,
Une dame non endormie
Au fait de l'amour conjugal,
Rendant *l'autre amour* inégal ;
C'était. sous amitié divine,
Une Lucrèce, une Sabine ;
C'était Pénélope et Dido
Sous l'étendard de Cupido ;
C'était Portia la Romaine
En grace courtoise et humaine,
Vu qu'en la sorte a su aimer,
Que si, d'amour eut fruit amer,
Elle y goûta, sous patience,
Douceur de nette conscience.
Bref, elle eut en humanité
Toute louange et dignité
Que la vertu du corps et d'ame
Peut donner à honnête dame...

Le poème finit par ce quatrain, qui résume l'admiration, feinte ou réelle, du poète pour le *miroir d'honneur et de grace :*

Ce miroir, par la mort cassé,
Eut claire substance et tant pure,
Qu'il ne cela onc une ordure,
Tache ou macule, au temps passé.

François Sagon insinue, dans son amplification laudative, que la jeune comtesse de Laval, nièce de Françoise de Foix, n'était pas *distante* de sa tante, quand la mort *la ravit hors de*

ce terrestre val, et que la véritable cause de cette mort fut une maladie subite et rapide :

> Cette dame est morte avant age
> Et eut tous biens, fors grande part
> De vivre, avant le sien départ
> Que mort où l'on ne remédie
> Lui hâta d'une maladie.

Sagon avoue toutefois que cette mort, si prompte et si imprévue, fournit matière à certaines calomnies qu'il n'ose pas articuler ; il dit seulement :

> Le dieu Momus, qui reprend et qui mord,
> En cette mort, feindra médits et blâmes !

On peut, d'après le caractère général de ce poème et les passages que nous y avons remarqués, le considérer comme une justification indirecte en faveur du comte de Châteaubriant, et comme une réponse adroite aux rumeurs accusatrices qui lui attribuaient le meurtre de sa femme. La renonciation du comte à la tutelle du dernier fils mineur de Lautrec, et la donation qu'il fit, deux ans plus tard, au connétable de Montmorenci, ajoutèrent un nouveau poids aux soupçons, qui le chargeaient déjà, et un nouvel éclat au crime qu'on lui avait imputé. Aucune preuve, cependant, ne permet d'assurer que le comte avait quitté la Bretagne, et s'était caché en Angleterre après la mort de Françoise de Foix.

Au mois d'octobre 1539, l'assemblée des Etats de Bretagne, influencés sans doute par les menées du comte de Châteaubriant, gouverneur de la province, réforma un article de la Coutume, portant que *l'homme de bon sens pouvait donner à autres qu'à ses héritiers le tiers de son héritage, pourvu qu'il ne le fît par fraude et inimitié contre ses héritiers* : on raya le mot *inimitié*. Le 5 janvier suivant, par lettres passées à Paris, et *insinnuées* à Nantes, Rennes et Angers, le comte, *pour la bonne volonté que ledit seigneur portait au seigneur de Montmorenci, et que tel était son plaisir*, donna et délaissa *en pur don irrévocable fait entre vifs*, à messire Anne de Montmorenci, premier baron et connétable de France, la tierce

partie de ses biens immeubles, et assigna en garantie de ladite donation la place, baronnie et châtellenie de Châteaubriant, la baronnie de Caudé et de Chanceaux ; les châtellenies de Vioreau, de Nozay et Villocher, d'Yssé et de Tillay, et autres seigneuries sises ès pays de Bretagne et d'Anjou, dont il se réservait seulement l'usufruit *pour en jouir sa vie durant.*

Quel fut le motif de cette donation considérable? Le comte de Châteaubriant ne voulait-il que nuire à ses collatéraux, qu'il avait pris en haine depuis long-temps, comme le soutinrent les avocats de ces héritiers dans le procès de la succession? Était-ce un marché secret pour obtenir l'ordre de Saint-Michel, comme le dit Brantôme, qui ne savait pas que le comte avait été créé chevalier de cette ordre dès 1531? Était-ce enfin un moyen de *se tirer de la poursuite qu'on faisait contre lui, pour la mort de sa femme, dont il était accusé*, comme le certifie Jean Le Laboureur, dans ses additions aux *Mémoires de Castelnau,* qui parurent en 1659, vingt-six années avant le récit de Varillas? L'autorité de Le Laboureur, qui avait entre les mains tant de documents précieux relatifs aux familles nobles de France, et qui s'en servait avec une si probe impartialité, n'est-elle pas bien solennelle dans une si grave et si terrible controverse?

François de Scepeaux, sire de Vieilleville, dans ses *Mémoires*, rédigés par son secrétaire Carloix, rapporte, au sujet de la donation, *ce qui s'en trouve de bruit commun, et ce qui a toujours été allégué et répandu en toute compagnie.* Selon *ce bruit commun*, François Ier, vers l'année 1531, ayant octroyé à la ville de Rennes une somme annuelle destinée à ouvrir un port, le comte de Châteaubriant fut prié, en sa qualité de gouverneur de Bretagne, de prélever lui-même les deniers, et de diriger les travaux; mais il employa cet argent à *ses propres bâtimens*, et pour *l'amélioration de sa maison.* Les habitans de Rennes n'osaient pas se plaindre; le connétable imagina de se faire d'office l'avocat de leurs griefs, afin d'arriver à la possession des domaines qu'il convoitait. Le président des comptes de Bretagne, nommé La Pommeraie, son *courtisan et affectionné*, fut envoyé à Châteaubriant *pour faire de loin la première trempe de la peur.* Ce président avertit le comte d'une prétendue commission que le roi venait de donner au connétable, à l'effet de connaître de l'emploi des deniers que le gou-

verneur avait reçus, sous prétexte de la construction du port de Rennes; *il mit le seigneur de la maison en si grand frayeur, qu'il eût voulu être mort; l'intimidant premièrement de la colère où était le roi, à cause de l'abus de ses deniers, et plus encore d'être frustré de l'espérance de voir son nom perpétué en Bretagne.* La Pommeraie répéta ce vieux proverbe : *Qui mange de l'oie du roi, en cent ans il en rend la plume.* M. de Châteaubriant attendit l'effet de ces menaces dans une vive anxiété.

La Vieilleville, qui ne se rappelait pas alors la date de la mort de Mme de Châteaubriant, infirme lui-même sa relation, et laisse soupçonner une autre cause à la *frayeur* du comte, en disant que ce seigneur « avait un si grand crédit à la cour, que le roi lui eût donné et quitté tous lesdits deniers, à quelque somme qu'ils eussent pu monter, en faveur *d'une personne que je ne puis et ne veux nommer*, qui était auprès de Sa Majesté en telle autorité et respect, qu'en un besoin elle eût fait succomber le même connétable. » Il est certain que le comte eût usé de son crédit, s'il n'avait eu qu'à se disculper *de l'abus de finances du roi, et de l'averment d'icelles depuis douze ans.*

Le connétable partit en effet pour la Bretagne, avec l'intention, dit-il au roi, de *connaître des déportemens de gouverneurs, et de l'état des frontières par tout le royaume.* On peut supposer que M. de Montmorenci était envoyé par le roi sous un prétexte quelconque pour faire une enquête secrète sur la mort de la comtesse de Châteaubriant. Le comte, à l'arrivée du connétable, vint le trouver à Nantes et l'emmena le lendemain à Châteaubriant pour *y consommer quelques jours en bonnes chères.* Anne de Montmorenci dépêcha son secrétaire au roi *avec mille louanges du sieur de Châteaubriant,* et pendant que les bases de la donation étaient arrêtées à l'amiable, François Ier envoyait, à la prière de son connétable, un brevet portant *quittance générale de tous les deniers de rachats que jamais reçut le sieur de Châteaubriant, sans que lui, ses successeurs, héritiers, en fussent recherchés,* et *tout à plein d'autres clauses que peut contenir un brevet de telle importance et bâti par gens de si grande esprit que les secrétaires d'état, Bayard et Bochetel, serviteurs voués à M. le connétable.* Ne sont-ce pas là les lettres d'abolition que le do-

nataire fit obtenir au comte de Châteaubriant, en le justifiant de l'assassinat de sa femme auprès du roi?

Quoï qu'il en soit, le comte ne fut inquiété en aucune façon, et garda ses honneurs et ses biens jusqu'à sa mort, qui arriva le 11 février 1543, il n'avait que cinquante-cinq ans à cette époque. Par son testament, fait le jour de son décès, il choisit pour sa sépulture l'église de Saint-Nicolas de Châteaubriant. On dirait qu'il n'a pas voulu reposer dans le même lieu que Françoise de Foix. Dès qu'il eut fermé les yeux, ses hériritiers Guy XVII, comte de Laval, et Anne de Montejan, dame d'Assigné, intentèrent un procès au connétable de Montmorenci pour annuler la donation, et ce procès, pendant lequel les domaines de Châteaubriant furent remis *par provision* au donataire et à ses successeurs, ne se termina qu'en 1604. Les parties adverses, qui tenaient au comte de Châteaubriant par des liens de parenté plus ou moins proches, se gardèrent bien d'évoquer l'origine scandaleuse de cette donation, qu'ils attaquèrent et défendirent par de simples questions de droit coutumier. Néanmoins les avocats furent quelquefois entraînés par la discusion au-delà des réserves que leurs cliens exigeaient d'eux; ainsi, Bougier soutient que le comte avait des momens de folie *(non bene compos mentis)*, et Séguier fit contre les héritiers de Châteaubriant un factum qui commençait par ces mots, ainsi que le généalogiste d'Hozier l'a confirmé à Bayle : « Les malheurs qui ont accompagné la vie de M. de Châteaubriant sont si connus de la France, qu'il est inutile de les rapporter. »

Enfin deux passages des *Dames galantes* de Brantôme renferment peut-être la clé de ce mystère historique. « J'ai ouï parler que le roi François une fois voulut aller voir une dame de sa cour; il trouva son mari l'épée au poing pour l'aller tuer, mais le roi lui porta la sienne à la gorge et lui commanda sur sa vie de ne lui faire nul mal, et que s'il lui faisait la moindre chose du monde, qu'il le tuerait ou lui ferait trancher la tête, et pour cette nuit l'envoya dehors et prit sa femme. » Ce mari ne se vengea-t-il pas de l'affront qu'il avait subi en face? Brantôme nous répondra en citant l'exemple de ces maris qui, *n'osant apporter le couteau* contre leurs femmes, maîtresses royales, « s'aidaient de poisons et morts cachées et secrètes, fai-

sant accroire que c'étaient catharres, apoplexies et morts subites, ou bien les font mourir entre deux murailles, en charte perpétuelle, comme j'en ai su d'un grand de France qui fit ainsi mourir sa femme, qui était fort belle et aimable dame. »

PAUL-L. JACOB, Bibliophile.

LES
FEMMES POÈTES
AU XIXe SIÈCLE.

III.

MADAME DESBORDES-VALMORE.

E par che dalla sua labbia si mova
Un spirito soave, pien d'amore,
Che va dicendo all, anima : sospira.
DANTE.

Ces vers de Dante ont été écrits par une main amie derrière le beau médaillon où M. David a reproduit les traits de Mme Desbordes-Valmore, et Mme Tastu nous pardonnera sans peine de lui dérober cette pensée touchante. « On dirait que de ses lèvres coule un esprit suave , plein d'amour, qui va disant à l'ame : Soupire ! » Il nous a paru que ces vers faisaient bien sentir tout ce que le talent de Mme Valmore a d'effusion et de grace. Et quand nous parlons de talent, ce mot ne dit pas assez qu'ici l'instinct a fait plus que l'étude, le travail moins que la nature. Rechercher cè que le poète emprunte à la vie littéraire de son temps et la part que revendiquent dans

son éducation intellectuelle les préférences de son imagination, c'est là ce que nous ne ferons pas; Mme Valmore appartient surtout à cette famille de poètes que l'on se représente comme doués fatalement du don de chanter en ce monde. Ces chantres *de race divine*, comme les appelle M. de Châteaubriant, sont à eux-mêmes leur commentaire le plus complet, et il ne faut guère, pour les bien comprendre, ouvrir de livres que celui de leur vie et de leur pensée.

La vie de Mme Desbordes-Valmore ne s'est pas écoulée dans cette solitude inspirée où l'on aime à isoler le poète. Chacune de ses élégies a été le prix d'une souffrance; elle a, comme la plus humble des femmes, vécu toutes ses douleurs.

« Cette frêle existence s'est glissée comme à regret sur la terre, aux sons des cloches d'une révolution qui devait la faire tourbillonner avec elle. Née à la porte d'un cimetière, au pied d'une église dont on allait briser les saints, mes premiers amis solitaires ont été ces statues couchées dans l'herbe des tombes.» Cette image mélancolique se montre toujours à demi dans les pièces les plus fugitives, et en apparence les plus légères. Si la tristesse même a sa grace dans les vers de Mme Valmore, il est encore plus vrai de dire que la grace a, dans ses vers, quelque chose de triste qui donne sans doute à sa poésie une émotion plus pénétrante, mais qui fait que l'on n'ose se demander ce que le plaisir du lecteur a coûté au poète. Où prendre le courage de le suivre, pour ainsi dire, à la trace de ses larmes, où le prendre, si depuis long-temps nous n'éprouvions comme un besoin religieux de rendre à ce génie charmant la place qui lui appartient parmi nos poètes, et tout près des meilleurs?

Aujourd'hui que Mme Valmore est parvenue à cette époque de la vie où le cœur se plaît à revenir sur le passé, pour lui redemander l'émotion de ses peines et de ses joies, il est aisé de retrouver dans les ouvrages qu'elle a écrits, beaucoup de ces détails où la poésie transparente laisse entrevoir la réalité. Un homme écrit ses mémoires, et se met hardiment en scène: me voilà! Une femme, de ses impressions effacées qu'elle réveille et lie entre elles dans une œuvre de fantaisie, bâtit un roman, mémoires de sa vie et de sa pensée, qui ont tout le charme d'une confidence, sans rien coûter aux plus délicates pudeurs de l'ame. Qu'il nous soit donc permis de recourir quel-

quefois à *l'Atelier d'un Peintre,* deux volumes où l'invention poétique a commencé par être une simple réminiscence : la prose commentera les vers.

Mme Marceline Desbordes-Valmore est née à Douai, et voici comment elle parle, dans des vers encore inédits et qui semblent inachevés, de la maison où elle a reçu le jour :

Au fond du temps je vois ton seuil abandonné :
Je m'en irais aveugle et sans guide à ta porte,
Toucher le berceau nu qui daigna me nourrir.
Si je deviens âgée et faible, qu'on m'y porte ;
Je n'y pus vivre enfant, j'y voudrais bien mourir,
Marcher dans l'humble cour où croissait un peu d'herbe,
Où l'oiseau de nos toits descendait boire, et puis
Pour coucher ses petits, becquetait l'humble gerbe,
Entre les cailloux blancs que mouillait le grand puits.

Après l'*aspect mélancolique du cimetière qui s'ouvrait à la droite de l'auguste maison*, après cette maison dont le poète ne sépare jamais l'image pensive de sa mère, un souvenir qui paraît appartenir encore à cette époque de la première enfance, c'est celui de Rose-Marie, gracieuse jeune fille que tant de fois Marceline avait suivie sur *le vieux rempart,* et par qui elle devait apprendre que l'on meurt aussi à douze ans. Ainsi, dès ses premiers pas, Mme Valmore se heurtait déjà à une tombe. Cette tombe, hélas ! devait se rouvrir bien des fois pour engloutir ses plus chères affections; aujourd'hui Rose-Marie, demain Albertine, un autre nom qui provoque, à plusieurs reprises, dans son ame, un chant d'amitié désolée.

N'est-ce pas une chose étrange et que chacun a éprouvée, que ces souvenirs d'enfance long-temps vagues et insignifians, qui tout à coup prennent un sens et s'animent pour nous d'une vie nouvelle? C'est une fleur qui nous revient avec un autre parfum, une chanson dont l'écho se réveille avec d'autres harmonies, c'est surtout un visage d'enfant sur lequel nous voyons gravées des pensées que notre œil n'y avait jamais lues. Ne serait-ce pas que la naïve figure d'autrefois se colore

dans notre mémoire, du reflet de nos passions d'aujourd'hui, et que l'expérience de la vie nous fait lui prêter à notre insu quelque chose de nos désenchantemens? Et comme, d'un autre côté, la mort, en le surprenant dans la grace primitive des jeunes années, a laissé sur les lèvres de l'enfant le premier sourire de la vie, nous lui composons de tout cela un regard qui ressemble au regard miséricordieux de l'ange. Rose-Marie et Albertine sont deux enfans de cette céleste famille, à laquelle chacun de nous, hélas! ajoute un nom d'ami, mort dans nos bras, parmi les jeux du premier âge.

Dès cette époque, encore incertain et confus, mais déjà vif, l'instinct poétique commençait à tourmenter doucement la jeune Marceline. Était-ce amour, était-ce poésie, était-ce vague pressentiment d'une vie vouée aux épreuves? Je ne sais. C'était peut-être à la fois un peu de tout cela. Déjà sa tendre et rêveuse imagination prêtait une ame à tous les objets que la nature offrait à ses regards. Cette illusion de l'inexpérience que les métaphysiciens ont remarquée dans tous les enfans, Mme Valmore la gardait en grandissant. « Q'une goute d'eau pende à une feuille, vous voilà! Vous lui appartenez corps et ame, jusqu'à ce qu'elle tombe. » Ainsi parle à Ondine le vieux peintre, son oncle. Ainsi devait parler souvent la pauvre mère qui reconnaissait dans sa fille, et qui déjà, sans doute, s'effrayait, en secret, de cette disposition comtemplative; car cette mélancolie dans l'enfance, plus tard c'est la passion. Mais les paroles sages de la mère ne pouvaient que jeter dans l'ame de la jeune fille un étonnement craintif, et ajouter au danger de la rêverie l'attrait de cette crainte mystérieuse. Comme la sœur de René, Marceline *tenait cela de Dieu ou de sa mère.*

Bien jeune encore, il fallut quitter la ville natale : le malheur arrachait l'enfant à l'*auguste* maison, et depuis elle ne l'a point revue. Il y a dans *l'Atelier* un bel épisode : c'est tout un drame de sang qui se passe dans un nid d'hirondelles, et si énergiquement raconté, et avec un accent de terreur si vrai, qu'il est impossible de ne pas y chercher une image de l'événement qui dispersa la famille.

« Peu de temps après, je naviguais avec ma mère vers l'Amérique, où personne ne nous attendait. Elle était muette, cette mère si charmante! elle était loin de vous tous, avec moi, son

plus jeune et son frêle enfant. Nous nous regardions avec épouvante, comme si nous ne nous reconnaissions plus. Elle me serrait le bras, elle me collait contre elle à chaque roulis de cette maison mouvante, fragile et inconnue, dont les mouvemens la faisaient malade à la mort. »

Rien ne vous attendait-il en effet, ô jeune fille! dans ce monde vers lequel la fortune vous emportait si jeune? Hélas! c'était encore l'hôte sombre qui était venu prendre dans vos bras Albertine et Rose-Marie, *le vieil Oiseleur,* comme vous l'appelez, la mort. « Et enfin, ma sœur, après trois mois encore, je revins seule, vêtue de noir, n'osant plus bouger dans ce monde où la mort tourne toujours, comme l'hirondelle furieuse... » Marceline avait perdu sa mère.

Les premiers vers qui semblent remonter à l'époque qui précéda, et à celle qui suivit immédiatement le lointain voyage, sont empreints d'une poésie élégante et pure, mais encore peu nouvelle. Ce sont des formes gracieuses qui attendent la vie. Insensiblement, ces harmonies et ces images que le poète a puisées dans l'habituelle comtemplation de la nature prennent une forme distincte, et donnent naissance à ce premier amour plein d'innocence et de fraîcheur qu'on aurait peine à bien démêler des sentimens les plus purs et les plus simples de la famille : amour qui s'empare si doucement des premières années, et qu'il faudrait regretter à jamais, s'il n'était un piége et comme une éternelle tentation pour le cœur de l'homme ; car ensuite vient ce triste mélange de dévouement héroïque et d'égoïsme ardent que nous appelons la passion. Mme Valmore a trouvé, pour peindre le premier amour, de suaves paroles qui en égalent la douceur. Mais plus tard, quand c'est la passion elle-même qui arrive, le chant s'élève, plus ferme, plus sonore, plus vibrant, et il se prolonge avec une sorte de grandeur dans une suite de hautes élégies : *l'Attente, l'Impatience, Prière pour lui, A ma Sœur*, etc. ; chacun de ces morceaux est un acte de ce drame pathétique qui se brise dans le cœur, et s'y renoue avec mille péripéties diverses. Cependant, même dans ces élégies où la plainte est plus accentuée, c'est encore la plainte qui domine, et l'amertume y est sans fiel.

Mais déjà la préoccupation d'un avenir toujours incertain, et peut-être aussi le besoin d'étourdir sa pensée en la couvrant

d'un masque, avaient déterminé Mme Valmore à demander au théâtre les ressources qu'on peut s'y promettre avec dignité d'une organisation mobile et d'une vive intelligence, et pour me servir de ses propres paroles, *elle s'était sauvée du monde dans cette carrière qui en est comme à côté.* Bien des larmes véritables coulèrent, sans doute, sur son visage dans ces feintes tristesses qui en cachent de si sincères. Il y a dans *l'Atelier d'un Peintre* un épisode qui se lit avec un intérêt soutenu : c'est celui du comédien racontant lui-même sa vie. Est-ce encore un souvenir ? Je le voudrais. A coup sûr, il y a là-dessous la pensée d'une noble réhabilitation. Ailleurs, vous trouverez une élégie où l'ame du poète se redresse plus ouvertement contre le préjugé qui condamne à une sorte d'isolement le talent que l'on court applaudir au théâtre, honteuse petitesse de l'homme qui se venge, le jour, par les dédains, des hommages qu'il ne pourra refuser, le soir. Les vers sont beaux, éloquens, pleins d'une généreuse ironie. Ne dirait-on pas que cet appel fut entendu ? Précisément à l'époque où cette voix gémissait tout bas, une autre s'élevait avec plus d'éclat en faveur de la tolérance, celle de M. de Châteaubriand. On aime à se persuader que le chantre de Démodocus se souvenait, en écrivant, des paroles de la muse irritée.

La carrière qu'avait embrassée Mme Valmore la condamnait désormais à toutes les inquiétudes d'une vie errante. Le premier sentiment que cette idée inspire, c'est une anxiété tendre, dont on se sent un peu soulagé par ces paroles : « Une ame malade gagnera toujours au mouvement des voyages ; il semble que l'on se fuit soi-même, ou du moins le bruit des roues, les arbres qui courent, reposent des idées fixes, en les faisant tourner. » Et puis la poésie y gagnait. Ce mot paraîtrait, dans notre bouche, d'un égoïsme cruel, si l'on ne songeait que reconnaissance de cette rosée que le poète épanche sur les hommes, ceux-ci lui renvoient leur admiration et leur amour, et la gloire qui est sa rosée à lui. Le talent de Mme Valmore empruntait de nouvelles images aux pays qu'elle traversait en chantant. Cet irrésistible attrait du midi, qui toujours s'est fait sentir au nord, est surtout l'aimant des poètes. Est-ce à dire que le nôtre cherchait à Lyon ou à Bordeaux une autre chimère que l'indépendance et le repos ? Non, sans doute ; mais sans s'en

rendre compte, il allait, et, dans le secret de son cœur, il se réjouissait d'y trouver aussi la poésie. La poésie était la couronne de ses beaux jours, et sa consolation dans les mauvais. *Du goût des vers pourquoi me faire un crime?* etc... Lisez, lisez, si vous voulez savoir ce que la poésie remplace de joies en ce bas monde.

Ce monde! Mme Valmore y jetait quelquefois les yeux pour y chercher, avec attendrissement, ses sœurs en poésie. Elle adressait, de loin, à Mme Tastu un salut digne de l'une et de l'autre. Aussi, comme Mme Tastu, elle avait à l'occasion, pour la patrie, des chants pleins d'élévation. C'était quand Foy mourait, léguant ses enfans à la France, c'était quand Béranger descendait ses trois étages pour retourner à Sainte-Pélagie. La muse alors devenait le *petit oiseau* pour *voler vite, vite,* et allait battre de ses ailes la lyre suspendue aux barreaux de la prison.

Quelquefois c'est un souvenir plus tendre qui lui arrive, un de ses compatriotes se souvient de celle qui honore, sur d'autres bords, le berceau qu'elle a quitté si jeune; et, un matin, la voyageuse reçoit une corbeille de fleurs cueillies aux environs de la ville natale. Alors l'absence du pays, douleur cachée, sur laquelle pesaient tant d'autres douleurs, se fait sentir à son ame, et ce pieux regret amène je ne sais combien d'élégies nouvelles. Alors reviennent en foule toutes les choses oubliées, les rives de la Scarpe, la maison fermée, les jeunes amies, les blancs vêtemens des jours de fête, et, tout au fond du tableau, ce navire qui emportait si vite et si loin la pauvre destinée dont il devait rester l'image.

Mais il fallait à cette existence flottante un intérêt qui l'agrandît en la rasseyant, et qui marquât un but plus élevé aux soins renaissans de chaque jour. C'est avec les austères préoccupations de la famille que commence pour Mme Valmore la belle époque de son talent, époque de dévouement dans la vie, de création naïve dans l'art. Si la mère est digne de vénération, le poète ne mérite pas moins d'amour, car son œuvre n'est que le reflet d'un devoir compris et accepté avec simplicité de cœur. Chaque pensée nouvelle dans le cœur de l'enfant a sa pensée qui lui correspond dans le cœur de la mère. Cette pensée est un chant, et le génie du poète va se développant

avec cette jeune intelligence. Tout ce que Mme Valmore a cru, aimé, admiré dans ses années adolescentes, elle accoutume les siens à le croire, à l'aimer, à l'admirer, et elle se met ainsi à revivre sa vie écoulée. Un peu de tristesse se laisse voir en ses récits, assez pour les sauver de la froide monotonie de l'enseignement, pas assez pour désenchanter l'enfance, et lui donner à penser que les belles illusions sont chose qui se perd et qui passe avec les jours. On voit que Mme Valmore veut conserver à ses enfans, aussi long-temps qu'elle le pourra, la jouissance de ces biens de l'imagination, déjà perdus pour elle; et c'est un noble spectacle que celui d'une mère qui lutte ainsi de toute sa poésie et de tout son amour contre l'infléxible fatalité qui s'attache à ce qui est de l'homme. Mais, comme elle sait que tôt au tard la réalité des choses aura raison contre elle, c'est surtout la vertu qu'elle se hâte de faire éclore dans le cœur de ses enfans. Nous ne lui reprocherons pas de l'avoir environnée des séductions de la poésie. Si la charmante comparaison de Lucrèce et du Tasse n'a pas été faite pour les mères, à qui donc s'adresse-t-elle ?

Nous n'hésitons pas à le répéter, quel que soit d'ailleurs le mérite de ses élégies passionnées, là est le meilleur du talent de Mme Valmore. Il y a dans ces contes, dans ces familières causeries sur les genoux, dans ces petites fables, murmurées à l'oreille de l'enfant qui s'endort, un charme d'illusion attendrissante qui réveillera bien des souvenirs, et qui rendra presque une mère à beaucoup d'orphelins. Dirons-nous que ces délicieux récits sont toujours exempts de mignardise et même d'affectation? Hélas ! non, et c'était, je crois, chose impossible. Mais on peut signaler un assez bon nombre de morceaux, où la simplicité de la forme ne doit presque rien à celle de la pensée. Nous citerions de préférence : *le Soir d'été*, *l'Ecolier, conte d'enfant*, *le Petit Menteur*, etc. Ce sont autant de leçons pleines d'amour et de grace maternelle. Plus tard, le paysage prend de la profondeur, et le maître, soulevant un coin du voile, laisse apercevoir à demi un côté plus sombre de la vie. Ce sentiment mélancolique des choses, que Mme Valmore a tant pris soin de dissimuler jusqu'ici, de peur de porter atteinte à l'aimable sérénité de l'enfance, attriste bien des pages de son dernier volume, et y répand une amertume résignée, mais profonde.

M. Sainte-Beuve qui a parlé des *Pleurs* avec cette sympathie qui explique en partie le charme de son talent de critique et la vérité de son analyse, a glissé légèrement, et à dessein, sur cette partie des œuvres de Mme Valmore. Je ne voudrais pas dire qu'il a trop loué ailleurs, mais j'aurais mieux aimé qu'il eût ici loué davantage. Dans l'élégie amoureuse, quelques noms pourront être placés aussi haut, ici Mme Valmore me paraît encore sans rivale. Je n'ai, moi-même, présenté qu'une face de ce dévouement si tendre. Je n'ai dit que les leçons, et, pour ainsi dire, les contes à la veillée, au coin du feu. Il faudrait peindre les peines après les joies, montrer la mère courbée, pendant de longues nuits, sur le berceau de l'enfant malade, et ramassant toutes les forces de sa vie en quelques mois, pour les apporter au pied d'un lit de douleur. Dieu n'accepta pas le sacrifice... Mais il est des choses que les lèvres d'une mère ont seules le droit de raconter. Qu'on lise l'élégie qui a pour titre *le Rêve de mon enfant*, et on saura quelle solitude peut faire la mort dans le cœur d'une mère. Mais ce dévouement de quelques jours pour une seule tête, si on veut le voir se répandre pendant des années sur toute une famille, c'est encore un poète qu'il faut interroger. Dans les stances admirables que M. de Lamartine adresse à Mme Valmore, il décrit avec un charme qu'on dirait inimitable, si elle ne l'avait retrouvé pour lui répondre, la frêle barque qui emporte au gré du vent et des flots la mère et les enfans. Mais ici même n'avons-nous pas une élégie qui nous fait pénétrer plus profondément encore dans l'intimité de cette vie? En voici le premier vers :

> Oui, nous allons encore essayer un voyage,
> Avril est né d'hier, etc....

Ainsi disait le poète, il y a déjà des années, et ce pélerinage d'autrefois, demain, lorsqu'avril renaîtra, pour vous, ô Marceline, il va recommencer encore !

Les premières publications de Mme Valmore sont un peu antérieures à 1820 ; le dernier volume, celui des *Pleurs*, est, si je ne me trompe, de 1833. C'est donc entre ces deux dates que son talent s'est développé.

Au début, son style se distingue déjà, par plus de mouve-

ment et de gracieux abandon, du style de Mme Dufrénoy, dont il a parfois l'élégance, sans en avoir toujours la correction, et de celui de Mme Tastu, éloquente élève de Mme Dufrénoy, dont il n'a pas le tour ferme et précis. C'est là comme sa première manière, manière encore indécise et flottante. La seconde est celle des charmantes élégies et des contes plus charmans encore à notre gré ; elle se marque par un langage tout à la fois plus vif et plus accentué. Plus tard enfin, ces tristesses de cœur qui ne passaient qu'à demi dans le vers, et comme l'image de la mort au milieu des banquets des anciens, s'emparent du style et lui communiquent une mollesse qui trahit plutôt la fatigue de l'ame que celle de l'esprit. Il n'y a pas jusqu'à l'allure de la phrase qui n'ait quelque chose de brisé comme la main qui écrit. Encore dans ce roman, de *l'Atelier*, Mme Valmore fait dire à une jeune fille qui a beaucoup de ses traits, de son caractère et de son exquise sensibilité, en parlant d'un livre qui produit sur elle une très vive impression : « Ce livre, c'était la poésie, c'était l'amour, c'était André Chénier. » Eh bien! cet André Chénier qu'elle a long-temps oublié, il semble qu'aujourd'hui son nom lui revienne, et parfois, sans qu'elle s'en rende compte, la langue de Chénier est, en partie, devenue la sienne. Et devons-nous en conclure que Mme Valmore imite ? Je ne sache personne qui ait moins souci d'imiter. Non, elle n'imite pas, mais on pourrait dire que le génie d'André Chénier est allé réveiller au fond de son ame une dernière poésie qui attendait l'appel d'une voix fraternelle. Toutefois, cette troisième manière, qui est aujourd'hui celle du poète, se rattache si bien aux deux autres, qu'elle en est comme un développement nouveau, et que le poète y arrivait de lui-même par la pente naturelle de sa vie et de son inspiration native. Mme Valmore n'a pas pris, et c'est un malheur, le dessin si artistement tracé des ouvrages de Chénier, mais elle a comme rajeuni la forme, ou plutôt le rhythme qu'elle lui emprunte, à l'aide de ce spiritualisme élevé que trop rarement on rencontre dans l'auteur du *Jeune Malade*. Le spiritualisme, avons-nous dit ici, ce n'est pas dire assez : toutes les compositions de Mme Valmore sont animées d'un sentiment religieux qui, mêlé discrètement au murmure des passions, et avec plus d'expansion à la plainte de douleurs moins terrestres, donne à la pensée

plus d'horizon. Il nous revient, en ce moment, à l'esprit, un passage de *l'Atelier d'un Peintre*, qui va nous aider à nous faire comprendre. Nous pensons aux chapitres où l'auteur nous fait assister à la vie intérieure du comédien. C'était pendant la révolution; les pauvres gens avaient accueilli un vieux prêtre proscrit. Un soir que toute la famille était au théâtre, le vieillard étant sorti de sa chambre, vit briller, au fond d'un long corridor, une faible lueur. Il s'avança doucement, et, à mesure qu'il approchait, la lumière éclairait mieux les objets, et déjà il pouvait voir. Or, ce qu'il voyait, le voici : un petit autel avait été élevé contre le mur, et paré de tous les oripeaux qui, ce jour-là, ne servaient pas à la troupe; et devant ce modeste autel, la mère était à genoux qui priait. Qui oserait dire que Dieu n'était pas là? Le christianisme, proscrit de la société des hommes, s'était réfugié dans le cœur et sur les lèvres de l'humble comédienne. Voilà justement la place que tient, dans les vers de Mme Valmore, la pensée religieuse. Dans tous les temps elle a répandu sur ces vers une gravité douce; mais il semble aujourd'hui que la lumière grandisse et éclaire chaque jour davantage le profond corridor.

L'inspiration de Mme Valmore se produit dans trois genres divers, mais qui souvent se mêlent et se confondent, l'élégie, le conte ou la fable, puis la romance ou la chanson. L'élégie, nous avons dit ce qu'elle était, presque une idylle au début (et, sous ce rapport, *Phylis* est un heureux reflet de Gessner), puis, avec le mouvement des années, personnelle, véhémente tour à tour ou rêveuse. Le conte, on sait également quelle grace suprême il a revêtue : la fable ne s'en distingue que par la différence des personnages, car c'est le même charme de moralité élevée et de tendresse féminine. La Fontaine confie aux bêtes le soin de jouer ses petits drames, tout simplement parce qu'aux hommes il préfère les animaux. Il n'a souvent d'autre raison pour les mettre en scène que le divertissement qu'il y trouve. La Fontaine est un spectateur honnête, qui s'amuse de très bonne foi aux scènes qu'il invente. La malice que parfois il y glisse n'est qu'un accident du détail. Mme Valmore n'a rien de ce merveilleux instinct dramatique et de ces habitudes de création désintéressée; elle poursuit par la fable l'enseignement domestique commencé dans le conte. La fable

du *Pélican* est un doux reproche à ces mères frivoles qui, entraînées par les plaisirs du monde, ne craignent pas de laisser à l'étrangère dont elles paient les soins, la première caresse de leurs enfans.

La romance de Mme Valmore est encore l'élégie, mais réduite à de moindres proportions. Elle est née des mêmes passions, et s'est successivement colorée des mêmes teintes. Souvent même la douleur poignante qui inspire tel ou tel chant élégiaque, a jeté son premier cri, ou répandra sa dernière plainte dans une rapide chanson. L'écho, en s'éloignant, a pris un accent plus triste et profond. C'est encore, si l'on veut, une note isolée, déposée là, en passant, et pour souvenir, en attendant l'heure d'une inspiration plus féconde. Quelquefois il arrive que l'émotion jaillit plus vive de cette forme plus brève, et qui, plus délicatement travaillée, est aussi plus exquise.

Mais dans l'élégie, dans le conte, dans la fable, dans la romance, c'est la même ame, la même sensibilité qui s'épanche. « Le chagrin caché se fait jour quelquefois à travers une fable, une élégie, une pauvre chanson. » Ces simples paroles d'*Ondine* sont toute l'histoire de son talent. Ce talent, ou plutôt cette ame, se laisse aller avec une imprévoyance charmante. Je ne suis pas très sûr, quand Mme Valmore entre en matière, qu'elle sache bien comment elle finira : c'est toute la candeur de l'improvisation. Il y a une pièce, surtout, où ce mouvement abandonné se remarque avec évidence; elle a pour titre : *La Souris chez un Juge.* Cela commence avec la familiarité d'une petite fable, et insensiblement, le vers naissant du vers, et y aidant aussi la douce imagination de l'auteur, le léger apologue devient tout un poème : La Fontaine, je vous le jure, n'avait pas, parmi celles qui rongeaient ses livres, une souris plus éloquente.

Il résulte sans doute un grand charme pour les imaginations rêveuses de tous ces hasards de la pensée et du style. Mais il est des esprits sévères qui veulent plus d'austérité dans la composition, et on ne peut dire qu'ils aient tort. Ils disent que cette absence d'unité nuit singulièrement à l'effet de l'ensemble, et ils regrettent que beaucoup de morceaux aient plutôt l'air de fragmens que de conceptions achevées. Nous craignons

un peu que Mme Valmore n'ait fini par se persuader qu'écrire c'est laisser courir la main selon la fantaisie de l'esprit, ou l'entraînement du cœur; et que, préoccupée uniquement de suivre la rêverie qui l'attire, elle n'oublie que pour lui donner une vie durable, il faut, en la traduisant dans la langue universelle, la soumettre aux procédés de l'art. Vous avez vu ces statues antiques enveloppées de longs voiles de la tête aux pieds. Les traits nous échappent, mais remarquez avec quel soin la main de l'artiste a modelé la forme sous le vêtement. On ne la voit pas, mais on la sent, on la devine. Ainsi doit être, sous le voile de la poésie, la pensée d'une femme. Ce n'est pas le voile qui manque à la pensée de Mme Valmore, ce n'est pas l'ame non plus, elle palpite sous les plis, c'est la forme qui souvent n'est pas assez nettement accusée. Ayons aussi le courage de dire que le poète, en écrivant avec cette abondance de cœur, ne surveille pas assez son langage. Il pêche assez souvent par défaut de correction. Il semblait cependant que des idées aussi suaves ne pouvaient se passer de la pureté de la diction. Un génie novateur échappe quelquefois par le sublime aux lois ordinaires du style : c'est toujours un mal, mais il peut y avoir une excuse dans l'impétuosité de l'inspiration. Rien de semblable ici, où l'émotion naît surtout de l'harmonie intime du fond et de la forme, et parfois il arrive que cette harmonie est en défaut. La pensée de Mme Valmore est toujours naturelle, son langage ne l'est pas toujours, et il en résulte que la critique reproche au sentiment même une afféterie qui n'existe que dans l'expression. Cette affectation a deux causes, d'une part cette paresse déguisée de l'esprit qui se laisse aisément persuader que le néologisme est l'originalité, de l'autre cette habitude de souffrir, qui fait qu'on ne prend pas le soin d'arranger sa douleur, et dans laquelle on oublie que la souffrance elle-même doit avoir sa parure, pourquoi ne pas dire sa coquetterie? Nous voudrions que Mme Valmore dérobât aux vers de Mme Tastu cette sévérité de la phrase qui ne laisse rien au hasard. Ce nom doit lui rappeler que la recherche du beau langage n'empêche pas le cœur de *battre vite*.

C'est donc à dire que nous conseillons à Mme Valmore de travailler ses vers un peu davantage. Hélas! oui, c'est bien cela,

un peu plus de travail et d'exigence pour elle-même. Si la nature avait été envers elle avare des dons de l'inspiration, si elle ne possédait pas ces trésors d'amour et de pitié, grace auxquels elle est doublement femme, femme par le talent comme par le cœur, il nous serait difficile de lui indiquer la source où se puisent ces eaux saintes; car, pour ces sources-là, il n'est pas, comme pour celles qui jaillissent de nos montagnes, de baguettes que l'on interroge et qui aident à les découvrir. Mais ce que donne le travail chacun peut le chercher dans l'étude.

Hélas ! et qui sommes-nous pour demander encore du travail à celle dont toute la vie n'a été qu'un douloureux enfantement à la peine, à celle qui a vécu courbée sur son œuvre, comme la plus humble des filles de l'homme, à celle pour qui chaque jour, en ce monde, a eu son épreuve à côté de son chant. Remercions-la plutôt de n'avoir pas gardé pour sa propre consolation toute la poésie qu'elle avait dans le cœur ; remercions-là de nous avoir appris qu'à travers le deuil et les larmes la voix peut s'élever encore, et qu'à défaut de la prière dans le temple, il reste à l'homme le chant qui est encore une prière. Renvoyons-lui, au lieu de conseils, un salut de respect et de sympathie. Souhaitons-lui pour tant de beaux vers, pour tant d'harmonieuses plaintes qui nous ont aidés à nous plaindre moins, une destinée combattue par moins d'orages, et puis, si un jour enfin son pauvre cœur se repose, alors elle reviendra, si elle veut, sur ces chants des mauvais jours : elle pensera à l'avenir plus sévère que les contemporains, elle reverra, elle amendera, et usant de l'innocent artifice de celui qui écrit ses mémoires, et qui ne montre à la postérité que le beau côté de son ame, elle ne nous donnera, à son tour, que le miel de sa pensée.

ANTOINE DE LATOUR.

HOELDERLIN.

Je parcourais la petite ville de Tubingue, en 1815. Dans une rue des faubourgs, je remarquai la maison d'un menuisier, maison modeste, en briques brunes, avec un gros balcon de bois noir, au premier; un atelier propre et luisant au rez-de-chaussée, une vigne vierge à la porte, et un banc de pierre près de la vigne.

Les volets de bois blanc du premier étage étaient fermées, quand je passai; tout à coup ils s'ouvrirent. Une jeune servante, qni se faisait reconnaître aux ailerons noirs de son bonnet, et à son petit tablier de toile cirée, parut sur le balcon. Sur son épaule s'appuyait un homme, couvert d'une robe de chambre bleue, qui vint s'asseoir paisiblement sur un petit escabeau du balcon. La vigne grimpante couvrait l'endroit où se trouvaient les deux personnes; je m'arrêtai. curieux de mieux observer ce joli groupe, le jeu de la lumière transparente qui traversait les pampres et faisait verdir le frais visage de la jeune servante, les vieilles sculptures en bois qui ornaient le balcon, enfin toute cette petite maison calme qui m'attrayait. L'homme avait l'air malade; une grande barbe roussâtre et négligée tombait sur sa robe de chambre; ses mains jointes et ses lèvres balbutiantes semblaient annoncer l'habitude de la prière; et une dévotion machinale, qui n'était guère

qu'un souvenir sans pensée, courbait tout son être affaibli.

La rue était si paisible et si isolée, que l'on entendait fort distinctement les coups de rabot de l'atelier et le bruit monotone d'un rouet, dans l'arrière-boutique. Le malade s'aperçut qu'il avait attiré l'attention d'un passant; il me regarda, fit un geste de mécontentement puéril et se retourna tout en colère. Je jetai sur lui un dernier coup d'œil; ses cheveux blancs, son œil privé d'intelligence, les rides profondes de son visage, et le sourire idiot fixé sur sa bouche entr'ouverte, me laissèrent une sensation pénible. Je me remis à marcher devant moi, dans la rue déserte. Pourquoi l'aurais-je affligé de ma curiosité? pourquoi ajouter une peine aux peines de cet homme souffrant? Tout ému de cette émotion enfantine, qui vient on ne sait d'où, qui saisit le cœur sans motif, que la raison explique à peine et ne cherche pas à excuser; je m'en allai donc, en songeant à ce pauvre convalescent idiot. Ne croyez pas que je prétende vous fatiguer ici des développemens d'une sensiblerie fort usée et diviniser ces émotions personnelles que Sterne a voulu faire passer pour des vertus et qui ne sont que des plaisirs : émotions qui ne sont pas sans égoïsme, et que notre bon ange nous envoie, pour nous aider à supporter cette promenade de l'ennui qu'on appelle voyage, et cet autre pèlerinage d'un désir sans terme qu'on appelle la vie.

Quoi qu'il en soit, cet homme n'avait plus quitté ma pensée. Qui était-il? Un malade vulgaire? un conseiller aulique? un de ces nombreux *raths*, à belle perruque et à jabot de dentelles, que l'Allemagne porte par milliers dans son sein maternel? un bourgeois? un savant? un philistin? — Non, je ne pouvais le croire. — Je consultai là-dessus un jeune étudiant enthousiaste; l'enthousiasme de l'étudiant produit ordinairement la stupidité de l'âge mûr.

Mon étudiant se trouvait encore environné des plus brillantes vapeurs de l'exaltation universitaire. Quand je lui parlai de la maison du menuisier, de la servante aux ailerons noirs, et du malade mécontent; son œil s'enflamma, ses cheveux se dressèrent :

—Un homme de génie, monsieur! s'écria-t-il, un homme de force et de puissance! un homme supplicié à jamais!

Er der sich selbst im innersten bestreitet,
Stark angewohnt das tiefste weh zu tragen !

« un homme qui vit dans une lutte intime contre lui-même, et pour lequel la plus grande douleur est devenue la vie habituelle. »

— Comment le nommez-vous ?

— Hœlderlin. Ce pauvre malade est un homme de talent qui a manqué sa voie. Il est fou ; son génie est mort avec sa raison. C'est un de ces flambeaux qui se détruisent, avant d'avoir brillé ; une flammèche tombée de travers dévore leur substance. En 1795, Hœlderlin a écrit un livre très-remarquable, *Hypérion, ou l'Ermite de la Grèce*, livre plein de verve et d'éloquence. Il est fou depuis l'année 1800 ; il est fou, monsieur, pour avoir vu Paris.

Il végétera ainsi long-temps, au milieu des ruines de son ame et de son corps, protégé par le menuisier Wilhelm qui l'a recueilli. Au moment où il sortait de la Germanie paisible et de nos douces mœurs dont le mouvement circulatoire s'opère avec la régularité d'un métronome de Maëlzel ; Hœlderlin, l'esprit bercé par de grandes chimères, le front caressé par des anges de liberté et d'amour, la tête rayonnante d'espoir pour la régénération humaine, vint en France. Il y resta bien peu de temps. Mais ce grand orage d'intérêts, de passions, cette mêlée furieuse, troublèrent sa pensée ; il y était entré sage et paisible, enthousiaste et pur ; il en sortit insensé. » —

Alors le jeune allemand prit, sur une des tablettes de bois de sapin qui constituaient sa bibliothèque, deux volumes cartonnés, dont la couverture, jadis marbrée par le relieur, avait reçu des mains attentives du lecteur un coloris et un vernis nouveaux. — « Je les ai emportés, ces chers volumes, continua-t-il en les feuilletant, je les ai emportés dans les montagnes de la Suisse et dans celles du Harz ; je les ai parcourus en me promenant sur les bords du Lago-Maggiore, et sur les lagunes vénitiennes. Ils reposaient, avec les œuvres de Schiller et le *Wilhelm Meister* de Goëthe, dans le fond de mon havresac, avec ma pipe d'écume de mer et le portrait de Bettina, lorsque je me rendis en pélerinage près de ce grand courti-

san, Goëthe, Apollon-chambellan, que j'idolâtrais alors, et dont j'ai cassé la statue. Écoutez, monsieur, ce que cet homme, aujourd'hui fou, écrivait et publiait à Tubingue en 1797; long-temps avant que la trompette de la liberté moderne eût éveillé les ossemens de la Grèce antique. Il avait deviné l'insurrection de la Grèce ; il l'avait commandée en songe ; il en avait rêvé l'exécution ; il avait, sous le nom d'Hypérion, combattu les Turcs, massacré les janissaires, ensanglanté le croissant. Ce livre, que je tiens entre mes mains, avait servi de remède à la fièvre d'action qui dévorait cet Allemand malade. Dans *Hypérion*, que peu de bibliothèques possèdent aujourd'hui, se trouvent décrits tous les événemens de cette campagne imaginaire qui avait pour théâtre le cerveau du malheureux Hœlderlin.

Alors l'étudiant se mit à lire les pages suivantes :

« .... Il me faut une occupation vive et ardente, — il me faut l'utilité d'une entreprise accomplie par moi, — une guerre et du sang héroïque, cela me ferait du bien ! »

. . . .

« La guerre s'allume. Les Turcs sont assiégés dans Coron et et Modon...... Je bannis la mélancolie ; mon esprit s'affermit ; je mène une vie plus active et mieux ordonnée...... Je me lève avec le soleil et réveille mes guerriers, couchés sous l'ombre de la forêt. Dans leurs yeux brille un plaisir sauvage, et je réponds à leur salut. Rien n'est comparable au réveil d'une armée !

« Non, je ne saurais exprimer ce que j'éprouve au milieu de ce peuple naguère endormi, et qui se relève, qui surgit, pour ainsi dire ; qui salue l'aube première de la liberté. Vous raconterai-je la vie des camps ? Cela ne se raconte pas; à peine est-il permis de la peindre. Voici un grand feu et une troupe d'hommes qui réchauffent leurs membres engourdis ; plus loin une mère qui tient son enfant près du brasier, et qu'ils bercent en le ranimant. Les chevaux hennissent et annoncent le retour de la lumière. La musique guerrière emplit les profondeurs de la forêt. Les armes éblouissent les yeux et éclatent aux oreilles. Voyez-vous ma petite troupe se réunir autour de son chef? Je suis le plus jeune. Pourquoi ces viellards et ces guerriers, pourquoi les plus fiers me respectent-

ils ? dites-le-moi. Devant moi tous les cœurs s'épanouissent. Je leur déroule un bel avenir, et tous les fronts étincèlent et l'espoir se peint dans tous les yeux. Chacun raconte ses plaisirs et ses peines. *Tous pour chacun*, *chacun pour tous!* A ce cri, ils se prosternent; ils croient entendre la voix de Dieu. Non, les cieux dans toute leur gloire, dans toute leur majesté, ne m'intéressent pas autant que l'homme sauvage dont une grande espérance déride le front. J'exerce mes soldats jusqu'à midi, et c'est pour moi une volupté fière et ardente. Tantôt leurs colonnes, serrées comme la phalange macédonienne, s'avancent en un seul corps dont les bras seuls s'agitent; tantôt cette masse bouillonnante se disperse, s'éparpille en groupes, et simule ces mêlées confuses où la volonté et la force humaine se développent plus libres, où l'on ne reçoit d'ordres que de soi-même; puis on se rallie, un long cri s'échappe contre les oppresseurs, et on appelle l'heure du combat. »

. . . .

« O bonheur! seul avec ce viellard qui me comprend, gravir à cheval les collines dorées par le rayon du soleil qui s'éteint; sentir au sommet des montagnes la brise qui soulève la crinière de nos coursiers et mêle son bruit à nos entretiens! tourner les yeux vers cette Sparte en ruine, but de nos efforts; puis, au retour, goûter le frais, en vidant nos coupes, tandis que la lune éclaire le festin rustique; et voir les exploits de nos pères sortir, pour ainsi dire, du sol, à notre voix! . . . .

« Ma tente est dressée aux bords de l'Eurotas. Je m'éveille au milieu de la nuit; le murmure des eaux m'avertit que je dois offrir au dieu du fleuve un pieux sacrifice. Alors je cueille, en souriant, des fleurs sur le rivage, et les jette dans les flots en disant : Accepte-les; tu arroseras bientôt une terre de liberté! »

. . . .

— Tel fut, monsieur (reprit l'étudiant en renfermant le premier volume), le rêve trop éclatant de ce pauvre malade. Quand son somnambulisme eut évoqué de telles ombres; et qu'il retomba de toute la hauteur de ses rêves au milieu de sa bourgeoise patrie, quelle chûte! que de malédictions sur l'Allemagne! quelle douleur! Une misanthropie sombre le couvrit de ses ailes empoisonnées :

« Les Allemands, dit-il dans son second volume, ne sont que d'anciens barbares, rendus plus barbares par leurs travaux, leur savoir et même leur religion ; les sentimens généreux leur sont inconnus; ils ont perdu l'idéal; ils sont incapables de sentir le beau, de compâtir au malheur, ils ignorent la sympathie. Peuple abâtardi ! Artisans, philosophes, prêtres, maîtres et serviteurs, adolescens et hommes faits, qui êtes-vous? Des hommes? Non certes; je n'aperçois qu'un champ de bataille couvert de membres épars, dont le sang se perd dans la poussière immonde.

« Chacun fait son affaire, et quelle affaire! Comme chacun emprisonne son égoïsme dans la sphère qui lui est assignée ! Amour, énergie où êtes-vous? — Nos malheureux Allemands s'en tiennent volontiers au nécessaire; voilà pourquoi ils restent à moitié chemin, ne produisant rien de grand, de digne de la liberté. Encore si ces hommes restaient sensibles au beau, s'ils n'étaient pas sortis complétement de l'adoration de la nature! . . . . . »

— Vous pouvez reconnaître, dans ces anathèmes, le germe de cette exaltation qui est devenue folie. Que l'Allemagne ne fût pas la Grèce antique, voilà ce qui le transportait de fureur.

« Les vices des anciens, ajoutait Hœlderlin, sont des vertus, comparés à nos vertus bourgeoises. On y voit de la candeur et une conviction profonde. Mais les vertus des Allemands leur sont arrachées par la terreur. Leur vie monotone et disciplinée me révolte.

« Il n'y a rien de sacré que ce peuple ne profane par intérêt. Ces barbares poussent la cupidité au point de faire métier et marchandise de ce que les sauvages même ne dégraderaient pas; de l'intelligence. Le plaisir, l'amour, la prière, la grande fête expiatoire qui lave les péchés, les doux rayons du soleil, le papillon qui sort de sa prison, l'abeille qui butine ; rien ne fait sortir l'Allemand de son calme ordinaire; il ne lève pas même la tête pour voir le temps qu'il fait.

. . . .

« — A cette époque, il y avait en Europe un pays qui proclamait le même genre d'enthousiasme; la France. Hœlderlin y courut, habita quelque temps Bordeaux, et se rendit à Paris.

Un de mes amis l'accompagnait : il s'effraya de l'impression

que votre ville fit sur lui. Hœlderlin parcourut cette ville sans lever la tête, et comme si des fantômes eussent suivi ses pas. Il se hâta de la quitter ; sa raison était éteinte. Depuis ce temps il n'a pas prononcé le mot *Paris*. Il prétend ne l'avoir jamais vu.

Les médecins, à son retour, l'ont déclaré incurable. Votre Paris l'a rendu fou. La grande ville, le monstre civilisateur, aux mille sons, aux mille voix, l'a vaincu et écrasé. Il s'est laissé abattre et surprendre par ce tumulte, qu'il ne comprenait pas. Jeune, il avait rêvé la paix de la république platonicienne : adolescent, il avait maudit la Germanie trop paisible pour lui. Le voici en France ; il court après sa chimère. Où est-elle ? Voici des échafauds couverts de têtes vulgaires et illustres ; vénérables ou ignorées ; des clubs où l'impudence se proclame souveraine ; un cahos, d'où nul céleste accent n'émane. L'harmonie de ses pensées est détruite. Il aurait fallu qu'un guide divin le conduisît dans ce labyrinthe obscur et lui dît :

« Cette assemblée populaire, où les passions hurlent et où ses combattans se jettent le défi des paroles sanglantes, comme s'ils se lançaient des têtes humaines, repoussera l'invasion ennemie, et créera les libertés de la patrie. Ce petit homme maigre, aux cheveux plats, à l'œil ardent et sombre, et aux bottes malpropres ; qui cause avec un sans-culotte, ce sera quelque chose d'inoui entre César et Sésostris. Cette fournaise de la vie parisienne va refondre les institutions et les pensées de l'Europe. Penche ta tête sur l'abîme ; vois ces vices qui bouillonnent, et ces fureurs mêlées à ces bassesses ; tant d'élémens vils et qui se combattent concourront à refaire un monde. Ne t'en effraie pas ! »

Hœlderlin est encore à Tubingue, à ce que disent les journaux allemands. Il est toujours fou ; il parle toujours de la Grèce, jamais de *Paris*. Quand on prononce ce dernier mot, il repond :

— *Qu'est-ce que Paris ?*

Pauvre Hœlderlin ! qui a cherché dans ce monde ce que le monde ne peut donner, dans un temps de transition et de combat, ce qui appartient à peine aux époques de stabilité ; amoureux d'un passé idéal ; attiré par une révolution grandiose, et frappé de démence, pour l'avoir vue et observée de trop près !

Débris fracassé d'un grand naufrage social, qui pourrait le refuser des larmes? Sa raison aurait survécu et se serait conservée amère et sauvage au milieu de sa misanthropie, s'il n'avait visité le Paris de la Révolution. Mais sortir d'une sphère de mœurs que gouvernent des habitudes sévères et fixes; passer de là dans une autre sphère opposée, y trouver l'irrégularité, le mouvement, l'éclat, la violence, le crime, la grandeur, la rage, les contrastes, l'inattendu, l'incomplet, tout ce qui signale une société livrée aux crises d'une reconstruction sanglante! C'en était trop pour lui: il y avait là de quoi briser une tête plus ferme et renverser une raison plus solide. Aujourd'hui même, cette société française qui bouillonne et fermente, épouvante tous les étrangers. Ils restent suspendus sur ses bords, comme Virgile et Dante, au-dessus des cercles de l'abîme.

Qu'un Hœlderlin nous visite aujourd'hui; comprendra-t-il mieux cette sociétébariolée? Ce grand bruit ne va-t-il pas l'enivrer? Ces couleurs mêlées ne vont-elles pas l'éblouir? A quel centre s'attachera-t-il, ce bon Germain idéaliste? Tant de caractères anormaux, de créations extravagantes, de bizarres végétations, de folies inouies; cet amas de toutes les tendances et ce chaos de toutes les passions bonnes et mauvaises! Voici Lamartine avec son socialisme, voici les doctrines industrielles, voici les théories allemandes de Hegel. Les tendances les plus opposées peuvent se combattre chez le même homme; les poésies lyriques de Victor Hugo se trouvent à côté de ses drames. L'époque est *acéphale*, sans tête, sans but et sans issue.

Je vous demande quelle pensée extravagante, raisonnable, arriérée, juste, neuve, fausse, ne se trouve pas représentée par la France du XIXe siècle! Tel de mes honorables amis, justement estimé, est plus classique que Rollin et plus exclusif, en fait de style que ne l'était Dussault. Tel autre ne pense pas que les hardiesses de Dubartas soient assez hardies, ni le germanisme de Kant assez germain. Si vous voulez passer en revue nos forces intellectuelles; je vous montrerai l'Allemagne en France, et le mysticisme Hegelien prêché, non sans succès; le catholicisme de Savonarole relevant le drapeau de la république; le panthéisme classique de Goethe arboré par quelques adeptes; l'école furieuse de Lewis et de Maturin poussant ses

dèrniers mugissemens. Confusion et lutte immense, tourbillon d'individualités qui prétendent à l'empire!

Que de matériaux pour un roman comique et pour un drame tragique! Carnaval universel; travestissement de toutes les pensées; déguisement de toutes les classes; lutte acharnée de tous les langages! Les patois viennent prendre place au milieu de notre vénérable et bel idiôme; les styles sont bariolés comme les mœurs; les crimes mêmes sont imités. Un démon qui voudrait rire s'amuserait de la nullité de nos vices. Nos partis sont nuls, nos goûts sont équivoques, notre littérature se cherche, nos génies les plus vantés commencent à douter d'eux-mêmes.

Cela serait burlesque, si la douleur ne s'y mêlait. Tous tant que nous sommes, nous avons souffert de la maladie d'Hœlderlin. Misérables et pauvres, stériles de cœur et vides de pensée seraient ceux qui, traversant une société malade, n'auraient recueilli que des jouissances sans travail, sans crainte, sans lutte, sans peine. Il y en a; mais ce sont des hommes rares. Quand Londres était décimée par la contagion; certains philosophes épicuriens, vêtus d'un grand drap noir, couverts du masque et armés du bâton, allaient décrocher les montres abandonnées et enlever l'or des maisons désertes; d'autres pillaient les caves et buvaient largement. Grands philosophes! On en cite deux ou trois, que nous devons honorer comme des types. Ceux-là ne pourront comprendre la maladie d'Hœlderlin; la maladie des grandes espérances. des immenses désirs, des utopies trompées, des idéalités décevantes, des réalités qui s'élèvent terribles contre nos romanesques chimères. Ils ne verront pas quel triste enseignement se trouve dans l'histoire du pauvre fou d'Hœlderlin et dans les deux volumes qu'il a laissés.

PH. C.

Critique Littéraire.

UNE FÉE DE SALON.

On s'attend, en ouvrant ce livre, à pénétrer dans les salons du haut monde où l'on pourra voir, grace à la sagacité de l'auteur, tous les cœurs et tous les visages sans masque ; ou bien à lire l'histoire de quelque mystérieuse grande dame dont l'auteur a été le confident. Ces deux espérances sont également trompées. Les révélations qui se trouvent dans *une Fée de salon* ne dépassent pas la connaissance la plus ordinaire de la société. Tout jeune homme de vingt ans, qui a diné à la table d'un sous-préfet, et qui a pressé timidement au bal la main d'une jeune femme, n'a rien à apprendre dans le livre de M. Arnould Fremy. En second lieu, il n'y a dans ce livre aucune énigme vivante, aucune fée dont la destinée tienne en éveil notre curiosité inquiète. Pourquoi donc ce titre : *une Fée de salon?* Mais ce n'est pas là une faute assez grave pour nous y arrêter davantage. Espiéglerie ou supercherie, si l'auteur n'avait que ce reproche à craindre, notre tâche se trouverait bien simplifiée.

Après mûre réflexion, nous croyons que M. Fremy a voulu peindre les inconvéniens de l'inégalité, en amour, au point de vue du rang et de la fortune.

Le principal personnage du livre s'appelle Olivier. Il a vingt-huit ans. Il a dépensé le peu d'argent qu'il avait reçu de sa famille, et s'est résigné, pour vivre, à une espèce de domesticité. Il est devenu secrétaire d'un général, à Grenoble. Dans cette situation dépendante, il a rêvé son ancienne aisance. Le souvenir d'une jeune fille nommée Berthe, qui est à Paris et qu'il brûle de revoir, augmentant encore son impatience, il se décide à tenter le hasard, et dérobe 500 francs au général pour aller jouer. Le vol est découvert, et Olivier chassé honteusement. Le voilà donc sans ressources, avili à ses propres yeux, ayant tout à craindre si le général n'a pas la générosité de se taire. Le souvenir de Berthe se réveille en lui en ce moment, et il prend le chemin de Paris.

Berthe a dix-huit ans; elle est belle, hautaine et fière. M. de Belsonne, son père, serait heureux de la voir mariée; mais Berthe recule autant qu'elle peut devant l'accomplissement d'un acte si grave. Aucun des hommes qui l'entourent ne sauraient toucher son ame. L'un est trop fat, et l'autre d'une timidité qui approche de la bêtise. Celui-ci n'est préoccupé que de son ambition; celui-là que de ses plaisirs; cet autre manque d'énergie, qualité qui plaît tant aux femmes. Tous enfin ont quelque défaut capital que refuse d'amnistier la jeune fille. Celui qu'elle aimera devra porter sur son front le signe d'une douleur profonde, et trahir par son regard un cœur brisé. Il sera pauvre, afin que Berthe puisse lui prouver qu'elle l'aime pour lui seul. Il sera repoussé par le monde, afin de pouvoir donner à Berthe une affection entière. Berthe ne veut s'attacher qu'à un homme isolé et malheureux, parce qu'elle regarde l'amour comme une mission sainte et douce. Dans ses rêves les plus hardis, elle ne voit jamais que des amans prêts aux plus absolus sacrifices. Essuyer des larmes, consoler, venir en aide à la souffrance, lui semble le plus noble but que l'on se puisse proposer en amour. Elle ne comprend pas la sympathie sans abnégation; aimer, pour elle, veut dire se dévouer sans réserve.

Olivier et Berthe se retrouvent, après une séparation de quelques années, au château de Belsonne, où le père de Berthe passe la belle saison: Dans un bal qui s'y donne, Olivier est raillé par la tourbe des petits maîtres en gants glacés. Ces

messieurs n'ont pas assez de bons mots pour ridiculiser sa toilette et sa personne. Seule, et au milieu de mille quolibets débités à voix basse, Berthe jette un regard bienveillant sur Olivier. Les deux jeunes gens se rencontrent, le même soir, dans une allée de mélèzes, et s'arrêtent pour causer. Peu à peu l'émotion les gagne, et Olivier finit par conter à Berthe tout ce qui vient de lui arriver. Au lieu de lui reprocher l'action qu'il a commise, Berthe le console et le force d'accepter quelque argent. Et comme en toute chose le premier pas est le seule qui coûte, Olivier continue dès ce moment à puiser dans la bourse de Berthe. C'est là une conduite assez étrange, selon nous, pour que l'on eût dû chercher à la justifier. Point du tout. L'auteur, s'inquiétant fort peu de l'estime plus ou moins grande qu'inspirera son héros, le laisse tout-à-fait sur les bras de Berthe, qu'il charge exclusivement de pourvoir à ses besoins. Ne vous inquiétez donc plus du sort d'Olivier ; il est nourri, vêtu et logé aux frais d'une jeune fille de dix-huit ans, lui qui approche de la trentaine. Il a de fort beaux habits de chasse et un cheval anglais, ma foi, le tout à fort bon compte, comme vous voyez.

En vérité, il faut que M. Arnoud Fremy ait une confiance bien robuste en la sensibilité de ses lecteurs pour espérer les attendrir par des infortunes pareilles. Si au moins il avait donné pour excuse à Olivier la jeunesse et l'inexpérience ! Si Olivier eût été poussé à l'avilissement par le manége d'une coquette sur le retour, on pourrait peut-être le plaindre et se nourrir de l'espoir qu'il finira par sentir sa faute. Mais loin de là ; Olivier est plus âgé que Berthe. Il sait ce qu'il fait et qu'elles en sont les conséquences. C'est délibérément qu'il se dégrade, puisqu'il ne prend aucun moyen pour sortir de la position fâcheuse où il est. Sa bassesse est donc poussée jusqu'à l'effronterie.

Bientôt l'intimité d'Olivier et de Berthe n'est un secret pour personne. Obligé de quitter le château pour mettre fin au scandale, Olivier, dans un dernier rendez-vous qu'il a sollicité de Berthe, la conjure de l'aimer toujours et de ne devenir l'épouse d'aucun homme. Il ne lui dit pas : Je vais travailler, je vais tâcher de me frayer un chemin à la gloire où à la fortune pour obtenir votre main; mais il sanglotte misé-

rablement et regrette l'heureux temps qui vient de s'écouler. Qu'est-ce qui nous oblige à croire que la douleur d'Olivier prend sa source dans son amour pour Berthe, plutôt que dans son goût des plaisirs et des douceurs qui lui échappent? Ce ne sont pas, certes, ses antécédens qui résoudront nos doutes. Son certificat de moralité n'est pas assez en règle pour que nous puissions nous fier à ses sermens.

Quant à Berthe, vraiment désespérée du départ de celui qu'elle aime, elle l'engage à visiter l'Italie pendant quelques mois. La colère de M. de Belsonne se calmera dans l'intervalle, et rien ne s'opposera plus tard à leurs projets d'union. Pendant cette séparation douloureuse, elle résistera courageusement à son père et conservera libres son cœur et sa main. Rassuré par ces promesses, Olivier, ivre de joie, part pour l'Italie. Il va faire un charmant voyage, après lequel il épousera une jeune fille belle et riche. Est-il donc tant à plaindre, en vérité?

Mais, comme l'a dit François Ier, *souvent femme varie.* Olivier apprend en Italie que Berthe a cédé aux instances de son père, et s'est mariée. Il tombe de son haut à cette nouvelle, et un médecin du pays, lui ayant tâté le pouls, assure qu'il est parfaitement mort. Heureusement les médecins ne sont pas infaillibles. A quelque temps de là nous retrouvons Olivier fort bien portant et accablant Berthe de sanglans reproches. Berthe, à la vue d'Olivier, sent son ancien amour revenir avec plus d'impétuosité qu'autrefois. Ne consultant plus que sa passion et le bonheur de son amant elle se décide à fuir avec lui ; elle oubliera pour Olivier son père, son époux et sa fille; elle lui sacrifiera d'un seul coup toutes ses affections. Peu lui importe la douleur de ceux dont elle est aimée, pourvu qu'Olivier soit heureux.

Olivier est heureux, en effet, pendant quelque temps; mais la jouissance paisible le dégoûte bien vite du trésor si ardemment convoité, et il devient amoureux d'une autre femme, qu'il entretient avec l'argent de Berthe. L'indifférence se glisse insensiblement entre Berthe et Olivier, et ne tarde pas, chez la jeune femme, à céder la place au mépris. Poussée même jusqu'au désir de la vengeance, elle va se livrer à un fat qui la poursuit, lorsqu'Olivier, est pris d'un subit remords en décou-

vrant le projet de sa maîtresse. Il provoque en duel son nouveau rival qui le tue, et Berthe retourne chez son mari, qui lui ouvre ses bras et consent à oublier le passé.

Où est la moralité de cette fable? quelle leçon en tirer? celle-ci, peut-être, qu'il ne faut point se battre en duel pour une femme, attendu qu'on court le risque d'être tué; ou cette autre, qu'une femme est trop bonne de ne point se livrer à ses fantaisies, quand elle a un mari à son service. On pourrait conclure également de ce livre que l'amour est une agréable profession, beaucoup plus lucrative et beaucoup moins gênante que les autres. Ces trois interprétations, qui se valent, découlent rigoureusement du livre de M. Fremy. Et cependant, ce n'est sans doute pas là ce que l'auteur a voulu prouver. Aussi, nous l'avons dit en commençant, c'est seulement après avoir mûrement réfléchi que nous avons deviné son intention. Mais vouloir et réaliser sont deux choses.

Avant de discuter le résultat obtenu, demandons à l'auteur pourquoi il a réglé les développemens de son livre sur sa fantaisie. Nous savons fort bien que le romancier est maître souverain des événemens qu'il invente. Tant que le plan de son œuvre n'est pas définitivement tracé, il peut en déranger l'harmonie, intervertir la marche des incidens, ajouter ou retrancher aux épisodes. Il peut renverser vingt fois, s'il le veut, les fondemens de son édifice, et recommencer à construire sur de nouveaux frais. Jusque-là, il est seul juge compétent de ce que valent ses conceptions, et il a le droit de ne consulter que son caprice. Mais, une fois qu'il se met à l'œuvre, il n'en est plus ainsi. Les caractères qu'il a choisis doivent nécessairement être logiques. Il est obligé de respecter fidèlement les lois qu'il s'est imposées. Il ne peut pas, sous peine du blâme le plus sévère, briser les entraves auxquelles il s'est volontairement condamné. Les passions qu'il a résolu de peindre ont leur marche naturelle et fatale, et l'auteur n'a pas le droit de les faire dévier. Or, voilà une des fautes dont M. Arnould Fremy s'est rendu coupable. Il a gouverné les caractères de ses personnages comme on pourrait faire d'un cheval de main. Se souciant peu de les voir accuser d'inconséquence, il a précipité ou ralenti les mouvemens de leurs ames, selon qu'il avait besoin d'entraîner ou d'arrêter le lecteur. Il les a fait mentir et se démentir aux dé-

pens de leur réalité morale, et dans le seul but d'arriver à l'*effet*. Comment se fait-il, par exemple, que Berthe, cette jeune fille si ardente et si éprise, consente à se séparer d'Olivier quand il lui serait possible de vaincre l'obstination de son père? Pourquoi ne menace-t-elle pas, comme font ses pareilles, de s'enfermer dans un cloître, ou de mourir, si on ne la laisse pas épouser Olivier? quelles chances de plus a-t-elle dans l'avenir? la mort de son père; il n'y en a réellement pas d'autres. Or, avec le cœur que nous lui connaissons, Berthe n'a pu avoir cette exécrable pensée.

Si, après son mariage, elle demeurait, comme avant, fidèle à ses sentimens vertueux, nous nous expliquerions très bien sa conduite et n'en parlerions pas. Mais puisqu'elle choisit, pour se réunir à son amant, l'instant où tout devrait l'arrêter au contraire; puisqu'elle attend d'être épouse et mère pour se livrer à la fougue de sa passion, n'avons-nous pas le droit de nous récrier et d'accuser l'auteur d'inexactitude? Qu'une jeune fille, exaltée par l'amour, brave tout au monde, cela se conçoit à merveille et se voit souvent. A cette époque de leur vie, les femmes rêvent plus qu'elles ne réfléchissent. Elles sont pleines d'espérances et de désirs. Celui qu'elles aiment est pour elles un Dieu en qui se concentrent toutes leurs affections. Mais plus tard, cette fièvre de jeunesse diminue singulièrement. Quand elles sont mères, surtout, elles deviennent plus sérieuses et plus prudentes. Le sentiment nouveau qui les domine n'efface pas toujours entièrement les coupables souvenirs; il les voile assez cependant pour que la maternité triomphe. Une femme qui n'a pas aimé jusqu'à exposer sa réputation, quand elle pouvait le faire aisément, ne sacrifiera jamais son repos ou celui de sa famille à une ancienne affection.

L'auteur nous dira sans doute que si Berthe se fût réunie plus tôt à son amant, le livre se serait trouvé fini, puisque M. de Belsonne aurait été obligé, pour sauver l'honneur de sa fille, de la marier avec Olivier? Nous partageons tout-à-fait cet avis, et il nous confirme dans notre idée que le besoin seul de préparer son dénouement imprudemment conçu, a guidé M. Fremy dans la peinture de ses caractères.

Si nous cherchons maintenant à nous expliquer pourquoi M. Arnould Fremy n'a pas obtenu le résultat qu'il désirait ;

pourquoi son livre, au lieu de renfermer une leçon austère, n'est qu'une suite de chapitres plus ou moins amusans et sans conclusion raisonnable, nous en trouvons la raison dans le manque de réflexion et de travail qu'*Une Fée de salon* révèle à chaque page. Si M. Arnould Fremy eût médité plus longtemps sur son œuvre, il aurait compris d'abord que, dans l'intérêt de son idée, il ne devait prendre que l'une des deux époques de la vie de Berthe, et il aurait choisi ensuite entre la première et la seconde. Prolonger la lutte depuis la virginité jusqu'à la maternité inclusivement est, dans le cas dont il s'agit, une grave imprudence, selon nous. C'est marcher à plaisir sur les vraisemblances, car il est certain que le mariage de Berthe devrait être le signal d'une complète rupture entre elle et son amant.

L'amour d'Olivier pour Berthe, depuis son origine jusqu'au mariage, offrait un cadre bien assez large, il nous semble, pour y développer le thème de l'inégalité dans l'amour, sans compter que le dénouement, fort simple et fort naturel, venait de lui-même terminer l'histoire et conclure dans le sens de l'auteur. Si, au contraire, M. Arnould Fremy se fût décidé pour la seconde moitié de la vie de Berthe, la passion des deux amans pouvait être d'autant plus violente, qu'elle aurait été plus instantanée. Berthe et Olivier n'auraient pas encore eu de reproches à s'adresser l'un à l'autre ; l'absence n'aurait pas déjà refroidi leur ardeur mutuelle, et leurs folies se comprendraient plus facilement. L'infidélité ou la mort de l'un des deux serait alors un denouement convenable.

Cette seconde époque de la vie de Berthe, pour le dire en passant, est celle qui pouvait le mieux se prêter au développement de l'idée adoptée par l'auteur. Une femme mariée, une mère, est dans une situation bien plus difficile qu'une jeune fille. Et puis, une femme mariée qui a vu le monde, qui connaît les hommes, qui a déjà aimé est souffert, est bien plus imposante qu'une jeune fille, et mettrait bien mieux en relief l'infériorité sociale d'Olivier. Quelque pauvre et inconnu que soit un jeune homme, il aura toujours assez de hardiesse pour presser la main d'une jeune personne, et lui confier par lettres, sinon verbalement, son amour et ses espérances. Vis-à-vis d'une femme, il n'en sera plus ainsi. Sa voix tremblante essaiera

vingt fois de balbutier une parole passionnée sans parvenir à se faire entendre ; son regard n'osera qu'à peine s'attacher sur ce front paré de plumes et de diamans. Il lui semblera que celle qu'il aime en silence, parce qu'elle a des terres et des équipages, n'est pas comme les autres femmes, et que ce serait peine perdue que de chercher à l'émouvoir. Voilà précisément où se trouve le véritable drame que M. Fremy voulait nous montrer. C'est, réduite à une plus simple expression, l'histoire du Tasse devenu fou d'amour pour la princesse Éléonore.

M. Fremy ne nous paraît pas avoir songé un instant à ce côté de son sujet, et c'est là le tort réel qu'il a eu. Il a cru suppléer à la vérité et à la simplicité, par l'entassement des épisodes, et il n'est arrivé qu'à la plus fâcheuse confusion. Il n'a rien fait, pour avoir voulu trop faire. Il est resté dans le vide, pour avoir voulu trop embrasser.

Les défauts d'exécution sont nombreux dans le livre de M. Fremy. Je ne sais s'ils tiennent à l'inexpérience ou à la négligence de l'auteur, mais il est important de ne pas les passer sous silence. On dirait, en lisant *une Fée de salon* que, désespérant d'avoir assez de matière pour remplir deux volumes, M. Fremy s'est proposé, comme tâche complémentaire, de nous donner quelques tableaux de société. Ainsi, après chaque chapitre de l'action principale, arrive, avec une régularité désespérante, un chapitre où il n'est question que des ridicules les plus communs. C'est une jeune muse qui lit des vers avec toute l'assurance et toute l'emphase d'un génie couronné. C'est un fat qui parie quelques cent louis qu'il obtiendra un rendez-vous de telle ou telle autre femme réputée cruelle. C'est un ennuyeux qui se mêle à toutes les conversations, et les trouble par sa sottise ou son ignorance. Ailleurs, il s'agit d'un opéra qu'on va jouer à la campagne sur un théâtre particulier. Après quoi vient une conversation sur la littérature contemporaine, où l'on retrouve toutes les puérilités débitées depuis six ans par les fous des deux écoles. Il y a parfois de l'observation et de l'esprit dans ces tableaux, mais ils ont presque tous le tort impardonnable de ne servir aucunement à l'action, et de l'entraver, en suspendant l'intérêt à chaque instant.

Notre franchise semblera peut-être à l'auteur plus rude et moins déguisée qu'il ne s'y attendait; mais c'est à lui-même

qu'il devra s'en prendre de ce mécompte. Nous étions tout disposé à l'indulgence, lorsque la lecture de sa préface est venue changer nos résolutions. M. Fremy s'est plaint avec une ironique amertume de la manière dont la critique a traité ses premiers livres. Il a laissé entendre qu'elle se rendit coupable, à propos des *Deux Anges* et d'*Elfride*, d'une évidente mauvaise foi. Nous ne trancherons pas cette question, car nous ne connaissons ni *Elfride* ni *les Deux Anges*. Seulement, ne voulant pas qu'un jour M. Arnould Fremy puisse répéter contre nous, à propos d'*une Fée de salon*, les mêmes accusations, nous nous sommes décidé à exprimer loyalement nos impressions, les appuyant sur des raisonnemens qui nous semblent justes. Notre bonne foi est maintenant à couvert, et c'est tout ce que nous ambitionnons.

Pour conclure, nous dirons que, malgré les défauts dont nous avons parlé, *une Fée de salon* est un livre amusant, où l'on ne trouve pas une seule scène vraiment grande et belle, mais qui attache doucement et pousse souvent le lecteur à la rêverie, aux rires ou aux larmes. Les personnages secondaires sont mieux tracés. Quelques-uns d'entre eux, on le voit, sont peints d'après nature. Il est fâcheux que M. Fremy n'ait pas traité ses personnages principaux avec une pareille prédilection.

Ce livre sera lu avec attendrissement par les femmes, qui croiront, pour la plupart, se reconnaître dans le caractère de Berthe. Toutes auront la prétention d'avoir passé par autant d'épreuves que la maîtresse d'Olivier, et d'avoir payé leur dette à l'amour par autant de douleurs et de sacrifices. Cette approbation flatteuse, qui lui est assurée, ne vaudra-t-elle pas mille fois mieux pour M. Fremy que la nôtre ? Dans le cas où notre sévérité lui ferait mettre en doute notre bienveillance, nous le prierions de remarquer que nous n'avons pas parlé de son style, sur lequel nous aurions beaucoup à dire cependant.

CHAUDES-AIGUES.

L'AVOCAT LOUBET.

I.

Le soir de la Saint-Jean, en l'année 16.., les consuls de la bonne ville d'Aix venaient, selon l'ancien usage, de mettre le feu à un tas de fagots et de broussailles élévé en pyramide au milieu de la place des Pêcheurs, et surmonté d'un drapeau fleurdelisé. Bientôt une flamme rougeâtre illumina de ses capricieuses lueurs les hautes maisons, les ormes séculaires, et se refléta dans les vitraux plombés en losange de l'ancien palais comtal. Alors le peuple battit des mains, et se mit à danser la *farandoule* autour du feu de joie; de temps en temps quelque pétard tombait au milieu de la foule, qui se séparait avec grands cris. Dès-lors les plus prudens commencèrent à faire retraite.

Vers neuf heures, quand le drapeau fleurdelisé fut consumé, les consuls se retirèrent, et la petite guerre commença. Depuis l'invention de la poudre à canon, il ne se passait point d'année qu'on en brûlât beaucoup pour la fête de saint Jean; l'autorité municipale tolérait cette espèce de combat à armes courtoises, dont plusieurs mouraient cependant, roussis et brûlés par l'explosion imprévue de quelque gros serpenteau, de quelque fusée mal lancée.

Aussi, le soir de saint Jean, portes et fenêtres étaient closes dès le coucher du soleil dans la bonne ville d'Aix; les gens de bien, retirés chez eux, n'avaient garde de se risquer dans les rues au milieu du feu et de la fumée des milliers de pétards que lan-

çaient les officiers du royal-comtois, les clercs de la basoche, les cadets et les étudians de l'université. Il y avait comme un feu grégeois sur la place des Pêcheurs, où la basoche et le royal-comtois combattaient depuis une heure. La populace, qui jugeait les coups et applaudissait par de grandes clameurs aux beaux faits d'armes de cette bataille, avait reculé jusque dans les rues voisines. Un homme, couvert d'un ample manteau et le visage abrité sous son grand chapeau rabattu, restait seul, adossé contre un arbre, en face de l'hôtel du premier président au parlement.

— Holà! maître Loubet, lui cria en passant un clerc de la basoche, vous êtes sans armes. Gare à vous!

L'avocat se tourna tranquillement.

— Bravo! Marius Magis, répondit-il; le royal-comtois vous fait rudement ses adieux. Mais vous avez bien riposté.

— Ils partiront vigoureusement étrillés, mes petits officiers du roi! fit le basochien en secouant sa sacoche toute pleine de pétards; mais retirez-vous donc, maître Loubet. Vous risquez d'avoir la face roussie; il fait chaud par ici.

— Un peu de poudre brûlée! ce n'est rien; je suis sous un bouclier, répliqua maître Loubet en ramenant son manteau sur l'épaule.

— Dites une égide, interrompit emphatiquement le basochien; égide, c'est le mot.

— Soit; mais je la trouve tant soit peu pesante en cette saison. Je vais rentrer, pour me mettre au frais. Bon courage et bon reste de nuit, Marius Magis.

Il salua du geste le basochien, et gagna une petite maison qui donnait dans la rue du Portalet. La porte était barricadée comme en un temps de guerre civile, et on n'apercevait de lumière nulle part sur la façade à trois étages et à deux croisées.

L'avocat ouvrit doucement, et se glissa dans une allée étroite qui servait de vestibule et donnait sur une petite cour. Il avait à peine refermé la porte, qu'un pétard creva sur le seuil.

— Quel sot et bruyant divertissement! murmura Jacques Loubet en gagnant son cabinet, situé au rez-de-chaussée.

Les rideaux de bougran bleu étaient exactement tirés devant les fenêtres, une lampe brûlait sur le bureau couvert de

papiers et de sacs de procès ; des bancs rembourrés et des chaises de paille étaient rangés le long des murs blanchis à la chaux; une centaine de volumes sur deux planches noires et une horloge de bois complétaient l'ameublement de cette pièce où l'avocat, Me Jacques Loubet, recevait ses nombreux cliens.

Il se débarrassa promptement de son manteau et vint s'asseoir dans le profond fauteuil de cuir rouge, presque aussi ancien que le plus ancien dossier du cabinet ; puis il trempa sa plume dans l'écritoire de corne d'où les Loubets avaient, depuis trois générations, tiré de si longs et de si savans factums. Mais cette fois l'inspiration faisait défaut à l'avocat, une invincible distraction séchait l'encre dans sa plume et laissait blanche la grande feuille de papier attachée au pupitre. Il se lassa bientôt de cette lutte entre son vouloir et l'idée fixe qui l'obsédait; et jetant sa plume, il passa la main dans ses cheveux touffus et se laissa aller à sa rêverie. Son regard errait sur les paperasses éparses devant lui, il lisait machinalement les titres de ses dossiers: Les hoirs Chappins contre les hoirs Fouqueteau pour une soulte de vingt livres ; le sieur Girard, assesseur, contre la commune de Nans, pour un abreuvoir, etc., etc. Mais une tendre et profonde préoccupation animait ses yeux bleus; il souriait à ses livres, à ses parchemins poudreux, ou plutôt au précieux souvenir qu'il portait en son cœur. Parfois cependant un amer retour venait contrister cette silencieuse exaltation ; alors Jacques Loubet serrait ses mains jointes sur son front, et murmurait:

—Seigneur, mon Dieu! quelles pensées! et à quoi aboutiront-elles! c'est folie de s'y abandonner!...

Et il essayait encore de lire ses dossiers ; mais l'idée fixe revenait bientôt, ardente, tenace, et l'avocat retombait dans sa rêverie.

—Cousin Jacques! cria tout doucement à la porte du cabinet une voix de jeune fille; voulez-vous venir souper ?

Il se leva vivement, et tout à coup ramené au cercle habituel de ses occupations, il se mit à arranger ses papiers.

—Ma tante vous attend ; venez-vous, cousin ? dit timidement la même voix.

Alors il prit sa lampe et suivit la jeune fille.

En ce temps-là les avocats n'étaient pas de grands seigneurs comme aujourd'hui, et leur maison ne ressemblait pas à un hôtel;

le cabinet en occupait la plus belle pièce, il n'avait guère d'autre antichambre qu'un corridor, et la famille faisait salon dans la cuisine. C'est là que se tenaient la mère et la jeune cousine de l'avocat Loubet ; tout y était propre, luisant, bien tenu ; on sentait la modeste opulence de la bonne bourgeoisie dans tous ces détails de ménage que ne perdait pas de vue la maîtresse de la maison.

Un immense dressoir tout chargé de vaisselle faisait face à la chaminée, dont le heaut chambranle était orné de tasses de faïence peinte et de pots de fleur. Sur la table de noyer, où le couvert était mis, il n'y avait point d'argenterie, mais des fourchettes, des gobelets de bel étain et du linge d'une finesse et d'une blancheur éblouissante. Un fauteuil de cuir marquait la place du chef de la famille, de l'avocat Loubet ; la vieille servante avait aussi son escabeau à une distance respectueuse des maîtres avec lesquels elle prenait ses repas.

La mère de l'avocat était une femme pleine de sens et de piété ; on la respectait fort dans tout le quartier pour sa vie exemplaire et ses bonnes œuvres. Bien qu'elle eût eu trois mille écus de dot, elle n'aurait pas osé se faire appeler madame ; on la nommait tout simplement *misé* Loubet. Sa nièce Catherine Loubet, avait dix-huit ans ; c'était une charmante fille blonde et délicate, une créature si candide et si douce, qu'elle faisait venir de bonnes pensées même aux méchans. Orpheline depuis long-temps, elle était fiancée à Me Loubet, et elle devait l'épouser à la fin de l'année.

—Cousin Jacques, dit-elle en arrêtant sur lui ses yeux d'un bleu limpide, vous lisez trop, vous vous donnez trop de mal ; votre pauvre vue est trouble comme si vous aviez pleuré...

—Ce n'est rien, interrompit vivement l'avocat, j'ai veillé pendant toute la nuit dernière, mais je vais me reposer.

La jeune fille se mit à table à côté de *misé* Loubet, et déploya machinalement sa serviette ; puis tournant la vue sur une place restée vide près de l'avocat, elle fondit en larmes.

—Allons, allons, Catherine, dit-il d'un air triste et presque sévère, c'est assez pleurer pour cette malheureuse fille. Que Dieu lui soit en aide ! nous ne pouvons plus rien pour elle...

— Ma pauvre sœur ! interrompit Catherine, qui sait où elle est allée ! Qui sait si elle ne se trouve pas bien à plaindre ! Ah !

cousin Jacques, si du moins vous pouviez me donner de ses nouvelles !

L'avocat et sa mère échangèrent un triste regard.

— Vous ne pouvez pas la revoir, mon enfant, dit *misé* Loubet, elle est comme morte pour nous. Elle a quitté notre maison étant majeure ; nous ne pouvions la retenir malgré elle. Que Dieu la conduise et la sauve ! C'est un bien malheureux don que la beauté du visage, ma chère Catherine, lorsque avec cela il n'y a pas l'amour des devoirs et l'horreur du péché !

—Ne parlons jamais de ceci, ajouta maître Loubet ; il faut que le nom de Claire s'oublie dans cette maison ; il faut que dès à présent, Catherine, vous pensiez n'avoir jamais eu de sœur, promettez-le, cousine.

—Je promets de ne m'en souvenir que dans mes prières ; repondit-elle avec un soupir.

Pendant cette conversation, un grand tumulte régnait au dehors ; les pétards, les cris, les clameurs allaient *crescendo*, leur explosion retentissait jusque dans la petite rue du Portalet.

— Sainte Vierge, s'écria la vieille servante, pourvu qu'il n'arrive malheur à personne !...

— L'année de la mort du feu roi, dit *misé* Loubet, un clerc de la basoche reçut un pétard au visage, et il en mourut.

En ce moment, il y eut une grande rumeur dans la rue. C'étaient des huées et des éclats de rire. Evidemment quelqu'un était poursuivi. L'explosion de quelques pétards se fit entendre, puis un cri de femme. Presque au même instant on frappa vivement à la porte de l'avocat Loubet. Il se leva, et courut ouvrir à tâtons. A peine avait-il tiré le verrou que quelqu'un se précipita dans la maison ; et, refermant la porte, dit d'une voix éteinte :

— Sommes-nous seuls, maître Loubet ?... il faut que personne ne me voie céans...

Il demeura tout tremblant et stupéfait ; sans proférer une parole, il saisit le bras de cette personne et la poussa dans son cabinet. Catherine arrivait avec de la lumière. L'avocat prit la lampe.

— Allez, cousine, dit-il, allez près de ma mère ; je veux être seul.

Les cris et les huées continuaient dans la rue. Jacques Loubet avait fermé à clé la porte de son cabinet. La dame à laquelle il avait donné asile était tombée, comme anéantie, sur le fauteuil de cuir rouge: elle écoutait, avec une horrible angoisse, ces voix qui semblaient la poursuivre encore. L'avocat, pâle et interdit, restait debout près du bureau. Il y eut un moment de silence ; puis Me Loubet s'écria :

— C'est vous, madame la marquise !... à cette heure !... seule !... Seigneur, mon Dieu! que se passe-t-il donc chez M. le premier président !

— Rien, répondit-elle d'une voix à peine articulée, rien !... Je vous dirai pourquoi je suis sortie... C'est une imprudence..

Celle qui parlait ainsi était une jeune femme si délicate, si petite, qu'à ne pas voir son visage on l'eût prise pour un enfant; mais ses traits, d'une beauté régulière et frappante, avaient plus d'âge que sa taille. Une ame fougueuse, des passions violentes étincelaient des ses prunelles d'un brun fauve; une ride déjà profonde plissait son front entre les sourcils, et donnait à sa physionomie un caractère de sévérité qu'adoucissait sa chevelure blonde et soyeuse. Elle était vêtue de deuil et couverte d'une ample mante noire, à capuchon.

— Maître Loubet, reprit-elle en tâchant de vaincre son trouble, je me suis heureusement trouvée devant votre maison.. Des insolens me poursuivaient, m'insultaient... Mais ils ne m'ont pas reconnue...

— Madame, mon étonnement a été extrême en entendant votre voix. Mais comment avez-vous pu sortir, sortir seule?...

— J'avais oublié que c'était le soir de la Saint-Jean, répliqua-t-elle d'un ton bref et rapide, en s'arrêtant entre chaque parole comme si la vie allait lui manquer; après le malheur qui est arrivé aujourd'hui, j'ai voulu voir ma sœur... A la tombée de la nuit je suis sortie par la petite porte du jardin... sans avertir personne... On me croit enfermée dans mon oratoire... J'ai passé une heure à la Visitation, et c'est en rentrant... j'ai été rencontrée, on a voulu me faire peur...

— Monsieur le président fera punir ces insolens!

— Non, non! interrompit-elle vivement, y pensez-vous, maître Loubet? Mais je serais perdue si on savait que je suis sortie ce soir!.. Mon beau-père ne me le pardonnerait jamais!..

Son fils, mon mari, mort aujourd'hui!.. Le corps dans l'hôtel encore, et moi sortie!.. Oh! mon Dieu! mon Dieu! et maintenant comment rentrer ?..

Elle joignit les mains avec épouvante et parut écouter; le bruit s'éloignait; on n'entendait plus personne dans la rue. L'avocat, appuyé contre son bureau, froissait machinalement les papiers épars sous sa main; il tremblait aussi en regardant la marquise. Tout à coup il s'écria en se rapprochant d'elle avec un geste d'effroi :

— Ah! ciel! madame, il y a du sang sur votre bras !..

Un des bras de la marquise, nu jusque au coude, avait des taches rougeâtres et mal essuyées; l'autre, couvert d'une mitaine de soie noire, était tout sanglant. Elle ramena vivement sa mante sur sa poitrine; son visage devint d'une pâleur livide et ses lèvres remuèrent sans articuler aucun son.

— Vous êtes blessée! continua l'avocat, vous êtes blessée au bras, madame la marquise!

— Ce n'est rien; je suis tombée en voulant fuir ces hommes... Laissez! laissez, maître Loubet! je suis bien... très bien... je ne sens point de mal.

En parlant ainsi, elle tâchait d'ôter sa mitaine; mais ses mains tremblantes ne pouvaient y parvenir; elle semblait saisie d'un horrible vertige. Enfin, arrachant le réseau de soie qui couvrait son bras, elle murmura :

— Ce sang me fait peur !... Loubet, on étouffe ici... Le cœur me manque :

L'avocat s'avança pour la secourir.

— Ce n'est rien, reprit-elle en le repoussant avec épouvante, ce n'est rien !... une égratignure! n'en prenez point de souci, maître Loubet!

— Ah! si je savais quel est celui qui a osé peut-être mettre la main sur vous, madame, s'écria-t-il l'œil ardent. En ce moment l'horloge sonna onze heures : la marquise frissonna en les comptant.

— Il faut que je rentre! s'écria-t-elle; il le faut... Mais comment traverser la place sous ce feu grégeois? Peu m'importe d'être brûlée! mais si l'on venait à me reconnaître !

— Seigneur, mon Dieu! dit l'avocat, quelle situation! Les basochiens et les royal-comtois seront là jusqu'au jour.

— Il faut que je rentre! répéta-t-elle. Oh! je donnerais ma fortune, mon nom, tout ce que je suis, tout ce que je possède, pour être maintenant dans mon oratoire. Il n'y a que cette place à traverser pour gagner la porte de mon jardin... Mais comment?

Elle se mit à marcher avec une sorte d'égarement. L'avocat consterné regardait dans la rue à travers les joints des volets. Au bout de quelques momens, la marquise vint à lui avec un prompt mouvement :

— Je suis sauvée! s'écria-t-elle. Loubet, écoutez-moi... Voyez, je suis petite, vous êtes de très haute taille : sous ce manteau nous pouvons sortir tous deux. Vous pouvez m'emporter.

L'avocat pâlit; une émotion poignante fit ployer ses genoux. Sans répondre une parole, il jeta son manteau sur ses épaules. La marquise, tremblante, défaite, le regard fixe et animé, se pencha sur le bras de maître Loubet en s'enveloppant de sa mante. Il la souleva. Elle avait la tête entièrement cachée, et ses petits pieds n'effleuraient pas la terre.

— Allons! dit-elle, allons!

Jacques Loubet la serra contre lui dans une craintive étreinte; puis, ouvrant avec précaution la porte du cabinet, il gagna le corridor. Catherine traversait la cour.

— Je vais revenir, s'écria-t-il.

Et, sortant sans bruit, il se trouva dans la rue.

Quelques curieux effrayés se tenaient par là; plus loin, sur la place, c'était un feu continuel. Les basochiens avaient pris position sur le gibet de pierre, élevé en permanence en face du palais; ils s'y défendaient comme dans un fort. Les officiers de royal-comtois donnaient l'assaut et se retiraient souvent avec perte. On eût dit que la place était incendiée, et de larges étincelles pleuvaient incessamment entre les arbres.

L'avocat se glissa le long de l'église des Dominicains, et marcha lentement en vue des deux partis. En ce moment comptait-il pour quelque chose d'avoir les cheveux roussis, le visage brûlé, d'être blessé par quelqu'un de ces gros serpenteaux qui éclataient autour de lui? Ce n'était point là son effroi, ni le motif de sa profonde émotion. La marquise était comme ployée sur son bras; il respirait le parfum de ses cheveux; il lui sem-

blait que les battemens sonores qui retentissaient dans cette frêle poitrine allaient la briser; il serrait avec une indicible angoisse cette taille si menue, qu'il craignait de la sentir glisser sous sa main. Une fois il s'arrêta, succombant à ces sensations à la la fois douces et terribles. Alors la marquise lui pressa doucement le bras en murmurant d'une voix éteinte :

— Avancez! Loubet; avancez, au nom du ciel!

Enfin ils arrivèrent de l'autre côté de la place, à l'entrée d'une petite rue. La marquise glissa par terre, et tandis que l'avocat la couvrait de sa haute taille, elle ouvrit promptement la porte du jardin et disparut. Le basochien Marius Magis était à deux pas de là. Il reconnut maître Loubet.

— Holà! dit-il, encore ici! Vous voulez voir la fin de la bataille? Les cadets d'Aix se comportent comme des Césars; mais le royal-comtois a de meilleures munitions que les nôtres.

— Il faut sonner la retraite et se retirer en bon ordre.

— Pas encore! maître Loubet, pas encore! A propos, dites-moi quelle est cette femme que quelques écoliers ont pourchassée, et qui s'est réfugiée chez vous?

L'avocat ne répondit rien.

— J'ai tâché de la protéger, continua Marius Magis, et si elle eût voulu accepter mon bras... Mais dites-moi donc qui c'était?

Maître Loubet hésita; puis il répondit assez sèchement :

— C'était ma cousine, Catherine Loubet.

— Catherine Loubet! répéta avec étonnement le basochien.

— Oui, Catherine Loubet. Si je connaissais ceux qui l'ont ainsi poursuivie, je leur apprendrais le respect qu'on doit à une jeune fille...

— Et savez-vous d'où elle venait à cette heure? interrompit Marius Magis avec un certain sourire.

— Elle venait du couvent de la Visitation, répliqua l'avocat d'un air d'autant plus indifférent qu'il était moins tranquille et moins disposé à subir cet interrogatoire.

Le clerc tourna sur son talon et s'écria :

— Voyez, maître Loubet, comme les bonnes traditions s'en vont! Voilà le cadet Beauregard qui fraie avec M. de Lansac, capitaine au régiment de royal-comtois; ils ne se sont pas quittés ce soir. Un enfant de la ville tirer sa poudre contre

la basoche! Le connaissez-vous, ce M. de Lansac, maître Loubet ?

Il y avait, dans la manière dont ces paroles furent dites, une intention qui n'échappa point à l'avocat. Il y entrevit quelque allusion malicieuse à la cousine Claire, jeune fille aux allures vives et coquettes, que la voix publique surnommait la belle Loubette. Il rougit vivement, et dit, en serrant le bras du basochien :

— Votre langue est une lame à deux tranchans, Marius Magis ; vous avez encore quelque médisance à me rapporter ; je vois cela dans vos yeux. A quel propos me parlez-vous de M. de Lansac ?

— A propos de rien, maître Loubet. Vous prenez feu tout d'abord, comme une mèche d'arquebuse ; il n'y a pas moyen de raisonner avec vous ni de vous raconter la moindre chose. Au reste, il n'y a pas de mal dans tout ce que je pourrais vous dire. M. de Lansac est amoureux de la belle Loubette ; ce n'est ni le premier ni le dernier qui contera fleurette à cet objet charmant. Bien qu'elle ait vingt-trois ans passés, c'est encore un bouton de rose ; elle est aussi fraîche que sa jeune sœur...

— Point de comparaison entre elles! interrompit brusquement l'avocat ; l'une est un ange de sagesse et de piété, l'autre... Que Dieu la garde d'une mauvaise fin ! Je la lui ai souvent prédite.

Marius Magis leva les yeux au ciel avec un certain air de compassion moqueuse ; puis, touchant l'épaule de l'avocat, il lui dit :

— Mon pauvre Loubet, heureusement que le royal-comtois part demain ! Ces petits officiers sont de terribles rivaux ! En voilà un qui peut se vanter d'avoir fait tort à la vertu des femmes de la bonne ville d'Aix ! En achevant ces mots, il désigna du doigt M. de Lansac, et courut rejoindre la basoche sur le champ de bataille.

Un sentiment de honte et de colère vint alors distraire l'avocat des impressions plus douces qui l'avaient dominé pendant cette soirée ; les paroles ambiguës du basochien réveillaient en son ame un profond souci, une poignante humiliation ; il se reprocha de n'avoir pas mieux surveillé la belle Loubette, et de n'avoir pas tenté quelque moyen d'empêcher ses coquette-

ries. La tête pleine de ces pénibles pensées, il s'adossa contre un arbre et regarda machinalement devant lui. Le combat se ralentissait, les sacoches étaient vides; déjà quelques-uns commençaient à faire retraite; Marius Magis venait de lancer sa dernière douzaine de serpenteaux; il courait chercher de nouvelles munitions. En passant près de l'avocat, il lui dit :

— La belle Loubette a rendez-vous ce soir avec M. de Lansac; tenez-vous-en pour averti, maître Loubet.

L'avocat ne répondit rien. Mais il vint se mettre à dix pas du capitaine. Minuit sonnait.

M. de Lansac jeta sa sacoche au pied d'un arbre, et passant son bras sous celui du cadet Beauregard, il dit en rabattant son chapeau sur ses yeux :

— J'ai assez brûlé de poudre aujourd'hui. Cette petite guerre m'a presque fait oublier l'heure. Au diable la basoche! elle est cause que je manquerai peut-être ce dernier rendez-vous! Venez avec moi, Beauregard; si j'étais poursuivi par ces soldats de Saint-Jean, vous leur tiendriez tête.

Le cadet rabattit fièrement son toquet sur l'oreille, et fermant sa sacoche encore bien garnie, il répondit :

— A vos ordres, capitaine!

Ils allèrent du côté de la plate-forme, jusqu'au rempart; l'avocat les suivit de loin. Dans une rue solitaire qui aboutissait au couvent de la Visitation, il y avait un petit jardin clos de murs élevés. Un gros platane débordait au-dessus de la porte cintrée, et ses branches touffues ombrageaient la rue où l'herbe poussait comme en plein champ. De l'autre côté s'élevaient quelques maisons assez délabrées; ame qui vive ne se montrait à cette heure avancée de la nuit. Un silence profond régnait aux environs.

M. de Lansac et le cadet Beauregard entrèrent dans le jardin; l'avocat, qui s'attendait à les voir aller dans une maison voisine où demeurait la belle Loubette, resta en sentinelle sur la porte.

Il faisait un temps admirable, une de ces belles nuits d'été pendant lesquelles le rossignol chante sous les paisibles rayons de la lune; l'air était rempli de vagues parfums; un vent léger bruissait dans les larges feuilles de platane. Le jardin ressemblait à une corbeille de fleurs; la rose trémière et l'iris bleu

bordaient ses allées étroites ; des grenadiers, des lilas de Pers formaient un sombre berceau au-dessus duquel un jeune cytise balançait ses grappes jaunes. Tout était calme, riant dans cette étroite enceinte, véritable paradis d'amour pour le beau capitaine Lansac. Il alla tout d'abord vers le petit pavillon qui s'élevait au fond du jardin, et cria doucement :

— Loubette, ma belle Loubette, où es-tu?

Personne ne répondit.

— Elle n'y est pas, dit Beauregard; la porte est ouverte, il n'y a point de lumière.

— Elle s'est lassée d'attendre apparemment. Et pourtant elle avait tant à cœur, disait-elle, de me faire ses adieux. Oh! les femmes !

— Sans doute, elle a pensé que vous viendriez chez elle.

— Je n'irai pas, mort-dieu! me prend-elle pour son très-humble serviteur? Son amant à la bonne heure, ce n'est pas tout-à-fait la même chose, et je le lui prouverai.

— Ceci va vous brouiller.

— Je tâcherai de n'en avoir pas trop de regret. D'ailleurs, puisque je pars...

— Mais, quand vous reviendrez?

Lansac se prit à rire pour dissimuler son dépit.

— Quand je reviendrai, dit-il, qui sait si ce sera pour les beaux yeux de Loubette? Voyez-vous, Beauregard, je suis déjà las des bourgeoises amours. Elle est bien belle pourtant, ma Loubette! Ah! je ne lui pardonnerai jamais de ne m'avoir pas attendu ce soir!

Il se promena un moment dans le jardin, comme pour dire adieu à ce joli séjour; puis revenant vers Beauregard, il s'écria :

— Je m'en vais à regret; vous me reverrez bientôt : je ne me soucie pas de m'enterrer dans quelque garnison sur la frontière du Piémont, et tout d'abord je vais passer mes deux mois de congé dans le comtat Venaissin.

— Pourquoi pas ici?

— Parce que je ne veux pas rester derrière le régiment. J'avais eu un moment l'idée d'emmener Loubette.

— Mauvaise idée, capitaine, cela aurait pu vous attirer de la part de sa famille...

— Plaît-il? Quoi donc? interrompit Lansac d'un air dédaigneux.

— Eh! eh! quelque procès.

— Cela me ferait plus de peur que vingt duels. Voilà ce qu'on risque dans ces vulgaires amours, un jugement au lieu d'un coup d'épée.

— Un bourgeois comme maître Loubet ne pourrait guère vous demander raison autrement.

— Pourquoi? Je n'ai jamais refusé satisfaction à personne ; et, quand il s'agit d'aller sur le pré, tout ce que je demande, c'est que celui auquel je fais cet honneur sache manier une épée. J'ai déjà eu cinq duels de l'autre côté du Var, et sans les ordonnances du roi, qui défendent de se couper la gorge, sous peine de mort... Allons-nous-en, Beauregard, Jamais je ne pardonnerai à Loubette de n'avoir pas eu patience ce soir !

— Quoi que vous en disiez, je crois que vous sacrifieriez à la petite bourgeoise jusqu'aux bontés de certaine grande dame.

— Je ne m'en défends pas; cette grande dame me fait peur.

— Peur! à un homme comme vous !

— Oui, elle m'aime trop, dit Lansac avec une fatuité naïve, qui n'allait pas trop mal à son beau visage et à sa belle tournure.

Il fit encore un tour dans le jardin ; puis il entra dans le pavillon pour fermer la fenêtre qui était restée entr'ouverte. La lune donnait en plein dans l'unique pièce du rez-de-chaussée, et formait sur le parquet un grand cadre lumineux, autour duquel tout restait dans une demi-obscurité. M. de Lansac poussa les volets de la fenêtre; ensuite, fermant la porte, au seuil de laquelle s'était arrêté le cadet Beauregard, il dit :

— C'est singulier! il y a là dedans comme une odeur de sang !

Ils s'en allèrent. L'avocat les vit gagner l'hôtel de la Mule noire, où demeurait M. de Lansac. Alors, à peu près convaincu que Marius Magis lui avait fait un insolent mensonge, il se décida à rentrer chez lui.

La première chose qu'il vit en ouvrant son cabinet fut la mitaine noire que la marquise avait laissé tomber en s'en allant. Il la ramassa avec une sorte de frisson : elle était toute tachée

de sang. Long-temps il la garda sous ses yeux; puis il la couvrit de baisers, et l'enferma soigneusement dans l'un des tiroirs de son bureau.

Quand l'aube parut, l'avocat était encore assis à la même place; ses yeux, fatigués, se fermaient devant les premiers rayons du jour, et il murmurait comme dans un rêve : Louise d'Argevilliers! que ce nom est grand! la belle Louise d'Argevilliers, la noble veuve d'un mestre-de-camp du roi, je l'ai tenue là, serrée contre mon cœur!... Pauvre fou! pauvre Jacque Loubet! aimer la marquise d'Argevilliers!... »

II.

Le lendemain matin, Jacques Loubet se présenta à l'hôtel du premier président; il était l'homme d'affaires de la marquise d'Argevilliers, et il obtenait à ce titre un plus libre accès auprès d'elle, que la jeune noblesse de robe ou d'épée, qui n'était guère reçue qu'en visite de grande cérémonie. Il y avait dans cette maison des habitudes austères, une morgue qui tenait tout le monde à distance, et des manières hautes et empesées dont on ne se départait pas, même dans la plus étroite intimité du foyer domestique. Jamais le premier président n'aborda sa belle-fille sans se découvrir; jamais elle ne se dispensa, quand il venait la voir, de la reconduire jusqu'à l'antichambre.

La vie de cette jeune femme s'était écoulée, jusqu'au jour de son veuvage, dans une foule de minutieux devoirs; on l'avait entourée d'un triple rempart de dévotion, de grandeur et d'étiquette, qui ne laissait pas grand monde arriver jusqu'à elle. On savait assez généralement que son mari ne la rendait pas heureuse, et qu'elle ne l'aimait point; pourtant sa réputation était demeurée pure de tout soupçon, tant les précautions dont on l'avait environnée semblaient la mettre à l'abri de tout danger. Quant à Me Loubet, il était trop roturier pour qu'on pût le trouver de quelque conséquence.

Le convoi du marquis d'Argevilliers défilait sur la place des Prêcheurs, là où quelques heures auparavant la basoche et le royal-comtois se livraient bataille. L'avocat venait avec l'espoir

d'entretenir la marquise pendant quelques momens. Il était horriblement inquiet de l'état où il l'avait laissée la veille, et il tremblait, en songeant à cette blessure, dont il croyait voir encore les sanglantes traces.

Toute la noblese de la ville était là en habit de deuil; il y avait cent personnes dans le salon de la marquise. L'avocat attendit dans l'antichambre, ne sachant s'il devait se faire annoncer.

— Voulez-vous quelque chose, maître Loubet? dit une des femmes de Mme d'Argevilliers, en sortant de chez sa maîtresse.

— Je venais savoir des nouvelles de Mme la marquise; comment est-elle ce matin?

— Mal, maître Loubet, très-mal. Elle n'a pas quitté son lit aujourd'hui, et personne encore, si ce n'est M. le premier président, n'est entré chez elle.

La suivante regarda autour d'elle, comme pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre; puis elle dit tout bas : Je n'aurais jamais cru que Mme la marquise prît tant à cœur cette affliction; depuis hier, elle est comme folle.

— Seigneur! mon Dieu! et que dit le médecin?

— Elle n'a pas voulu le recevoir. Hier, à la tombée de la nuit, elle s'enferma dans son oratoire, en nous défendant de venir l'interrompre dans ses oraisons. Jésus! je ne sais comment elle a pu rester ainsi toute seule, tandis que le corps de M. le marquis était encore là-haut, environné de cierges!... Nous étions tous en prières dans la chambre à coucher. A minuit, Mme la marquise est sortie de son oratoire. Si vous l'aviez vue, maître Loubet!... On aurait dit un mort, tant elle était blême. Elle avait beaucoup pleuré, car, en la désabillant, j'ai senti le devant de son corsage tout humide, comme s'il eût été trempé dans l'eau.

— Mais Mme la marquise n'était point malade autrement que de peine?

— C'est assez pour la mettre au même lieu que M. le marquis, si cette douleur continue. J'ai veillé toute la nuit au pied du lit; Mme la marquise ne pleurait plus; mais, à chaque instant, elle raidissait ses bras et jetait des cris étouffés comme dans un rêve. Vers deux heures, elle nous a dit qu'elle avait peur, et

il a fallu allumer toutes les bougies ; c'était comme une chapelle mortuaire. Enfin , sur le matin, Mme la marquise s'est assoupie. Je comptais qu'elle allait reposer un peu; mais tout à coup les tambours ont battu sur la place des Prêcheurs : c'était le royal-comtois qui partait; Mme la marquise s'est éveillée en sursaut. Je suis accourue, j'ai tiré le rideau et nous avons toutes eu peur en la voyant. Elle était assise sur son lit, échevelée, les bras étendus, les yeux fixes et comme vitrés ; un moment après, elle est retombée sur ses coussins ; alors elle a pleuré.

— Et depuis , qu'a-t-elle dit ? qu'a-t-elle fait ? demanda l'avocat avec une douloureuse inquiétude ; avez-vous averti M. le premier président et mandé le médecin ?

— Mme la marquise nous l'a défendu. Maintenant M. le premier président vient de lui dire qu'il fallait faire ouvrir sa chambre et recevoir tout le monde; c'est l'étiquette. Mme la marquise n'est pas en état de supporter une telle fatigue, mais quand monsieur son beau-père a dit : Il faut! c'est comme un arrêt du parlement.

— Je reviendrai avant ce soir demander des nouvelles. Vous avez une bonne et généreuse maîtresse, Geneviève , il faut la servir, la soigner avec zèle!...

L'avocat avait les larmes aux yeux en disant ces mots ; il s'en alla brusquement pour cacher l'émotion qui le saisissait en écoutant ces détails. Son ame était pleine de tendres et mélancoliques pensées.

Elle souffre! elle pleure! pensait-il, que n'ai-je pu lui sauver, au prix de mon sang, les inquiétudes de cette fatale nuit! Ce n'est pas la mort de son mari qui la jette dans ces angoisses; il était de lui-même si peu regrettable! Ah ! si petit que je sois, si noble qu'il fût, je me sens plus digne d'elle que cet homme de si méchante humeur et de si terrible aspect! De quelle jalousie j'aurais été dévoré si elle l'eût aimé! mais ni lui ni un autre; son cœur n'a jamais battu pour personne... Hélas! cette nuit, je le sentais palpiter d'effroi sous ma main!...

En traversant la place pour rentrer chez lui, l'avocat aperçut Marius Magis arrêté au milieu d'un groupe nombreux; il y avait là quelques clercs de procureurs et quelques huissiers au parlement avec une douzaine de bourgeois. Tout ce monde tourna

les yeux vers Me Loubet; Marius Magis vint à lui. Eh bien! dit-il d'un air affligé, à travers lequel perçait la maligne satisfaction d'annoncer quelque scandaleuse nouvelle, la belle Loubette n'est point revenue du rendez-vous que lui avait donné le capitaine Lansac, et ce matin, ils sont partis ensemble...

— Comment! Que dites-vous! interrompit l'avocat avec un regard qui fit baisser la vue à Marius Magis; si ceci était un mensonge comme votre langue vipérine en fait souvent, je vous en ferais faire publiquement amende honorable...

— Rendez-moi plus de justice, maître Loubet, je suis votre ami, et c'est pour cela que je vous cherche depuis deux heures, désirant vous avertir de ce qui se passe; on en parle déjà dans toute la ville...

— Achevez! par le sang de Dieu! interrompit l'avocat avec une colère concentrée; un ami tel que vous me renseignera mieux que personne sur le malheur qui vient jeter le trouble et le déshonneur dans ma famille.

— Ah! il ne sera pas besoin d'une enquête pour constater le fait! La belle Loubette est sortie hier de sa maison vers la tombée de la nuit et elle n'a plus reparu; sa servante l'a cherchée dans tout le voisinage; on est venu jusque chez moi; elle ne s'est trouvée nulle part. Ne pensez-vous pas maintenant, comme tout le monde, qu'elle chemine du côté de la frontière avec le beau capitaine Hector de Lansac?

L'avocat croisa les bras, et dit froidement: C'est probable. Je vais aller trouver le cadet Beauregard.

— Il est parti aussi; ce n'est pas non plus de ce côté-là que vous pourrez avoir satisfaction.

— Merci de vos bons avertissemens, Marius Magis! dit Me Loubet en saluant le basochien avec une fière ironie.

En rentrant dans sa maison, il trouva Catherine qui l'attendait à la porte du cabinet: elle était en larmes.

— Cousin, s'écria-t-elle d'une voix coupée par ses sanglots, si vous saviez ce qui arrive!...

Elle s'arrêta subitement; en voyant le visage morne et irrité de l'avocat, elle comprit qu'il savait tout.

— Eh bien! Catherine, achevez, dit-il en s'asseyant.

— C'est Marius Magis, ce messager de mauvaises nou-

velles qui est venu ; il voulait vous voir..... Il a parlé à ma tante....

— Et il lui a tout dit !... Et ma mère a subi en face une telle humiliation ! interrompit Jacques Loubet hors de lui.

— Elle n'a rien répondu à Marius Magis ; mais aussitôt qu'il a eté parti, elle s'est trouvée mal, et il a fallu la porter sur son lit... Ah ! mon Dieu ! assitez-nous !

L'avocat se promenait dans son cabinet avec agitation ; Catherine, les mains jointes, et adossée contre le mur, pleurait amèrement.

— Si ceci n'était pas vrai, reprit-elle, si Marius Magis avait menti ! Ma pauvre sœur ! on l'a calomnié peut-être !

— C'est ce que j'éclaircirai bientôt, dit Me Loubet d'un air sombre et résolu. De manière ou d'autre, il faut que tout ceci finisse ! Ma mère ! Quelle humiliation sur sa sainte vie ! Heureusement, vous êtes là pour la consoler, pauvre ange !

Il monta dans la chambre de *misé* Loubet, la vieille femme ne lui dit que ces mots : Jacques, la mauvaise conduite de cette malheureuse jeune fille me fera mourir ; dis-le lui, si quelque jour tu la revois : alors elle se repentira peut-être !

Il y avait, dans la bonne bourgeoisie d'autrefois, une sévérité de mœurs aussi inflexible que le point d'honneur de la haute noblesse ; *misé* Loubet avait été, pendant sa longue vie, un parfait modèle de cette vertu à laquelle pas une femme de la famille Loubet n'avait failli. Le déshonneur public de sa nièce la frappa d'un coup qui devait être mortel. La vieille servante, qui depuis quarante ans faisait partie de la maison, était aussi profondément affligée que sa maîtresse ; elle prenait à cœur l'humiliation des Loubet comme s'il se fût agi de sa propre renommée ; elle s'épouvantait déjà des propos, des questions qui allaient l'assaillir quand elle se montrerait dans le voisinage.

L'avocat considéra un moment avec une douloureuse pitié les larmes que répandait sa vieille mère ; puis, il dit en s'agenouillant près du lit : Je vais partir, j'irai chercher cette malheureuse fille, je la ramènerai. Ensuite nous aviserons aux moyens de lui faire changer de conduite.

— Jacques, dis lui qu'un bon repentir de sa part effacerait

sa faute et notre honte! s'écria *misé* Loubet en embrassant son fils. Dis-lui que je me souviens qu'elle est la sœur de cet ange que tu vas épouser!

A ces mots, l'avocat détourna tristement la vue; la passion cachée dans les secrets replis de son cœur avait absorbé l'affection dont il attendait naguère tout le bonheur de sa vie; il n'éprouvait plus que l'amitié d'un frère pour cette humble fille si confiante en son amour, et il s'épouvantait de l'engagement que les paroles de sa mère venaient de lui rappeler. En ce moment, il désira que quelque catastrophe vînt déranger sa vie, pour ainsi dire jetée au moule par l'exemple de trois ou quatre générations; il le souhaita avec ardeur, sa liberté fût-elle au prix de toute sa position; enfin, il n'eût reculé pour la conquérir devant aucun de ces actes qui mettent en question la fortune et la vie d'un homme.

L'avocat fit ses dispositions comme pour une longue absence, et le même jour il partit sans avoir revu la marquise.

III.

Passé cette fatale fête de la Saint-Jean, la maison des Loubet sembla inhabitée; les fenêtres restaient closes jour et nuit; les voisins ne voyaient plus la jolie tête de Catherine apparaître à l'étroit balcon entre les branches d'un jasmin d'Espagne, dont elle aimait à mêler la fleur étoilée à ses blonds cheveux. La pauvre fille ne sortait pas de cette maison jadis pleine d'un tranquille bonheur, aujourd'hui triste et déserte.

L'avocat ne revenait point, et ne donnait pas de ses nouvelles; *misé* Loubet se mourait; la vieille servante était comme tombée en enfance. Elle se traînait tous les jours au cabinet pour mettre toute chose en place, et elle répondait aux cliens que Me Loubet était à l'audience, oubliant qu'il avait quitté la ville depuis plusieurs jours.

Catherine entourait ces deux vieilles femmes de soins pieux; son ame, rongée par de si cruels soucis, se reposait dans l'accomplissement rigoureux de ses devoirs; elle supportait le malheur qui la frappait avec l'exaltation d'une ame tendre et

pleine de foi. Elle priait Dieu incessamment pour sa malheureuse sœur, pour Jacques Loubet; chaque matin elle s'éveillait avec l'espoir de leur retour, et elle les attendait tout le jour près du lit de *misé* Loubet; puis, quand la nuit revenait, quand elle allait pousser les lourds verrous de la porte par laquelle personne n'était entré, elle disait tristement : Demain! Oh! mon Dieu! faites que Jacques ne revienne pas trop tard!

Misé Loubet s'alarmait davantage du silence de son fils; elle redoutait quelque grand malheur, elle disait souvent: Catherine, je crois que je ne reverrai pas mon fils! J'ai peur de mourir avant son retour! Qui sait où il est allé chercher cette malheureuse fille!.... qui sait quand il reviendra!...

Deux semaines juste après la Saint-Jean, *misé* Loubet mourut.

Le lendemain, entre onze heures et minuit, Catherine veillait seule dans le cabinet de l'avocat. La servante était couchée depuis long-temps, et un silence profond régnait dans cette petite maison, solitaire et sombre comme la chapelle d'un cimetière. Catherine pleurait en songeant à l'événement qui avait en si peu de temps changé de si longues habitudes de bonheur; elle pleurait en songeant à la douleur de Jacques Loubet, quand il la retrouverait seule dans ces lieux où il l'avait laissée avec sa mère.

Un coup légèrement heurté à la porte arracha brusquement la jeune fille à ces douloureuses pensées; elle se leva d'un bond en reconnaissant la manière de frapper de Mº Loubet. C'était lui en effet. Catherine recula en le voyant; puis baignée de larmes, elle se jeta dans ses bras en s'écriant :

— Ah! mon Dieu! vous avez été malade, cousin Jacques!... Comme vous êtes changé!...

Il pleurait aussi.

— Ma bonne Catherine, dit-il en la baisant au front, comment va ma mère?

Elle frissonna et serra convulsivement les mains de l'avocat en levant les yeux au ciel. Il la comprit sur-le-champ.

— Morte! murmura-t-il en tombant anéanti sur son fauteuil.

Il y eut un long silence, interrompu seulement par des sanglots. Catherine, agenouillée près de Mᵉ Loubet, ne trouvait point de paroles pour consoler une si grande douleur. Il y avait, dans la figure pâle et amaigrie de l'avocat, une expression sinistre qui glaçait la jeune fille. Saisie d'effroi, elle n'osait l'interroger; enfin elle s'écria, après une longue hésitation :

— Et ma pauvre sœur?...

— Marius Magis avait menti, répondit-il d'une voix brève; elle n'est point partie avec M. de Lansac.

— Ah! s'écria Catherine avec un mouvement de joie, je savais bien que c'était une infame calomnie! Ma pauvre sœur! Mais elle n'est pas ici pourtant! Personne ne l'a revue! où est-elle donc?

L'avocat s'était levé; il promenait autour de lui un regard morne et fiévreux, et portait les mains sur son front, comme pour réunir ses idées :

— Catherine, dit-il avec effort, en revenant vers la jeune fille, vous ne savez pas tous nos malheurs; je suis dans une position terrible : il faut que je quitte le royaume; il y va de la vie... Je pars demain.

— Je vous suivrai.

— Non, Catherine, non! c'est impossible. Fugitif, traqué bientôt de toutes parts, qui sait si j'aurai le temps de me sauver?

Elle l'écoutait, frappée d'épouvante, ne comprenant point ces étranges paroles et n'osant risquer aucune question.

— Allez vous reposer, Catherine; moi, je reste ici, reprit-il; j'ai besoin de toute la nuit pour mettre ordre à mes affaires.

Alors elle se jeta à ses pieds en s'écriant :

— Laissez-moi veiller près de vous. Jacques, il y a dans votre air quelque chose qui me fait peur! Oh! mon Dieu! qu'est-il donc arrivé? Pourquoi ne voulez-vous rien me dire? Mais je ne suis plus une enfant! Vous pouvez vous fier à moi.

Il la fit asseoir près de lui et dit :

— Si vous saviez quel mal me fait votre chagrin! Je suis déjà si à plaindre!

Elle se hâta d'essuyer ses larmes ; elle tâcha de contenir sa douleur. Mais son cœur débordait ; il était brisé par cette prochaine séparation.

— Catherine, dit doucement l'avocat après un silence, parlez-moi de ma pauvre mère.

Quelle nuit! La jeune fille, affaissée dans le fauteuil, s'abandonnait à un morne désespoir. L'avocat écrivait accoudé sur son bureau; de temps en temps une larme coulait le long de sa joue, et il murmurait : Ma mère ! ma pauvre mère !

Quand l'aube parut, il se leva; et touchant l'épaule de Catherine, il lui dit :

— Cousine, il y a là sur mon bureau des papiers qui vous regardent : le testament de ma mère, qui, à défaut de moi, son héritier de droit, vous institue sa légataire universelle; d'autres actes encore que les gens de loi vous expliqueront, et l'adresse qu'il faudra mettre à vos lettres pour qu'elles me parviennent sûrement. Maintenant il faut nous quitter, chère Catherine! que Dieu vous rende heureuse autant que je suis à plaindre !

Elle ne pleurait plus, elle priait les mains jointes, agenouillée sur le fauteuil. L'avocat la baisa au front en disant d'une voix brisée.

— Pauvre ange ! l'ange gardien que Dieu avait donné à notre maison! tu y restes seule! Adieu ! adieu !

L'avocat sortit de la ville, et gagna les champs; il lui restait à dire encore un adieu, et il y allait au péril de sa vie. La marquise habitait, depuis quelques jours, le Pavillon; c'était une délicieuse maison de campagne, située à une demi-lieue d'Aix, dans une petite vallée, dont un ruisseau entretenait la fraiche végétation. Là, les eaux murmuraient incessamment sous de paisibles ombrages; la Flore du Midi avait répandu sa riche corbeille dans ces jardins, le long de ces prairies, au penchant de ces collines couronnées de pins.

Le pavillon était caché derrière un rideau de grands marronniers, on y arrivait par une allée tournante, bordée de cyprès et de genêts d'Espagne.

L'avocat erra toute la matinée dans les bosquets ; sa tête était comme perdue ; la fatigue et la douleur émoussaient toutes ses facultés, il allait machinalement, comme poussé par

une main invisible. Vers midi, il prit le chemin du Pavillon

La marquise était seule dans un grand salon à l'italienne, dont les jalousies baissées brisaient les rayons du soleil; il y régnait un jour doux, semblable à celui que projette une lampe d'albâtre; les figures peintes en grisaille sur les murs ressortaient dans ces demi-clartés comme une fantastique décoration. La marquise, vêtue de ses grands habits de deuil, était couchée sur une chaise longue. Elle tressaillit quand une de ses femmes lui annonça l'avocat Loubet; et se dressant subitement, elle dit : Que me veut-il ?

Il entra. En le voyant si ému et si défait, la marquise fut saisie d'une vague épouvante.

— Bonjour, maître Loubet, dit-elle en s'efforçant de sourire, il y a long-temps que vous n'étiez venu.

Il s'approcha tout tremblant, et répondit d'une voix sourde :

— J'ai fait un voyage, un fatal voyage, madame la marquise, et maintenant je vais partir encore...

— Pour peu de temps, sans doute?

— Peut-être pour toujours.

Elle le regarda, frappée de son air plus que de ce qu'il disait, et balbutia quelques mots inintelligibles.

— J'ai voulu vous faire mes adieux; reprit-il; j'ai voulu vous dire ce que la voix publique vous eût appris demain, aujourd'hui peut-être; je fuis, je vais me réfugier en pays étranger, car je me suis battu en duel, et j'ai eu le malheur de tuer un homme...

La marquise fit une faible exclamation, et détourna la vue.

— On dira que j'ai tué cet homme pour venger l'honneur de ma famille, continua l'avocat, et je le laisserai croire; mais, à vous, je veux déclarer la vérité toute entière. L'infâme a osé dire devant moi qu'il était votre amant, que vous étiez sa maîtresse... Je vous ai vengée, madame.

— Vous avez tué Lansac! Lansac est mort !... cria la marquise en se dressant de toute sa hauteur.

Il y eut un moment de silence. Mme d'Argevilliers voulut encore parler, mais sa voix s'éteignit; un affreux désespoir éclatait dans son geste et dans son regard.

— Ah! murmura l'avocat, frappé d'une horrible stupeur; il avait dit la vérité ! !

La marquise était tombée sans connaissance. Il la considéra d'un œil stupide ; puis il sortit lentement et s'enfuit à travers les champs.

Le même soir, le cadet Beauregard arriva d'Avignon avec la triste nouvelle que l'avocat Loubet avait tué en duel le capitaine Hector de Lansac.

Marius Magis accourut des premiers à l'hôtel de la Mule Noire, où bientôt tous les oisifs de la ville se réunirent pour commenter les circonstances mystérieuses de cet événement. La stupéfaction fut à son comble, lorsque le cadet Beauregard affirma sur l'honneur que la belle Loubette, qui avait disparu depuis quinze jours, n'était point partie avec le capitaine Lansac. Les uns disaient que quelque autre officier du royal-comtois devait l'avoir emmenée ; les autres assuraient qu'elle faisait pénitence dans un couvent. Au milieu de ce grand conflit, Marius Magis se donnait beaucoup de mouvement pour prendre un peu d'importance; il se mit à la disposition du cadet Beauregard pour toutes les démarches relatives à la succession du défunt. Elle n'était pas magnifique, il laissait tout juste de quoi payer ses dettes.

Dès le lendemain matin, le cadet Beauregard et Marius Magis, accompagnés d'un notaire, montèrent au jardin où personne n'était retourné depuis le jour de Saint-Jean; il s'agissait de dresser un inventaire des meubles du petit pavillon.

— Ce pauvre capitaine! dit le cadet Beauregard en entrant dans le jardin, que devant Dieu soit son ame ! Qui eût prédit une fin si prochaine à sa vie et à ses amours !

Il avait plu pendant la nuit ; le feuillage était d'un vert frais et suave; les fleurs s'épanouissaient plus brillantes; les oiseaux gazouillaient dans les branches menues du cytise ; tout était calme, gracieux, riant, dans cette enceinte.

— Ceci est un ermitage dédié au dieu Cupidon! s'écria Marius Magis, saisi d'une réminiscence mythologique; voyons la cellule.

Il ouvrit la porte du pavillon et recula brusquement en jetant un grand cri ; le notaire et le cadet Beauregard plongèrent aussitôt les yeux par-dessus l'épaule de Marius Magis. Les cheveux hérissés, la sueur au front, ils s'écrièrent ensemble : Oh ! c'est horrible !..

Le cadavre hideux d'une femme était renversé, la face contre terre, à l'extrémité du salon; le parquet était couvert de grandes taches de sang desséché. Marius Magis reconnut sur-le-champ, aux vêtemens, que ce corps défiguré était celui de la belle Loubette.

— Messieurs, dit-il en refermant la porte, il faut d'abord aller chercher les gens du roi!..

Une heure après, la justice informait sur le lieu même où le crime avait été commis. On trouva près de ce cadavre, percé de plusieurs coups, une mitaine de soie noire et un couteau à manche de buis, que le cadet Beauregard reconnut pour l'avoir vu déjà sur une table du salon.

Tout le monde etait dans l'attente et dans la stupeur, aucun de ces indices ne révélait le meurtrier. Quelques voix s'élevèrent pour accuser le capitaine Lansac.

— Je ne l'ai pas quitté de toute la soirée de la fête de saint Jean! s'écria fermement le cadet Beauregard. Nous sommes venus ensemble pour le rendez-vous que lui avait donné la belle Loubette; il l'a appelée, il est entré dans cette salle, et je me souviens qu'en fermant la porte, il m'a dit: Il y a là dedans comme une odeur de sang! Il n'avait rien pu voir dans l'obscurité, mais Loubette était là, déjà morte.... j'en suis convaincu!

Alors Marius Magis s'avança, et, frappé d'un souvenir soudain, il s'écria la main étendue, les lèvres tremblantes et au milieu d'un profond silence: J'ai vu sortir d'ici quelqu'un le soir de saint Jean, vers les dix heures... Je sais qui a commis le crime... c'est Catherine Loubet..., et je suis prêt à signer ma déclaration devant messieurs les gens du roi!.....

H. Arnaud.

(*La suite au prochain volume*)

TRADITIONS

D'ALLEMAGNE.

PREMIER ARTICLE.

J'en appelle à celui qui a parcouru dans sa jeunesse une contrée poétique. Si le soir il s'est assis auprès des tours en ruines, si les vieillards du pays lui ont raconté la légende du château, n'a-t-il pas vu dans son imagination les remparts détruits se relever sur leur base, la bannière flotter au-dessus du donjon, et les armures d'acier étinceler dans le préau? Dans l'espace d'un ou deux siècles, le lieu qu'il visite a subi une complète transformation. L'ogive de la chapelle a été rongée par le temps, ou brisée par le marteau. Les balcons de marbre sont tombés pièce par pièce. La grande salle d'armes a été convertie en atelier, et la machine à vapeur crie et tournoie là où l'on n'entendait autrefois que le chant de la châtelaine ou la harpe du ménestrel. Mais la tradition populaire n'a pas encore enregistré toutes ces innovations. Les yeux tournés vers le passé, elle regarde les jours qui fuient loin d'elle, et

porte dans les plis de sa robe tous les trésors de l'ancien temps. D'un coup de baguette, elle peut encore balayer tout cet échafaudage moderne, et faire revivre, par le souvenir, les prestiges du vieux château, la poésie du passé.

S'il est un pays où l'on puisse ainsi s'égarer à plaisir à travers les légendes historiques et les pieuses crédulités du peuple, c'est l'Allemagne. Là, toutes les plaines ont leurs génies, toutes les montagnes leurs grottes mystérieuses, tous les lacs leurs palais de cristal; là toutes les fées ne sont pas mortes, et tous les sylphes n'ont pas dépouillé leurs ailes d'or; là, quand vient la nuit, les flots de l'Elbe et du Rhin ont encore des soupirs d'amour, les arbres frissonnent au souffle des esprits, et les châteaux racontent, du haut de la colline, leurs histoires de guerre. L'industrie a pourtant étendu son impitoyable main sur ces vallons peuplés de tant d'êtres charmans, et les *Mœnnlein*, effrayés, se sont retirés dans leurs montagnes. Mais laissez là les chemins de fer, les fabriques, laissez l'Allemagne avec son nouveau système de douanes, sa police, ses marchands, invoquez la vieille Teutonie, et, depuis les plaines de la Silésie jusqu'au romantique pays de Saltzbourg depuis les forêts de la Bohême jusqu'au *Thuringerwald*, le cor merveilleux de la tradition, le *Wunderhorn* va retentir et faire apparaître toute cette foule de génies féeriques qui s'étaient endormis.

Parmi ces traditions répandues à travers l'Allemagne, il en est qui remontent jusqu'à l'Orient, qui se lient de très près à celles de l'Inde et de la Grèce. Celles-là ont émigré dans le nord, elles ont été chantées par Odin, et répétées dans la Scandinavie comme dans la Souabe; d'autres sont venues de la Provence, et n'ont fait que changer de costume en traversant le Rhin; quelques-unes ont été apportées par les soldats des croisades, par les pélerins de la terre sainte. Il en est plusieurs dont on ne saurait déterminer l'origine, car elles se retrouvent également dans nos provinces du midi et dans la Bretagne, en Irlande et en Danemarck. Rien n'indique d'une manière précise à quel pays on doit les attribuer; mais la plupart sont nées sur le sol allemand, et, quelle que soit leur origine, c'est chose curieuse que d'étudier le caractère de ces traditions, de chercher, sous leur manteau germanique, ou le symbole religieux, ou le fait qu'elles recèlent. Ce serait chose plus curieuse en-

core que de constater, par des rapprochemens nombreux, leur parenté avec celles des autres peuples, leurs transformations successives, et leur filiation. Mais c'est une œuvre difficile, souvent même impossible ; car les traditions ont passé trop vite d'un pays à l'autre pour qu'on puisse tracer ainsi leur itinéraire ; car, comme l'a dit Campbell : « La fiction a l'aile plus rapide que la science, elle répand ses étamines de fleurs à travers le monde, et nous ne les voyons pas jusqu'à ce que ces fleurs surgissent tout à coup, et nous étonnent par la ressemblance de leurs couleurs avec celles des autres contrées (1). »

De même qu'un seul pays n'a pas vu naître toutes ces traditions, de même un seul siècle ne les a pas toutes enfantées. Elles se sont formées successivement, et se sont rejointes comme les anneaux d'une longue chaîne. A mesure que le peuple était ému par un événement, ou surpris par un phénomène, il composait une légende, il inventait un mythe. Il suppléait au raisonnement par la poésie, à la science par l'imagination. Ses légendes historiques reposent sur une base certaine, sur des faits avérés, mais elles ont été tellement embellies par le caprice des auteurs, qu'on ne peut y saisir parfois qu'un trait de mœurs et un nom. Ses légendes merveilleuses proviennent de ce culte mystérieux de la nature, de cette espèce de panthéisme secret dont le moyen-âge a toujours admis le principe sans jamais le formuler. Les hommes du nord avaient une vénération religieuse pour les astres et pour les élémens. Les Lithuaniens regardaient le soleil comme le père de la terre, la lune comme son épouse, et les astres comme ses enfans. Les Allemands avaient coutume de saluer chaque soir les étoiles avant de se coucher, car les étoiles étaient pour eux les yeux du ciel ; ils célébraient dans leurs fêtes le solstice d'été et le solstice d'hiver. Ils rendaient hommage au vent et à la tempête, à la nature morte et aux êtres animés. Les métaux avaient pour eux des propriétés particulières ; les rochers grandissaient sur les montagnes et au fond des eaux ; les plantes renfermaient des sucs puissans et des saveurs magiques ; les oiseaux prédisaient l'avenir et connaissaient les secrets des hommes. Dans une veille tradition, une colombe conduit le voyageur auprès d'un trésor ; dans l'Edda, deux cor-

(1) Essay on the english poetry, p. 30.

beaux racontent chaque jour à Odin ce qui se passe sur la terre. Les grenouilles même avaient appris dans leurs marais mainte chose curieuse, et les couleuvres gardaient au fond de leur grotte des cassettes d'or et de diamans.

Dans ce monde merveilleux, où chaque objet avait ainsi ses attributions, les montagnes, par leurs masses gigantesques, par leur forme bizarre, devaient nécessairement frapper l'imagination des hommes du moyen-âge. Le peuple ne savait pas trop ce qu'il y avait derrière ces rideaux de verdure, dans ces cavités de pierre. Il en a fait la demeure des êtres fabuleux et le tombeau de ses héros et de ses rois. Le Kœterberg est plein d'or et d'argent. Le Kuttenberg a vu parfois de grands miracles, entre autres celui-ci. Trois mineurs allaient y travailler toute la semaine, et n'emportaient que leur livre de prière, de l'huile dans leur lampe, et du pain dans leur besace pour un jour. C'étaient des hommes de foi. Chaque matin avant de se mettre à l'ouvrage, ils se jetaient à genoux pour se recommander à la Providence. Un soir, au moment où l'huile de leur lampe commençait à baisser, tout à coup un orage violent éclata. La voûte de la grotte dans laquelle ils travaillaient s'ébranle, se crevasse; le rocher tombe avec des flots de sable, et les mineurs sont engloutis. Mais Dieu, pour les récompenser de leur piété, maintint un espace vide autour d'eux, et renouvela chaque jour leur provision l'huile et leur morceau de pain. Ils vécurent ainsi pendant sept ans, toujours travaillant à sortir de leur prison et toujours priant. Leurs prières furent exaucées. Ils revirent le ciel bleu au-dessus de leurs têtes, et rentrèrent dans leur village bien-aimé.

Le Wunderberg est la plus curieuse de toutes ces montagnes. Là se trouvent des villes semblables aux nôtres, des cloîtres et des églises, des remparts et des palais construits par les Mœnnlein. Là Charlemagne repose au milieu de ses preux, Il est assis devant une table de marbre, la couronne sur la tête, le sceptre à la main. Sa barbe blanche tombe sur sa poitrine, et grandit sans cesse. Quand elle pourra faire trois fois le tour de la table, l'arbre de la liberté reverdira sur la colline, le vieil empereur sortira de son souterrain, et une nouvelle ère, une ère de bonheur et de prospérité sans fin, renaîtra dans le monde. Mais, hélas! nous ne verrons pas ce

temps-là, car la barbe de Charlemagne ne fait encore qu'une fois le tour de la table fatale.

Dans le Kiffhaüser repose Frédéric Barberousse, cet autre héros des Allemands. Plusieurs personnes ont vu son front chauve passer au-dessus des rochers, car il quitte parfois sa demeure pour respirer l'air pur. Un berger qui avait conduit son troupeau au-dessus de cette montagne, alluma une fois sa pipe, en s'écriant : Frédéric, je vais fumer à ton honneur. Au même instant le héros lui apparut, et pour le récompenser de son souvenir, le conduisit dans une large salle où il y avait un grand nombre de chevaliers. Là, il montra de riches armures, des glaives brillans, et lui donna plus d'or qu'il n'en eût fallu pour satisfaire un prince.

C'est au sommet de ces montagnes, c'est dans ces vastes cavités qu'habitent les géans. Rien n'égale la taille monstrueuse et la vigueur de cette race d'êtres, dont la naissance, selon l'Edda, a précédé celle du premier homme. Un roc énorme, que nul effort humain ne peut ébranler, n'est pour eux qu'un grain de sable qui les gênait dans leur soulier. Une île jetée au milieu de l'Océan, c'est une poignée de terre qu'ils ont laissé tomber de leur tablier. Quand le dieu Thor, le dieu de la foudre, parcourait la Scandinavie, il entra une nuit dans une large tente où il dormit paisiblement avec son compagnon; le lendemain il s'aperçut qu'il avait dormi dans le pouce d'un gant de géant. Quand le valeureux Dietrich de Berne attaqua Siegenot; le géant, pour se défendre, déracina un des arbres les plus élevés de la forêt, et le *Heldenbuch* dit que, depuis Adam, on n'avait jamais vu un homme si fort.

Les grottes des collines sont occupées par les nains qui ont aussi leur cycle de traditions. Un vieux poème allemand dit que Dieu créa d'abord les nains pour cultiver la terre; puis les géans pour exterminer les monstres; puis, enfin, les héros pour protéger la pauvre race des nains contre les géans. Dans la symbolique du nord, les géans représentent la force brutale, la matière ; et les nains la faculté d'esprit, l'intelligence. Malgré leur petitesse, ils sont doués d'une grande force. Ils se construisent des demeures splendides, et l'hiver, ils forgent les métaux. Ils fabriquent les flèches acérées, les armures étincelantes. Pas une épée ne vaut celle qu'ils ont faite eux-mêmes,

pas un casque ne résiste comme les leurs au tranchant du glaive, à la pesanteur de la hache d'armes. Pendant qu'ils travaillent ainsi, leurs femmes filent la laine la plus blanche, ou le lin le plus pur. Le nains sont beaux et gracieux, mais si petits, qu'ils peuvent passer par le trou d'une serrure. Ils se marient et élèvent leurs enfans chrétiennement. Ceux du Wunderberg vont quelquefois à l'église de Saltzbourg. Ils aiment la danse et la musique. Souvent l'été, par un beau soir, ils s'en vont danser dans la prairie, et le lendemain on reconnaît sur l'herbe les longs cercles qu'ils ont tracés (1). Ils aiment aussi à se promener sur la colline, à s'approcher des hommes, et à causer avec eux. Ils ont pitié de celui qui souffre, et récompensent généralement, ou l'intérêt qu'on leur témoigne, ou le service qu'on leur rend. Souvent, ils ont protégé le faible, soutenu l'opprimé, et malheur à celui qui a commis une injustice, s'ils sont appelés à la venger. Si quelqu'un s'égare auprès de leur demeure, ils viennent eux-mêmes au devant de lui, l'emmènent sous leur toit de rocher, et lui donnent un abri. Un soir, un étudiant de Gœttingue fut surpris par l'orage sur la colline de Plesse. La pluie avait trempé ses vêtemens, et l'obscurité était si grande, qu'il ne pouvait retrouver son chemin. Tout à coup, il vit venir à lui un mœnnlein, un petit homme tout gris qui, le prenant par la main, le fit passer par une fente de rocher, et le conduisit dans une salle souterraine meublée avec luxe et richement éclairée. Là était la femme du mœnnlein, revêtue d'une robe de soie, plus brillante que celle de la femme du bourgmestre. Là étaient ses frères et sa fille qui avait des cheveux blonds tombant sur l'épaule, et des yeux bleus d'une douceur infinie. L'étudiant la trouva charmante, et la voyant entourée de tant d'objets précieux, il l'eût volontiers demandée en mariage, s'il n'eût eu peur de la perdre en la reconduisant à Gœttingue, tant elle était petite. On se mit à table, on causa des événemens du monde, des guerres d'Italie, de la mort de l'empereur; puis chacun s'agenouilla, la maîtresse de maison fit la prière, et lorsqu'elle fut achevée, la jeune fille prit un flambeau d'argent et conduisit l'étudiant

(1) La même tradition existe en Normandie. V. Contes populaires de l'arrondissement de Bayeux, par Frédéric Pluquet.

dans la chambre qui lui avait été préparée. Le lendemain, il partit à regret; car, dans le peu de temps qu'il avait passé avec la famille du mœnnlein, il s'était attaché à elle. Le nain lui donna plusieurs pierres précieuses, et la jeune fille lui apporta en riant une poignée de noisettes. A son arrivée à Gœttingue, les noisettes étaient autant de belles et bonnes pièces d'or. Depuis ce jour, l'étudiant a cherché plusieurs fois à retrouver la porte rocailleuse par laquelle il était entré, jamais il n'a pu y parvenir.

Quelquefois aussi les nains demandent asile aux hommes, soit parce qu'ils se trouvent trop loin de leur demeure, soit pour célébrer plus solennellement une fête. Un d'entre eux vint un jour demander à un comte, qui était leur voisin, la permission de danser dans son château. Le comte le permit, et, le soir même, voilà une armée de nains qui descend de la colline et se répand à travers les jardins, à travers les haies touffues et les appartemens du château. Les uns allument le feu dans les fourneaux et préparent le souper; les autres portent des guirlandes de fleurs, des tentures de soie, et décorent la salle. En un instant, les lustres sont placés, les flambeaux d'or reluisent sur les murailles, et se reflètent dans les glaces. Les danseurs prennent la main de leurs danseuses, les musiciens accordent leurs instrumens, et le bal commence. C'est une joie sans égale; c'est un tourbillon qui ressemble à celui d'une troupe d'oiseaux prenant son vol dans la vallée, à celui des feuilles d'arbre que le vent moissonne dans la forêt. Le comte lui-même se mêle à ces rondes animées. On lui donne la plus grande de toutes les danseuses, mais elle tourne si vite qu'il ne peut la suivre. Après le bal, toutes les tables furent couvertes de nappes brodées, de vaisselle d'or et d'argent. Les nains conduisirent le maître du château à la place d'honneur, et on lui servit des mets d'une saveur exquise, et du vin conservé depuis des siècles dans les tonnes de marbre des montagnes. Puis tout disparut comme par enchantement, et le lendemain deux ambassadeurs du royaume des nains vinrent remercier le comte de l'hospitalité qu'il leur avait accordée, et lui remirent une épée et un anneau, en lui disant que ces deux objets lui porteraient à tout jamais bonheur.

A la famille du nain appartient la race des Elfes; mais ceux-

ci sont d'une nature plus poétique et plus élevée. Ce sont les frères des Dijnns lumineux et des Péris, les frères d'Ariel et de Trilby. Ils ont le visage blanc comme le lis, et les rayons de la lune composent les fils de leur vêtement. Ils n'habitent pas dans les entrailles des montagnes. Ils voltigent dans les airs, et se balancent comme des papillons dorés sur la tige d'une plante; une feuille d'arbre leur sert de tente, et ils peuvent vivre tout le jour d'un peu de miel puisé dans le calice d'une fleur et d'une goutte de rosée. Les femmes des Elfes sont belles; elles dansent le soir et chantent sur les collines, et leur voix est si douce, leur chant si harmonieux, que chaque passant s'arrête pour les entendre. Mais il ne faut pas s'approcher d'elles, il ne faut pas se mêler à leurs danses, car leur regard glace le cœur, et leur baiser donne la mort. Les Elfes portent de petits souliers de verre. Si l'on pouvait s'emparer d'un de ces souliers, on serait assez riche, car celui à qui il appartient le rachèterait à tout prix.

Il y a encore une autre espèce d'êtres apparentée avec celle-ci, mais moins vagabonde que les Elfes, moins solitaire que les nains, c'est celle des esprits domestiques qui se cherchent un gîte dans la maison des paysans, couchent dans la grange, et se réchauffent au foyer de famille. Les Allemands appellent cet esprit Kobolde. C'est le *Brownie* de l'Ecosse, le *Servant* de la Suisse, le *Trolle* du Danemark, le *Goubelin* de la Normandie. Le Kobolde est actif et empressé; il prend soin des chevaux, nettoie l'écurie, conduit la charrue, travaille à la moisson. Si on ne le mécontente pas, les maîtres de la maison peuvent se reposer, et les valets dormir tranquilles. Dès le matin, toute leur besogne sera prête. Pour le garder sans cesse, il suffit de lui mettre chaque jour un peu de lait dans un coin de la maison, et de balayer proprement la chambre qu'il occupe. Autant le Kobolde est bon et dévoué, quand on ne lui donne aucun sujet de plainte, autant il devient capricieux et vindicatif, dès qu'on l'a offensé. Une jeune fille avait un Kobolde à son service, et c'était une bénédiction de voir comme il allait au-devant de tous ses désirs, comme il l'exemptait de tout ouvrage pénible. Un jour, elle jeta par malice quelques copeaux dans la tasse de lait qu'il devait boire, et dès ce moment le Kobolde l'a abandonnée. Elle est obligée de se lever de bonne heure et de se coucher tard, de

travailler sans relâche, et son ouvrage n'avance pas. Chaque jour l'implacable Kobolde lui suscite un nouvel obstacle ; chaque jour il la condamne à subir un nouvel accident. Si elle prend avec les plus grandes précautions un vase précieux, elle le casse ; si elle fait chauffer de l'eau, elle se brûle les doigts ; si elle prépare à dîner, elle met double dose de sel dans un plat et rien dans l'autre. Quand nous reprochons à nos cuisinières de trahir les respectables lois du cordon bleu, nous avons bien tort ; cela vient peut-être des Koboldes.

La bonne Holla est la reine de ces valets domestiques ; c'est elle qui encourage les jeunes filles au travail, et les aide dans leurs efforts ; c'est elle qui vient la nuit pour grossir leurs quenouilles, tourner leurs fuseaux ; c'est elle enfin qui est la vraie patronne de la femme allemande, solitaire et modeste, laborieuse et économe.

Quelques contrées d'Allemagne admettaient encore un autre esprit qu'on appelait esprit familier, *spiritus familiaris.* On l'enfermait dans une fiole, et on n'avait plus besoin de s'occuper de lui. Tous les vœux se réalisaient par un acte muet de sa volonté. Mais celui-là venait de l'enfer, et il fallait bien prendre garde de le conserver jusqu'à l'heure de la mort, car alors il vous emmenait tout droit dans les ténèbres. Le plus difficile est de s'en débarrasser ; le méchant esprit a sa mission à remplir, et il faut qu'il conduise quelqu'un au diable. Si on le jette dans l'eau, il surnage ; si on le broie sous une pierre, il renaît aussitôt ; si on le met au feu, il en sort plus vif que jamais. Le seul moyen à employer pour qu'il ne revienne plus, c'est de le placer dans une autre maison, c'est de le vendre. Un marchand de chevaux, réduit à la misère par une suite continuelle d'infortunes, acheta un jour d'un inconnu une petite boîte qu'on lui remit comme un talisman de bonheur, en lui recommandant de la garder en secret, et de ne pas l'ouvrir. Du moment où cette boîte fut entre ses mains, toute sa destinée changea. Il trouva un trésor ; il reprit son commerce ; il fit des entreprises hardies et téméraires ; et pas une seule n'échoua. Mais sa femme, qui était une bonne chrétienne, soupçonna qu'il pouvait bien y avoir quelque sortilége dans un tel bonheur. Elle ouvrit un jour la boîte mystérieuse, et elle en vit sortir une grosse mouche noire qui s'envola par la fenêtre ; un passant la ramassa,

Dès ce jour, la fortune du marchand de chevaux déclina rapidement, et il redevint plus pauvre, plus malheureux que jamais.

Les lacs, les fleuves, les rivières, ont aussi leurs féeries et leurs enchantemens. Là est le Wassermann qui monte parfois sur un banc de sable pour se réchauffer au soleil et chante pour attirer les passans. Le Wassermann est comme les nains, un être assez obligeant quand on ne le tourmente pas, mais sans pitié pour ceux qui lui font injure. Il est petit et grêle. Il a les dents vertes et porte un chapeau vert. Mais au sein des vagues profondes, sur le sol étincelant d'or que les flots nous dérobent, il se bâtit des palais de nacre et de corail. Des coquillages azurés comme le ciel, jaunes et violets comme l'opale, brillans comme le rubis, tapissent les murailles; des nénuphars forment autour de sa demeure une guirlande toujours verte et toujours fleurie. Il boit dans une coupe d'ambre et couche sur un lit d'ivoire. C'est là qu'il passe sa vie solitaire, tantôt chantant, tantôt parcourant à la nage ses riches domaines, puis attirant à lui les ames des noyés. Un paysan qui demeurait auprès d'un lac avait fait connaissance avec le Wassermann du lieu. Ils se rencontraient quelquefois tous deux sur la grève et causaient ensemble comme de bons voisins. Un jour, le Wassermann voulut lui faire voir sa demeure. Il l'entraîna dans les eaux et lui montra l'une après l'autre ses salles splendides. A l'extrémite de cette royale habitation, le paysan aperçut une petite chambre dans laquelle se trouvaient quelques fioles hermétiquement fermées. Il demanda ce qu'il y avait dans ces fioles, et le Wassermann répondit que c'étaient les ames des noyés. Après cette exploration aquatique, le paysan revient à terre. Le sort de ces pauvres ames le touche, et il prend la résolution de les délivrer. A l'heure où il savait que le Wassermann avait coutume de sortir, il s'approche du lac, se recommande à Dieu, puis s'élance dans les flots avec courage. Son bon ange le soutint et le guida dans sa route. Il retrouva la demeure du méchant esprit et la chambre mystérieuse. Il ouvrit toutes les fioles et les ames s'élancèrent joyeusement hors de leur prison et s'envolèrent dans les airs.

Les Nixes sont plus beaux et moins cruels que le Wassermann, mais ils chantent aussi pour attirer les pêcheurs. Sou-

vent ceux qui les écoutent ne peuvent leur résister, et le voyageur qui passe sur la grève, fasciné tout à coup par cette mélodie magique, s'élance dans l'eau pour l'entendre de plus près, et le batelier qui s'en allait au village, tourne sa barque de leur côté et va s'abîmer dans un gouffre. C'est le soir, surtout, auprès des moulins, au bord des cascades que les Nixes chantent les chants les plus suaves. Ils ont, dit-on, onze mélodies différentes. A une certaine distance, l'homme peut en entendre dix sans trop de dangers. Mais quand ils chantent la onzième, les vieillards et les enfans, les malades et les estropiés, les chaises même et les tables, tout obéit à ces accords merveilleux, tout se met à danser.

Les femmes des Nixes ont, comme les sirènes, la moitié du corps fort belle; le reste se termine en queue de poisson. Souvent elles viennent à la surface de l'eau jouer de la harpe, ou peigner, avec un peigne d'or, leurs blonds cheveux. Un jour, un chasseur en aperçut une et dirigea son arme contre elle; mais elle se mit à rire, plongea dans les flots, et trois jours après le chasseur se noya. Quelquefois aussi elles s'en vont, toutes pâles et grelotantes, s'asseoir la nuit auprès du feu que les bergers allument dans la prairie. Elles recherchent l'amour des hommes, et prodiguent à celui qui les aime toutes les marques de dévouement, mais à condition qu'il ne parle jamais d'elles. Il en est qui peuvent sortir chaque jour du lac où elles habitent, mais il faut qu'elles rentrent à une heure déterminée. On raconte qu'une fois trois jeunes Nixes venaient tous les soirs visiter un hameau voisin de leur lac. Elles entraient avec leur quenouille dans la maison du paysan, et s'asseyaient auprès du foyer, travaillant comme les autres femmes. Tout le monde se plaisait à les voir, car elles savaient d'étonnantes traditions et des chants admirables. Mais dès que onze heures sonnaient à l'horloge du clocher, elles partaient en toute hâte, et nulle prière ne pouvait les retenir. Un jeune homme devint amoureux de l'une d'elles, et, pour les faire rester plus long-temps, il retarda l'horloge. Les jeunes filles ne s'en allèrent qu'à minuit; mais le lendemain on aperçut à la surface du lac trois taches de sang, et depuis ce temps elles n'ont jamais reparu (1).

(1) Il suffit d'observer les phoques, avec leur tête arrondie,

Les Allemands regardaient tous ces esprits comme des êtres d'une nature fort peu orthodoxe; cependant ils croyaient que le christianisme étendait jusqu'à eux sa loi de miséricorde et de rédemption. Un enfant se promenait au bord d'une rivière ; il aperçut un Nixe qui jouait de la harpe et chantait. Pourquoi chantes-tu si gaiement, pauvre malheureux? lui dit l'enfant; ne sais-tu pas qu'un jour tu seras damné? A ces mots, le Nixe baissa la tête et se mit à pleurer. L'enfant s'en alla raconter cette scène à son père, qui était prêtre, et qui lui dit : Tu as eu tort d'affliger ainsi l'esprit des eaux, car ni lui ni ses semblables ne seront damnés. L'enfant accourut en toute hâte rapporter ces paroles au Nixe qui, à l'instant, reprit sa harpe et chanta avec bonheur.

Mais il y avait encore, s'il faut en croire certaines chroniques, d'autres habitans que les Nixes dans les lacs et les fleuves. Le soir, quand le ciel était clair et le flot paisible, on a découvert sous la lame transparente, des églises et des forteresses, on a même entendu, dans le cristal limpide, le son religieux des cloches (1). Quelquefois, aussi, il est arrivé là des miracles pareils à ceux que raconte la Bible. Au bord du lac de Steinberg, habitait jadis un chevalier qui, par ses crimes et ses brigandages, était devenu la terreur du pays. Un jour, une jeune fille vint à passer devant lui; il se précipita sur elle et voulut l'emporter dans son château. Mais elle lui demanda la permission de se jeter à genoux pour faire sa prière. Elle se recommanda à la Vierge, et s'élança dans le lac. Alors les flots s'entr'ouvrirent comme pour les compagnons de Moïse, et elle passa au milieu du lac comme au milieu d'une prairie. Le chevalier voulut la suivre, mais la vague se referma sur lui, et il disparut. Maintenant encore il n'est pas rare d'entendre, la nuit, retentir ses accens de colère et ses plaintes d'amour.

leurs grands yeux verts si doux et si veloutés et leurs mamelles, pour comprendre qu'ils soient devenus l'objet des superstitions populaires. Aussi les Grecs en avaient-ils fait des sirènes; les Allemands, les Danois des fées et des Nixes; et les sauvages de l'Amérique appelaient les phoques les démons des eaux.

(1) Southey a décrit en beaux vers cette croyance populaire. Voyez, dans ses poésies la pièce qui a pour titre : *The submarine City*.

Les peuples du Nord attribuaient une grande influence aux sources d'eau. Ils allaient y puiser à certains jours de l'année. Ils s'en servaient dans leurs pratiques mystérieuses. Quelquefois, pour leur rendre hommage, ils allumaient des flambeaux au bord des rivières, et ils regardaient comme un signe de malheur la source d'eau troublée, comme un signe de deuil la source d'eau tarie. Les traditions russes parlent d'une eau merveilleuse qui guérissait les blessures, et rendait la vie aux morts. Les traditions allemandes rapportent plusieurs prodiges du même genre.

Les Elfes, les nains, les Koboldes, les Nixes, composent le cycle habituel des légendes; mais les Allemands admettaient encore dans leurs croyances un grand nombre d'autres esprits. Ils admettaient les nymphes des bois et celles de la vallée, les fées qui règlent comme les parques, ou comme les nornes, l'existence des hommes; les vierges guerrières qui président aux destinées des batailles, et les magiciennes qui prédisent l'avenir. Ils croyaient aux apparitions de revenans, aux êtres humains enchantés dans les montagnes ou changés en serpens. A Bryneburg, une fille tuée par le tonnerre se montre la nuit au milieu des ruines, et pendant l'orage prête son secours à ceux qui l'invoquent. Ailleurs, il en est une autre à moitié femme et à moitié couleuvre. Elle tient à la main un trousseau de clés, une cassette d'or, et il faut, pour la délivrer, qu'un jeune homme chaste l'embrasse trois fois. Dans le château de Bodo, une jeune fille, qui est morte d'amour, se lève chaque nuit dans son cercueil, et s'avance avec son voile blanc et sa couronne de fleurs dans la chambre de l'étranger. Elle est belle encore quoiqu'elle porte sur son front la pâleur de la mort, et ses yeux, dont le sommeil de la tombe n'a pu faire disparaître l'éclat, jettent le trouble dans l'ame de celui qui les regarde. Elle s'approche de l'étranger et lui parle d'une voix douce et mélodieuse. S'il ne la repousse pas, elle lui met une bague au doigt, elle lui donne un baiser sur les lèvres, et l'appelle son fiancé. Mais ses fiancés sont comme celui de Lénore. Leur mariage se célèbre dans le cimetière, et leur lit de noces est un cercueil. Un jour, un chevalier vint coucher dans ce château, et écouta la voix de la jeune fille. Le lendemain, en s'en allant, il aperçut trois vieilles femmes accroupies au bord

du chemin, et qui tordaient un fil épais entre leurs doigts ridés. — Que faites-vous là ? leur dit-il. — Nous filons ton linceul, répondirent les vieilles femmes; et trois jours après le chevalier était mort.

Souvent aussi la tradition allemande n'est autre chose qu'un symbole qui enveloppe un dogme de morale, une leçon de vertu. Pour se souvenir d'un précepte, le peuple avait besoin d'une image poétique, et il traduisait en légende la parole du prêtre, l'enseignement du père de famille.

Un homme, pour satisfaire la passion qu'il avait pour la chasse, a profané le jour du dimanche et conduit sa meute à travers le champ de la veuve; Dieu le condamne à chasser jusqu'à la fin du monde, à courir nuit et jour par les taillis, par les rochers, après un cerf qu'il n'atteindra jamais. La même légende existe dans toutes les contrées du nord. On la retrouve aussi dans quelques-unes de nos provinces, notamment en Franche-comté (1).

Une jeune fille veut se marier contre la volonté de sa mère, qui meurt et la maudit. La nuit même des noces un orage épouvantable éclate sur le château, les murailles sont renversées, le lit de noces est changé en pierre. La jeune fille apparaît au sommet de la montagne enchaînée sur un lit, et les corbeaux viennent la dévorer.

Dans un temps de disette, un évêque de Mayence repoussa la prière des pauvres, et, par une punition du ciel, une armée de souris entra dans sa demeure et dévora tout ce qu'il avait amassé. En vain employa-t-il le fer et le poison pour les détruire, les souris pullulaient chaque jour et la maison en était inondée. Pour leur échapper, il traversa le Rhin et s'en alla bâtir une grande et forte tour à Bingen. Mais les souris se jetèrent à la nage et le dévorèrent dans ses remparts.

La légende suivante peut être citée comme la contre-partie morale de celle-ci. La Fontaine en eût fait une chamante fable.

Un pauvre marchand colporteur s'en allait à pied le long des plaines de la Bohême, la bourse vide, la besace vide. Il était loin encore de toute habitation, et il ne lui restait qu'un mor-

(1) Féerie francomtoise.

ceau de pain épargné sur son dîner de la veille. Il s'assi auprès d'une fontaine, et commença son frugal repas sans savoir s'il pourrait en faire un second dans la journée. Pendant qu'il était là, une souris s'approcha de lui, et leva la tête d'un air suppliant comme pour lui demander l'aumône. — Pauvre petite bête, dit le manchand, tu es donc encore plus malheureuse que moi! Voilà tout ce qui me reste; mais je ne mangerai pas sans toi. Et il émietta son pain et le posa à terre devant elle. Le déjeûner fini, il va boire à la fontaine, et, en revenant, devinez ce qu'il aperçoit? La petite souris qui apportait une à une des pièces d'or près de son bissac. Elle en avait déjà apporté trois, et elle allait chercher la quatrième. Il la suivit, élargit le trou par lequel elle entrait, et trouva un trésor.

Si de ces légendes humaines nous descendons d'un degré l'échelle de la nature, voici tous les animaux apocryphes tant de fois dépeints par les hommes crédules du moyen-âge. Voici les loups-garous (1) à l'œil de feu, à la gueule sanglante; voici les couleuvres qui sortent de leur grotte avec une couronne d'or sur la tête, et le dragon, qui joue un si grand rôle dans l'*Edda* et les *Niebelungen*, dans le *Folkvisor* et le *Kœmpeviser*. Spenser a fait une horrible description du dragon. Son corps est couvert d'écailles épaisses; ses griffes sont plus tranchantes que le glaive, plus dures que l'acier; ses yeux étincèlent comme deux larges boucliers; ses ailes ressemblent à deux grandes voiles enflées par le vent; une vapeur épaisse et sulfureuse s'exhale de sa gueule. Quand il prend son vol, les nuages effrayés fuient à son approche, et le ciel le regarde, étonné de sa force(2).

Les Allemands représentaient le dragon comme un animal monstrueux qui gardait des trésors: quelquefois aussi comme un être infernal à qui il fallait dévouer chaque année une victime. Le dragon que tua Regnar Lodbrok, le vaillant roi de Danemarck, avait grandi avec le lingot d'or déposé sous lui.

(1) Dans les traditions russes on trouve non seulement le loup-garou, mais le loup ailé qui parfois se change en homme et combat l'épée à la main, puis reprend sa peau de loup et s'envole dans les airs.

(2) The Fairy Queen.

Le dragon de Frankenstein étendait ses redoutables griffes sur la source d'eau qui alimentait le pays. On ne pouvait y puiser qu'en lui abandonnant de temps à autre une jeune fille. Un chevalier le tua ; mais le dragon le piqua au genou, et le chevalier en mourut. En Suisse, quand l'orage a brisé sur sa route les arbres de la forêt et courbé les broussailles, les paysans disent encore : Le dragon a passé par là. Un berger tomba un jour dans une immense caverne, où il aperçut deux dragons. Cet homme avait la foi, il se recommanda à Dieu, et les dragons ne lui firent aucun mal. Mais il lui était impossible de sortir ; et il passa là tout l'hiver, vivant, comme ses redoutables hôtes, d'une espèce de substance salée qu'il trouvait sur les parois de la caverne. Au printemps, il observa que les dragons se disposaient à prendre leur vol. Il se suspendit à la queue de l'un d'eux, et se laissa ainsi emporter hors de l'abîme. Quand il fut sur la terre ferme, il souhaita le bonjour à son coursier aérien, et s'en alla.

Sur les bords du Rhin, non loin de la riante ville de Bonn, le voyageur aperçoit au milieu des sept montagnes un rocher couvert de ruines qui s'élève vers le ciel comme une pyramide. On l'appelle Drachenfels (Rocher du Dragon). Il a inspiré à Byron d'assez beaux vers pour qu'on puisse se dispenser désormais d'en faire la description (1). Au temps du paganisme, sur cette cime escarpée, vivait un dragon auquel les habitans du pays sacrifiaient leurs prisonniers de guerre. Un jour, dans une de leurs fréquentes batailles, ils prirent une jeune fille et la dévouèrent au monstre. Mais la jeune fille était chrétienne. Elle marcha avec courage vers le lieu du supplice, et au moment où le dragon s'élancait contre elle en rugissant, elle tira de son sein un crucifix, et le lui montra. A cet aspect le monstre poussa un effroyable mugissement, puis se précipita dans sa caverne, et jamais on ne l'a revu. Mais le peuple, témoin de ce miracle, écouta la parole de l'Évangile, et adopta le christianisme.

Le christianisme n'anéantit pas toutes les vieilles croyances populaires. Il les revêtit seulement d'une sorte de voile reli-

(1) The castled crag of Drachenfels
Frowns o'er the wide and winding Rhine.
CHILDE HAROLD. Cant. III.

gieux. Les nouveaux prosélytes, si fervens qu'ils fussent, ne pouvaient renoncer si vite aux traditions de leurs pères. En se convertissant, ils voulurent convertir avec eux tous les êtres qu'ils avaient vénérés autrefois. Ils placèrent, comme le pape, la statue de saint au-dessus de la colonne païenne. Ils changèrent, comme les Anglo-Saxons, leurs temples païens en églises chrétiennes. Ils firent de leurs dieux des esprits célestes ou des anges rebelles, de leurs héros des martyrs, et ils gardèrent dans les pratiques du nouveau culte plusieurs de leurs anciennes superstitions. En même temps que le christianisme tolérait, par une espèce de transaction muette, ce qu'il ne pouvait empêcher, il introduisait parmi le peuple des cycles tout neufs de légendes, les légendes de patriarches, d'apôtres, de saints et de miracles, et les légendes du diable qui se présentent si souvent au moyen-âge, et sous tant de formes.

Autour du diable se groupent les magiciens qui ont vendu leur ame pour un peu de science comme Faust, et les sorcières qui assistent au sabbat. Elles se réunissent tous les samedis sur le Blocksberg et s'asseoient de chaque côté du bouc immonde. Les plus vieilles racontent avec orgueil leurs diaboliques prouesses. Les plus jeunes écoutent et tâchent de s'instruire. Puis l'heure du bal arrive, chaque sorcière donne le bras à quelque démon fourchu, et le musicien commence. Il a pour violon une tête de cheval, et pour archet une queue de chat, ce qui doit faire une étonnante musique. A la fin de cette joyeuse cérémonie, toutes les sorcières se prosternent jusqu'à terre devant Satan et s'en retournent sur leur manche à balai.

Dans plusieurs contrées de l'Allemagne, il existe des monumens que la tradition attribue au diable. Près d'Altenbourg on trouve un rocher que les efforts réunis de cinq cents hommes ne pourraient remuer. Le diable le posait sur sa tête comme un chapeau, et s'en allait fièrement à travers les campagnes. Il rencontra le Christ et le défia de porter un tel fardeau; mais le Christ souleva le rocher du bout du doigt, et le diable s'enfuit tout honteux.

Au-dessus de la vallée de Bade, sur le chemin de Grensbach, on montre encore la chaire du diable. Un missionnaire prêchait l'Évangile du haut d'un rocher. Le diable alla se poser en face

de lui, et parla si bien des joies de son royaume, qu'il attira à lui les nouveaux convertis.

Dans l'église de Goslar, on aperçoit au milieu de la muraille un trou qui n'a jamais pu être fermé. L'abbé de Fulda et l'évêque de Hildesheim se disputaient la prééminence, et leur orgueil alla si loin qu'ils en vinrent à se battre dans l'église. Le diable entra par ce trou pour empêcher toute réconciliation et soutenir l'ardeur des combattans.

Mais le plus souvent les légendes ne représentent pas le diable sous cet aspect terrible qu'on lui a attribué depuis. Ce n'est plus ce génie puissant qui gouverne l'abîme, et dans son orgueil d'ange déchu lutte avec Dieu même. C'est un malheureux qui a bien de la peine à peupler son royaume de quelques ames abandonnées, et qui s'en va attendre au coin des bois, au bord de l'eau, la femme qui oublie de prier et l'homme qui désespère. Ce n'est plus cet esprit insinuant, dangereux, dont le regard fascine, dont la parole se glisse si doucement dans le cœur. C'est un être vulgaire qui spécule sur le salut des hommes, et marchande une conscience, comme un Normand marchanderait un arpent de terre; dans toutes ses transactions, il est toujours de bonne foi, et toujours il est joué; il remplit fidèlement ses promesses, et cet un grand sujet de triomphe pour les moines et pour les paysans, d'éluder leur parole, et de le tromper. Au bout du compte, il perd à chacun de ses marchés son or, ses peines, et ne gagne rien; vraiment, à le voir ainsi fatigué, joué, honni, le pauvre diable fait pitié.

Quand on bâtit la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, l'argent manqua, et le bourgmestre fut obligé de faire suspendre les travaux; c'était une grande désolation pour les bourgeois de la ville, qui s'enorgueillissaient déjà de voir briller le dôme de leur église. Le diable vint à leur secours. Il leur proposa d'achever à ses frais l'édifice, à condition que la première créature qui y entrerait lui appartiendrait. Le sénat accepte le marché, les ouvriers se mettent à l'œuvre; le temple de Dieu s'élève avec l'argent du démon, et en peu de temps la cathédrale est achevée. Il n'y manque ni une vitre, ni une dorure. La grande question alors était de savoir qui voudrait payer le diable; personne ne s'en souciait. On avait beau sonner les cloches, annoncer une grande fête, pas une ame ne prenait le chemin de l'église;

les prêtres eux-mêmes s'en tenaient aussi loin que possible, et ceux qui se sentaient quelque péché capital sur la conscience restaient plus loin encore. A la fin un sénateur de la ville, homme d'esprit, et depuis ce temps vénéré comme un saint, avisa un bon moyen de tromper le diable. Il fit prendre un loup dans la forêt, on l'amena un dimanche matin à la porte de l'église, les cloches sonnèrent, la grande porte s'ouvrit, deux hommes lâchèrent le loup dans la nef; le diable, qui était aux aguets, s'élança sur lui, et s'apercevant qu'il ne tenait entre ses mains qu'un misérable loup, il secoua la porte d'airain du temple avec tant de force et de colère qu'il la brisa. Mais le lendemain, les prêtres entrèrent en procession dans l'église, et le peuple vint paisiblement y prier.

Voici une autre histoire qui ne fait pas moins d'honneur à la bonhomie du diable. Un paysan de la Hesse avait grand besoin de bâtir une grange, mais il était hors d'état de subvenir à une telle dépense. Un jour, il se promenait dans la campagne en rêvant aux moyens de réaliser ses désirs, lorsqu'il vit venir à lui un petit vieillard qui lui dit : « Je sais ce qui t'inquiète, je me charge de bâtir ta grange d'ici à demain matin, au premier chant du coq, si tu t'engages à me donner un bien que tu possèdes, mais que tu ne connais pas encore. » Le paysan, qui savait fort bien tout ce qu'il possédait, crut faire un bon marché, et s'en vint tout joyeux le raconter à sa femme. Mais sa femme lui dit : « Malheureux, qu'as-tu fait! je suis enceinte. C'est là ce bien dont le diable a parlé, et tu lui as livré notre enfant. » Cependant le diable se met à l'œuvre. Des milliers d'ouvriers taillent les pierres, scient les poutres. Dans l'espace de quelques heures ils ont jeté le fondement de la grange, bâti les murailles. Déjà les portes roulent sur leurs gonds, les volets sont suspendus aux fenêtres, et le toit est couvert. Il ne restait plus qu'une ou deux tuiles à placer, et il était encore nuit. La femme du paysan, qui avait suivi tous ces travaux avec attention, s'en va dans la basse-cour, et imite si bien le chant du coq, qu'à l'instant tous les coqs se réveillent et se mettent à chanter. Le diable s'enfuit en colère, et jamais on n'a pu placer la tuile qui manquait. Le jour, la main du couvreur la joignait aux autres; la nuit, une main invisible l'enlevait.

Les bonnes gens d'Allemagne, qui racontent ces chroniques, disent qu'aujourd'hui le diable n'a pas besoin de se donner tant de peine pour acheter les ames des hommes, et qu'elles vont bien à lui sans qu'il vienne les chercher.

X. Marmier.

DEUX MÈRES.

Par une belle aurore, en la belle saison,
Sous d'épais châtaigniers, et sur un vert gazon,
Foulant de frais sentiers tout semés de pervenches,
Portant toutes les deux de longues robes blanches,
Le bonheur sur le front.... deux femmes de vingt ans,
Marchaient.... et l'air jouait dans leurs cheveux flottans.
L'une a pour nom Clary : radieuse, elle veille
Sur un enfant d'un an qui dans ses bras sommeille ;
L'autre se nomme Ellys : les yeux pleins de langueur,
Elle parle un peu bas, s'avance avec lenteur,
Et sourit d'un sourire expirant, éphémère,
Qui nous dit que bientôt elle doit être mère,
Qui grave sur son front pâli, mais respecté,
Le vénérable sceau de la fécondité,
Incline à son aspect la tête la moins pure
Et de la femme alors fait une créature,
Belle comme l'espoir et sainte comme Dieu !

. . . .

Et toutes deux causaient ainsi dans ce beau lieu :

ELLYS, embrassant l'enfant.

La ravissante enfant ! Les belles chairs marbrées !
Et ces bras !... et ce corps !... et ces boucles dorées !
Et cet œil dont le blanc est si bleu ! non, jamais
La plus charmante femme en pleine fleur d'attraits,

Une ange à dix-huit ans ne sera pure et belle
Comme un petit enfant qui dort à la mamelle !

CLARY.

Puis en le regardant c'est si doux de penser
Qu'il ne sait pas encor ce que c'est qu'offenser,
Que jamais rien de faux ni d'impur ne se cache
Sous ce regard limpide et sous ce front sans tache :
Ah ! tout enfant d'un an est un enfant Jesus !

ELLYS.

Vous avez bien raison !... et leurs cœurs ingénus,
Leurs cœurs tout ignorans de la vie et des choses,
Ont la virginité de leurs petits pieds roses,
Qui, n'ayant pas marché, sont frais comme une fleur...
Et votre enfant déjà vous aime-t-il de cœur ?

CLARY.

Oui ! car lorsqu'elle voit des larmes sur ma joue
Elle accourt vite avec une petite moue
Et vient baiser mes yeux,... pauvre ange nouveau-né
Qui ne sait même pas le nom d'infortuné,
Et qui comprend que Dieu créa dans nos misères
Les baisers des enfans pour les larmes des mères !

ELLYS.

Quand a-t-elle souri pour la première fois ?

CLARY.

Ce fut, je m'en souviens, le jour qu'elle eut cinq mois,
Voici comment : un soir je prends une lumière,
Et vais à son berceau pour baiser sa paupière,
Et je la regardais doucement sommeiller
Ma main sur le flambeau, de peur de l'éveiller :
Soudain sans qu'aucun pli, sans que nul penser vague
Vînt glisser sur son front comme l'air sur la vague,
Sans qu'elle remuât, sans que son œil s'ouvrît,
Sa bouche s'étendit faiblement,... et sourit !
Et la nourrice à Dieu promettant un beau cierge,
Me dit : Cela s'appelle un sourire à la vierge.

ELLYS.

C'est charmant! voyez donc ! elle sourit encor ;
On dirait qu'elle entend. Dans tous vos rêves d'or
Vous la figuriez-vous comme elle est ?

CLARY.

Pas si belle !

ELLYS.

Quand je pense, ô mon Dieu, qu'à la saison nouvelle
Je serai mère aussi! D'ici là, chaque soir,
Je veux mettre, Clary, toute une heure à la voir!
Dehors, quand j'aperçois un bel enfant qui passe,
Je m'arrête, je prends sa tête, je l'embrasse,
Je roule dans mes doigts ses longs cheveux soyeux,
De toutes ses beautés je me remplis les yeux,
Comme si je pouvais lui ravir sa figure,
Et la faire passer, délicieuse et pure,
De mes yeux à mon sein, de mon sein à mon fils,
Était-ce ainsi pour vous ?

CLARY.

Sans doute, et vous, Ellys,
Le soir[1], près du foyer, lorsque la flamme est morte,
Posez-vous vos deux mains sur le sein qui le porte,
Pour le sentir frémir tout à votre aise?

ELLYS.

Et vous,
Quand soudain s'arrêtaient ses mouvemens plus doux,
Dans votre cœur, alors ne sentiez-vous pas naître
Cette horrible pensée.... Il expire peut-être!

CLARY.

Taisez-vous! taisez-vous! car encor maintenant
Je ne peux pas quitter ma fille un seul moment
Sans rester au retour sur le seuil de la porte,
Tremblante, et me disant : Si je la trouvais morte!
Ne parlons pas de mort, et fions-nous à Dieu.

ELYYS, après un moment d'hésitation.

Avez-vous bien souffert?

CLARY.

Vous avez peur!

ELLYS.

Un peu.

CLARY.

Ellys, ma chère Ellys, si depuis votre enfance
Vous pleuriez votre père exilé de la France,
Et qu'on vous dît : Ton père est au fond du jardin!
Et que jetant un cri, vous courussiez soudain,
Et qu'il se rencontrât une branche au passage,
Qui vint vous déchirer les yeux et le visage,
La sentiriez-vous?

ELLYS.

Non!

CLARY.

L'on ne souffre donc pas!

ELLYS.

Causons encor, causons.

CLARY.

Toujours, mais parlons bas.
L'enfant dort!

ELLYS.

Dites-moi; quand faible, évanouie,
Vous avez entendu ce premier cri de vie,
Qu'on reconnaît,... bien qu'on ne le connaisse pas,
Qu'avez-vous?...

CLARY.

J'ai crié, puis j'ai tendu les bras.

ELLYS.

Et quand le lendemain, en ouvrant la paupière,
Vous vous dites soudain ces trois mots: Je suis mère!

CLARY.

Non, ce ne fut pas là mon premier sentiment :
J'étais triste plutôt ; mon corps languissamment
S'affaissait sur mon lit. Ma tête était lassée,
Une douce faiblesse émoussait ma pensée
Comme le lendemain d'une grande douleur ;
Et pourtant j'entendais, tout au fond de mon cœur,
Je ne sais quelle voix touchante et chaleureuse,
Qui me disait tout bas que j'étais bien heureuse.
La porte tout à coup s'entr'ouvre... oh ciel!... c'était...
C'était elle, ma fille, elle qu'on m'apportait,
Elle, ma ravissante et frêle créature ;
Ellys, ma chère Ellys, devant Dieu je le jure,
Lorsque des bras d'un autre on la posa dormant
Sur mes deux bras vers elle étendus ardemment,
Quand elle me toucha, quand sur elle penchée
Dans mon lit, avec moi, tout près, je l'eus couchée ;
Qnand, la pressant long-temps, avec de doux transports,
Je sentis la chaleur de son cher petit corps,...
Je crus que tout mon cœur de joie allait se fendre,
Et que mon sein s'ouvrait afin de la reprendre!
Je la baisais partout,... tout bas je murmurais :
C'est à moi, mon enfant!... ma fille !... Et je pleurais :
Puis c'était tout à coup des élans de prière ,
Des besoins de tomber à genoux sur la pierre,
Et de crier : Mon Dieu! combien vous êtes bon !
Et pourtant, de son cœur en comptant chaque bond,
Je regrettais, de l'ame expliquez le problème,
De ne plus la porter en mes entrailles même,
Elle était plus à moi, quand elle était en moi !

ELLYS.

Clary, je voudrais bien oser vous dire.... toi !
Quel bien vous m'avez fait! vos mots l'un après l'autre,
M'apprenaient mon bonheur en racontant le vôtre,
Et je devenais mère,... amie, en t'écoutant !

Tout à coup un cri part des lèvres de l'enfant !
C'est le cri du réveil. Alors ces jeunes femmes
Abaissant leur visage aussi pur que leurs ames

Sur cet ange au berceau qui s'éveillait vermeil,...
Car un enfant devient tout rose en son sommeil,
Dans cet être charmant baisèrent en silence,
L'une tout son bonheur, l'autre son espérance;
Puis après ce baiser bien longuement cueilli,
Comme elles relevaient leur beau front recueilli,
Se rencontrant alors sous leurs longs cils de soie,
Leurs yeux brillans de pleurs, et tout noyés de joie,
Se fondirent long-temps en un même regard!
Puis, sans se dire un mot et comme par hasard,
Autour de leurs deux cous, leurs deux bras s'enlacèrent,
Leurs bouches tendrement devant Dieu se pressèrent,...
Car, en un seul instant réunissant leurs cœurs,
Leur amour maternel en avait fait deux sœurs!

ERNEST LEGOUVÉ.

VOYAGE

A la Côte Occid. d'Afrique.

DERNIER ARTICLE.

Il était environ six heures du matin quand nous quittâmes *Long-Fountain;* la route commença à s'élargir; le sol, moins sablonneux, permit à nos chevaux d'avancer plus rapidement. De jolies habitations d'une blancheur éclatante, entourées de champs cultivés, donnaient au paysage un aspect plus riant et plus animé. Il était cependant facile de s'apercevoir que c'étaient là de récentes conquêtes. Pour parvenir à défricher ces terrains et à les isoler des broussailles épaisses et des buissons qui couvrent encore presque tout le pays, on est obligé de se servir du feu; sur les limites de ces plantations on voyait encore les débris charbonnés de troncs d'arbres. Des témoins plus irrécusables seraient venus lever tous nos doutes, si nous en eussions conservé, c'étaient de gros nuages de fumée s'élevant de divers points de la campagne, et de longues spirales de flamme que l'obscurité, à peine dissipée, permettait de distinguer très bien.

Depuis notre départ de la ferme de M. *Crootschart*, nous avions toujours cheminé au fond d'une magnifique vallée entourée de hautes collines, dont les flancs étaient déchirés par les lits des torrens qui en descendent dans la saison des pluies, c'est-à-dire en juillet et août. La route est en plusieurs endroits interrompue et profondément sillonnée par ces ravins,

dont les parois escarpées et verticales ont quelquefois douze ou quinze pieds de profondeur; les racines des arbres, comme une chevelure épaisse, traversaient ces espèces de murailles, et attestaient une vigueur de végétation qui contrastait d'une manière remarquable avec l'aridité du pays que nous avions parcouru la veille.

Pour sortir de la vallée, nous avions à franchir un coteau rapide; tout le monde descendit pour soulager les chevaux, et, tout en gravissant à pied ce chemin montueux, je pus examiner à mon aise les plantes nouvelles et singulières dont j'étais environné. Toutes ces jolies bruyères, ces riches liliacées, qui ne se voient chez nous que dans les jardins et les serres d'ornement, étalaient à chaque pas leurs corolles peintes et leurs livrées brillantes. C'est là que je vis pour la première fois l'arbre d'argent (*Protea argentea*), particulier à ce climat et aux environs de la ville du Cap. Ses feuilles, couvertes sur leurs deux faces d'un] duvet brillant, présentent, lorsqu'elles sont réunies en grand nombre, un aspect métallique fort singulier.

Parvenus au haut de la montagne, nous aperçumes dans le fond de la seconde vallée où nous allions descendre, un nombre considérable de bâtimens et de plantations; c'était *Grenn-Kloof*, établissement que des frères moraves ont formé là depuis une cinquantaine d'années. Nous devions nous y arrêter pour déjeûner; une demi-heure après nous entrions dans la ferme principale: une cour spacieuse, entourée de bâtimens blanchis à la chaux avec un soin extrême, comme tous ceux du pays, et au milieu de laquelle s'élevait le temple, donnait tout de suite une idée de l'importance de cette petite colonie; des domestiques vinrent prendre nos chevaux, on nous conduisit dans une salle fort simple, mais fort propre, et bientôt on servit le déjeûner. Il se composait de viandes froides, d'œufs, de beurre et de thé; on nous engagea seulement à ménager le pain, parce que notre arrivée subite et imprévue n'avait pas permis d'en cuire une quantité suffisante.

Après le déjeûner nous nous séparâmes en plusieurs groupes pour visiter les diverses parties de l'établissement: c'est une espèce de ferme-modèle, dirigée par cinq frères et trois sœurs moraves. Le principal but de ces bons *missionnaires* (c'est le

nom qu'on leur donne dans le pays) est d'attirer chez eux des Hottentots et des Caffres, pour leur donner la nourriture intellectuelle, puis les initier aux avantages de la vie matérielle de nos sociétés civilisées. D'autres membres de la même secte sont constamment en voyage dans la colonie, et même au-delà de ses limites, soit pour essayer de déterminer les colons à leur céder, moyennant une indemnité, quelques-uns de leurs esclaves les moins intelligens, soit pour se faire des prosélytes parmi les peuplades sauvages.

Le temple, que nous visitâmes d'abord, était aussi simple au dedans qu'au dehors; si ce n'est quelques fleurs naturelles, aucun ornement n'en décorait les murailles, une tribune s'élevait en face de la porte; à droite et à gauche des bancs et des chaises qu'un espace libre séparait. Notre conducteur nous apprit qu'un des côtés était réservé aux hommes et l'autre aux femmes, les deux sexes étant séparés pendant les prières en commun. En quittant la cour principale dans laquelle nous étions entrés en arrivant, et qu'entouraient les bâtimens qui servent d'habitation aux directeurs, on nous fit descendre dans un bois de haute futaie planté en grande partie de gros chênes et traversé par un ruisseau d'eau vive. Une grande avenue est percée au milieu de ce bois, et quoique très fréquentée, elle n'en a pas moins été choisie de préférence par toutes sortes d'oiseaux, qui n'ont pas craint d'y venir habiter en nombre considérable. Il est facile, au reste, de s'apercevoir que les bons missionnaires les ont pris aussi sous leur protection, en voyant la quantité prodigieuse de nids qui se trouvent sur toutes les branches. Je remarquai surtout ceux d'une espèce du genre *loxie*. Ces nids, construits avec un art admirable, sont suspendus à l'extrémité des rameaux les plus flexibles. Quand on lève les yeux, on aperçoit, sous le dôme de verdure formé par les cimes des arbres, toutes ces petites sphères s'agitant irrégulièrement à la moindre impulsion, et leurs habitans, qui, voltigeant autour d'elle, cherchent à atteindre l'ouverture qu'ils ont ménagée à la partie inférieure.

Après nous être promenés sous ces beaux ombrages, nous arrivâmes à de grands jardins potagers, cultivés avec soin, enclos de haies d'aloès, et fermés d'une barrière. Vis-à-vis chacune de ces barrières était une case bâtie en argile; leur réu-

nion formait une rue fort longue, qui se composait, nous dit-on, de cent cinquante cases. Nous entrâmes dans plusieurs; elles étaient partagées en deux chambres fort basses, et ne différaient guère que par leur forme quadrangulaire de celles que j'avais vues dans le désert à Walwich-Bay.

Tous les pauvres sauvages qui reçoivent dans cet établissement la nourriture et le couvert, ne paraissent pas apprécier bien vivement les avantages qu'on veut leur faire; ils sont tant bien que mal vêtus à l'européenne; mais j'en ai vu plusieurs qui, sous leur chemise de cotonnade et malgré les instructions des bons frères, conservaient autour de leur cou et sur leur poitrine les fétiches et les ornemens dont ils se paraient dans leur première condition. J'en vis même un qui, étant tombé de cheval quelques jours auparavant et ne pouvant se servir de la jambe gauche, l'avait entourée d'un grand nombre d'amulettes. Le frère qui nous accompagnait parut fort mécontent de ce qu'il nommait l'indocilité du malade. En sa qualité de médecin de la colonie bien plus encore qu'en celle de pasteur évangélique, il tâcha de le faire renoncer à ce remède barbare, et fit tous ses efforts pour l'engager à suivre le traitement qu'il lui avait indiqué; mais il ne put y parvenir, et sortit en déplorant l'aveugle entêtement de son pauvre frère hottentot.

Nous étions un sujet d'étonnement et de curiosité pour tous les habitans de ce village. Des têtes nombreuses se pressaient à toutes les portes, et se retiraient précipitamment si nous nous arrêtions à les considérer. Je remarquai que les femmes, en général mieux vêtues que les hommes, portaient toutes dans leurs cheveux un ruban de couleur différente; j'appris bientôt que ces couleurs servaient à désigner leur condition de fille, de veuve ou de femme mariée.

Personne, en passant, ne nous rendait nos légers saluts, et nous avions long-temps attribué cette impolitesse à leur peu d'*usage*. Mais, rencontrant un frère et une sœur moraves européens, et nous étant empressés de leur faire une profonde et respectueuse salutation, notre surprise fut grande de les voir passer droit devant nous sansmanifester, par le moindre signe, qu'ils l'eussent remarquée. Notre guide, voyant notre étonnement, nous apprit que les réglemens de leur ordre interdisaient toute démonstration de ce genre.

Nous terminâmes notre longue visite par le cimetière, véritable jardin situé dans le coin le plus élevé et le plus pittoresque du bois. Des allées y sont tracées avec beaucoup de symétrie et de régularité : elles sont bordées de chaque côté de pierres funéraires ombragées chacune d'un bel arbre. Je sus plus tard que chaque année, à Pâques, le service divin était célébré dans ce lieu, et que chaque membre de la colonie se tenait, pendant tout l'office, près de la tombe de sa famille, à côté de laquelle la sienne doit être un jour creusée. Touchante et simple cérémonie qui doit exciter dans l'auditoire de profondes émotions.

La personne qui, au Cap, me donnait des détails sur les frères moraves, vantait beaucoup le bien qu'ils s'efforcent de faire dans la colonie, malgré le peu d'encouragement qu'ils reçoivent du gouvernement anglais. Les premiers qui sont venus dans le pays arrivaient de Hollande à l'époque où le Cap appartenait encore à leurs compatriotes. Ils fondèrent sur divers points des établissemens semblables à celui de *Green-Kloof*; la plupart existent encore. Débris de la secte des hussites, l'association des frères moraves a presque réussi à concilier les principes exclusifs sur lesquels reposent le catholicisme et le protestantisme. En effet, les catholiques ont toujours reproché aux protestans le manque d'exaltation, l'absence de cette piété profonde qui est la source des plus grandes vertus et des plus rares dévouemens; les protestans, de leur coté, reprochent aux catholiques l'oubli du bien-être de leurs frères, la négligence des choses de la vie commune. Les frères moraves ont trouvé le secret d'éviter ce double écueil, et de joindre à la vie la plus active l'enthousiasme religieux le plus ardent.

La piété et l'industrie, voilà les deux grandes bases de leur système. L'humanité envers tous, l'égalité, le travail et la justice sont les dogmes uniques qu'ils professent; l'adoration de la bonté de Dieu, la reconnaissance envers lui, la lecture de l'Évangile, qui devient non le texte de disputes, mais la règle pratique de la vie, voilà tout leur culte. Il n'y a pas de prêtres, mais les vieillards les plus vénérables exercent tour à tour le sacerdoce. Les cérémonies consistent dans des prières chantées avec accompagnement d'instrumens à vent; point de messe, point de sermons, ni d'argumentation théologiques, mais une adoration pure et qui vient du cœur.

Les hommes sont vêtus de brun, les femmes portent aussi un vêtement uniforme et de la même couleur. Elles ne sont distinguées entre elles que par le ruban dont elles ornent leur coiffure. Tous les hommes non mariés vivent ensemble, les filles et les veuves font de même. Les membres de la communauté sont considérés comme sociétaires; le produit du travail de chacun concourt à augmenter la masse des richesses communes, et si les nouvelles recrues sont pendant quelque temps à charge à tous les membres jusqu'à ce qu'ils aient pris l'habitude d'un travail suivi et d'une vie réglée, la fertilité naturelle de ce beau pays, les immenses avantages de l'association rendent ce fardeau bien léger et permettent de le supporter sans peine. Jamais, m'assurait la personne qui me donnait ces renseignemens, on n'essaie d'amener les Caffres ou les Hottentots à des habitudes si différentes de celles qu'ils quittent, par des moyens violens ou des privations quelconques; une évangélique patience, la prédication par l'exemple, et surtout la vue du bien-être dont jouissent leurs compagnons convertis depuis un certain temps, suffisent presque toujours pour persuader les néophytes de la supériorité du genre de vie qu'on leur offre sur celui auquel on veut les soustraire. Ce qui est certain, c'est que, pendant le peu de temps qu'il m'a été donné de les observer, ils m'ont paru heureux et satifsaits, et que tout, dans cette petite colonie, respirait une sévérité douce, une gravité tempérée, qu'on chercherait vainement ailleurs que dans quelques villages de Suisse et de Hollande, vivant, au reste, sous la loi d'une communauté semblable.

Il etait environ onze heures du matin quand nous quittames *Green-Kloof*. Les bons frères ne voulurent point fixer le prix des vivres que nous avions consommés chez eux, et se contentèrent de ce que nous leur offrîmes; ils nous donnèrent même, en recevant nos adieux et à titre de cadeau, quelques bouteilles de vin du Cap; mais, fidèles à leurs principes, ils ne voulurent point consentir, malgré la proposition qui leur fut faite de les leur payer, à nous en donner un plus grand nombre que celui qu'ils avaient jugé nécessaire à l'achèvement de notre voyage.

Nous devions arriver le soir de ce même jour à la ville du Cap. Nos guides nous le promettaient, et nous n'en étions plus,

suivant eux, qu'à neuf ou dix lieues encore. Le ciel, qui jusque là avait toujours été un peu sombre et chargé de vapeurs, s'était éclairci, et permettait de voir très distinctement la montagne de la Table, qu'il est facile de reconnaître à la ligne parfaitement horizontale tracée par le sommet au milieu des nuages. La route se rapprochait des bords de la mer, et la campagne qu'elle traversait devenait de nouveau aride et sablonneuse. Le terrain était de distance en distance, coupé par ce que nos Malais appelaient des *rivières*, amas d'eau salée, plus ou moins profonds suivant le flux et le reflux de la mer qui envahit ainsi les parties basses du sol. Ces passages étaient quelquefois très difficiles à traverser. C'est alors que nos guides déployaient leur adresse merveilleuse à manier l'énorme fouet dont ils font usage. Assis sur une pièce de bois placée sur le devant du chariot, l'un tient les rênes, l'autre est armé de ce long fouet dont le manche est un bambou de douze ou quinze pieds à l'extrémité duquel est attachée une lanière de cuir de buffle très dur, et de la même longueur que le manche. Cette lanière, terminée elle-même par une autre sangle très étroite et très pointue, d'environ trois pieds de long, traîne ordinairement à terre. Pour se servir de ce fouet, on le saisit des deux mains, et l'adresse des Malais dans le maniement de cette arme leur permet de toucher à volonté un des huit chevaux qui composent l'attelage. C'est une chose curieuse à voir que la dextérité avec laquelle ils savent se servir de cet instrument ; elle est telle, qu'ils manquent rarement leur but, et que souvent ils tuent ainsi les mouches et les insectes qui tourmentent les chevaux.

J'ai dit que notre petite caravane se divisait en deux groupes, l'un, composé de ceux qui étaient à cheval, l'autre, de ceux qui étaient en chariot. Comme celui-ci avançait fort lentement, les cavaliers, dont je faisais partie, résolurent de s'avancer seuls, après avoir pris quelques renseignemens sur le chemin à suivre, la montagne de la Table nous paraissant d'ailleurs un sûr jalon. Le rendez-vous fut donné, au jour tombant, à l'habitation d'un nommé *Stone*, chez lequel on devait faire une halte, et dont on nous désigna le mieux possible la demeure, qui n'était plus, suivant eux, qu'à deux lieues de la ville. Nous partîmes donc cinq pour atteindre ce

but les premiers. A mesure que nous avancions, les maisons devenaient plus nombreuses ; quelques voyageurs; quelques voitures, se montraient sur le chemin, que nous avions jusqu'alors parcouru seuls. Des chariots chargés de bois et de denrées, attelés de huit ou dix paires de bœufs vigoureux, se dirigeaient lentement vers la ville. Outre les lacs d'eau salée quelquefois très profond, et qu'il fallait cependant traverser, nous avions encore à lutter contre d'autres obstacles. Le sol était partout défoncé, ou plutôt miné par les *oryctères*, espèce de rongeurs particuliers au pays. Ces animaux dont l'un (rat-taupe des dunes) est presque de la taille d'un lapin, pratiquent, à la manière de nos taupes, de longues galeries souterraines. Il est impossible de se figurer le nombre prodigieux de ces galeries dans certains endroits. Il faut prendre les plus grandes précautions pour les éviter, et surtout marcher fort lentement, car les chevaux risqueraient de se blesser en trébuchant dans ces espèces de fosses à peine recouvertes de terre remuée, et dont quelques-unes n'ont pas moins d'un pied ou dix-huit pouces de profondeur. On rencontre encore souvent de grandes fourmilières de quatre pieds de base et deux de hauteur. Bien qu'elles soient élevées dans un sable mouvant, elles sont si dures, que les chariots, en passant par dessus, ne parviennent pas à les écraser. Lorsqu'elles sont nombreuses, on tenterait vainement de traverser le chemin qu'elles occupent ; on est obligé, comme pour les taupinières des *oryctères*, de s'écarter de la route jusqu'à ce qu'elles ne s'y montrent plus.

Il était environ quatre heures quand nous arrivâmes au lieu du rendez-vous. C'était une réunion de bâtimens situés sur le sommet d'une colline, dont le sol était en cet endroit entièrement formé d'un granit compact qu'on avait nivelé pour la facilité des constructions. Celles-ci étaient disposées de manière à criconscrire un vaste parallélogramme. Au milieu de l'un des côtés était la maison du maître, à droite et à gauche de longues écuries; puis en face et sur les autres côtés de l'enceinte des parcs servant à loger des moutons et des chèvres.

Un esclave nous conduisit dans un champ voisin où dix ou douze charrues, attelées chacune de seize ou dix-huit bœufs, traçaient péniblement de profonds sillons dans un terrain pierreux. Le maître était au milieu des travailleurs et surveillait le

labourage. C'était un jeune homme de ving-huit ou trente ans. Nous lui exposâmes notre position en lui demandant la permission d'attendre chez lui nos compagnons, ce qu'il nous accorda gracieusement en nous remerciant d'avoir choisi sa maison de préférence. Il quitta immédiatement ses laboureurs, et nous pria de le suivre chez lui. Le bâtiment vers lequel il se dirigea était singulièrement construit. C'était un immense cube dont la régularité n'était altérée que par deux ou trois tuyaux de cheminée perçant la face supérieure. Le tout était blanchi soigneusement suivant l'invariable habitude du pays ; c'est une opération à laquelle on soumet les murailles extérieures de toutes les habitations, au moins une fois par an. Il nous fit entrer dans un beau salon dont le plafond, le parquet et les murs étaient entièrement revêtus d'un beau bois verni. De riches tapis, des draperies, quelques beaux tableaux et une magnifique horloge hollandaise à personnages mouvans, ornaient cette pièce. Les portes de la chambre qui s'ouvraient fréquemment à cause des allées et venues des esclaves, laissaient voir une longue suite d'appartemens meublés avec le même goût et la même recherche. Nous sûmes bientôt que notre hôte était Hollandais d'origine, mais Africain de naissance. Il habitait cette belle ferme avec sa mère et sa sœur alors absentes. Il parlait un peu français, et nous répondait autant que possible dans cette langue qu'il comprenait au reste fort bien. Comme il faisait encore jour, il nous proposa de visiter avec lui ses possessions. Nous le suivîmes, et il commença par nous faire admirer un magnifique étalon noir renfermé dans une écurie somptueuse. Il avait, nous dit-il, remporté déjà deux fois le premier prix aux courses qui se font chaque année au chef-lieu du district. Quoiqu'il l'eût acheté 6,000 rixdalers (environ 12,000fr.), il nous assura qu'il ne le donnerait pas maintenant pour le double de ce prix. En continuant notre promenade, nous visitâmes successivement les autres écuries, les étables, les bergeries : partout régnait la plus minutieuse propreté. Le logement des esclaves nous fut montré en dernier ; pour des esclaves, ils étaient certainement très bien logés ; il n'y avait cependant aucune comparaison à établir entre leurs cases et l'écurie du magnifique étalon de leur maître commun.

Nous nous attendions à chaque instant à voir paraître nos

compagnons ; mais la nuit arrivait, et aussi loin que notre vue pouvait s'étendre du sommet du plateau où nous étions, nous n'apercevions rien qui eût quelque ressemblance avec le chariot couvert de toile blanche quitté par nous trois ou quatre heures auparavant. La brise s'était élevée, un vent piquant remplaçait la chaleur du jour qui avait été excessive. C'est un phénomène très fréquent dans ces contrées et qui devient surtout sensible le long de la côte. Presque tous les matins le soleil se lève dans un ciel très pur ; vers le milieu du jour la chaleur est insupportable ; puis, vers trois heures, le vent de sud-est commence à souffler, et fait quelquefois si subitement baisser la température, qu'il serait imprudent de ne pas changer de vêtemens.

Au retour, notre hôte nous fit entrer dans une petite pièce décorée avec goût. On prit place autour du foyer, la conversation tomba naturellement sur la colonie ; on parla surtout de l'émancipation des esclaves résolue par le gouvernement anglais, et dont l'époque approchait. M. Stone paraissait douter fortement que cette mesure reçût une entière exécution à cause des sommes considérables qu'il faudrait mettre dehors pour le remboursement du prix des esclaves à leurs propriétaires ; et d'un autre côté, il craignait des troubles ou des révoltes de la part des esclaves, si cette émancipation dont la promesse était connue d'eux n'avait pas lieu.

Le repas qui suivit, quoique inprovisé, fut presque splendide et dura jusqu'à dix heures. Ne comptant plus sur l'arrivée du chariot, et ne sachant trop comment expliquer ce retard, nous demandâmes la permission de nous retirer, remettant au lendemain toute recherche à faire relativement à nos compagnons. Un esclave nous précéda dans la chambre qu'on nous destinait.

Le lendemain, à notre réveil, le café nous fut présenté, et vers huit heures du matin, nous prîmes congé de notre bon Hollandais, après l'avoir remercié vivement de sa généreuse hospitalité. Nous avions encore quatre lieues à faire pour arriver à la ville. Le chemin que nous suivions après avoir tourné la base d'une assez haute colline, s'ouvrait sur une plaine très basse et d'une aridité qui augmentait à mesure que nous avancions. La Table, cachée jusqu'alors à nos yeux par les accidens du terrain, nous apparut alors tout entière ; nous vîmes à sa gau-

che la montagne du Lion, et à sa droite celle du Diable. Les courans d'eau salé devenaient de plus en plus nombreux, et pour trouver un gué nous étions souvent obligés de faire de longs détours. Enfin, le dimanche, 14 septembre, vers midi, nous atteignîmes la ville du Cap. Notre surprise fut grande, en passant la porte de la citadelle, de voir nos six autres compagnons arriver à notre rencontre parés de leurs habits de fête, et bien différens de nous, qui étions accablés de chaleur et couverts de poussière. Ils nous apprirent que les guides s'étaient égarés, et qu'en traversant une des rivières salées, le chariot était tombé dans un trou. Il avait fallu le décharger entièrement, couper les traits des chevaux, et se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour relever l'équipage. C'est dans cet état qu'à travers une pluie battante dont nous n'avions pas eu connaissance au milieu de notre sommeil chez M. Stone, ils étaient arrivés, à une heure du matin, à moitié morts de froid, et avaient été sur le point d'être obligés de passer la nuit dans leur voiture, ne trouvant personne qui voulût consentir à leur ouvrir à une heure aussi avancée de la nuit.

Nous mîmes nos chevaux au galop pour nous soustraire aux regards des habitans qui, par le plus beau temps du monde, encombraient la promenade à travers laquelle il nous fallait passer, et nous arrivâmes promptement au logement qu'on avait retenu pour quelques-uns d'entre nous. Les capitaines se rendirent dans un des beaux hôtels de la ville; les autres, plus modestes, et sachant le prix exorbitant que l'on fait payer aux étrangers qui vont y loger, eurent bientôt trouvé une espèce de pension bourgeoise où l'on nous donna le logement et la nourriture pour 2 rixdalers par jour et par tête, environ 4 francs de notre monnaie.

E. Lemire.

CONTEMPLATION.

FRAGMENT INÉDIT DE LÉLIA.

Une porte de mon appartement donne sur le précipice ; des gradins rongés par le temps et la mousse font le tour du bloc escarpé qui soutient cette partie de l'édifice, et, après plusieurs rampes rapides, établissent une communication entre le couvent et la montagne C'est le seul endroit abordable de notre forteresse ; mais il est effrayant, et, depuis la sainte, personne n'a osé s'y hasarder. Les degrés, creusés inégalement dans le rocher, présentent mille difficultés, et l'escarpement qu'ils côtoient, n'offre aucun point d'appui, et donne des vertiges.

J'ai voulu savoir si dans la retraite et l'inaction je n'avais rien perdu de mon courage et de ma force physique. Je me suis aventurée au milieu de la nuit, par un beau clair de lune, à descendre ces degrés. Je suis parvenue sans peine jusqu'à un endroit où la montagne en s'écroulant semblait avoir emporté le travail des cénobites. Un instant suspendue entre le ciel et les abîmes, j'ai tremblé d'être forcée de me retourner pour revenir sur mes pas. J'étais sur une plateforme où mes pieds avaient à peine l'espace nécessaire. Je suis restée longtemps immobile, afin d'habituer mes yeux à cet effrayant spectacle, et je comparais l'empire de la volonté sur les sens

à celui de l'imagination. Si je n'eusse écouté que l'imagination, je me serais élancée au fond du gouffre qui semblait m'attirer par un aimant irrésistible; mais la volonté dominait la terreur, et me maintenait ferme sur mon étroit piédestal.

Ne pourrait-on proposer cet exemple à ceux qui disent que les tentations sont invincibles, que toute contrainte imposée à l'homme est hostile au vœu de la nature, et criminelle envers Dieu? O Pulchérie! je pensai à toi en cet instant. Les vains plaisirs qui t'ont perdue ressemblent à l'émotion tumultueuse que j'éprouvais sur le bord du précipice, et qui me poussait à terminer mon angoisse en m'abandonnant au sentiment de ma faiblesse. La vertu qui t'eût préservée n'est-elle pas cet instinct conservateur, cette forte raison qui, chez l'homme, sait lutter victorieusement contre la mollesse et la peur? Oh! vous outragez la bonté de Dieu, et vous méprisez profondément ses dons, vous qui prenez pour la plus noble partie de votre être la faiblesse qu'il vous a infligée comme correctif de la force, dont vous eussiez été trop fiers.

En observant d'un œil attentif tous les objets environnans, j'aperçus la continuation de l'escalier sur le roc détaché au-dessous de la plateforme. J'atteignis sans peine cette nouvelle rampe. Ce qui, au premier coup-d'œil, était impossible, devint facile par la réflexion. Je me trouvai bientôt hors de danger sur les terrasses naturelles de la montagne. Je connaissais ces sites inabordabes. Depuis cinq ans, je m'y promène chaque jour par la pensée, sans songer à y porter mes pas. Mais je n'avais jamais vu que les parois extérieures de l'énorme croûte qui forme le couronnement du mont, et dont les dents aiguës déchirent les nuées. Quelle fut ma surprise, lorsqu'en les côtoyant je vis la possibilité de pénétrer dans leurs flancs par des fissures, dont le lointain aspect offrait à peine l'espace nécessaire pour le passage d'un oiseau! Je n'hésitai point à m'y glisser, et, à travers les éboulemens du basalte, le réseau des plantes pariétaires et les aspérités d'un trajet incertain, je suis parvenue à des régions que nul regard humain n'a contemplées, que nul pied n'a parcourues depuis la sainte qui venait sans doute y chercher le recueillement de la prière.

On croit dans le pays que chaque nuit l'esprit de Dieu la

ravissait sur ces sommets sublimes, qu'un ange invisible la portait sur ces escarpemens, et aucun habitant n'a osé approfondir le miracle que la foi seule opéra : la foi que les esprits appellent faiblesse, superstition, ineptie! la foi qui est la volonté jointe à la confiance; magnifique faculté donnée à l'homme pour dépasser les bornes de la vie animale, et pour reculer à l'infini celle de l'entendement.

La montagne, tronquée vers sa cime par l'éruption d'un volcan éteint depuis des siècles innombrables, offrit à mes regards une vaste enceinte de ruines, fermée par les remparts inégaux de ses dents et de ses déchirures. Une cendre noire, poussière de métaux vomis par l'éruption, des amas de scories bizarres et fragiles, que la vitrification préserve de l'action des élémens, mais qui, partout, craquent sous le pied comme des ossemens, un gouffre comblé par les attérissemens et recouvert de mousse, des murailles naturelles d'une lave rouge qu'on prendrait pour de la brique, les cristallisations gigantesques du basalte, les étincelles et les lames d'une pluie de métaux en fusion que fouetta jadis un vent sorti des entrailles de la terre, de grands lichens rudes et flétris comme la pierre qu'ils couvrent, des eaux qu'on ne voit pas et que l'on entend bouillonner sous les roches; tel est le lieu sauvage où aucun être animé n'a laissé ses traces. Depuis long-temps je n'avais pas revu le désert : j'eus un instant d'effroi à l'aspect de ces débris d'un monde antérieur à l'homme. Un malaise inconcevable s'empara de moi, et je ne pus me résoudre à m'asseoir au sein de ce chaos. Il me sembla que c'était la demeure de quelque puissance ennemie de l'homme. Je continuai donc à marcher et à gravir jusqu'à ce que j'eusse atteint les dernières crêtes qui forment autour de ce large cratère, une couronne aux fleurons orgueilleux et bizarres.

De là je revis les cieux et les mers, la ville, les campagnes fertiles qui l'entourent, le fleuve, les forêts, les promontoires et les belles îles, et le volcan, seul géant dont la tête dépassât la mienne, seule bouche vivante du canal souterrain où se sont précipités tous les torrens de feu qui bouillonnaient dans les flancs de cette contrée. Les terres cultivées, les hameaux et les maisons de plaisance se perdaient dans l'éloignement et se confondaient dans les vapeurs du crépuscule. Mais, à mesure

que le jour éclaira l'horizon, les objets devinrent plus distincts, et bientôt je pus m'assurer que le sol était encore fécond, que l'humanité existait encore. Assise sur ce trône aérien, que la sainte elle-même n'a peut-être jamais essayé d'atteindre, il me sembla que je venais de prendre possession d'une région rebelle à l'homme. J'avais vaincu le hideux cyclope qui entassa ces blocs pour les précipiter sur la vallée, et qui tira le feu d'enfer de ses fournaises inconnues, pour consumer les jeunes productions de la terre ; je lui imposais le dernier sceau du vasselage en mettant le pied sur sa tête foudroyée. Ce n'était pas assez que l'Éternel eût permis à la race privilégiée de couvrir de ses travaux et de ses triomphes tout ce sol disputé aux élémens ; il fallait qu'une femme gravît jusqu'à cette dernière cîme, autel désert et silencieux du Titan renversé ; il fallait que l'intelligence humaine, aigle qui dans son vol embrasse le cercle entier des mondes, vînt se poser sur cet autel et replier ses ailes pour se pencher vers la terre et la bénir dans un élan fraternel; créant ainsi, pour la première fois, un rapport sympathique de l'homme à l'homme, au milieu des abîmes de l'espace.

Me retournant alors vers la région désolée que je venais de parcourir, j'essayai de me rendre compte du changement opéré dans mes goûts et dans mes habitudes. Pourquoi donc jadis n'étais-je jamais assez loin à mon gré des lieux habitables ? Pourquoi aujourd'hui aimais-je à m'en rapprocher? Je n'ai découvert dans l'homme ni vertus ni qualités nouvelles. La société ne me paraît pas meilleure depuis que je l'ai quittée. De loin comme de près j'y vois toujours les mêmes vices. Et quant aux beautés de la nature, je n'ai pas perdu la faculté de les apprécier. Cependant, autrefois il n'y avait pas pour moi de caverne assez inaccessible, pas de lande assez inculte, pas de plage assez stérile, pas de paysage assez terrible. Les Alpes étaient trop basses et l'Océan trop étroit. Je guettais l'avalanche et ne trouvais jamais qu'elle eût assez labouré de neiges, assez balayé de sapins, assez retenti sur les échos effrayés des glaciers. L'orage ne venait jamais assez vite et ne grondait jamais assez haut. J'eusse voulu pousser de la main les sombres nuées et les déchirer avec fracas. J'appelais de mes vœux la chute d'une étoile, un déluge nouveau. J'aurais crié de joie en

m'abîmant avec les ruines du monde, et alors seulement j'aurais proclamé Dieu aussi fort que ma pensée l'avait conçu.

Le souvenir de ces jours impétueux et de ces désirs insensés me fait frémir maintenant à l'aspect des lieux qui retracent les antiques bouleversemens du globe. Cet amour de l'ordre, qui s'est révélé à moi depuis que j'ai quitté le monde, proscrit les joies que j'éprouvais jadis à entendre gronder le volcan, à voir rouler l'avalanche. Quand je me sentais faible par ma souffrance, je ne cherchais dans les attributs de Dieu que la colère et la force. A présent que je suis apaisée, je comprends que la force est dans le calme et la douceur. O bonté incréée! je te bénis dans le moindre sillon vert que ton regard féconde! je m'identifie à cette terre où ton grain fructifie; je comprends ton infatigable mansuétude! O terre, fille du ciel! ton père t'a enseigné la clémence, tu ne te dessèches point sous le pas de l'impie, tu te laisses posséder par le riche, et tu attends avec sécurité le jour qui te rendra à tous tes enfans! Sans doute alors tu te pareras d'attraits nouveaux; plue riante et plus généreuse, tu realiseras peut-être les rêves poétiques annoncés par les sectes nouvelles, et qui montent comme des parfums mystérieux sur cet âge de doute, de hautaines négations et de tendres espérances.

Ravie dans la contemplation de cette nuit sublime, j'en suivis le cours, le déclin et la fin. A minuit, la lune s'était couchée. La retraite me devenait impossible; privée de son flambeau, je ne pouvais plus me guider dans ce labyrinthe de débris, et quoique le ciel fût étincelant d'étoiles, les profondeurs du cratère étaient ensevelies dans les ténèbres. J'attendis qu'une faible lueur vînt blanchir l'horizon. Mais quand elle parut, la terre devint si belle, que je ne pus m'arracher au spectacle que chaque instant variait et embellissait sous mes yeux.

A ma droite, les pâles étoiles du Scorpion se plongèrent une à une dans la mer. Nymphes sublimes, inséparables sœurs, elles semblaient s'enlacer l'une à l'autre et s'entraîner en s'invitant aux chastes voluptés du bain. Les soleils innombrables semés dans l'éther devinrent alors plus rares et plus brillans; le jour ne se montrait pas encore, et cependant le firmament avait pris une teinte plus blanche, comme si un voile d'argent se fût étendu sur l'azur profond de son sein. L'air fraîchissait,

et les astres semblaient ranimés par cette brise, comme des flambeaux dont le vent agite la flamme avant de les éteindre. L'étoile de la chèvre monta rouge et brillante à ma gauche, au-dessus des grandes forêts, et la voie lactée s'effaça sur ma tête comme une vapeur qui remonte aux cieux.

Alors l'empirée devint comme un dôme qui se détachait obliquement de la terre, et l'aube monta chassant devant elle les étoiles paresseuses; tandis que le vent de ses ailes les soufflait une à une, celles qui s'obstinaient à rester devenaient toujours plus claires et plus belles; Hesper blanchissait et s'avançait avec tant de majesté, qu'il semblait impossible de le détrôner; l'Ourse abaissait sa courbe gigantesque vers le nord. La terre n'était qu'une masse noire, dont quelques sommets de montagne coupaient çà et là l'âpre contour à l'horizon. Les lacs et les ruisseaux se montrèrent successivement comme des tâches et des lignes sinueuses d'argent mat sur le linceul de la terre. A mesure que l'aurore remplaça l'aube, toutes ces eaux prirent alternativement les reflets changeans de la nacre. Long-temps, l'azur, dont les teintes variées à l'infini effaçaient la transition du blanc au noir, fut la seule couleur que l'œil pût saisir sur la terre et dans les cieux. L'orient rougit long-temps avant que la couleur et la forme fussent éveillées dans le paysage. Enfin la forme sortit la première du chaos. Les contours des premiers plans se détachèrent, puis les seconds, puis tous jusqu'aux derniers, et quand tout le dessin fut appréciable, la couleur s'alluma sur le feuillage, et la végétation passa successivement par toutes les nuances qui lui sont propres, depuis le bleu sombre de la nuit, jusqu'au vert étincelant du jour.

Le moment le plus suave fut celui qui précéda immédiatement l'apparition du disque du soleil. La forme avait atteint toute la grâce de son développement. La couleur encore pâle avait un indéfinissable charme; les rayons montaient comme des flammes derrière de grands rideaux de peupliers qui n'en recevaient rien encore et qui se dessinaient en noir sur cette fournaise. Mais, dans la région située entre l'orient et le sud, la lumière répandait de préférence ses prestiges toujours croissans. L'oblique clarté se glissait entre chaque zône de coteaux, de forêts et de jardins. Les masses, éclairées sur leurs contours, s'enlevaient légères et diaphanes, tandis que leurs mi-

lieux encore sombres accusaient l'épaisseur. Que les arbres étaient beaux ainsi ! quelle délicatesse dans les sveltes peupliers, quelle rondeur dans les caroubiers robustes, quelle mollesse dans les myrtes et les cytises ! La verdure n'offrait qu'une teinte uniforme, mais la transparence suppléait à la richesse des tons. De seconde en seconde, l'intensité du rayon pénétrait dans toutes les sinuosités, dans toutes les profondeurs, derrière chaque rideau de feuillage ; de chaque ligne du paysage, un voile semblait tomber, et d'autres rideaux, toujours plus gracieux et plus frais, s'étendaient comme par enchantement ; des angles de prairie, des buissons touffus, des massifs de jeunes arbustes, des clairières pleines de mousses et de roseaux, se révélaient lentement. Et cependant dans les fonds des terrains, et vers les entrelacemens des tiges, il y avait encore de doux mystères, moins profonds que ceux de la nuit, plus chastes que ceux du grand jour. Derrière les troncs blanchissans des vieux figuiers ce n'était plus les antres des faunes perfides qui s'ouvraient dans les fourrés, c'était les pudiques retraites des silencieuses dryades. Les oiseaux à peine éveillés ne faisaient entendre que des chants rares et timides. La brise avait cessé ; à la plus haute cime des trembles, il n'y avait pas une feuille qui ne fût immobile ; les fleurs, chargées de rosée, retenaient encore leurs parfums. Ce moment a toujours été celui que j'ai préféré dans la journée : il offre l'image de la jeunesse de l'homme ; tout y est candeur, modestie, suavité... O Sténio ! c'est le moment où ta pâle beauté et tes yeux limpides m'apparaissent tels qu'autrefois.

Mais tout à coup les feuilles s'émurent, et de grands vols d'oiseaux traversèrent l'espace. Il y eut comme un tressaillement de joie; le vent soufflait de l'ouest, et la cime des forêts semblait s'incliner devant Dieu.

De même qu'un roi, précédé d'un brillant cortége, efface bientôt, par sa présence, l'éclat des pompes qui l'ont annoncé, le soleil, en montant sur l'horizon, fit pâlir la pourpre étendue sur sa route. Il s'élança dans la carrière avec cette rapidité qui nous surprend toujours, parce qu'en ce moment-là seulement nous apercevons le mouvement qui nous entraîne et qui semble nous lancer sous les pieds de ses brûlans coursiers. Un instant baigné dans les vapeurs embrasées de l'atmosphère, il flotte et

bondit inégal dans sa forme et dans son élan, comme un spectre de feu prêt à s'évanouir et à retomber dans la nuit; mais ce fut une hésitation rapidement dissipée. Il s'arrondit, et son sein sembla éclater pour projeter au loin la gloire de ses rayons. Ainsi, antique Hélios, au sortir de la mer, il secouait son ardente chevelure sur la plage, et couvrait les flots d'une pluie de feu; ainsi, sublime création du Dieu unique, il apporta la vie aux mondes prosternés.

Avec le soleil, la couleur, jusque-là incomplète et vague, prit toute sa splendeur; les bords argentés des masses de feuillage se teignirent en vert sombre d'un côté, et de l'autre en émeraude étincelante. Le point du paysage que j'examinais changea d'aspect, et chaque objet eut deux faces, l'une obscure, et l'autre éblouissante; chaque feuille devint une goutte de la pluie d'or, puis des reflets de pourpre marquèrent la transition de la clarté à la chaleur; les sables blancs des sentiers jaunirent, et dans les masses grises des rochers, le brun, le jaune, le fauve et le rouge, montrèrent leurs mélanges pittoresques; les prairies absorbèrent la rosée qui les blanchissait et apparurent si fraîches et si vertes, que les arbres en perdirent leur éclat. Il y eut partout sur les plantes de l'or au lieu de l'argent, des rubis au lieu de pourpre, des diamans au lieu de perles. La forêt se dépouilla peu à peu de ses mystères; le Dieu vainqueur pénètra dans les plus humbles retraites, dans les ombrages les plus épais. Je vis les fleurs s'ouvrir autour de moi et lui livrer tous les parfums de leur sein... Je quittai cette scène qui convenait moins que l'autre à l'état de mon ame et au caprice de ma destinée. C'était l'image de la jeunesse ardente, non plus celle de l'adolescence paisible; c'était l'excitation fougueuse d'une vie que je n'ai pas vécue et que je ne dois pas vivre. Je saluai la création, et je détournai mes regards sans colère et sans ingratitude.

J'avais passé là des heures de délices; ne fallait-il pas remercier humblement le Dieu qui a fait la beauté de la terre infinie, afin que chaque créature y puisât le bonheur qui lui est propre? Certains êtres ne vivent que pendant quelques instans; d'autres s'éveillent quand tout le reste s'endort; d'autres encore n'existent qu'une partie de l'année. Eh quoi! une créature humaine condamnée à la solitude ne saurait renoncer à quelques

momens de l'ivresse universelle quand elle participe à toutes les joies du calme ! Non, je ne me plaignis pas, et je redescendis la montagne, m'arrêtant pour regarder de temps en temps les cieux embrasés et m'étonner du peu d'instans qui s'étaient écoulés depuis que j'y avais vu régner l'humide pâleur de la lune.

Par quelle indescriptible succession de métamorphoses la transition s'était opérée! Nulle langue humaine ne saurait raconter la magie de cette course où le temps entraîne l'univers.

L'homme ne peut ni définir ni décrire le mouvement ; toutes les phases de ce mouvement qu'il appelle *le temps* portent le même nom dans ses idiomes, et chaque minute en demanderait un différent, puisque aucune n'est celle qui vient de s'écouler. Chacun des instans que nous essayons de marquer par les nombres transfigure la création et opère dans des mondes innombrables d'innombrables révolutions. De même qu'aucun jour ne ressemble à un autre jour, aucune nuit à une autre nuit, aucun moment du jour ou de la nuit ne ressemble à celui qui précède ni à celui qui suit. Les élémens du grand tout ont dans leur ensemble l'ordre et la règle pour invariables conditions d'existence, et en même temps une inépuisable variété, image d'un pouvoir infini et d'une activité infatigable, préside à tous les détails de la vie. Depuis la physionomie des constellations jusqu'à celle des traits humains, depuis les flots de la mer jusqu'aux brins d'herbe de la prairie, il n'y a pas de chose qui n'ait une existence propre à elle seule, et qui ne reçoive de chaque période de sa durée une modification perceptible ou imperceptible aux facultés humaines.

Qui donc a vu deux levers de soleil identiquement beaux ? L'homme, qui se préoccupe de tant d'événemens misérables, et qui se récrée à tant de spectacles indignes de lui, ne devrait-il pas trouver ses vrais plaisirs dans la contemplation du grand et de l'impérissable? Il n'en est pas un parmi nous qui n'ait gardé le souvenir bien marqué de quelque fait puéril; et nu ne compte parmi ses joies un instant où la nature s'est fait aimer de lui pour elle-même, où le soleil l'a trouvé transporté hors du cercle de sa misérable individualité, et perdu dans ce fluide d'amour et de bonheur qui enivre tous les êtres au retour de la lumière. Nous goûtons comme malgré nous ces ineffables

biens que Dieu nous prodigue; nous les voyons passer sans les accueillir autrement que par des paroles banales. Nous n'en étudions pas le caractère; nous confondons dans une même appréciation, froide et confuse, toutes les nuances de nos jours radieux. Nous ne marquons pas comme un événement heureux le loisir d'une nuit de contemplation, la splendeur d'un matin sans nuage. Il y a eu pour chacun de nous un jour où le soleil lui est apparu plus beau qu'en aucun autre jour de sa vie. Il s'en est à peine aperçu, et il ne s'en souvient pas. O mouvement! Saturne, père de tous les pouvoirs! c'est toi que les hommes auraient dû adorer sous la figure d'une roue. Mais ils ont donné tes attributs à la Fortune, parce qu'elle seule préside à leurs jours; elle seule retourne le sablier de leur vie. Ce n'est pas le cours des astres qui règle leurs pensées et leurs besoins; ce n'est pas l'ordre admirable de l'univers qui fait fléchir leurs genoux et palpiter leurs cœurs; ce sont les jouets fragiles dont ta corne est remplie. Tu la secoues sur leurs pas; et ils se baissent pour chercher quelque chose dans la fange, tandis qu'une source inépuisable de bonheur et de calme ruisselle autour d'eux, abondante et limpide, par tous les pores de la création.

George Sand.

(*Extrait de la Revue des deux Mondes.*)

LES INFLUENCES

DE LA PLUME DE FER

EN LITTÉRATURE.

Nous étions, l'autre soir, fort occupés, au coin du feu, à ne rien faire, et, qui plus est, à ne songer à rien. Chacun de nous avait fini sa journée et se reposait des mesquines agitations de ces quatre ou cinq heures de chaque jour, qu'on appelle la vie. A force de ne songer à rien, nous en vînmes à traiter sérieusement plusieurs questions sérieuses ; et si l'un de nous écrivait ses *Tusculanes*, nul doute qu'il n'eût écrit, d'un bout à l'autre, toute notre conversation, ce soir-là. Tout d'un coup, l'un de nous, dont le nom n'a rien de fantastique, qui ne s'appelle ni Frantz, ni Puzzi (il s'appelle Thomas), saisissant du pouce et de l'index un fragile morceau de métal taillé qui brillait devant l'âtre, comme une épingle noire tombée des cheveux de quelque belle fille italienne : — Pardieu ! Pardieu ! s'écria-t-il, la belle trouvaille que j'ai faite ! Je croyais que c'était quelque chose, ce n'est qu'une plume, et une plume de fer encore : qui de vous veut ma trouvaille, pour une prise de tabac ?

Ferdinand, qui est le cousin-germain de Thomas, se mit à

lui réciter d'un air goguenard les quatre vers qu'on a décorés du nom pompeux de fable de Lafontaine :

Un ignorant rencontra
Un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Ferait bien mieux mon affaire.

Et c'est toi qui es le coq de cette plume, mon pauvre Thomas, ajouta Ferdinand. La plume, c'est comme la langue dans Esope.

— C'est ce qu'il y a de meilleur et de plus mauvais, reprit Thomas.

— Qui soulève les passions! dit Ferdinand.

— Qui calme les passions ! s'écria Thomas.

— Et si vous allez toujours ainsi, répliqua Honoré, nous allons avoir la plus belle kyrielle de lieux communs qui aient été débités depuis qu'on écrit des fables.

— Ferdinand est toujours beaucoup trop pressé d'avoir des idées, reprit Thomas ; il vient de m'arrêter, et c'est tant pis pour vous, dans la plus belle série d'imprécations toutes nouvelles qui jamais aient eu envie de sortir du crâne d'un homme! Mais, c'en est fait, me voilà apaisé, et nous retournerons aux lieux communs pour ce soir. Je laisse donc la parole à mon cher et féal cousin Ferdinand et à vous tous ses dignes collaborateurs.

Ainsi parla ce digne Thomas. Thomas est une de ces imaginations paresseuses, qui ne se mettent en frais d'esprit et d'invention que dans des circonstances extraordinaires qu'il faut saisir en toute hâte, si l'on veut en profiter. Penser est pour lui une fatigue presque aussi grande que parler. Il ne comprend guère qu'on écrive autre chose, que ces mots tous les trois mois : « *J'ai reçu de M*** trois cent quatre-vingt-dix francs* (il y avait 50 *centimes*, mais il les a retranchés, attendu que c'était trop long et que l'argent ne valait pas les mots à écrire) pour ma rente, etc. » A aucun prix vous ne lui feriez écrire un mot de plus, et encore se plaint-il qu'un honnête homme ne puisse pas toucher sa rente sans coucher son

nom sur un papier. Il y avait donc tout à parier, que Thomas ainsi dérangé par son cousin dans une idée subite, allait laisser tomber impitoyablement un magnifique sujet de disputes, de controverses et d'argumentations.

Mais ce n'était pas là notre compte, et pour forcer Thomas à rentrer dans l'idée dont il etait sorti, nous prîmes soin de garder le silence. — Si nous lui avions dit : allons Thomas, dis-nous ton idée ? Il n'aurait pas soufflé mot de huit jours. Mais nous voyant aussi peu animés à l'entendre, que s'il se fût agi d'un long discours politique sur le sucre indigène, il reprit soudain la parole pour ne pas la quitter de sitôt.

— Oui, dit-il ; et notez bien qu'il tenait toujours dans les mains cette plume de fer ; voilà, Messieurs, la cause finale de tous les maux qui accablent de nos jours la société tout entière. Il y a dans je ne sais quel poète, une éloquente imprécation cotre le premier qui aiguisa le fer et qui fit une épée de cette masse inerte ; mais par le ciel ! maudit soit, et cent fois plus maudit, le premier qui fit du fer une plume ! Celui qui a fabriqué la première épée n'a tué à tout prendre que des corps, celui qui a fabriqué la plume de fer a tué l'âme, il a tué la pensée ! Vil scélérat qui a armé l'espèce humaine d'un stylet plus formidable que tous les poignards empoisonnés de l'Italie ! Mais ne vous attendez pas à ce que je vous fasse à ce sujet une sortie en : *quousquè tandem !* J'ai la prétention de vous parler aussi niaisement que Ferdinand récitant sa fable :

Un ignorant rencontra
Un manuscrit qu'il porta....

je suis sûr que c'est la seule fable que Ferdinand sache par cœur.

Après ce bel exorde, Thomas rentra dans son calme habituel, et, sans déclamer, il se livra à une piquante dissertation littéraire que je voudrais, mais en vain, reproduire en entier.

Il suffit, nous dit-il, de comparer entr'elles, la plume de fer dont on se sert de nos jours et la bienveillante plume d'oie, dont se servaient nos bons et spirituels aïeux. La plume de fer, cette invention toute moderne, vous jette tout d'un coup une impression désagréable. Cela ressemble, à s'y méprendre, à un petit poignard imperceptible, trempé dans le venin. Son bec

est effilé comme une épée, il a deux tranchants comme la langue du calomniateur. En jouant de ce petit stylet, vous voyez un œil incessamment ouvert comme l'œil du cyclope, et quand la plume marche sous votre main, ce petit œil s'ouvre et se referme comme fait l'œil d'un espion. A ce petit fer qui blesse le doigt qui le touche, vous ajoutez un manche, un morceau de bois tout sec et tout nu, difforme, et dont le contact vous blesse la joue pendant que vos trois doigts sont cruellement meurtris à force de presser ce fer qui crie et qui crache tout autour de votre pensée. Ainsi dans la plume de fer (*plume* et *fer*) il faut déjà faire hurler deux mots de notre langue, pour parler de cette affreuse machine!) tout est rude, triste, sèvère, froid au regard, froid à la main. Ainsi armé, il vous semble impossible que vous puissiez accomplir quelque chose de grand, de noble, de généreux, d'humain. Pour ma part, écrire une chose honnête avec ces horribles morceaux de fer, ou boire du vin de Champagne dans la coupe des Borgia, ce serait la même tâche, c'est-à-dire une tâche impossible. Et je vous crois de trop honnêtes gens, pour douter un seul instant que vous soyez de mon avis.

Mais la plume d'oie, au contraire, voilà une facile, bienveillante et bien-aimée confidente de nos pensées les plus chères! Rien qu'à la voir, je me sens réjoui jusqu'au fond de l'ame. Cette plume, c'est en effet le duvet sur lequel se joue la pensée qui vient de naître, comme l'enfant s'agite dans son berceau. Ce n'est plus là un triste métal, long-temps enfoui dans la terre, passé au feu, passé à l'eau, passé à l'enclume, torturé dans tous les sens jusqu'à ce qu'enfin il rende au monde tortures pour tortures. Mais, au contraire, cette plume qui va nous servir à donner du corps à nos pensées, une figure à notre parole, elle s'associe à mille heureux et bienveillans souvenirs. Avant d'en faire notre heureuse et fidèle confidente, nous l'avons vue se jouer mollement sur l'onde ou se sécher au soleil brillante de mille perles; cette plume, elle est la cousine germaine du fin duvet sur lequel nous reposons notre tête le soir; cette plume a été l'honneur de notre amie domestique; l'animal qui la porta nous a servi comme un chien fidèle; elle nous a donné ses petits et ses œufs; elle a mangé notre pain; elle a été notre domestique dévouée et fidèle: elle ne nous trahira pas. Et ensuite

quelle différence dans le double aspect de ces deux instrumens de la pensée, qui portent à tort le même nom ! La plume de fer est horrible à voir, lourde et froide à porter, elle résiste à la main qui la mène : elle est comme un cheval sans bouche ni éperon, qui vous emporte partout où il lui plaît d'aller. La plume d'oie est blanche, et nette, et légère! Son tuyau flexible frémit de plaisir entre les doigts qu'elle anime; son duvet caresse légèrement la joue; son bec docile se prête à toutes les combinaisons du style; elle va doucement à son but, sans bruit, sans efforts, sans aucun de ces affreux crachemens et de ces bruits aigus de la plume de fer. A travers ce limpide canal, il vous semble que vous voyez vos idées descendre lentement et en bon ordre l'une après l'autre, comme elles tombent en effet d'une tête bien faite. La plume de fer, au contraire, elle est morne, elle est vide, elle est obscure, elle a un œil pour tout voir ; mais ce qui se passe dans ses entrailles nul ne le sait : elle n'a pas d'entrailles ! Elle brise, elle déchire, elle est violente, elle fait peur.

Voilà pour la description physique des deux rivales. Quant aux considérations physiologiques de mon sujet, elles sont sans nombre. Le moindre inconvénient de la plume de fer, c'est d'être toujours et à chaque instant, toute prête à écrire sur toutes sortes de sujets. Vous ne prenez pas la plume de fer, c'est elle qui vous prend ; elle vous tient par la bride et il faut marcher avec elle. Il faut aller, il faut courir à droite et à gauche, çà et là, par monts et par vaux; sauve qui peut! Elle est impitoyable; c'est la machine à vapeur de la pensée. Elle jette autour d'elle plus d'encre que d'idées, plus de fumée que de feu. Point de retard, point de repos, pas un moment de réflexion ; vous êtes l'ame damnée de la plume de fer. Allez donc, allez toujours : elle commande, il faut obéir. A mesure que votre main se fatigue et s'irrite à tenir cet affreux stylet de brigandage, votre esprit obéit malgré lui à votre main. Il s'irrite des difficultés, il s'emporte malgré lui; se voyant entraîné ainsi, il est à la fois plus irréfléchi et plus impitoyable. Rien ne l'arrête et rien ne lui fait peur, une fois entraîné, perdu, égaré dans ce tourbillon de ténèbres et de nuages. Vous demandez pourquoi tel homme, d'un esprit doux et sémillant, est terrible et sans pitié la plume à la main? Cet homme écrit avec une

plume de fer ! Pourquoi celui-là, dont la parole est abondante et cadencée, est brusque et impoli dans son style? Cet homme écrit avec une plume de fer! Pourquoi celui-là, qui est sage, calme, sans passion, renverse et brise dans ses livres l'autel et le trône? Il écrit avec une plume de fer ! Pourquoi ce bonhomme, qui autrefois s'amusait à pêcher à la ligne et à nager en grenouille, se plaît aujourd'hui dans d'obscures et ignobles calomnies qui n'amusent personne et qui lui font horreur et dégoût à lui-même quand il les a écrites ? Croyez-moi, c'est l'influence de la plume de fer. Vous parlez de la poudre à canon, du feu grégeois, des chartes constitutionnelles ? misères ! comparées à la plume de fer.

Mais la plume d'oie! la plume d'oie, au contraire, c'est la plume qui enfante les chefs-d'œuvre. Nous lui devons les plus beaux livres qui aient honoré l'esprit humain et la langue française; elle est la mère de toute sage réflexion. Grâce à elle, l'homme était forcé autrefois d'écrire sa pensée avec une sage lenteur et ces lenteurs c'était autant de gagné pour la beauté du style. La plume d'oie, loin d'être toujours toute prête et toute taillée comme la plume de fer, exige au contraire mille petites réparations qui vous donnent le temps, à l'insu même de votre esprit, de réfléchir à ce que vous allez dire. D'abord il faut la tailler de vos mains, et c'est là un moment solennel dans votre travail. Tout en aiguisant le bec de votre plume, votre pensée s'aiguise elle-même, vous allez chercher l'idée dans le fond de votre cerveau tout comme vous allez chercher la moëlle de votre plume ; quand votre plume est taillée, il vous la faut essayer avant de vous mettre à l'ouvrage, et c'est encore un petit délai dont votre pensée profite; si votre idée n'est pas bien nette encore, si vous n'êtes pas encore très sûr de ce que vous allez dire, si votre discours n'est pas richement dessiné dans votre esprit, si vous ne voyez pas d'un coup d'œil ce qui est la première condition de l'écrivain, le commencement, le milieu et la fin de votre discours, alors, ma foi! et sans vous chagriner vous-même en vous avouant à vous-même que vous n'êtes pas prêt encore, vous donnez encore un petit coup à votre plume. Cependant l'idée arrive enfin, nette, claire, précise, heureuse, et avec l'idée arrive l'expression ; d'abord vous avez écrit lentement, vous essayez votre plume ; puis bientôt, comme

un cheval bien ménagé, la plume marche plus vite ; elle est souple, docile, fidèle ; elle obéit à la main ou plutôt à l'esprit qui la dirige ; un léger zéphir, présage heureux, enfle la voile gracieusement courbée ; vous voilà en plein air, en plein soleil marchant sans courir dans une belle plaine sablée, allant à votre but, tantôt avec la rapidité de la flèche, tantôt par mille heureux et ingénieux détours ; car vous le savez, pour aller au cœur de l'homme, la ligne droite n'est pas toujours le chemin le plus court. Cependant l'idée vient-elle à manquer, le besoin de repos vient-il à se faire sentir ? la plume intelligente s'arrête d'elle-même. Vous profitez de cette douce halte pour jeter un coup d'œil en arrière, vos pensées à peine écloses se déroulent devant vous dans tout leur éclat printanier ; après quoi vous reprenez votre course plus reposé et plus inspiré que jamais. Vive la plume d'oie ! à bas la plume de fer !

D'autant plus que voici une raison sans réplique. Comparez, je vous prie, les chefs-d'œuvre écrits avec le fer aux chefs-d'œuvre écrits avec la plume. Quelle différence, grands dieux, entre ces deux procédés et quel immense abîme les sépare ! La plume d'oie ou plutôt la plume de cygne, vous a donné tous les chefs-d'œuvre du grand siècle, œuvres du goût, de la raison, du bon sens et de l'esprit français. Ces nobles œuvres, méditées à loisir, qui vivront éternellement à l'éternel honneur de l'esprit humain ; *l'Art poétique* de Despréaux, les *tragédies* de Racine, les chapitres de Labruyère, les comédies de Molière, à quelle plume les devons-nous ? Croyez-vous que les grands génies du grand siècle, si attentifs sur eux-mêmes, se seraient fort accommodés de cette furie sans frein, qu'on appelle la plume de fer ? Ils avaient la main trop légère et l'esprit trop posé. Pascal lui-même, et Bossuet, ces génies sévères, ces terribles chrétiens, auraient eu peur de se servir de cette arme acérée, car dans Pascal et dans Bossuet, vous trouvez souvent de temps à autre, telle phrase partie du cœur, que jamais la plume de fer n'aurait écrite. — *Elle florissait avec quelles grâces, vous le savez, Messieurs*, et toute cette touchante peinture d'Henriette d'Angleterre, quelle plume l'a donc écrite ? Car, la plume des grands écrivains sait au besoin être énergique et forte ; mais la plume de fer, elle ignore la grâce, elle ignore ces milles charmes si touchants auxquels elle ne saurait

se plier ; elle procède par sauts et par soubresauts que nul ne saurait expliquer. Savez-vous quelles sont ses œuvres de chaque jour ? Frémissez ! C'est la plume de fer qui écrit ces longs articles de journaux politiques qui ont endurci les esprits et le cœur de la nation la plus policée et la plus éclairée de l'Europe ; c'est la plume de fer qui jette chaque matin en pâture aux oisifs tant de calomnies déshonorantes pour une nation comme la nôtre; c'est la plnme de fer qui a remis en lumière les sanglantes théories de 93, évangile de cannibales, auxquels la plume de fer a ajouté des notes et des titres de chapitre. C'est la plume de fer qui s'est chargée de réhabiliter dans l'art le laid et le difforme, c'est elle qui a écrit ces magnifiques théories littéraires où il est démontré que la courtisanne et le forçat sont désormais les seuls héros du poème, et qu'il n y a dans les arts que les guenilles, la lèpre, les pustules et les ruines de tous genres. Avec quelle plume pensez-vous que nos grands génies modernes aient écrit ces affreux mélodrames où les cadavres sont entassés sur les adultères, où le cercueil suit de près le poison et le poignard, où toutes les passions difformes s'agitent indignement, en hurlant d'horribles paroles empruntées à l'argot du bagne ou de l'enfer ? C'est la plume de fer qui a écrit tous ces drames. Elle est la plume chérie de l'usurier qui dépouille un pauvre jeune homme amoureux, du faussaire qui vole tout l'avenir d'une famille, du juge impitoyable qui signe un arrêt de mort, de la coquette sans cœur qui griffonne en souriant, les cent mille petits prétextes d'une vertu qu'elle n'a pas. La plume de fer, c'est la honte, c'est le déshonneur, c'est le fléau des sociétés modernes. Enfin, je vous le dis, le monde ne mourra ni par la vapeur, ni par le gaz hydrogène, ni par les ballons, ni par les chartes constitutionnelles, ni par les chemins de fer, le monde mourra par la plume de fer !

Je sais bien quelles objections pourront me faire quelques petits esprits à demi-savants, en faveur de cet horrible stylet sans ame et sans cœur. La plume de fer, diront-ils, descend en ligne directe du stylet antique, *sæpe stylum vertas*. Mais quelle mauvaise et fallacieuse défense ! Le stylet antique traçait les lettres romaines sur un enduit de cire qui en amortissait singulièrement la furie, la plume de fer ne trouve en son chemin pas un obstacle. Le stylet antique, obligé de se frayer la route

dans cette couche de cire, allait péniblement au pas ; la plume de fer court au galop. Le stylet antique gravait à grand'peine quelques lignes qu'il était toujours facile d'effacer en retournant, contre les lignes écrites, l'autre bout de la plume ; la plume de fer grave sur le papier comme on graverait sur le cuivre et elle ne revient jamais sur ses pas. C'est une improvisation qui ne sait ni effacer, ni corriger, ni s'arrêter ; il faut qu'elle marche ! Tant pis pour les erreurs, tant pis pour les crimes, tant pis pour les calomnies, qu'elle jette en chemin !

D'où je conclus comme j'ai commencé; ce méchant petit morceau d'acier interposé dans la civilisation française, y jette tout-à fait le même désordre, que le grain de sable : *placé là,* comme dit Bossuet en parlant de l'urètre de Cromwell ! les grands critiques cherchent bien loin d'où viennent tant de barbarismes imprévus ; les grands politiques cherchent bien loin d'où viennent tant de résistances imprévues, et ils ne savent pas s'en rendre compte à eux-mêmes, par la raison qu'ils sont en effet de très-grands critiques et de très-grands politiques ! Aucun d'eux n'a songé à la plume de fer ! En effet, c'était là une solution trop simple et trop facile à prouver.

Enfin que vous dirai-je ? On m'assure que de grands génies qu'il faudrait tuer à bout portant, s'occupent, à l'heure qu'il est, à *perfectionner* la plume de fer. *Perfectionner* la plume de fer, grand Dieu ! Eh ! malheureux, dans quel but ? Ce perfectionnement consisterait à trouver une plume de fer qui portât elle-même et qui distillât son encre, comme le serpent porte et distille son venin. Par ce moyen, une rapidité nouvelle serait ajoutée à cette rapidité déjà effrayante ; la main de l'écrivain resterait constamment fixée sur le papier sans même que l'esprit eût, pour se reconnaître, le léger intervalle qui sépare encore la plume de fer, de l'encrier où elle s'abreuve ! Si nous tombons encore dans ces progrès-là, c'en est fait, la fin du monde est proche, l'esprit humain reste sans défense contre ses propres excès, et la société envahie soudain par une improvisation sans fin, sans terme et sans contre-poids, devient un : sauve qui peut ! général. En vérité, messieurs, je ne connais pas de danger plus terrible que le progrès !

Ainsi parla notre ami Thomas. Il fut beaucoup plus éloquent que je ne pourrais vous le dire. Il est, comme vous voyez, tout-

à-fait le véritable descendant de cet apôtre obstiné qui niait la résurrection du Christ, et à qui notre Sauveur fut obligé de débiter les deux rimes latines :

Vide pedes, vide manus,
Noli esse incredulus.

JULES JANIN.

(*Extrait de la Chronique de Paris.*)

DE L'ORGANISATION

DES THÉATRES

ET DU SYSTÈME DES SUBVENTIONS.

Il y a long-temps que nous désirions présenter à nos lecteurs nos idées sur le système des subventions et l'organisation des théâtres. Nous avons attendu jusqu'à ce que les chambres fussent assemblées, espérant que quelques-uns de leurs membres jetteraient les yeux sur ce feuilleton et y trouveraient peut-être des renseignemens qui leur manquent et des faits qui appelleront un plus sérieux examen de la question des théâtres lorsqu'il faudra la discuter.

L'existence d'un théâtre à Paris est une des affaires le plus embarrassées de charges onéreuses. La première et la plus dure de toutes ces charges, c'est l'impôt du onzième de la recette brute, au profit des pauvres de la ville de Paris. Cette contribution n'affranchit le théâtre, ni de la contribution foncière, ni de celle des portes et fenêtres comme propriété; elle ne soustrait le directeur ni à la contribution personnelle et mobilière, comme habitant de la cité, ni à la patente comme industriel.

Qu'on nous permette d'établir le budget d'un théâtre comme celui de la Porte-Saint-Martin, par exemple, auquel il faut près de six cent-mille francs de recette pour vivre.

1° Comme propriété de douze cent mille francs de valeur, ce théâtre doit payer en contributions foncières une somme de	8,000 fr.
2° Pour portes et fenêtres, au moins	250 .
A reporter.	8,250

	Report.	8,250
3° Pour la patente du directeur, la valeur d'une représentation, calculée à		2,500
4° Le onzième d'une recette de 600,000 fr., ci		54,545
5° Si le directeur a un logement de mille écus, une contribution mobilière de		250
6° Les frais de garde et de pompiers, au moins dix mille francs par an, ci		10,000
	Total.	75,545 fr.

Si de cela vous deduisez les huit mille deux cent cinquante francs d'impôt direct afférant à la propriété, il n'en restera pas moins pour l'industrie seulement une somme de soixante-sept mille deux cent quatre-vingt-quinze francs d'impôt.

La puissance de ce qui est domine tellement la plupart des esprits, que l'on trouve cela fort simple; c'est cependant, à notre avis, une chose inique, et, qui plus est, absurde. La seule raison que donnent les partisans de toute chose établie, en faveur du maintien de cet impôt exorbitant, est celle-ci : Ce n'est pas à vrai dire l'industriel qui paie, c'est le public; car on met le prix des places en raison des charges du théâtre. — Cette raison est applicable à toutes les industries. Ainsi on peut dire à un fabricant de chandelles. Nous mettons un impôt de dix pour cent pour les suifs, mais cela vous importe peu, car si vos chandelles vous coûtent plus cher à fabriquer, vous les vendrez plus cher, et en définitive c'est le consommateur qui paiera. A cela le fabricant de chandelles répondra que si le prix de la marchandise augmente, la consommation diminuera, et que sa fortune sera compromise.

Remarquez encore une chose qui, en matière d'impôt, nous semble tout au moins fort discutable; c'est la justice de l'impôt qui, au lieu de frapper sur les bénéfices d'une opération, ne s'adresse qu'au mouvement de fonds de cette opération. Ainsi, lorsque vous demandez à une propriété foncière, qui donne un revenu net de 10,000 fr., un impôt de 1,500 fr., vous demandez l'impôt au bénéfice; mais quand vous frappez une recette théâtrale de 600,000 fr. d'un impôt de 67,000 fr., vous demandez l'impôt à un mouvement de fonds, qui, au total, ne laisse

souvent que des pertes dans les mains de celui qui a entrepris l'opération. Ainsi, en fait de contributions directes, la maison non louée, et par conséquent sans revenu et sans bénéfice, obtient la remise de son impôt ; au théâtre, la recette existant toujours, il n'y a jamais lieu à remise, car on ne s'informe point si cette recette a été suffisante pour couvrir les dépenses, et s'il n'y a point perte.

A ce titre, l'impôt au profit des pauvres nous paraît injuste et vexatoire ; celui qui consiste à faire payer extraordinairement les frais de garde et de sûreté ne l'est pas moins. En effet, la gendarmerie et les pompiers sont un corps constitué, soldé par l'état et la cité ; afin de maintenir l'ordre et la sûreté dans les lieux publics ; si on les plaie deux fois pour service, il y en a une de trop.

Et cependant cette question intéresse, non seulement l'existence particulière des théâtres, d'où dépend celle des artistes, musiciens, auteurs, hommes de lettres, peintres, celle de beaucoup d'ouvriers machinistes, menuisiers, lampistes, fabricants de toiles, etc. ; mais elle intéresse encore toute la propriété et tout le commerce de Paris. Si le siége du gouvernement donne à la capitale une prépondérance immense comme politique, ne vous semble-t-il pas que le siége des arts n'a pas une moindre influence, commercialement parlant. Sans compter l'action directe de ces arts sur le commerce, pense-t-on que tous les riches oisifs de nos provinces et tous les riches curieux étrangers afflueraient à Paris, s'ils ne devaient y trouver que les Tuileries, les deux chambres, la cour de cassation et les plus riches maisons de banque de France. Nous ne le croyons pas, et nous affirmons que la province et l'étranger n'arrivent à Paris que parce qu'il est peuplé de musées, de salles de théâtre ou de concerts.

Ce ne serait donc pas une fausse spéculation que de permettre aux théâtres de déployer plus de luxe en acteurs, en costumes, en décorations. Plus vous rendez puissant l'attrait qui appelle tant de consommateurs dans la ville de Paris, plus vous favoriserez le mouvement commercial qui en résulte ; et certes les théâtres rendraient largement à la cité les sept ou huit cent mille francs, dont en les dégrèverait en supprimant l'impôt de

garde et celui des pauvres, et il leur serait permis, grâce à ce dégrèvement, d'être ce qu'ils doivent être.

Si l'industrie théâtrale était libre, et que nous vissions s'élever de tous côtés cette quantité toujours croissante de théâtres du second et du troisième ordre, nous déplorerions à la fois le goût du public et la tendance des directeurs à le pervertir; mais dans l'état actuel des choses, ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre. C'est au pouvoir qui, ayant les priviléges en main, multiplie sans mesure ceux qui vivent d'une littérature misérable, pauvre, honteuse et ignare.

Ainsi, la littérature qui va à l'Académie, la littérature qu'on pensionne et qu'on décore, celle pour laquelle, par conséquent, le pouvoir doit avoir quelqu'estime : celle-là a le Théâtre-Français. En même temps le vaudeville a quatre théâtres spéciaux : le Gymnase, les Variétés, le Vaudeville et le Palais-Royal; ce genre a encore douze théâtres où il entre en concurrence avec le mélodrame : c'est la Porte Saint-Martin, l'Ambigu, les Folies dramatiques, le Cirque, la Gaîté, les Funambules, le théâtre de Mme Saqui, le théâtre Saint-Antoine, celui du Panthéon, celui du Luxembourg, le Gymnase-Enfantin et celui de M. Comte.

De cette façon, l'homme qui fait une comédie ou une tragédie, ou même un drame sérieusement écrit, a pour toute chance d'être joué au seul Théâtre-Français : celui qui fait un acte de vaudeville a seize chances d'être joué; celui qui fait un mélodrame en a douze. Encore ces ouvrages s'adressent-ils à des théâtres qui appartiennent tout entiers à la littérature qu'ils exploitent, tandis que le Théâtre-Erançais doit près d'une moitié de ses représentations au répertoire des auteurs morts. Ce qu'on appelle la bonne, la seine littérature au pouvoir, a donc, à vrai dire, un demi théâtre pour se produire, tandis que la littérature en sous ordre en a seize. Et puis on s'étonne après cela, que le théâtre, cette première gloire littéraire de la France, soit abandonné par les hommes qui pourraient lui rendre son antique éclat.

A côté de cette question littéraire, il existe une question d'argent qui selon nous n'a jamais été sérieusement examinée : il s'agit du salaire des auteurs. Nous avons démontré que les œuvres sérieuses et d'un genre élevé n'avaient guère qu'un

demi-théâtre pour se produire. Voilà la raison pour laquelle il s'en produit si peu. Examinons maintenant quelle est la chance de salaire de l'œuvre produite, et l'on verra qu'il y a tout bénéfice à faire un vaudeville en trois actes, au lieu de faire une comédie en trois actes. Ici nous supposons deux succès pareils, obtenus le même jour, l'un au Théâtre-Français, l'autre au théâtre du Vaudeville. Voici ce que rapporteront l'un et l'autre durant les trois premiers mois : le Vaudeville donnera la pièce soixante-quinze fois durant ces trois mois, et s'il obtient une recette moyenne de deux mille cinq cents francs par représentation, il paiera à l'auteur un droit moyen de 6 pour cent sur 187,750 fr., c'est-à-dire 11,250 ; le Théâtre-Français jouera la pièce trente-six fois, trois fois la semaine durant ces mêmes trois mois, et, à supposer qu'elle fasse une recette moyenne de quatre mille francs par représentation, ce qui est énorme, elle donnera à l'auteur le dix-huitième de cent quarante quatre mille francs, ci neuf mille francs. Le vaudeville sera donc payé deux mille deux cent cinquante francs de plus que la comédie. Nous pourrions entrer dans le détail du commerce du vaudeville et montrer par quelles combinaisons il est surtout profitable à ceux qui l'exploitent. Nous nous contenterons de dire ; 1° qu'il est très facile dans un théâtre de vaudeville, quand on y a un répertoire, de doubler les revenus de sa pièce à succès en la faisant accompagner par de petits ouvrages anciens, dont la vogue est passée, mais qui n'en perçoivent pas moins leur droit sur la recette, comme s'ils y contribuaient; 2° que le genre du vaudeville étant le seul admis maintenant dans les théâtres de province, il absorbe presque seul cette part du revenu littéraire.

Cette question du salaire des auteurs nous conduit tout naturellement à la question des subventions. Probablement lorsque la France, par l'organe de ses députés, vote treize cent mille francs de subventions pour les théâtres, elle s'imagine que les hommes de lettres sont compris parmi les artistes qui en profitent. Il n'en est rien. La subvention reste toute entière entre les mains du directeur. C'est une recette à part qui l'aide à payer ses comédiens, ses musiciens, ses toiles, son luminaire, etc., etc. ; mais les gens de lettres ne touchent leur salaire que sur l'argent fait au bureau par les pièces qu'ils

donnent au théâtre. Un ministre, M. Thiers, à qui nous faisions cette observation, nous répondit assez peu congruement :

« Que voulez-vous faire de plus pour la littérature? Je lui ai ouvert une boutique, qu'elle y aille. »

Le mot est dur, mais enfin il est vrai.

Nous nous permîmes de faire observer à ce ministre, en restant dans l'esprit de sa métaphore, qu'une boutique ne s'achalandait pas à cause de ses commis, de ses comptoirs, de son éclairage; mais à cause de la qualité de la marchandise qu'on y débitait, et qu'il fallait payer cette marchandise assez cher pour qu'elle fût bien confectionnée.

Nous venons de prouver que le Théâtre-Français ne pouvait la payer suffisamment. Il fallait donc trouver un moyen.

Voici comment l'entendait le pouvoir. On sait que l'Académie a proposé un prix de dix mille francs à la meilleure comédie en vers qui serait représentée au Théâtre-Français dans un espace de trois ans. Le terme fixé est écoulé, et aucune comédie n'a été faite dans le but d'obtenir ces dix mille francs. L'autorité aurait donc dû reconnaître que ce mode était vicieux, puisqu'il était inutile; elle ne voulait pas moins y persévérer, en offrant aux auteurs des meilleures pièces, des primes de six, cinq, quatre et trois mille francs. Elle y a renoncé. Nous ignorons si elle se rendit aux raisons qui lui furent alléguées, mais dans tous les cas voici celles que nous avons fait valoir :

Quel sera le juge, disions-nous, de la supériorité des pièces représentées. Serait-ce le ministre ou les bureaux ? Non assurément, aucun ne voudrait accepter une pareille responsabilité. Serait ce un jury spécial, fondé dans ce but, ou bien l'Académie qui nous paraît le seul tribunal compétent actuellement existant. Que ce soit l'un ou l'autre, les primes deviennent immédiatement une gratification, où les relations d'amitié, l'intrigue, les obsessions, seront les premiers titres à la récompense accordée. Êtes-vous sûr que, lorsque les opinions politiques d'un homme de lettres l'excluent des grâces du pouvoir, ses opinions littéraires ne l'excluent pas des grâces de l'Académie. La renommée littéraire, la puissance du talent, la multitude et la variété des succès, ont-elles si souvent dicté ses choix, que vous soyez surs qu'ils présideront à la distribution des récompenses. Vous voilà en présence des amours propres désappointés, des réclamations

vaniteuses, des criailleries littéraires; l'Académie ne voudrait pas deux ans de suite de cet emploi.

Mais il existe un moyen direct, facile, complet de faire participer les auteurs à la subvention accordée au théâtre, sans que le pouvoir s'en mêle, sans qu'il s'expose à des récriminations, souvent justes, toujours violentes. Ce moyen le voici.

Que le gouvernement donne aux pièces représentées sur le Théâtre-Français une prime, ou droit d'auteur extraordinaire, de trente francs par acte: et par chaque représentation; de cette manière, il laisse, pour ainsi dire, le public juge de la valeur de la pièce, et par conséquent du taux de l'encouragement. La plus forte prime appartiendra au plus grand succès. La pièce en cinq actes qui aura eu quarante représentations touchera, outre le droit d'auteur proportionnel à la recette et payé par l'entreprise, une prime de six mille francs, payée par le gouvernement. De cette façon, le pouvoir ne se mêle de rien. Si le public vous vient voir et applaudir, il intéresse le théâtre à vous jouer souvent, et il devient, pour ainsi dire, le distributeur souverain des récompenses gouvernementales. Et ce distributeur, ce juge, on ne le corrompt point, on ne le flatte point; il n'ira point prendre sa place au bureau et vous apporter son argent pour le plaisir de vous en faire gagner; il ira à la pièce qui lui plaira par un mérite quelconque, et vous fera du même coup votre part de gloire et votre part d'argent.

Dans la carrière militaire on donne la croix aux actions d'éclat d'une part, de l'autre aux longs et honorables services. Après vingt-cinq ans de service un officier rentre dans ses foyers avec l'attestation qu'il a rempli ses devoirs envers la société. Pourquoi l'homme de lettres, après vingt-cinq actes joués au moins quarante fois au Théâtre-Français, n'aura-t-il pas la croix, comme droit? Il aurait fait ainsi ses campagnes et servi honorablement à l'illustration de son pays. Cela n'empêcherait pas les récompenses anticipées pour les œuvres hors ligne, pour les actions d'éclat de la littérature. Cela nous semblerait juste et raisonnable.

Mais ces dernières considérations nous ont éloigné d'un calcul que nous devons en argument à la proposition que nous avons faite d'un droit subventionnel accordé aux auteurs.

Le plus grand obstacle à toute innovation, c'est l'argent qu'elle doit goûter. En démontrant combien la somme demandée serait minime, nous espérons renverser les craintes qu'on pourrait nous opposer.

Nous avons dit plus haut que le théâtre-Français ne pouvait guère accorder que deux cents représentations sur trois cent soixante aux ouvrages des auteurs vivans, les autres étaient occupées par ce qu'on appelle l'ancien répertoire. En supposant dans chacune de ces deux cents représentations un terme moyen de six actes (une pièce en cinq actes en une en un acte, ou bien deux pièces en trois actes), cela donnerait cent quatre-vingt francs par représentations, ce qui pour deux cents ferait trente-six mille francs. Supposez que quelquefois on jouera huit actes, une pièce en cinq actes et une en trois actes, et si loin que vous poussiez vos calculs, vous ne dépasserez pas une somme de quarante mille francs.

Qu'est-ce que quarante mille francs, c'est le sixième de la subvention accordée au Théâtre-Français pour ses acteurs, ses décors, ses quinquets et son orchestre. Pense-t-on que les auteurs n'entrent pas pour un sixième dans la fortune d'un théâtre? Et serait-ce une si grande injustice que de leur donner le sixième de cet argent qui va directement aux mains des comédiens, des garçons de théâtre et du marchand d'huile.

Dans un prochain article, nous discuterons la quotité et la distribution du fonds subventionel entre les diverses administrations qui y prennent part.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(*Extrait de la Presse*).

LITTÉRATURE CATHOLIQUE.

HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE,

PAR M. DE MONTALEMBERT.

LA DOULOUREUSE PASSION DE JÉSUS-CHRIST,

PAR LA SOEUR EMMERICH.

Je ne sais si notre temps sera aussi fondateur et créateur qu'on a pu, à certains momens, l'espérer sans trop d'invraisemblance. Mais à coup sûr (ce qui d'ailleurs n'est pas une incompatibilité avec la force de création), il est un temps de renaissance par l'étude et par l'entente intelligente de ce qui a précédé. M. Ampère, dans son cour d'ouverture du dernier mois, reprenant l'histoire des lettres en France à l'époque de Charlemagne, distinguait, avec cette vue lumineuse et ingénieuse qu'on lui connaît, trois renaissances, en quelque sorte graduelles : celle de Charlemagne, celle du XIIe siècle, et celle enfin des XVe et XVIe, qu'on est habitué à désigner particulièrement sous ce nom. On peut dire qu'après le règne plus régulier et composé des XVIIe et XVIIIe siècles, nous sommes revenus, retombés, à quelques égards, dans un état analogue à celui du XVIe, pour la confusion, la multiplicité.

Nous sommes une sorte d'époque de renaissance aussi, avec tout ce que cette situation entraîne, à ses retours, de mêlé, de diffus, de riche peut-être.

Cette renaissance, qui n'a plus à s'appliquer à la lettre de l'antiquité, va au fond, à l'esprit des temps, remonte plus haut que la Grèce, ne s'arrête plus à la décadence de Rome : en particulier, elle a pour objet le moyen-âge, toute cette époque dont l'oubli et le rejet avaient été une condition de la renaissance aux xve et xvie siècles. Nous voilà donc embrassant, par l'esprit et par l'étude, toute la série des âges qui ont précédé, nous faisant miroir le plus étendu et le plus varié qu'il est possible, reproduisant chaque chose à sa manière et à la nôtre ; une époque alexandrine et trajane au complet ; une espèce de musée de Versailles où tout a place, depuis les groupes mythologiques d'Apollon et de Latone jusqu'au bon maréchal de Champagne et à Boucicault ; une renaissance, encore un coup, par tous les points et sur tous les bords.

Et ceci ne laisse pas d'être une originalité qui aurait bien son prix, et qu'il ne faudrait pas trop mépriser, à défaut d'autres. Je me figure quelquefois le jeune siècle comme un aventureux jeune homme qui s'est mis en route de bonne heure pour faire son tour du monde, pour y bâtir un temple de Delphes ou une cathédrale de Reims incomparables. Seulement il veut choisir l'emplacement le plus beau ; il veut tout voir auparavant, afin, plus tard, de tout surpasser. Il va donc, regarde, apprend, étudie, fait des plans de temple et les défait, et marque, le long du chemin, tous les marbres les plus précieux qui lui doivent servir. Hélas! le temps se passe, des difficultés surviennent, des troubles à l'intérieur du pays ; et puis, la diffusion de l'esprit nuit à l'œuvre, la science opprime un peu le nerf de l'art. Bref, le jeune siècle, déjà un peu vieilli, s'en revient, rapportant..... quoi? des échantillons de tous ces beaux marbres qu'il a vus, des plans, des *fac-simile* de toutes ces belles cathédrales qu'il voulait surpasser, et il forme un cabinet de dessins parfaits, de reliefs d'ivoire, ou encore un cabinet de minéralogie, d'où il résulte aussi toutes sortes de lumières. Eh bien! n'y a-t-il pas là un trésor, ce trésor même de la fable de La Fontaine, que recommandait le père mourant à ses fils? Le trésor, c'est que le champ ait été en tous sens labouré. Mais il y a plus. M. Cousin a très bien remarqué, dans sa préface du *Sic et non*, que le propre de la renaissance du xiie siècle avait été, pour la philosophie, d'être excitée déjà suffisamment, et

non opprimée encore, comme le XVIe, par l'antiquité. Cela eut lieu aussi pour l'art chez Dante. Laissant aux futurs génies de nos temps le souci de se tirer à leur tour, par un coup d'aile sublime, de tant d'études croissantes et de tout ce fardeau du passé, et en prenant les choses comme elles se présentent aujourd'hui, notons déjà le bienfait. Ce n'est pas une étude morte et purement savante, que celle à laquelle notre époque s'est vouée. Elle a de toutes choses l'étude colorée et vivifiée, l'intelligence et l'amour. Elle l'a d'elle-même d'abord; car, comme elle n'omet rien dans son regard, elle ne saurait s'omettre, elle aussi, la première, dans cette analyse et cet amour. Elle est donc lyrique, non plus primitivement lyrique comme Alcman et Alcée; mais avec réflexion, comme René, Byron, Lamartine. Et puis elle est essentiellement historique, soit comme Walter Scott dans l'art encore, soit comme tant d'historiens que chacun nomme, dans l'histoire pure et sévère. Ainsi, poésie lyrique personnelle et esprit des temps! A travers toute la bagarre de fabrique littéraire qui, par momens, rompt la vue; au milieu de toute cette boue fréquente, hideuse, qui nous éclabousse les pieds, et que l'avenir, j'espère, ne verra pas, voilà des signes originaux qui distingueront peut-être assez noblement ce siècle, si préoccupé entre tous de son ambitieuse destinée.

L'*Histoire de Sainte-Elisabeth de Hongrie*, par M. de Montalembert, provoque bien naturellement ces considérations: c'est une légende exacte de sainteté, une pièce d'onction et d'art du moyen-âge, écrite en toute science et bonne foi par un homme de nos jours. Au commencement du siècle, l'art allemand du moyen-âge fut en quelque sorte découvert, éclairé, restitué, grace à de beaux travaux d'archéologie auxquels les frères Boisserée de Cologne attachèrent leur nom. L'école catholique allemande se fonda successivement dans la philosophie, la poésie, la peinture. Stolberg, Frédéric Schlegel, Novalis, Gœrrès, Brentano, Overbeck, etc., etc., forment déjà une chaîne assez complète et brillante. Munich est devenu le principal centre de cette influence. M. de Montalembert s'y rapporte par cette œuvre. Très jeune, plein de foi, d'abord un des collaborateurs de *l'Avenir*, et disciple de M. de La Mennais, après s'être dévoué avec noblesse, puis s'être séparé

avec simplicité, il alla passer deux ans de réflexion, de douleur et d'étude en Allemagne. Il faut, dans son introduction, l'entendre raconter lui-même comment, en arrivant à Marbourg, il vit l'église gothique dédiée à sainte Elisabeth, l'admira, s'enquit de la sainte, s'éprit envers elle de tendresse pieuse, et résolut d'écrire sa vie. Ainsi, Guido Gœrrès a écrit la vie de Jeanne d'Arc. Le souvenir d'une sœur de ce nom d'Elisabeth, morte à quinze ans, s'y mêla par une religion touchante. Dès ce moment, études, voyages sur les traces de la sainte, manuscrits à consulter, renseignemens et traditions populaires à recueillir, l'auteur fervent ne négligea rien; il embrassa cette chère mémoire; il se fit le desservant, après des âges, de cette gloire séraphique oubliée. Il voulut en elle relever aux regards l'exemple adorable de ces figures accomplies du XIIIe siècle, grandes et humbles, et la placer dans une perspective heureuse entre saint François d'Assise et saint Louis. Il suffit de jeter les yeux sur le magnifique volume, sur le luxe typographique et l'étendue des pages, sur les dessins qu'il renferme, pour voir que l'intention de l'auteur a été complète, qu'il n'a rien ménagé à son offrande, et qu'il a voulu que le beau, en cette image, ne fût pas séparable du saint.

L'ouvrage s'ouvre par une introduction majestueuse sur le XIIIe siècle, apogée du développement catholique: avant d'en venir à étudier et a démontrer la chapelle et la châsse de la sainte, le pélerin-croyant s'arrête devant l'Église tout entière pour la contempler. Ce tableau a de la grandeur et de la solennité en ce qui regarde les figures d'Innocent III, de Grégoire IX et de l'empereur Fréderic II; il a de la beauté et de la grâce en ce qui touche saint Louis, saint François d'Assise, le culte de la vierge alors dans toute sa fleur, les épopées chevaleresques et religieuses dans leur premier et chaste épanouissement. Pourtant, je ne me permettrai ni de l'accepter ni de le contredire sous le point de vue de la vérité historique. Pour le contredire, il faudrait avoir étudié de très près et aux sources, seule manière en pareil cas d'avoir conviction et de se sentir autorité. Bien des opinions considérables sont différentes de celle de l'auteur sur l'aspect de ces guerres entre le sacerdoce et l'empire, entre Simon de Montfort et les Albigeois. Son opinion, à lui, est dominée et, en quelque sorte, donnée par sa croyance.

L'étude qui vient à l'appui, a pu vérifier pour lui cette opinion, mais elle n'a pas contribué seule à la faire naître. C'est un inconvénient dans la science de l'histoire. J'aimerais assez, si c'était possible, qu'on fît pour l'étude de l'histoire ce que Descartes a tenté de faire pour l'étude de soi-même, *table rase* de ses opinions antérieures. L'effort seul, fût-il incomplet deviendrait une garantie de prudence. Mais l'esprit, je le sais, qu'une foi absolue possède, mourrait plutôt que de s'en laisser un instant séparer. Au reste, dans une introduction comme celle-ci, l'inconvénient n'existe pas : ces tableaux généraux ont besoin d'une perspective; celle que l'auteur trouvait tout naturellement tracée et éclairée par sa foi, était la plus magnifique qu'il pût offrir.

En commençant l'histoire de sa *chère sainte*, comme il dit, M. de Montalembert s'est fait écrivain légendaire, et, durant tout le cours du récit, il est resté fidèle à ce rôle qu'il n'interrompt que rarement par des retours sur nos temps mauvais, retours inspirés toujours de l'onction et des larmes du passé, ou ranimés d'une espérance immortelle. Dans l'histoire de cette sainte, morte à vingt-quatre ans, fille de rois, mariée enfant au jeune landgrave de Thuringe et de Hesse qu'elle appelle jusqu'au bout du nom de frère, et qui la nomme sœur, bientôt veuve par la mort de l'époux parti à la croisade, persécutée, chassée par ses beaux-frères, puis retirée à Marbourg au sein de l'oraison, de l'aumône, et mourant sous l'habit de saint François; dans cette histoire si fidèlement rassemblée et réédifiée, ce qui brille, comme l'a remarqué l'auteur, c'est surtout la pureté matinale, la virginité de sentiment, la pudeur dans le mariage, toutes les puissances de la foi et de la charité dans la frêle jeunesse. Comme les anges toujours jeunes de visage, cette sainte nous apparaît toujours adolescente. Ces qualités, que l'auteur croit retrouver exprimées jusque dans les formes de l'église dédiée à sainte Elisabeth, il les a lui-même portées dans son récit. Malgré la difficulté d'être vraiment naïf, en sachant si bien ce qu'on veut et ce qu'on fait, il a laissé échapper sur toutes les pages la candeur que sa piété n'a pas perdue, la facilité à l'enthousiasme, le bonheur d'admirer, d'adorer, la docilité, l'élancement, la simplicité de cœur, toutes ces belles qualités du disciple et du jeune homme, si rares de nos jours à rencontrer, si perverties le plus

souvent et si exploitées là où elles essaient de naître. Aussi, dès qu'on y entre soi-même avec quelque simplicité, ce long et lent récit prend un grand charme. On assiste à tous ces détails de l'enfance et des fiançailles de la jeune Elisabeth, à ses ruses innocentes parmi ses compagnes pour se mortifier à leur insu et prier, à ses première sjoiessi courtes et qu'on sent qui vont s'évanouir : « Ainsi Dieu, dit l'auteur, donne à sa créature cette rosée matinale, pour qu'elle sache résister ensuite au poids et à la chaleur du jour. » — « Elisabeth, raconte-t-il plus tard en un « endroit, aimait à porter elle-même aux pauvres, à la déro- « bée, non seulement l'argent, mais encore les vivres et les au- « tres objets qu'elle leur destinait. Elle cheminait, ainsi char- « gée, par les sentiers escarpés et détournés qui conduisaient « de son château à la ville et aux chaumières des vallées voisi- « nes. Un jour qu'elle descendait, accompagnée d'une de ses « suivantes favorites, par un petit sentier très rude que l'on mon- « tre encore, portant dans les pans de son manteau du pain, de « la viande, des œufs et d'autres mets pour les distribuer aux « pauvres, elle se trouva tout à coup en face de son mari qui « revenait de la chasse. Etonné de la voir ainsi ployant sous le « poids de son fardeau, il lui dit : « Voyons ce que vous por- « tez : » et en même temps ouvrit, malgré elle, le manteau qu'elle « serrait, tout effrayée, contre sa poitrine ; mais il n'y avait « plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût « vues de sa vie ; cela le surprit d'autant plus que ce n'était « plus la saison des fleurs. Voyant le trouble d'Elisabeth, il vou- « lut la rassurer par ses caresses, mais s'arrêta tout à coup en « voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme « de crucifix. Il lui dit alors de continuer son chemin sans s'in- « quiéter de lui, et remonta lui même à la Wartbourg, en médi- « tant avec recueillement sur ce que Dieu faisait d'elle, et em- « portant avec lui une de ces roses merveilleuses qu'il garda « toute sa vie. » Ce miracle des roses rend avec suavité le parfum que l'ensemble du livre exhale.

L'auteur d'ordinaire termine ses chapitres par quelque invocation élevée, quelque réflexion affectueuse, sur le *don des larmes* qu'on avait en ces temps, et qui semble de jour en jour tarir, sur les mariages chrétiens à la fois si passionnés et si chastes, et dont celui d'Élisabeth et du landgrave est comme un

type accompli ; sur ce que le souvenir de Luther, au château même de la Wartbourg, a détrôné celui de l'humble Élisabeth, don le nom toutefois est resté à une fleur des champs. Ces fins de chapitres sont charmantes d'accent et comme harmonieuses, relevée d'une poésie toujours née du cœur.

Pourtant, en avançant dans la vie, même dans une vie qui doit se clorre à vingt-quatre ans, la lutte devient plus sombre, les graces du début se décolorent, le mal qu'il faut combattre apparaît et fait tache sur les devans du tableau. Élisabeth, après la mort de son époux, est chassée, persécutée, honnie. Il faut bien se figurer ceci pour être dans le vrai de la réalité historique : de tout temps, les facultés diverses de l'esprit humain ont été représentées au complet, bien qu'en des proportions variables, et de même que, dans les plus saintes ames, il y a des momens d'éclipse, de doute, d'angoisse, enfin des combats, de même dans les siècles réputés les plus orthodoxes, le gros bon sens ou la moquerie ont eu leur voix, leurs échos, pour protester contre ce qui semblait une folie sainte. Elisabeth l'éprouva au XIIIe siècle, tout comme au XVIIe, la mère Angélique, quand elle révolta le monde et sa famille par la réforme de son couvent. Ce que les lecteurs mondains diraient de nos jours en lisant le détail des mortifications et de certains excès, un grand nombre des contemporains des personnages le disaient également et presque par les mêmes termes. La meilleure réponse à faire à ces objections dont quelques-unes, il faut l'avouer, n'évitent pas de s'offrir trop naturellement à l'esprit non encore régénéré, c'est qu'avec ces bonnes raisons on n'arriverait jamais à la charité dont les miracles s'enfantent, au contraire, dans cette route escarpée qui, pour ainsi dire, offense. Il y a d'affreux détails dans ce que l'auteur raconte de la charité d'Élisabeth, notamment lorsqu'elle boit cette eau (page 215), pour se punir d'un dégoût. On rencontre de pareils détails dans la vie de presque tous les saints. Moi-même, dans un exemple assez rapproché, je trouve que, quand la jeune Angélique entreprit sa réforme à Port-Royal, elle commença par rejeter le linge conformément à la règle, et par garder jour et nuit des vêtemens de laine qui eurent bientôt mille inconvéniens. Mais souvenons-nous que Volney, qui place si haut la propreté dans l'échelle des vertus, était aisément le plus sec et le plus égoïste

27

des hommes. Si pourtant je n'avais affaire chez M. de Montalembert qu'à l'artiste, j'eusse désiré dans son tableau quelque omission sur ces points, ou du moins quelque ombre. Un poète a dit :

La Charité fervente est une mère pure
(Raphaël quelque part sous ces traits la figure) ;
Son œil regard au loin, et les enfans venus
Contre elle de tous points se pressent froids et nus.
Un de ses bras le tient, l'autre bras en implore ;
Elle en cache à son sein, et son œil cherche encore.
quelques-uns, par derrière, atteignant à ses plis,
Et sentis seulement, sont déjà recueillis.
Jamais, jamais assez, ô sainte Hospitalière !
Mais ce que Raphaël en sa noble manière
Ne dit pas, c'est qu'au cœur elle a souvent son mal
Elle aussi, —quelque plaie à l'aiguillon fatal ;
Pourtant, comme à l'insu de la douleur qui creuse.
Chaque orphelin qui vient enlève l'ame heureuse !

Mais cet ulcère que la Charité a quelquefois au sein et que Raphaël n'indique pas, il suffit d'avertir qu'il existe sans qu'il faille pourtant le faire toucher. J'en dirai autant du chapitre de maître Conrad et du détail de ses duretés révoltantes. Ce vilain côté me rappelle le bourreau qui, durant ce noble combat des poètes à la Wartbourg, se tenait, corde en main, pour pendre, séance tenante, le chantre vaincu. L'auteur, s'il n'était qu'artiste, s'il n'avait traité que poétiquement son sujet, aurait pu indiquer plus brièvement ce rôle de maître Conrad, et l'effet céleste du visage et de l'attitude de la sainte, devant nos yeux mortels, y aurait gagné. Mais l'ame, à la fin de ce chapitre, est du moins abondamment refraîchie et satisfaite par ce baiser d'union que la reine Blanche, la mère de saint Louis, donne à sainte Élisabeth sur le front du jeune fils de celle-ci, qui lui était présenté. La mort de la sainte et ces anges sous forme d'oiseau qui lui chantent sa délivrance, la canonisation et ses splendeurs, et ses sereins et magnifiques tonnerres, achèvent divinement et glorifient le récit de tant de souffrances, de tant d'humbles vertus. Les reliques de sainte Élisabeth sont dispersées à l'époque de la

Réforme, et sa chapelle reste sans honneur ; mais son cœur, déposé à Cambrai, va y attendre celui de Fénelon.

Le style de ce livre est grave, nombreux, élevé, élégant ; il prend, par momens, avec bonheur, les accens de l'hymne. J'y relève à peine quelques incorrections, quelque locutions impropres qui font tache légère. Ainsi, dans ce style de couleur exacte et simple, le château de la Wartbourg ne devrait jamais être désigné, ce me semble, comme *le centre du mouvement politique et administratif du pays :* je n'aime pas non plus voir sainte Élisabeth *jeter les bases de la vénération dont ces beaux lieux sont entourés.* Je remarque, page 172, deux *elle* qui, ne se rapportant pas à la même personne, font amphibologie ; page 190, dans une note, deux *son* rapprochés qui ne se rapportent pas au même objet, et dont l'un est improprement employé. C'est ainsi encore qu'à la page 256 une faute de ce genre se reproduit : « Cette mère dénaturée, au lieu d'être touchée de tant de générosité, ne songea qu'à spéculer sur *sa* prolongation...... » Le soin que je mets à signaler en détail ces points inexacts, montre combien ils sont peu nombreux; mais il importe qu'il n'y en ait pas trace dans un si beau et si pur talent d'écrivain.

Un sentiment supérieur à l'idée de louange, et qui se formait en moi à cette lecture, est le respect qu'inspirent de semblables travaux pour la jeune vie, d'ailleurs si ornée, qui s'y consacre avec ardeur. De tels écrits, qui ne sont pas seulement des œuvres d'étude et d'érudition poétique, mais des prières et des actes de piété, portent avec eux leur récompense. L'auteur, nous dit-on, a déjà trouvé la sienne. Pour couronne de ce livre qu'il dédiait à la mémoire de sa sœur, il a rencontré dans un mariage chrétien, par une découverte aussi imprévue que touchante, une noble fleur issue de la tige même d'Élisabeth.

Ce n'est presque pas sortir de ce sujet que d'y joindre quelques mots sur un livre extraordinaire, publié en Allemagne par un poète catholique, M. Clément Brentano, et traduit chez nous par un homme de la même foi et d'un talent bien connu, M. de Cazalès. Les visions de la sœur Emmerich sur la passion de Jésus-Christ semblent, à la lettre, un fragment détaché d'une légende du moyen-âge. Il arrivait fréquemment, en ce temps, que des personnes pieuses, exaltées par l'oraison, par le jeûne,

eussent des visions, des communications suivies avec la Vierge ou les saints. Ainsi, sainte Élisabeth, dont nous venons de parler, avait, au dire de son biographe, des conversations régulières avec saint Jean l'évangéliste et avec la Vierge, et elle en rendait au réveil un compte exact, qu'on a pu noter. Mais c'était le drame de la passion, dans toutes ses circonstances, qui devenait particulièrement l'objet de ces préoccupations mentales, de ces représentations intérieures. Indépendamment de toute explication surnaturelle, il y a ici un grand fait psychologique à remarquer : la singulière et puissante *faculté dramatique* que nous possédons tous en dormant, même quand, durant la veille, nous en serions fort dénués. Combien de fois, en rêve, une personne se présente, cause avec nous, trouve ses expressions à merveille comme une ame distincte de nous, nous étonne par ce qu'elle dit, nous apprend souvent un secret graduellement, et nous qui écoutons, nous passons par toutes les alternatives d'attente et de surprise, comme si cela ne s'agitait pas en notre esprit et par notre esprit, auteur du drame!..

C'est cette faculté, chez nous en jeu dans le moindre rêve, qui, chez les saintes du moyen-âge (Brigitte, Élisabeth, etc., etc.), se dirigeant tout-à-fait sur la passion de Jésus-Christ, et peut-être éclairée alors de faveurs singulières, amenait tant de tableaux exacts, vivans, qui la reproduisaient dans des détails infinis.

La sœur Emmerich, née dans l'évêché de Munster en 1774, morte au couvent d'Agnetenberg, à Dulmen, en 1824, est la dernière des saintes ames mystiques qui jouirent de tels spectacles. Fille de paysans, sans éducation, elle ne pouvait composer ses tableaux de mémoire; sa bonne foi d'ailleurs, sa simplicité parfaite, sa piété ardente, sont attestées par les hommes les plus éclairés qui la visitèrent. Un poète connu, M. Clément Brentano, venu là comme curieux, y est resté comme croyant, et a passé des années à recueillir, presque sous la dictée de l'humble fille, les paroles et descriptions en bas-allemand, qui ne tarissaient pas sur ses lèvres. Un tel livre ne s'analyse point. Depuis la dernière cène de Jésus-Christ avec ses disciples jusqu'après la résurrection, toute la série des événemens de l'évangile s'y trouve développée, variée, *illustrée*, comme par un témoin oculaire, dans un minutieux et

touchant détail de conversation, de localité, de costume. En un mot, c'est à la fois, pour les chrétiens, un admirable exemple de la persistance d'une faculté sainte et d'un don qui semblait retiré au monde ; pour les philosophes un objet d'étonnement sérieux et d'étude sur l'abîme sans cesse rouvert de l'esprit humain; pour les érudits, la matière la plus riche et la plus complète d'un *mystère*, comme on les jouait au moyen-âge; pour les poètes et artistes enfin, une suite de cartons retrouvés d'une Passion, selon quelque bon *frère* antérieur à Raphaël.

SAINTE-BEUVE.

Extrait de la Revue des deux Mondes.)

LE TASSE,

A Rome, Naples et Florence[1].

Le départ du Tasse était résolu, mais ses livres, *qu'il estimait plus que la vie*, étaient à Mantoue; une malle pleine de ses effets avait été retenue à Modène; il n'avait point d'habits d'hiver (2); n'importe, le séjour de Rome lui est insupportable, et, confiant ses réclamations à Catanio, il court, il vole vers Naples.

Le Tasse prit un logement au couvent de *Mont'Oliveto*, dont était religieux le Père des Oddi, qui avait si vaillamment défendu la *Jérusalem* contre les attaques de la *Crusca*. Il y fut aussitôt visité par tout ce que Naples avait de gens distingués et de littérateurs, par Jean-Baptiste Manso, marquis de Villa; par le comte de Paleno, l'abbé Polverino, le duc de

(1) Ce fragment est extrait d'un livre inédit sur la vie et les ouvrages du Tasse. M. E. de La Gournerie, après avoir entrepris le voyage d'Italie pour recueillir sur les lieux même tous les documens relatifs à l'histoire littéraire du XVIe siècle, se propose de publier prochainement une étude complète sur le Tasse.

(2) Tasso, *Lettere famigliari*, LXX.

Stigliano, le prince de Bisignano et mille autres. Les trois premiers surtout s'attachèrent intimement au Tasse ; le marquis de Villa et le comte de Paleno le comblèrent sans mesure: *J'ai tout accepté*, disait-il, *bien que la moitié eût pu me suffire.* — Et écrivant au marquis de Villa : « Je ne puis imaginer d'éloquence qui soit égale à votre courtoisie, ni inventer de paroles que votre modestie ne surpasse. »

Souvent le marquis de Villa l'emmenait à sa jolie habitation de la Pianca, sur le bord de la mer, où se réunissait une société savante et aimable : c'étaient, entre autres, le duc de Nocera, ancien bienfaiteur du Tasse, *seigneur affable et splendide*; don Vincent et don Pierre-Antoine Caracciolo, ses parens; Ascagne Pignatelli, poète suave et gracieux ; et son ami, son conseil, Horace Feltro. Les honneurs de ces journées charmantes étaient faits avec une politesse exquise par dona Costanza, épouse du marquis, et dona Vittoria Loffredo, sa mère, dames spirituelles et avenantes, qui prodiguaient au Tasse l'affection la plus vive et compatissaient noblement à ses malheurs. Sous les rians bocages, au pied desquels venait expirer la mer, on causait de poésie, on rappelait de gais souvenirs; Manso ne dissimulait point au Tasse combien il préférait son ancienne *Jérusalem* à celle qu'il élaborait en ce moment, puis on chantait. C'est alors, sans doute, que le marquis de Villa célébrait l'auteur du *Godefroy* et de l'*Aminte* en stances harmonieuses auxquelles on applaudissait avec enthousiasme; et il me semble voir le Tasse se levant à son tour : « Si la renommée ne vous effraie pas, ô vous que je loue et que j'honore, dit-il, puisse-t-elle porter nos deux noms du couchant à l'aurore, des lieux où le soleil brûle à ceux où la glace est éternelle ! Non jamais le Dieu que j'adore n'enlaça de nœuds plus doux de plus vrais amis, et ne les conduisit à un port plus tranquille (1). »

Ah! sans doute, il lui souvenait alors de ce palais, de la courtoisie dont sa jeune imagination s'était plu à décrire les prestiges au septième chant du *Rinaldo*, et qui s'élevait en ces mêmes lieux, sur ce Pausilippe *où la nature s'est tellement surpassée elle-même, qu'elle est*

(1) Tasso, *Rime croiche*.

stupéfaite de ses œuvres (1); et c'est sans doute dans ces instans de félicitations et de bonheur, dans ces instans qu'il eût voulu marquer avec une blanche pierre (*segnatolo una bianca pietra*), qu'il écrivait au cardinal Caraffa :

« Si l'on pouvait choisir sa patrie comme ses maîtres, je n'en aurais jamais choisi d'autre que Naples ; mais si l'amour fait la patrie, je la considérai comme telle du moment que je commençai à aimer ; et aujourd'hui que je suis vieux, je me réjouis de conserver ces sentimens que j'avais dans ma jeunesse. Ce que je regrette, c'est de n'avoir pas vu l'Allemagne et une partie de l'Europe comme j'ai vu les plus belles provinces d'Italie et de la France ; car, alors, je pourrais sans doute mettre Naples au-dessus de tout pays et de toute ville, eussé-je même vu l'Asie et l'Afrique. Ailleurs, c'est le peuple qui abonde ; ici, c'est la noblesse. Le peuple qui remplit les marchés, les rues, les boutiques de cette immense ville, me semble gracieux et affable comme si Naples ne pouvait rien produire qui ne fût plein de charme. Ici le ciel dispense tous ses dons et accorde ses faveurs aux montagnes, aux collines, à la mer, aux fleuves, et, ce qui importe davantage, aux corps et aux ames que la nature y a disposés à recevoir toute perfection. Ici la nature et l'art rivalisent de telle sorte, que l'on ne vit jamais lutte plus vive, ni concorde plus étonnante, pour rendre une cité belle, admirable, merveilleuse. Mais pourquoi une cité? Dites bien mieux, une province, un royaume enfermé ou plutôt réuni dans l'enceinte des murs, car jamais on n'y ferme les portes. Cette confiance rappelle celle des Lacédémoniens, qui n'avaient point de murs ; mais elle ne va pas jusque-là, et elle est plus raisonnable, car si les hautes murailles et les tours sont l'ornement de la paix, elles font la sûreté de la défense au temps de la guerre. »

Le Tasse ne vit point sa sœur ; il dit même quelque part que *personne ne l'invita à aller à Sorrente*. Il vit un de ses neveux, mais en fut peu satisfait (*poca mia soddisfazione*). Ce ne pouvait être le plus jeune, Alexandre, car il était allé guerroyer à Candie : c'était donc Antonio, son cher Antonio,

(1) Pausselippo quant'è dove s'avanza
Natura, ed ha dell'opre sue stupore.

pour qui il avait toute l'affection d'un père, et au souvenir duquel il disait à ses amis les plus intimes : —*Je vous aime comme Antonio!* — Peut-être, au reste, le mécontentement du Tasse ne fut-il qu'un effet de cette mélancolie noire qui, malheureusement, ne l'abandonna pas à Naples. Il était venu a Naples avec deux pensées, l'une de revendiquer l'héritage de sa mère, l'autre de rétablir, s'il était possible, sa santé ruinée. Les biens de sa mère avaient été vendus, dispersés, et l'on ne savait plus qui en était détenteur. Le Tasse sollicite alors et obtient du pape une bulle d'excommunication contre tous ceux qui les possédaient induement ; il la fait publier par tout le royaume ; il consulte maints avocats, qui lui font de belles promesses, et borne là ses démarches.

Quant à sa santé, il en avait remis le soin aux docteurs Pisani et Egizio, médecins célèbres qu'il louait outre mesure ou qu'il bourrait rudement, suivant que leurs remèdes lui plaisaient ou lui répugnaient, comme il avait fait pour Mercuriale et Cavallara. « Je vous supplie, leur disait-il, d'avoir égard de toute manière à ma vie et à votre réputation, qui consiste à rendre la santé aux malades. Si revenait le camp de Lautrec, ou tout autre foyer de peste et de contagion ; si vous étiez appelé par quelque roi barbare et ennemi de notre foi, votre seigneurie pourrait-elle refuser le secours de son art ? Mais je suis Napolitain, je pratique cette foi qui doit être garant de ma vie dans cette ville ; aidez-moi donc, monseigneur, comme excellent médecin et parfait ami. L'argent ne peut être une récompense digne de votre mérite ; je n'en ai point, et je ne saurais même comment payer les bains et les médecines, si le seigneur comte de Paleno ou quelque autre ne m'assistait..... Cependant je ne voudrais pas mourir faute d'argent, ni, ce qui est pire encore, faute d'amis. Je me recommande donc à votre seigneurie, car là où abondent la science et la sagesse, ne peuvent manquer la vertu et la fortune. Je ne vous rappellerai point que je suis revenu vieux dans cette ville d'où je partis enfant, si bien qu'à peine ai-je été reconnu de mes parens et de mes amis. Après tant d'années de prison, d'infirmités et presque de mendicité, je n'ai pu me rejouir de la vue de la patrie ni avoir d'autre consolation que celle de vos visites ; les malheurs me tiennent lieu de père et de parens. »

Souffrance éloquente! mais que c'est bien là un homme malade! L'infirmité lui accorde-t-elle quelque trêve, il est heureux, il jouit de l'amitié, il chante Naples avec une expansion d'enfant. Revient-elle plus poignante, tout s'assombrit à ses yeux; l'aspect de la patrie n'a plus rien qui le console; il ne se rappelle que les visites de son médecin; la foule qui se presse à sa porte, les grands, les princes qui le félicitent et le comblent d'honneurs et de présens, tout cela est oublié! — Et ceci : — *Je pratique cette foi qui devrait être garant de ma vie à Naples.* — Toujours cette idée qu'on évite de le guérir, qu'on fait sur lui des expériences, ainsi qu'il l'écrivait à Ascanio Mori, et qu'il y a par tout le monde une conspiration sourde d'envieux qui s'attachent à le torturer.

Malgré cette précoce décrépitude, le Tasse travaillait toujours; il avait entrepris de refaire son grand poëme sous le titre de *Jérusalem conquise*, et il n'interrompit cette œuvre capitale que pour chanter la congrégation des Olivetains sur les instances des religieux qui lui donnaient l'hospitalité. Il voulait que ses vers leur fussent comme *un témoignage de sa reconnaissance pour leur bienveillance et leur charité.* Le poëme de *Mont'Oliveto* est resté inachevé. Le Tasse n'en écrivit que cent octaves, dans lesquelles on retrouve encore son ancienne fécondité d'imagination. Les pensées y sont délayées; il se répète, mais l'expression y est colorée ; il y a dans cet ouvrage du sentiment, de la vie ; c'est toujours une poésie douce et harmonieuse.

J'ai parcouru le Mont'-Oliveto de Naples ; j'ai admiré sa vieille église toute éclatante des chefs-d'œuvre de Donatello et de Jean de Nola, et son monastère de l'architecture finement travaillée du siècle de Ladislas et de la reine Jeanne. Mais où donc sont les vieux amis du Tasse? où sont leurs robes *blanches comme les plumes du cygne ou comme une froide gelée?* où ce silence recueilli qui rendait à la tête affaiblie du poète quelques-unes de ses inspirations d'autrefois? Quel fracas! Partout des *lazzaroni*, des marchands, des femmes qui se coudoient, se pressent ; le podesta tient bureau ouvert dans la cellule du Tasse ; et à la place du jardin qui entendit les doctes conversations de Torquato et du Père des Oddi, retentit bruyant et criard, le tumulte d'une halle.

Le marquis de Villa partit pour son fief de Bisaccio au mois d'octobre 1588, emmenant avec lui le Tasse, et il le fit chasser et danser à plaisir. — Le seigneur Torquato est devenu très grand chasseur, écrivait-il ; il surmonte l'âpreté de la saison comme celle du pays ; nous passons les jours mauvais et les soirs à entendre faire de la musique et à chanter pendant de longues heures. Il aime extrêmement les improvisateurs, leur enviant cette promptitude à faire des vers, dont il assure que la nature lui a été fort avare. Quelquefois nous dansons avec ces dames, ce qui l'amuse on ne peut davantage ; mais le plus souvent nous nous tenons près du feu, causant gravement. Il nous arrive maintes fois alors d'en venir à cet esprit qu'il prétend lui apparaître ; il m'en a parlé de telle sorte que je ne sais qu'en dire ou qu'en croire. »

Le Tasse avait toujours eu une propension infinie à voir partout du merveilleux ; il se plaint dans beaucoup de ses lettres d'avoir été ensorcelé par ses ennemis. Si les rats venaient le troubler dans son cachot de Sainte-Anne, il les croyait possédés du diable, *imdemoniati ;* si ses livres étaient bouleversés, ses clés perdues, son argent volé, c'était l'œuvre d'un *follet* qui poussait la méchanceté jusqu'à lui enlever les plats de dessus la table, et à lui escamoter ses lettres. Or, le Tasse avait aussi un bon génie ; il l'avait mis en scène dane les dialogues du *Messager ;* mais les moqueries étaient vennes, et le poète avait rejeté sur la fiction ce qu'il n'avait dit peut-être qu'avec une conviction parfaite.

« C'était l'heure, avait-il raconté dans le *Messager*, c'était l'heure où l'approche du soleil commence à éclairer l'horizon. J'étais couché sur de molles plumes, non point complétement endormi, mais à peine touché par un léger sommeil qui tenait de la veille et du repos, lorsque vint à mon oreille le gentil esprit, qui, depuis quatre années, me parle si courtoisement, et il me dit :

« — Dors-tu ?

« Cette voix que j'entendais douce et suave résonner sur mon cœur ; me réveilla tout-à-fait.

« — Je sommeillais, répondis-je, mais ta voix m'a éveillé ; je l'ai reconnue à sa douceur, car elle sonne comme nulle voix humaine ; elle est si suave, que je te prendrais volontiers pour un esprit

du paradis qui vient me consoler.... Mais c'est un songe, et tu n'es sans doute qu'un caprice de mon imagination ; toutes les discussions que j'ai eues avec toi sont des songes.

« L'esprit sourit et dit :

« — Ton extravagance est telle, que je ne puis qu'en rire... Prends ma main ; je te la donne à baiser comme gage de ma foi.

« Et il se tut, et je sentis sur mon épaule, qui était nue ou à peine couverte d'une mince chemise, une main si froide, que jamais glace des Apennins ou des Alpes n'en surpassa la froideur. Peu à peu elle s'échauffa et devint telle que je me sentis courir jusqu'au cœur une vertu pleine de je ne sais quelle bénignité et quelle force... — Et un tourbillon de vent secoua la fenêtre, et la fenêtre s'ouvrit violemment, et les mille rayons du soleil du matin éclairèrent la chambre, et au milieu de la lumière, je vis un jeune homme ; il quittait l'enfance et touchait à la jeunesse ; point de duvet sur ses joues ; le lait est moins blanc que n'était sa peau, l'or moins doux à l'œil que sa chevelure blonde. Ses yeux étaient bleus, et il en jaillissait des étincelles d'un doux rire, tellement que j'en fus ébloui ; mais la grace de son regard tempérait la fatigue que me causait son éclat. Il avait des mains charmantes et toutes nues, mais la droite tenait deux gants. Son costume était celui qui a aujourd'hui, parmi les courtisans, la plus haute réputation d'élégance ; il était beau comme l'Amour lorsqu'il s'éprit de Psyché. Émerveillé, frappé de stupeur, je regardais çà et là ; mais, vaincu par je ne sais quel nouveau désir, je reportais mes yeux sur lui et les y arrêtais avec délices. »

Écoutons maintenant le marquis de Villa :

« Le Tasse prétendait voir clairement un bon génie qui dissertait avec lui sur les plus hautes matières ; et comme je lui faisais observer que ce devait être un égarement de son imagination, il me répondit que si les choses qu'il entendait et qu'il voyait étaient de vains caprices de sa pensée, elles ne pouvaient en aucune manière surpasser ses connaissances ; car notre imagination ne crée des fantômes qu'avec nos souvenirs qu'elle nous fait apparaître sous une forme ou sous une autre ; mais dans une foule de discussions longues et suivies qu'il avait eues avec cet esprit, disait le Tasse, il avait appris de

lui bien des choses qu'il n'avait jamais ni entendues ni lues, et qu'aucun autre homme n'a jamais sues. Ce n'étaient donc point de vains rêves, mais de réelles et incontestables apparitions..... Or, comme je contestais cette assurance, et qu'il y persistait fermement, nous en vînmes un jour à ce point qu'il me dit :

— Puisque vous êtes si rebelle aux raisons, il faudra que l'expérience elle-même vienne vous dessiller les yeux, et je ferai si bien que vous verrez cet esprit auquel vous ne voulez croire sur ma parole...

« J'acceptai l'offre, et le lendemain étant assis tous les deux seuls auprès du feu, le Tasse se tourna tout à coup vers une fenêtre et la regarda si attentivement que j'avais beau l'appeler, il ne répondait rien ; à la fin cependant il me dit :

— Eh bien ! voilà le bon génie qui est venu courtoisement causer avec moi ; regardez, et vous vous convaincrez de la vérité des mes paroles.

« Je levai les yeux aussitôt, mais j'avais beau les affiler (*aguzzare*), il ne me fut possible de voir que les rayons du soleil qui entraient par la fenêtre. Or, pendant que je regardais ainsi sans rien apercevoir, Torquato était déjà plongé dans les plus sublimes raisonnemens. Je ne voyais que lui, je n'entendais que lui, et cependant ses paroles se suivaient entrecoupées par propositions et par réponses comme entre deux interlocuteurs qui se serrent de près. Il m'était même facile, par ce que disait le Tasse, de deviner les répliques qui lui étaient faites, encore bien que pas un mot n'en vînt à mes oreilles ; c'étaient de grands et merveilleux raisonnemens, tant par les choses qu'ils traitaient que par une certaine manière extraordinaire de parler ; j'étais comme frappé de stupeur, comme emporté au-dessus de moi-même ; je n'osais pas interrompre, je n'osais rien dire au Tasse de l'esprit qu'il m'avait indiqué et que je ne voyais pas ; et j'écoutais tellement stupéfait et enchanté, que le temps s'écoulait sans que je m'en aperçusse. Enfin, l'esprit étant parti comme il me fut facile de le comprendre par les paroles du Tasse, notre poète se retourna vers moi, et me dit :

— Votre intelligence est-elle maintenant délivrée de ses doutes ?

« Et moi :

— Loin de là, ils se sont accrus, car j'ai bien ouï d'admirables choses, mais je n'ai rien vu de ce que vous m'aviez promis de me montrer pour me convertir à votre sentiment.

« Torquato sourit alors, et reprit :

— Vous en avez plus vu et entendu que vous ne dites peut-être.

« Et il se tut, et n'osant pas l'importuner davantage, je finis là la conversation. »

Le Tasse revint à Naples au mois de novembre; mais déjà Naples, ses seigneurs courtois, son gentil peuple, qu'il avait aimés de passions, commençaient à l'ennuyer. Le comte de Paleno voulait à toute force l'emmener loger à son palais, grave imprudence aux yeux du prince de Conca, son père, qui ne voyait toujours en Torquato que le fils d'un proscrit. Le Tasse, le sachant, résistait aux instances persévérantes du comte, mais il en était fatigué. D'autre part, tandis que ses lettres à Manso et au comte de Paleno étaient pleines d'actions de graces pour leur générosité, *qui croissaient spontanément sans semence ni culture*, il commençait à se plaindre de la parcimonie des seigneurs napolitains à son égard; il n'avait point d'argent pour suivre son procès, et il n'espérait en avoir que de la ville de Bergame, en lui dédiant ses *Discours sur le poème héroïque;* Naples ne lui semblait plus être *qu'un grand et mauvais cheval lent à se mettre à l'œuvre ;* et il aurait voulu être *une guêpe ou un frelon pour bourdonner à ses oreilles et le piquer de telle sorte qu'il finît par s'éveiller*. Ajoutez à cela que sa santé empirait, et à toutes ses maladies s'en joignait toujours une, *la plus invétérée*, disait-il, *la plus grave peut-être*, *l'ambition*. Or donc *n'ayant plus de penchant pour le mariage*, *et s'y trouvant inhabile*, il songea aux honneurs ecclésiastiques : il écrivit même dans ce but au cardinal de Cosenza, lui demandant l'abbaye que laissait vacante la mort de l'abbé Albano, leur ami commun, *afin*, disait-il, *que ce lieu fût au moins de quelque consolation dans une telle douleur*. Il y avait long-temps, d'ailleurs, qu'il attendait les effets de la bienveillance de sa sainteté *avec une patience incroyable*. En même temps, Torquato sollicitait une chambre au Vatican; *nul lieu n'étant plus honorable*

pour celui qui est désireux d'honneur, nulle demeure n'étant plus belle pour celui qui est ennemi des sales habitations. Malheureusement ses vœux ne furent point exaucés.

Cependant le Tasse quitta *Monte-Olivo*, il se rendit, pour quelques jours, chez son parent Alexandre Grussi, en reçut les secours nécessaires à son voyage, et s'achemina vers Rome. Seul et sans argent, il se vit en butte à toutes les taquineries de la douane, qui lui retint une cassette pour laquelle il n'avait pas quatre ducats à donner. Puis, triste et *dolent de toute chose*, il se dirigea vers le palais de Scipion Gonzague, *où il avait coutume de se retirer, comme le voyageur, pendant les mauvais temps, en attendant la sérénité du ciel* (1).

Je ne sais si les exigences de Torquato, si la morosité inquiète de son caractère commençaient à lasser le cardinal, mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'à peine établi dans le palais de son éminence, notre poète écrivit au père des Oddi, récemment nommé abbé du couvent de *Santa-Maria-la-Nuova,* le priant instamment de venir le voir. « Je me retrouve dans une ville, lui disait-il, où toutes choses sont fort chères, mais où je suis fort peu cher à ceux qui pourraient m'aider, et cependant mes besoins sont infinis ». Le père des Oddi vint voir le Tasse, et il l'emmena à son monastère.

Joyeusement accueilli, caressé, fêté à *Santa-Maria-la-Nuova*, Torquato n'en demeura pas moins travaillé par ses incurables humeurs, et il ne trouvait de distraction que dans l'étude. Il avait la pensée de réunir ses œuvres et d'en faire une édition complète, avec priviléges des divers états de l'Italie, afin d'en tirer quelque bénéfice. Et puis *avec la vieillesse*, disait-il, *croît la vanité;* il n'aurait pas voulu, cependant, que le monde s'aperçut de cette vanité, de peur que cela l'empêchât d'obtenir les dignités ecclésiastiques auxquelles il aspirait.

Vers ce même temps il écrivit un discours à l'honneur des Médicis, qui ne lui avaient jamais complétement pardonné le mot de *tyrannie*, accolé à leur nom dans le dialogue *del piacer onesto*, et qui ne lui épargnèrent pas cette fois le mot de pali-

(1) Tasso, *Lettere raccolte dal Maraton*, CXXXVI.—Tous les mots en italique dans cet article sont extraits des lettes du Tasse.

nodie. Peut-être, au reste, ce mot, écrit à l'un des amis du Tasse, ne vint-il pas jusqu'à ses oreilles, car nous le voyons chanter avec enthousiasme le mariage du grand-duc avec Catherine de Lorraine, et celui du duc de Bracciano, son neveu, avec Flavia Peretti. Enfin il composa son dialogue *de la Clémence;* et pour le faire recopier, il s'adressa à l'un de ceux auxquels il en voulait davantage, à Papio! C'est une triste lettre que celle qu'il lui écrivit à ce sujet. « Il m'est pénible de ne pouvoir être ni ami ni ennemi de votre seigneurie; à l'amitié, votre volonté met obstacle; à l'inimitié, ma mauvaise fortune qui me réduit à vous demander aide, lorsque je voudrais vous faire la guerre. Je cède donc à la fortune : j'implore l'assistance de monseigneur Papio pour me faire recopier un mien dialogue *de la Clémence*, qui *n'est pas seulement très ingénieux, mais parfait;* et c'est encore ma mauvaise fortune qui m'oblige à le louer, n'ayant aucun espoir de trouver quelqu'un qui lui donne les éloges qu'il mérite, soit ignorance, malignité, ou tout à la fois l'une et l'autre. »

Le Tasse, ennuyé de tout, épuisé par une fièvre de quatre mois, quitta *Santa-Maria-la-Nuova* pour retourner chez Scipion Gonzague, mais d'affeux déboires l'y attendaient. Scipion partit, au mois de juillet, pour les bains de Toscane, et laissa chef de sa maison George Alario, cet impudent valet qui, *par un naturel instinct, ne pouvait souffrir aucun homme distingué à la cour de son maître.* Alario se mit à vexer le Tasse; il lui retint, sous de vains prétextes, des vêtemens et cent écus que le duc de Mantoue lui envoyait; puis il lui fit une guerre de coups d'épingle; il lui reprocha sans cesse son indolence, sa mélancolie, et finit par le jeter à la porte.

Voilà donc *le plus pauvre gentilhomme du monde sans habits, sans linge*, errant sur le pavé par une chaleur brûlante, dévoré de la fièvre, exténué de maladies, n'ayant personne pour lui tendre la main, ne trouvant un logement qu'à grand'peine; et, cependant, *pourvu qu'on ne l'en chasse pas encore comme un chien, tout,* dit-il, *sera à merveille.* Heureusement il est encore quelqu'un qui pense à lui. Costantini, qui était entré au service de Fabio Gonzague, lui obtient 150 ducats du duc de Mantoue; et le père des Oddi, cet ami infatigable, vient le trouver à sa pauvre demeure, il le relève à

ses propres yeux, il le console et l'emmène, presque malgré lui, à son couvent. Mais Torquato ne se regarde plus que comme un être voué à l'humiliation et aux moqueries ; il tremble à la pensée que les excellens religieux, *candidissimi padri*, finiront par se lasser de sa mauvaise fortune, comme les cardinaux s'en sont lassés. Pourra-t-on donc toujours lui faire expier par des affronts le pain qu'on lui donne ? Inquiet, agité de vagues craintes, il s'enfuit de *Santa-Maria*, et se rendit à un hôpital fondé par Jacques Tasso, cousin de son père, pour les pauvres Bergamasques. Torquato était encore à cet hôpital, lorsque son neveu Alexandre Sersale vint le voir à son retour de Candie : Alexandre le trouva bien malade, mais *non couché, car il n'avait personne pour le servir.* Dans ce déplorable état, il se voit encore réduit à mendier; il supplie Horace Feltro, il supplie le comte de Paleno de ne pas l'abandonner : on lui envoie quinze écus d'or, et le comte de Paleno ordonne de lui compter cent écus, *mais peu à peu.* En dépit de ces cadeaux, l'humeur du Tasse s'aigrit ; il trouve que ses amis, et le comte de Paleno, tiennent les cordons de leur bourse bien serrés. — *Me secourir n'est plus seulement courtoisie*, leur écrit-il, *c'est charité.* — Il voudrait un jeune homme qui le servît *amicalement*, un cardinal qui l'entretînt quelques jours *sans changer de pensée ;* il se repent de toutes les louanges *anciennes ou nouvelles, qu'il a données ou qu'il donnera, vraies ou fausses, payées ou non payées.* Ses lettres sont navrantes de désolation et d'amertume.

Cependant, Vincent Gonzague, Fabio son cousin, et Costantini, pressaient le Tasse d'aller à Mantoue. Torquato hésitait; il *n'avait plus de confiance dans les hommes*, il était *épouvanté de la fortune ;* il ne pouvait *trouver personne qui le consolât, ni rien imaginer qui le portât au désespoir.* Il ne savait, d'ailleurs, s'il pourrait monter à cheval avant Noël; et puis, il lui faudrait, à vrai dire, une litière, des pelleteries, des habits neufs, car les siens étaient à moitié déchirés, *mezzo strascinati :* il va jusqu'à demander de l'argent à Alario. Vous vous rappelez cette noble chaire de l'université de Gênes, qui lui avait été accordée sur les instances du père Grillo. Vous pensez, sans doute, qu'au lieu de traîner sa misère dans les rues de Rome ou à la cour de Mantoue, il va courir

vers cet honorable asile ouvert à sa pauvreté. C'est là une belle retraite pour le génie! A-t-il oublié l'affluence qui se pressait à Padoue, autour de Sigonius et de Robertello, au temps de sa jeunesse? A-t-il oublié leur haute influence et les applaudissemens, l'enthousiasme qu'ils excitaient? que serait-ce donc autour de la chaire du Tasse? Mais non; les quatre cents écus de traitement, et les quatre cents autres qu'on lui promet de gratification ne lui suffisent pas, à lui qui a failli mourir de faim! Il voudrait un supplément pour l'entretien de deux serviteurs et pour diverses choses indispensables, comme l'a eu son père, et *certainement*, dit-il, *on le lui accorderait s'il y avait encore quelque honneur au monde, ou tout au moins quelque justice.*

« J'espérais, ajoute-t il, être traité comme un pauvre gentilhomme, votre ami, et non comme un maître; car je ne fis jamais métier d'enseigner, et ce serait pour moi un tout nouvel office. » Chose inouie. Le gentilhomme qui priait les seigneurs napolitains de vouloir bien faire doubler son pourpoint de nouvelles fourrures (1), qui était prêt à faire des sonnets à la louange de qui en voudrait (2), qui demandait enfin quelques écus à Alario, ce gentilhomme rougit presque d'être professeur.

De l'hôpital des Bergamasques, le Tasse était revenu à *Santa-Maria-laNuova*, et de *Santa-Maria*, il ambitionnait de pouvoir retourner chez le cardinal Scipion. Fabio Gonzague lui fit espérer un bon accueil, et aussitôt il s'achemina vers le palais de son éminence. La réception qui lui fut faite, loin d'apporter quelque adoucissement à ses souffrances, fut un nouveau coup rude et affreux, car elle prouvait le peu de considération qu'on avait pour sa personne, et le *mépris qu'inspirait sa triste fortune.* « Le cardinal, écrivait-il, n'a voulu ni m'admettre à sa table, ni me donner un lit, une chambre, me faire une condition, qui fussent conformes à mon mérite et à son ancienne courtoisie. Sa courtoisie seule cependant eût dû suffire, et elle ne devrait pas être moindre aujourd'hui qu'avec la pourpre se sont accrues sa dignité et sa puissance; tandis que la fortune et toute espèce de biens sont venus à me manquer.»

(1) Tasso, *Lettere inedite*, CCXI.
(2) Tasso, *Id.*, CLXXXVIII.

Néanmoins, au milieu de toutes ces angoisses, *pâle, amaigri, déplaisant aux autres et se déplaisant à lui-même*, Torquato connut encore des instans de vive joie. Le grand-duc de Toscane l'invita à aller à Florence et il lui envoya cent écus pour l'y décider; de son côté, la cour de Mantoue redoublait auprès de lui ses instances, et le pressait de partir. « Sera-t-il donc vrai, s'écria alors le Tasse, que je pourrai dire un jour : *je suis heureux !* J'ai recouvré les bonnes grâces du grand-duc et celles du duc de Mantoue; mais quand recouvrerai-je celles du duc de Ferrare mon ancien patron? Quel *triumvirat* serait celui-là ! Je me recommande à vous; priez tous pour moi; je suis tellement ébahi, qu'il me semble que toutes les cloches vont se mettre en braule comme par miracle. »

C'est vers cette époque que lui arriva l'humble requête de *don Giovanni Perzo di Vintimiglia, marquis de Jeraci, très puissant Baun Sicilien,* lequel le priait de vouloir bien mettre en scène, dans sa *Jérusalem conquise,* quelques-uns de ses ancêtres qui avaient pris part aux croisades, et d'avoir soin d'ajouter qu'il descendait de Tancrède-le-Normand. Le très puissant Baun lui laissait le choix de la récompense. Torquato avait l'ame trop bonne pour ne pas être fort sensible à de telles requêtes; il s'engagea à ce qu'on désirait; puis, en attendant la *Jérusalem*, il célébra les Vintimille dans un dithyrambe *à la manière de Pindare qui avait beaucoup parlé de la Sicile.* Il promit, en outre, une mention spéciale de la progéniture de Trancrède-le-Normand, et même un poème tout entier à son honneur.—Quant à la récompense, « je n'ambitionne, lui écrivit-il, que de ces choses auxquelles la modestie d'un pauvre gentilhomme peut aspirer sans encourir de blâme. Je ne demande donc à sa seigneurie ni cheval, ni mule, ni un esclave dans lequel je puisse trouver plus de fidélité que chez les serviteurs libres, ni une épée ou toute autre arme de défense, ni des livres qu'on peut acheter plus aisément et avec moins de frais ailleurs, ni des tapisseries, ni des bijoux, mais un bocal d'argent et un bassin assez petit, mais très concave, afin que le serviteur, en le portant sur un trépied, puisse s'en aller, si bon lui semble, ou attendre qu'il me plaise d'en user. » Le marquis de Jeraci envoya au Tasse presque tout ce qu'il avait paru souhaiter et cent écus d'épingles. Aussi, le Tasse s'éver-

tua-t-il à lui promettre autant de centaines de vers qu'il en désirerait ; il eût voulu *pouvoir rendre son nom immortel !*

Torquato écrivit encore, pendant son séjour à Rome, un traité *de la Vertu des Romains* dont il fut si émerveillé, qu'il se croyait déjà *presque parent, non du cardinal Scipion, mais de Scipion l'Africain.* Il dédia ce petit opuscule à monsignor Fabio Orsini, car il fallait des dédicaces à toutes ses compositions ; il y avait bénéfice à cela , et d'ailleurs, *les livres,* disait-il, *sont comme les églises ; petites et grandes ont besoin de bénédiction.*

A la mi-avril 1490 notre poète arriva à Florence, où il descendit au couvent des Olivetains.

La couronne grand'ducale ne ceignait plus la tête de François : l'orgueilleux, le cruel, le fourbe, le débauché François était mort à Poggio-a-Gajano, en 1587, empoisonné, ainsi que Bianca-Capello, son épouse, dans un dîner qu'il donnait au cardinal de Médicis, son frère. Quelques soupçons avaient plané sur celui-ci, quelques autres sur Bianca, qui aurait voulu se défaire du cardinal ; mais le cardinal survécut, et troqua la barrette rouge contre la couronne aux riches fleurons.

C'était un prince aussi affable, aussi généreux, aussi occupé des intérêts de son peuple, que François l'était peu. Tout le temps que François avait consacré à la chimie et à l'alambic , Frédéric le consacrait à des travaux d'assainissement, à donner des encouragemens au commerce, à alléger les impôts si pesans du dernier règne, et à tenir la balance égale entre les grandes puissances qui se disputaient l'influence dans ses petits états. Il avait beaucoup aimé le Tasse à l'époque où il faisait encore partie du sacré collége, et il l'accueillit à bras ouverts. « C'est la même humanité, écrivait le Tasse, la même douceur, la même avenance, que lorsqu'il était cardinal. Sa courtoisie m'a presque fait oublier tous mes malheurs. »

Et le peuple de Florence courait, se pressait autour du grand homme ; chacun se le disputait ; on invitait ses amis comme à une fête extraordinaire , lorsqu'on pouvait avoir chez soi Torquato Tasso. C'était un beau triomphe dans la ville de la *Crusca. Et les grands, les petits le comblaient d'honneurs ; on se le montrait dans les rues en disant : — C'est le Tasse ! — Et lorsqu'on l'avait vu , on le racontait à son père, à*

ses enfans: comme on a coutume lorsqu'on a vu une chose merveilleuse. (Scipion Ammirato.)

C'était la seconde fois que le Tasse venait dans cette Toscane, qui fut comme l'Attique du moyen-âge. Heureux enfant des preux chevaliers de la Lombardie et des muses de Sorrente, il avait encore à peine vu ce val d'Arno, *où les villes germent comme les fleurs*, où naquirent Pétrarque, Dante, Boccace, Politien, frère Ange de Fiésole, Léonard de Vinci, Barthélemy de Saint-Marc, Michel-Ange, Cellini, et toute cette famille d'artistes du XVIe siècle qui hantaient les princes et peuplaient les villes de chefs-d'œuvre. Je ne sais quelle impression il reçut à Florence; mais certainement il en fut surpris, car c'est chose à nulle autre pareille que ces gigantesques palais de Michelozzi, avec leurs magnifiques corniches du Cronaca et leur pesante architecture à bossages; de vrais palais de Dante, dont les murs sont noirs comme du fer :

Le mura mi parea che ferro fosse.

N'était-ce pas bien sombre, bien nu, d'un grandiose bien abrupt pour le chantre de cette Armide, dont le palais avait des portes d'argent, et renfermait dans son enceinte des eaux, des fleurs, des arbres à l'épais ombrage et de fraîches nymphées? A lui les riants palais de Venise, mirant dans l'eau des lagunes leurs festons et leurs colonnettes; à lui les *villa* de Gênes, avec leurs tableaux de Guido Reni et de Salvator, leurs pavés de mosaïque, leurs loges, leurs terrasses parfumées d'oranger qui marient leurs fleurs blanches aux métopes et aux volutes. Encore à lui le bijou de Florence, le campanile de *Santa-Maria del Fiore*, création ravissante, comme toutes les pensées du Giotto, haut comme une tour gothique, droit comme le jet d'une flèche, ouvragé à la loupe par les génies; et les collines de Fiésole, avec leurs maisons blanches semées comme des clématites parmi les chênes verts; le mont San-Miniato, tout hérissé de bastions par Michel-Ange; la coupole octogone de Brunelleschi, plus ancienne que celle de Saint-Pierre, presque aussi majestueuse qu'elle; le beffroi du Palais-Vieux, menaçant de ses créneaux haut perchés et de ses balustres disposés en observatoires toutes les bastilles de la ville. Oui, tout cela est singulier

et pittoresque! Mais il y avait là trop de souvenirs, de factions et de guerres, trop d'épines parmi les fleurs, pour que le Tasse pût y éprouver des émotions bien vives. A la seule pensée de Naples, il épanchait son bonheur en paroles charmantes; Florence le trouva muet.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

EXPÉDITION

DE CONSTANTINE.

L'expédition de Constantine est terminée; elle n'a pas été heureuse. Les Français ont vu la ville promise, mais seulement du haut de la montagne et sans y mettre les pieds. Le gouvernement avait cru pouvoir jouer la réussite de l'entreprise à un jeu de hasard, et il a perdu; c'est dans l'ordre naturel des choses. Quelques centaines de têtes françaises avaient été mises pour enjeu et la mort en a fait rafle; il n'y a encore rien là qui ne soit logiquement fort simple. Cependant il s'en est fallu de peu que dans cet audacieux coup de main, le courage de l'armée ne prévalût contre l'incurie et l'insouciance qui avaient présidé à l'organisation du mouvement expéditionnaire. Il eût été beau, mais aussi peut-être d'un dangereux exemple, qu'un faible corps de troupes, lancé à plus de quarante lieues de sa base d'opération, armé à la légère et tout dépourvu, à qui le temps même de la lutte était rigoureusement mesuré par la quantité de ses munitions, et qui devait avoir triomphé à une heure donnée ou renoncer au triomphe, pût épuiser victorieusement, comme Hercule enfant, une série de labeurs préparatoires. et conquérir sur des obstacles toujours renaissans le droit d'accomplir sa tâche finale. Certes, l'armée avait bien mérité un pareil bonheur, et elle l'aurait obtenu, s'il avait pu l'être. Mais quand les difficultés se précipitent sans fin l'une sur l'autre, avec quelque

énergie qu'on les comprime, tôt au tard il en arrive une qui comble la mesure du possible.

La chaîne de calamités, qui a enlacé les troupes françaises pendant toute la durée de leur triste voyage, s'est nouée à Bône même et dès avant le départ. On était hors de l'époque des fièvres ; mais par fatalité elles eurent, presque au moment du départ, comme une arrière-saison. Alors elles ne firent, il est vrai, que passer ; mais, dans ce vol rapide, si elles frappèrent peu, elles marquèrent de leur signe funeste un grand nombre d'hommes que plus tard elles surent bien ressaisir, lorsque par l'intempérie du climat tout pouvoir leur eut été rendu sur eux. Cependant on s'applaudit d'abord de la rapidité des guérisons. Le désir des choses nouvelles dont chacun était agité, et peut-être aussi le zèle imprudent des chefs de corps à regarnir les rangs des soldats, sollicitèrent les forces des convalescens et les ravivèrent pour un temps. Lorsque la trompette du départ sonna, on vit autour des hôpitaux un tableau semblable à celui de la vallée de Josaphat ; une foule de figures pâles s'agitaient comme sortant de leurs tombeaux et recherchaient leurs forces. Parmi celles-là bien peu ont revu Bône.

L'armée se mit en marche le 13 novembre, dès le matin. Deux ou trois belles journées avaient enfin dissipé les sinistres présages qu'avait fait naître toute une semaine de tempêtes. On croyait au beau temps. Cependant, dès le soir même la pluie commença et dura pendant 14 ou 15 heures. Le convoi, arrêté dans sa marche par le ramollissement des terres, ne put parvenir jusqu'au bivouac avec le reste de l'armée, il ne la rallia qu'au troisième campement. Le second jour fut assez beau et suffit pour essuyer cette rouille dont la pluie, dans les opérations militaires, recouvre toute chose, même les courages. Le 15, on gravit la première des terrasses par lesquelles on s'élève successivement de Bône jusqu'à Constantine, et on s'arrêta de bonne heure à Guelma sur des ruines romaines : pendant deux jours encore on chemina lentement à travers des pentes raides et boisées, toutes coupées de ravins et de rochers, zône de séparation entre deux pays à aspects bien divers et bien nettement tranchés, celui qu'on venait de traverser et celui que l'on eut à parcourir de là jusqu'au terme du voyage. Le premier est comme la région de Bône, et l'autre celle de Constantine. Entre Bône et

ce second ressaut de montagnes, l'on se sent dans une contrée méridionale; la plaine, quoique nue, parait chaude et vivante; les collines foisonnent de ces arbres d'Afrique à feuilles légères, découpées et pour ainsi dire scintillantes; les mouvemens de terrain se serrent et s'entassent les uns sur les autres, comme formés sous le souffle d'une existence ardente à se produire et à se multiplier sous mille aspect. Au-delà de cette ligne au contraire, ce sont de grandes terres hautes et froides, ossifiées à leurs parties supérieures, et qui semblent sous le poids d'un ciel du nord, s'écraser et s'aplatir en ondulations vagues et molles. Le sol, très abondant en terre végétale et humecté par un grand nombre de sources et de fontaines, ne produit pas une seule plante un peu consistante. On a beau fouiller du regard tout l'espace que l'œil peut embrasser et s'avancer d'horizon en horizon; aussi loin que l'on puisse étendre sa vue, aussi loin que l'on puisse dans un certain rayon porter ses pas, l'on n'aperçoit pas un arbrisseau, pas une broussaille, pas le plus frêle jet ligneux. Un tapis serré d'une herbe fine, rase et veloutée, enveloppe tout ce qui n'est pas pierre et n'est percé que par les tiges droites et menues de nombreux chardons. Cest là le roi, le chêne de cette végétation. Quand on entre dans ces espaces dépouillés, mornes, immobiles, on se sent comme saisi par la puissance inattendue dunord; on se trouve tout à coup face à face d'un ennemi qu'on croyait bien loin de là et contre lequel on ne s'est pas armé; on éprouve le même frisson que si l'on tombait dans une embuscade.

Ce fut le 17 que l'armée entra ainsi des régions du midi dans celles du nord. Dès le 19, un vent froid et desséchant s'éleva, qui semblait avoir passé sur des cimes chargées de glaces et de neige. Le paysage devint de pierre; les hommes aussi changèrent d'attitude. Jusque-là la population n'avait pas fui à notre approche; chose merveilleuse pour les Arabes, qui habituellement refluent avec leurs troupeaux à une grande distance de part et d'autre de nos colonnes, quelles que soient nos intentions, et font sur notre passage une vaste solitude. Ici les nombreux villages, semés sur la route de l'armée, avaient conservé leurs habitans. Les troupeaux paissaient dans les champs que nous traversions; les hommes regardaient avec gravité et in-

différence ; les femmes et les enfans saluaient de leurs cris de fêtes. Nous n'étions pas absolument en pays ennemi. Le 19, pour la première fois, des cavaliers qui paraissaient hostiles se montrèrent dès le matin sur le flanc de la colonne. Ils l'observaient, mais sans tirer un seul coup de fusil. Plus tard, au fond d'une vallée étroite, coupée par une barre de crêtes rocheuses et dans des pentes perpendiculaires à la ligne que suivaient nos troupes, des bandes d'Arabes à cheval s'étaient posées avec une sorte de symétrie et d'entente du terrain ; on crut au combat ; mais les seules dispositions que prit le maréchal Clauzel pour forcer le passage, firent reculer cet ennemi, pour qui l'heure de la résistance n'était pas encore venue. Le soir on campa au pied d'une butte, sur laquelle reste debout le soubassement d'un monument romain. De là, on aperçut, pour la première fois, Constantine blanchissant à l'horizon. Pendant toute la journée, on avait été assailli d'ondées mêlées de grêle que poussaient de fréquentes raffales. A la tombée de la nuit, la pluie devint continue et abondante.

Le lendemain devait être la dernière journée de marche. Le temps était affreux. Une pluie froide, pluie des pays de montagnes, tombait sans relâche depuis la veille, et gelait les hommes jusqu'à la moelle des os. Il fallut traverser à gué deux rivières. Le premier passage fut difficile ; les eaux étaient hautes, rapides comme celles d'un torrent, glaciales comme de la neige fondue. Beaucoup de soldats, saisis par le froid, frappés de vertige par le mouvement tumultueux du courant, ivres de bruit et de péril, se seraient noyés sans le secours et le dévouement des plus forts et des plus énergiques. Mais, au sortir de ce danger, hagards et livides, ils tombaient déjà sous l'action de la fièvre. Il fallait traverser un terrain gras et amolli par les pluies, collant et tenace comme de la glu. L'infanterie elle-même ne se tira qu'avec peine de ce mauvais passage ; les hommes, à chaque pas, avaient à arracher laborieusement leurs pieds de la glaise qui les retenait. Les malades achevaient de s'épuiser par tant d'efforts. Les prolonges du convoi s'ensevelirent dans ces abîmes de boue. Il fallut les abandonner ; elles portaient pour cinq jours de vivres. On aurait pu sauver ces précieuses ressources en les faisant transporter au quartier-général par les mulets de l'armée, qui avaient déjà déposé au camp

leurs chargemens, et en les distribuant aux corps envoyés exprès sur les lieux pour recevoir chacun sa part. Mais le 62e de ligne, resté en arrière avec les voitures, à la garde desquelles il était préposé, dès qu'on eut déclaré l'impossibilité de les emmener, regarda sa mission comme accomplie, et, sans attendre d'autres ordres, rejoignit le reste de l'armée après avoir enlevé tumultueusement du convoi tout ce qu'il put en arracher. Ainsi furent gaspillées ou jetées dans la fange ces munitions, qui, dans la balance de nos destins, pesaient plus que l'épée.

Constantine est située sur un des mamelons extrêmes du massif de montagnes que nos troupes venaient de traverser. Elle regarde par une de ses faces une plaine riante, dit-on, et bien boisée, qu'il ne fut pas donné aux Français d'apercevoir. Au point de vue où ils étaient placés, la ville, dans son aspect général, présente la forme d'un triangle dont le plan est fortement incliné du sommet à la base. L'espace est limité à gauche par un mur sans fossés; à droite, par un rempart qui se dérobe derrière un horizon de maisons et de toits, et à la base, par des constructions posées sur une terrasse naturelle que porte un haut escarpement de rochers. Au pied coule une rivière, engouffrée dans une profonde coupure, qui semble taillée dans le roc vif, avec escarpe et contrescarpe verticales. Ce large torrent, décrivant dans son cours une courbe à peu près fermée, y tient enlacés les trois quarts de la ville dont il défend et assure l'enceinte presque de toutes parts. Constantine est une grande cité sombre, avec des rues étroites et fuyantes; quelques édifices assez vastes, mais sans beauté; un grand nombre de minarets sans caractère, et des flots de toitures en tuiles d'un ton noirâtre. Le plateau, par lequel nos troupes étaient arrivées et qu'elles occupèrent aussitôt, est sur la rive gauche de la rivière, en regard et à demi-portée de canon de la place. Élevé à peu près à la même hauteur que la région moyenne de la ville, il domine beaucoup sa partie inférieure. La seule communication qui existe sur ce point entre la place et la rive gauche, est une porte double à l'extrémité d'un pont en pierres long et étroit.

Dès que les Français parurent au-dessus de la ville, un coup de canon partit d'une des batteries de l'intérieur comme pour

leur annoncer qu'ici les hommes s'alliaient contre eux avec les élémens. Bientôt l'étendard de Mahomet s'éleva au-dessus d'une mosquée, et de ses plis rouges laissa tomber la guerre. Le maréchal Clauzel envoya la brigade d'avant-garde s'emparer sur l'autre rive d'une position, d'où l'on pouvait observer deux portes situées aux parties les plus élevées et sur le flanc gauche de la ville. Au moment où les premiers tirailleurs de ce corps allaient couronner les crêtes, les assiégés firent avec de grandes clameurs une sortie tumultueuse et assez vive; ils étaient environ un millier. Ils furent repoussés par un seul bataillon aidé de quelque cavalerie. Cependant, le maréchal Clauzel restait sur la rive gauche avec le gros de l'armée; car il fallait attendre l'artillerie de campagne qui ne rejoignit qu'à la nuit close, et le convoi contre lequel l'arrêt d'abandon n'avait pas encore été prononcé. La brigade d'avant-garde n'avait avec elle que deux pièces de montagnes et les restes d'une journée de vivres. La nuit arriva, nuit de froid et de misère; nuit de mort pour plusieurs. La pluie s'était changée en neige, et, lorsque le jour parut, on vit autour des campemens, et surtout dans les environs de l'ambulance, les cadavres d'hommes morts de froid.

Pendant la nuit les eaux de la rivière, enflées par cette pluie continue et par les neiges de la montagne, avaient haussé de niveau et rendu le gué impraticable. On ne put pas ravitailler la brigade jetée sur la rive droite ni la pourvoir des moyens d'action, que sa position exigeait. De ce côté, il y avait possibilité de faire brèche; mais le canon manquait et la communication était interrompue. Sur la rive gauche, c'était au granit et au torrent que l'on avait affaire; la masse de rochers et le profond cours d'eau, qui s'interposaient entre la ville et les Français, semblaient interdire toute agression. Il n'existait qu'un seul point attaquable, mais bien couvert et cuirassé: c'était la porte du pont. On l'assaillit à coups de boulets; elle fut entamée de manière à donner passage à un homme. Mais en arrière, la seconde porte fut par l'artillerie même mise à l'abri de l'artillerie. Car les débris qu'avait faits le canon s'étaient entassés devant elle, et la rendaient invulnérable.

Du côté de la campagne, l'ennemi commençait à sourdre de toutes parts. Des troupes de cavaliers se montraient sur tous

les points, blanchissaient toutes les cimes à l'horizon. Des cris de guerre partaient de toutes les directions. Les Français n'avaient à eux qu'une étroite zone comprise entre deux cercles d'hostilités. Sur la rive droite, l'ennemi du dehors attaqua assez vivement la brigade isolée, et fut repoussé par de brillantes charges de cavalerie. Mais l'armée n'avait pas le temps de guerroyer à tout propos. Le soir, le maréchal Clauzel voulut faire reconnaître à la faveur de la nuit la porte inférieure et la faire enlever par une attaque de vive force, si ce moyen était praticable. Les troupes furent disposées pour cette opération; les compagnies, placées en tête et qui étaient dérobées aux coups de la place dans un chemin creux, n'attendaient que le signal pour s'élancer vers la porte. Mais le génie militaire, chargé d'examiner l'état des choses, s'assura de l'existence de la seconde porte, qu'il fallait faire sauter, avant de rien tenter. D'ailleurs, il n'était pas prêt à mettre immédiatement la main à l'œuvre, et cette nuit fut encore perdue.

Il fallait agir, les ressources de l'armée disparaissaient, et tout était permis, même les essais hasardeux, plutôt que l'inaction. Il fut résolu que dans la nuit suivante, celle du 22 au 23, on attaquerait à la fois la porte du pont et une des portes supérieures avec le pétard, et que la hache et ensuite la baïonnette achèveraient l'œuvre. Cet ordre fut porté sur la rive droite à la brigade d'avant-garde par un intrépide soldat du 2e léger, qui passa à la nage le torrent encore inguéable et seul, à travers un espace fréquemment parcouru par l'ennemi, gagna les hauteurs qu'occupaient nos troupes. Dans cette journée du 22, les cavaliers arabes s'étaient montrés plus nombreux et plus actifs que la veille. Attirés par l'appât d'une prolonge qui était restée dans les boues à un quart de lieue de nos postes, ils s'étaient abattus autour, comme des corbeaux sur une proie. Quelques troupes accoururent pour empêcher que cette voiture ne fût pillée sous nos yeux, et on parvint en effet à l'emmener à force de chevaux, et après l'avoir allégée d'une grande partie de son chargement. Mais cette cavalerie, comprimée d'un côté, réagissait d'un autre, et ce jour-là, il n'y eut pas un point du cercle de nos avant-postes, contre lequel l'ennemi n'eût fait effort.

Vers onze heures du soir tout était prêt pour l'attaque. A la

porte inferieure, les troupes qui devaient faire tête de la colonne étaient placées au débouché du pont derrière un talus en terre, véritable tranchée naturelle sur le bord même du ravin. Les sapeurs du génie étaient seuls sur le pont et contre la porte. Nos hommes étaient donc aussi à couvert qu'on pouvait l'être dans une pareille circonstance, et de ce côté nos pertes ne furent pas considérables. Mais sur la rive droite l'attaque rencontra des conditions beaucoup moins favorables. La porte supérieure est située au fond d'un rentrant presque semblable à une cour, et entouré de murs crénelés. On commença sur un autre point un feu assez vif pour détourner l'attention des assiégés, et on se rua sur la porte, les sapeurs du génie en tête, portant les sacs de poudre, les haches et les leviers. Le capitaine du génie Grand, qui dirigeait l'opération, fut blessé mortellement. La plupart de ses hommes, en arrivant dans ce piége de feu, tombèrent tués ou blessés. Les sacs de poudre se perdirent, et les compagnies du bataillon d'Afrique, qui s'élançaient au pas de course sur la trace des sapeurs, au lieu de trouver la porte entamée, vinrent se briser contre ces parois intactes, et tout hérissées de canons de fusils. En un instant, cinq officiers et cent trente hommes de ce corps furent mis hors de combat; le lieutenant-colonel Duvivier, qui les commandait, blessé de trois coups de feu, et le chef d'escadron Richepanse, qui était là comme volontaire, percé de trois balles. Ce dernier expira le lendemain. Cette attaque avait commencé à minuit. Vers une heure du matin, le feu se ralentit, puis cessa; l'affaire était manquée. A la porte inférieure, le pétard qu'avait disposé le génie resta sans effet. De ce côté aussi la tentative n'avait point eu de résultat, et vers trois heures, on sut que tout était à recommencer ou à abandonner.

Il ne restait plus à l'armée que pour un jour de vivres. On était donc pressé entre les deux termes d'un dilemme cruel; partir, ou bien accepter le *vaincre ou mourir*. Qu'on se livrât de nouveau aux hasards d'une attaque de vive force ou que l'on comptât sur l'abaissement des eaux pour faire passer sur la rive gauche le canon et des renforts, et y établir des batteries de brèche, on ne pouvait plus faire un seul pas, si ce n'est vers Bône, sans s'avancer jusqu'au bord même de l'abîme. Un chef moins familiarisé que le maréchal Clauzel avec la respon-

sabilité des chances de la guerre, aurait peut-être hésité davantage devant l'idée d'une retraite; car pour celui qui n'a pas manié et pratiqué le commandement, jusqu'à le regarder comme une chose simple et naturelle et nullement en dehors des règles ordinaires de conduite, une mesure extrême est plus facile à prendre qu'une mesure raisonnable, lorsque celle-ci est contraire aux sentimens égoïstes. C'était une terrible détermination à adopter que celle du départ. Cependant le maréchal Clauzel y arriva sans oscillations, sans efforts, de premier mouvement, et avec l'aisance d'un homme sûr de lui-même et accoutumé à tomber d'aplomb sur le meilleur parti. Plus d'un officier pensait que le signal du départ serait le commencement d'une série de désastres. Le mot de retraite, la pénurie de vivres et de munitions, l'image des hommes morts de froid ou ayant des membres gelés, enfin, différens détails de tableau, trompaient bien des esprits et leur jetaient, au lieu d'inductions tirées des circonstance actuelles, des souvenirs de la campagne de Russie. Plusieurs ne parlaient de leur retour à Bône que comme d'une chance fort incertaine, et félicitaient ceux qui étaient bien montés des probabilités de salut que leur donnaient les qualités de leurs chevaux. Heureusement, les soldats virent les choses plus simplement et plus sainement. Il se pourrait même qu'ils eussent eu un élément de joie mêlé à leurs autres sentimens, en s'éloignant de ces lieux funestes, et le soleil, qui reparut enfin ce jour-là, comme pour bénir notre départ, les confirma dans leurs bonnes dispositions.

La brigade d'avant-garde, dès que le jour parut, traversa la rivière, dont le gué commençait à être praticable, et rejoignit l'armée. Quand son mouvement rétrograde eut été compris des assiégés, ce fut une avalanche d'Arabes à pied et à cheval, qui se précipita sur les pas de nos troupes : douze ou quinze hommes du 2e léger, restés sur la rive droite jusqu'à ce que le dernier bataillon eût entièrement passé sur l'autre bord, continrent seuls tout ce débordement. Lorsque tous les corps furent réunis et disposés, l'armée s'ébranla; le convoi, chargé de malades et de blessés, formait une colonne centrale comprise entre deux colonnes de troupes. Un bataillon du 2e léger d'environ deux cent cinquante hommes, et sous les ordres du commandant Changarnier, était à l'extrême arrière-garde et seul

reçut et repoussa le choc d'une masse de quatre ou cinq mille ennemis lancés avec toute la vitesse accélérée que donne le triomphe. Dès lors la question, en tant qu'elle eût jamais été incertaine, était décidée, et l'opération, dès son premier instant, laissait apercevoir sa fin tout éclairée de l'évidence de la réussite. Les esprits, qui avaient pu rester voilés de doutes, se rassérénèrent, et il fut ressenti comme électriquement une impression de soulagement assez semblable à celle qu'éprouvent des voyageurs partis au matin sous un ciel menaçant, lorsqu'ils voient le soleil déchirer tout à coup les nuages et illuminer d'une vive clarté l'horizon vers lequel ils s'avancent.

Malgré l'ordre parfait dans lequel la retraite s'effectuait, malgré la satisfaction qu'on éprouvait à voir ces troupes frappées à coups redoublés par le temps et le non-succès, marcher encore avec tant de calme et de fierté à travers une cohue d'ennemis infatigables, l'on avait au cœur une plaie bien saignante. Des agonisans, des moribonds, tombaient de distance en distance sur la route, et ne pouvaient être relevés. Les voitures regorgeaient de malades; une partie de la cavalerie avait mis pied à terre pour donner ses chevaux aux fantassins qui ne pouvaient plus marcher, beaucoup de soldats, quoique en état de suivre, étaient faibles eux-mêmes et chancelans; les autres combattaient. Tous les moyens de transport étaient employés. Le nombre possible des ressources que pouvaient créer un dévouement actif et une prévoyance ingénieuse, était épuisé. Ceux à qui les secours et l'appui de leurs camarades ne suffisaient plus, et que la maladie tenait complétement garottés, étaient des hommes perdus, comme le sont, et en bien plus grand nombre, dans les campagnes meurtrières d'Europe, tous ces militaires que le hasard de leur mission voue aux balles et aux boulets. Heureusement pour les spectateurs de pareilles scènes que la faculté de sentir ne se trouve pas alors chez eux dans ses conditions ordinaires. Il y a l'idée de la nécessité, qui vient sans cesse s'appliquer sur de telles blessures, comme le fer rouge sur une plaie vive.

Le soir de cette première journée de marche, on campa au milieu de silos d'où l'on tira en abondance du fourrage pou les chevaux et du blé pour les hommes. On avait emmené un parc de bestiaux vivans, qui fut accru quelques jours après par

la prise d'un grand troupeau de bœufs. Les soldats reçurent assez de viande et de blé pour s'alimenter pendant tout le voyage. Les corps qui surent user convenablement de ces ressources, n'eurent pas à souffrir par défaut de nourriture. Pendant la seconde journée et celles qui suivirent, les événemens furent assez semblables à ceux qui avaient marqué le jour du départ; seulement l'épreuve, à mesure qu'elle allait se reproduisant, perdait en netteté de dessin et en intensité de ton; le nombre et l'ardeur des ennemis diminuaient de jour en jour. Tous les matins, au moment où nos derniers tirailleurs quittaient le camp, les Arabes emplissaient à grand bruit l'espace qu'on venait d'évacuer, comme les eaux arrivant dans un bassin vide. Ils bouillonnaient sur ce terrain; ils le fouillaient dans toutes ses parties avec rumeur et tumulte; puis, lorsqu'ils s'étaient bien convaincus qu'il nè restait pas le moindre butin à piller, pas un seul Français à égorger, ils se mettaient à suivre nos colonnes, mais avec circonspection et comme on attaque un blessé qui a conservé ses armes et peut encore s'en servir. Cependant, le convoi cheminait dans les sinuosités des vallées et des parties basses, tandis que les bataillons, conduits par le maréchal Clauzel avec un art merveilleux, placés un à un et comme avec la main sur toutes les hauteurs, disposés chacun pour la sûreté de tous, et tous pour la sûreté de chacun, formaient, de part et d'autre de la route suivie par l'ambulance et les bagages, des lignes savantes de fortification mobile, d'ouvrages détachés et vivans, qui se construisaient instantanément et comme d'eux-mêmes sur tous les passages par où l'ennemi pouvait déboucher, et le contenaient bien loin du convoi, dont il cherchait à s'approcher sans cesse, sans pouvoir jamais l'atteindre. Le quatrième jour, l'on eut à parcourir la grande pente toute encadrée de rochers et labourée des ravins, par laquelle on redescend à la Seybous; véritable chaos de pierres, de broussailles et de défilés. Encouragés par la nature du terrain, des Arabes s'étaient jetés au-devant des colonnes dans des ravins perpendiculaires à la direction qu'elles suivaient. Ils furent culbutés, et là s'arrêtèrent leurs efforts. Le lendemain ils laissèrent les Français effectuer paisiblement un passage de rivière fort difficile. Quand ils les virent établis sur le bord opposé, ils vinrent encore tirer de loin quelques coups de fusil

sans traverser la Seybous; comme si, par une convention tacite, ils reconnaissaient notre souveraineté sur les territoires de la rive droite, mais en se réservant tout droit sur les pays de la rive gauche du fleuve. A partir de cette limite, l'armée ne fut plus inquiétée. Ce fut le 29 novembre qu'elle rentra dans Bône. Elle était diminuée de quatre cent soixante-quinze hommes, et ramenait deux cent cinquante blessés.

UN OFFICIER DE L'ARMÉE D'AFRIQUE.

BULLETIN.

Voici la troisième fois en peu de temps que l'Académie a une élection à faire, et chaque élection nouvelle a donné lieu à des scènes assez plaisantes.

Au milieu de notre société littéraire actuelle, nous comparerions volontiers l'Académie à une de ces forteresses du moyen-âge, bien défendues et bien gardées contre tout assaut téméraire, mais assez accessibles aux gens modestes et de bonne volonté. L'habitude est de se présenter à cette forteresse en courbant la tête, non pas en donnant des ordres. Les plus beaux titres ne dispensent pas de cet acte d'humilité et le jour où le nouveau candidat s'en va prendre la place qu'on lui accorde, n'est pas encore un jour de triomphe complet. Il faut que ce jour-la il mêle une fleur de deuil à sa couronne d'immortelles, qu'il consacre sa cassolette d'encens à la mémoire d'un autre, qu'il s'incline devant l'ombre de celui qui l'a précédé. C'est la loi, c'est l'usage. Qu'y faire? Racine et Bossuet. Voltaire et Montesquieu s'y sont conformés, et l'on a vu des esprits rebelles, qui avaient long-temps ri des vieilles coutumes académiques, s'en aller, avec toutes les apparences du repentir, frapper à la porte du cénacle littéraire, et s'amender de leur orgueil passé.

Cependant, au milieu de ces innocentes prérogatives dont s'entoure l'Académie, tout à coup une voix impérieuse a retenti, et le cor a sonné sur le pont-levis de la citadelle. — Qui est là? — *Un enfant de génie.* — C'est bien. L'enfant a-t il grandi? L'éclair qui brillait sur sa tête est-il devenu plus pur? L'espérance qu'il avait fait concevoir s'est-elle réalisée? — Les uns disent oui, beaucoup disent non. Le plus grand nombre l'emporte, et la citadelle reste fermée. Là-dessus, l'enfant de génie étale pompeusement tous ses titres : toutes ses ballades taillées en losange, alongées en spirale, toute l'histoire merveilleusement refaite par son imagination, tous les mots nouveaux dont il a enrichi le dictionnaire, et les monumens qu'il a décrits, et les caractères qu'il a créés, depuis Han d'Islande jusqu'à Quasimodo. Mais l'Académie tient bon, et le candidat impérieux n'entre pas. Alors l'enfant de génie appelle à lui ses hommes d'armes, et la guerre commence. M. Hugo est au centre de la bataille, stimulant le zèle des uns et des autres; c'est à qui soutiendra le plus audacieusement ses prétentions, c'est à qui lancera la flèche la plus aiguë sur ses rivaux, ou le sarcasme le plus vif sur ses juges. Maintenant on dit que M. Hugo a conquis un puissant auxiliaire; on dit que l'auteur du *Roi s'amuse* arrive sous le manteau de la doctrine, sous le patronage ministériel. Les gens qui se prétendent bien informés assurent même que M. Guizot sera académicien le 22, tout exprès pour donner sa voix à M. Hugo le 29. Certes, nous avons vu dans ces derniers temps d'incroyables alliances, des réconciliations littéraires vraiment évangéliques, des hommes qui s'injuriaient la veille, et qui le lendemain trempaient fort chrétiennement leur plume dans le même encrier. Mais vous figurez-vous l'austère disciple des écoles de Genève relevant les beautés de la Ronde du Sabbat; le professeur à la Sorbonne encourageant, par ses éloges, le poète du *Roi s'amuse*, et l'historien proclamant la vérité historique des drames de *Marie Tudor* et de *Lucrèce Borgia?* Vous figurez-vous, enfin, M. Guizot conduisant M. Hugo à l'Académie, et garantissant la sagesse de ses doctrines littéraires? En associant ainsi ces deux noms, en racontant ce fait, nous regardons autour de nous et nous ne rencontrons qu'un sourire d'incrédulité.

Du reste, tout ce qui tient aux dernières élections semble réservé à de singuliers accidens. Il y a dans ce monde un mauvais génie qui souvent se joue des choses les plus respectables, même des discours d'académicien. On sait qu'avant le jour solennel où on lui ouvre les portes de l'Institut, le récipiendaire est obligé d'envoyer à la censure académique le discours qu'il doit prononcer. Deux académiciens, élus par le sort, l'examinent, afin de voir s'il est bien en harmonie avec la dignité du corps qu'ils représentent, et la réputation de leur nouveau confrère. M. Viennet s'en souvient, lui qui a été obligé de refaire, d'un bout à l'autre, par arrêt de cette redoutable censure, le discours qu'il avait pourtant travaillé avec autant de soin qu'un chant de *la Philippéide* ou une harangue de tribune. M. Guizot, malgré son titre de ministre, doit se soumettre à la loi commune. l'Académie a quelquefois des velléités de république ; elle n'est pas fâchée de voir ses premiers consuls abaisser devant elle leurs faisceaux. Ainsi M. Guizot doit envoyer à l'institut son discours de réception. Tous les membres sont assemblés, tous les noms mis au scrutin. M. Campenon tient l'urne, M. l'abbé Feletz représente l'enfant de chœur et tire les billets. Le premier nom que l'on proclame est celui de M. Thiers, qui accepte en souriant le droit de censure que le sort lui accorde sur l'œuvre de son ancien collègue. Le second est celui de M. Royer-Collard, qui a été nommé père de la doctrine, et qui a renié formellement la paternité. M. Royer-Collard se récuse, et l'on procède à une nouvelle élection. Malheur sur malheur. L'enfant de chœur déroule le billet et nomme M. Dupin. Voilà donc le discours du ministre de l'instruction publique entre les mains de l'ancien président du conseil et du président de la chambre. Dieu sait ce qu'ils en feront !

Tout cela est plaisant. Mais parlons sérieusement. La candidature de M. Hugo a soulevé une nouvelle question, et nous ne cherchons point à l'éluder. Sans flatter M. Hugo, nous pouvons bien être justes avec lui ; sans appuyer l'outrecuidance de ses prétentions; nous saurons, quand il le faudra, apprécier ses efforts, et rendre hommage à ses travaux. Malgré le côté défectueux auxquels il semble attacher le plus de prix, nous le croyons vraiment très digne d'entrer à l'Académie ; nous souhaitons même qu'il

y entre, ne fût-ce que comme représentant d'une école. Mais nous voudrions le voir briguer les suffrages des académiciens avec plus de modestie. Qu'il demande seulement à être élu comme Racine le demandait. L'Institut lui serait peut-être ouvert, s'il ne s'y présentait pas la tête si haute, comme qui menace de faire sauter les verrous et de briser les portes. Pour se dresser ainsi sur son pavois, il faudrait que M. Hugo eût au moins une royauté reconnue, et nous pourrions lui citer plus d'un écrivain capable de la lui disputer. Après tout, M. Alex. Dumas a plus fait pour le drame moderne que lui : et si l'on pesait d'une main impartiale les titres réels de l'auteur des *Chants du crépuscule*, et ceux de l'auteur d'*Eloa*, nous voudrions bien voir lequel des deux l'emporterait. Outre le malheur de ne pas savoir reconnaître sa véritable position littéraire, M. Hugo en a encore un autre dont nous le plaignons sincèrement : c'est d'avoir autour de lui des amis imprudens, qui, au lieu de soutenir avec succès sa cause, lui aliènent de plus en plus les hommes dont il attend le suffrage. Les articles enthousiastes dont il a été l'objet, les réputations qu'on lui a immolées, ont peut-être favorisé l'élection de M. Dupaty, qui certes ne le vaut pas; peut-être favoriseront-ils encore celle de M. Bonjour, qui peut être mis sur la même ligne que M. Dupaty.

Nous regrettons de voir M. Hugo s'aventurer sans cesse avec plus de confiance dans une voie où l'égarent d'officieux mensonges. Puis nous croyons que s'il s'est rapproché du ministère dans le but d'arriver plus vite à l'Académie, il a eu tort; car M. Guizot ne lui donnera pas sa voix. Nous n'avons, il est vrai, pour soutenir cette opinion que deux faits, mais ils sont assez positifs. Le premier, c'est que dans le salon de M. de Broglie, M. Guizot a promis formellement son suffrage à un autre candidat; le second, c'est cette sentence genevoise prononcée par M. Guizot, en parlant des œuvres de M. Victor Hugo : *C'est la écondité de l'avortement!* Le mot est dur, il est injuste; mais il a été dit.

En attendant l'ouverture du second Théâtre-Français, sur laquelle on ne possède encore aucune date précise, le premier Théâtre fait, dit-on, galamment ses adieux aux auteurs si pressés de le quitter. Il associe leur répertoire à celui des maîtres

du VIIe siècle, et l'on parle de la reprise d'*Hernani* et de *Marion Delorme*, de *Christine* et d'*Henri III*, sur la scène de la rue Richelieu. On ne saurait se séparer meilleurs amis. N'y aurait-il pas quelque chose qui ressemble à une épigramme de bon aloi dans cette conduite de M. Jouslin de la Salle, qui ouvre à deux battans les portes de son théâtre à ceux-là même qui se plaignent le plus vivement d'en être exclus? Nous ne saurions trop applaudir, pour notre part, à l'idée de ces reprises. Aujourd'hui les sentimens, les goûts, les opinions, varient plus vite et plus souvent que les années. Les ouvrages les plus récens acquièrent bientôt une antiquité relative. Il est curieux et intéressant de juger avec un esprit plus calme et plus impartial ce que l'on a pu applaudir ou critiquer avec prévention dans un moment de lutte. Le théâtre de M. Alexandre Dumas est parfaitement dans ces conditions. Il n'a jamais affecté la personnalité agressive et sans mesure de M. Hugo. Ses pièces ne sont pas des provocations jetées à la face du public; ce sont des tentatives faites avec une habileté et une science du théâtre qui n'excluent pas la hardiesse dans un domaine nouveau, surtout pour la France. A ce titre, le théâtre de M. Dumas, chef de la nouvelle école dramatique, a donc une valeur historique réelle. M. Hugo peut être un talent plus varié que M. Dumas; mais il ne vient qu'en seconde ligne comme auteur dramatique. Si les productions de MM. Dumas et Hugo sont l'objet de tant de prévenances, n'est-on pas en droit de s'étonner qu'un nom plus modeste, moins bruyant à la vérité, mais que des succès non moins légitimes ont consacré, le nom de M. Alfred de Vigny, ait été oublié dans ces projets de reprise? Le drame de *la Maréchale d'Ancre* n'a-t-il pas droit, mieux que tout autre, à obtenir les honneurs d'un second triomphe? *Chatterton* n'a-t-il pas été un des succès les plus éclatans obtenus au Théâtre-Français? De tous les poètes dramatiques de notre époque, M. Alfred de Vigny est celui qui, par la pureté et l'élégance de sa diction, par l'élévation des sentimens qu'il a mis en scène, forme le lieu le plus naturel et la transition la plus heureuse entre les grands maîtres de l'école classique et les novateurs modernes. Mais on a compté sur son silence; on s'est prévalu de sa modestie, et on a songé à satisfaire les plus pressés. L'omission des ouvrages de M. Alfred de Vigny parmi les reprises

qui doivent avoir lieu au Théâtre-Français, serait doublement fâcheuse, et pour le public, et pour la direction. Cela ne sera pas, nous l'espérons, afin que M. Scribe n'ait point à ajouter une nouvelle scène à sa comédie de la *Camaraderie*, que l'on répète activement.

Voilà trois mois à peine que la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE s'est constituée, et déjà l'importance de ses travaux, le nombre de ses publications, la modicité des prix auxquels elle a pu livrer les ouvrages les plus estimés, sont venus pleinement confirmer toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir. On ne doit point en être surpris. En se constituant, elle trouvait tout d'abord des élémens de stabilité, des conditions de force et de vie qui se rencontrent bien rarement.

L'étendue des relations établies par les maisons Walhen, Tarlier et Dumont, lui assurait des débouchés à l'intérieur comme à l'extérieur, et le matériel de trois maisons considérables, se fondant en une seule et vaste administration, présentait des garanties positives pour les actionnaires. Ceci explique suffisamment le succès prodigieux de la première émission des actions, et la rapidité avec laquelle cette émission elle-même a été suivie d'une mise en œuvre active; succès que, depuis, est venu affermir davantage encore l'examen fait par le comité de surveillance des résultats obtenus pendant le premier trimestre. Des commis-voyageurs à l'étranger établissent de toutes parts les correspondances de la Société; des demandes nombreuses d'actions lui sont successivement adressées; enfin, la logique la plus puissante de nos jours, celle des chiffres, est maintenant tout en

faveur de son avenir et de ses opérations commerciales.

Nous ne nous attacherons point ici à faire ressortir les bienfaits des compagnies industrielles, et en particulier, les sûretés offertes par la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE. Cette question vient d'être assez habilement, assez longuement traitée par la presse périodique. Les adversaires des associations ont été obligés de s'avouer vaincus; cela doit nous suffire. Nous indiquerons seulement un point sur lequel n'ont point assez appuyé les journaux qui ont traité la matière.

Par ses statuts, la Société assure un double intérêt à ses actionnaires : celui de 5 p. c. pour les capitaux versés, et celui, beaucoup plus considérable, des exemplaires de toutes ses publications, donnés *gratis*. Il a été calculé, comme on le sait, que ce droit produisait, par an, pour une somme de près de 1,500 fr. d'ouvrages édités. Il est vrai que ce sont les actionnaires, *propriétaires de vingt actions nominatives au moins*, qui, seuls, jouissent de cet immense privilége. Mais plusieurs membres peuvent s'associer entre eux, et réunir leurs actions pour former le nombre des vingt nécessaires. On vient de nous révéler ce moyen assez ingénieux, imaginé par de simples actionnaires pour se procurer l'avantage attaché à la propriété de vingt actions nominatives. Nous nous croyons d'autant plus autorisés à le faire connaître qu'il ne présente en réalité rien d'illégal ou de frauduleux. Trois membres de la Société se sont donc ainsi associés; un d'entre eux, choisi par ses co-actionnaires, a pris en son nom, dans les bureaux de l'administration, la propriété de vingt actions nominatives, est entré aussitôt en possession du droit à l'exemplaire délivré *gratis*, et a pu partager avec ses co-actionnaires tous les ouvrages publiés. De ces trois membres de la société, l'un était avocat, l'autre médecin, l'autre homme de lettres. Indépendamment de l'intérêt

de l'argent, tous les livres de jurisprudence ont été assurés dès-lors à l'avocat, les livres de médecine au médecin, les livres de littérature à l'homme de lettres.

Nous croyons qu'un pareil exemple pourrait être facilement imité.

Quelle autre Société, sans fonds de librairie antérieur, sans matériel primitif, et sans clientelle acquise d'avance, pourrait assurer ainsi, même à de simples actionnaires, des combinaisons aussi favorables ?

REVUE DES REVUES.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE NUMÉRO DE DÉCEMBRE.

On s'abonne à la *Revue des Revues*, dans les bureaux de la Société typographique Belge, à Bruxelles, rue des Sables, n° 22.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME 12e DE LA REVUE DE PARIS.

